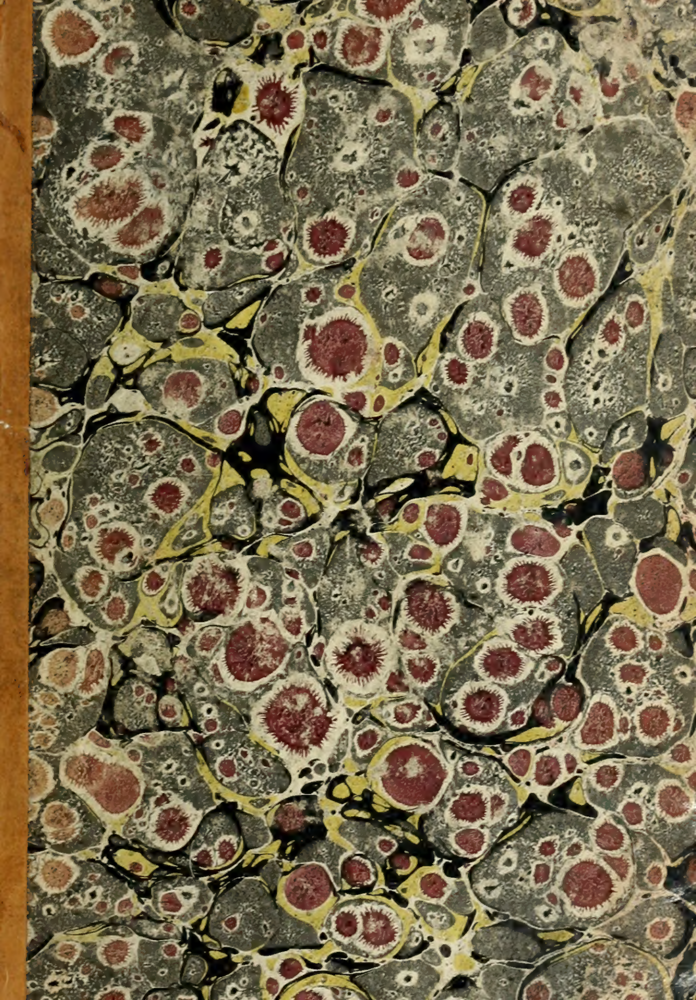


P. E. Bergfalk,

75

VOYAGE

DE M. LE MARÉCHAL

DUC DE RAGUSE.

VOYAGE

DE M. LE MARÉCHAL

DUC DE RAGUSE,

EN HONGRIE, EN TRANSYLVANIE,
DANS LA RUSSIE MÉRIDIONALE, EN CRIMÉE ET SUR LES
BORDS DE LA MER D'AZOFF; A CONSTANTINOPLE
ET SUR QUELQUES PARTIES DE
L'ASIE MINEURE; EN SYRIE, EN PALESTINE
ET EN ÉGYPTE.

TOME PREMIER.

BRUXELLES,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE;
AD. WAHLEN ET Cie, IMPR.-LIBR.

1837

INTRODUCTION.

Depuis quatre ans une secousse politique m'avait jeté brusquement hors de ma patrie. Sans avoir rompu les liens qui m'attachent à elle, j'étais devenu étranger à son sort. Une douce hospitalité m'avait été accordée à Vienne, et ma vie s'écoulait paisible et uniforme, quand un souvenir de mes travaux passés et le sentiment des forces qui me restent m'ont fait concevoir le désir de donner un

nouvel intérêt à mon existence, d'ajouter à mon instruction, et de satisfaire la curiosité qu'a fait naître en moi le mouvement qu'éprouve la société humaine, chez laquelle chaque jour amène des changements, et qui semble marcher vers une nouvelle destinée. On juge si mal de loin, les récits dénaturent si fort les faits, que celui qui veut connaître la vérité doit aller la chercher lui-même, et l'étudier sur place, en se dépouillant autant que possible de toutes les préoccupations et de tous les préjugés qui peuvent altérer son jugement. J'ai été trop souvent témoin des erreurs des autres, pour ne pas me défier de celles que je pourrais commettre : c'est donc dans un esprit de réserve que j'ai observé, et que j'ai recueilli les renseignements que je vais publier.

J'ai pensé aussi que l'intérêt de mon voyage pourrait être augmenté par des observations qui serviraient à résoudre quelques questions de physique. Je me suis donc muni d'instruments faits avec soin, sous la direction et la surveillance de M. le professeur Baumgartner, afin de pouvoir déterminer l'état de l'atmosphère sous le rapport hygrométrique et sous celui de l'électricité; de re-

connaître quelle est la température de l'atmosphère et des sources dans les différents lieux, et de constater, au moyen de la méthode thermométrique, la hauteur de quelques montagnes sur lesquelles on n'était pas d'accord : il entrait aussi dans mon plan de faire diverses observations magnétiques. J'ai pris pour compagnon de voyage M. le docteur Seng, médecin distingué de Vienne, qui devait m'aider dans mes observations. Enfin, M. le comte Brazza, peintre-amateur d'un grand talent, qui voulait bien dessiner les lieux les plus intéressants et les plus remarquables de mon voyage, s'est réuni à moi, et, accompagné de ces aimables collaborateurs, je me suis mis en route.

L'objet spécial de mon voyage a été de visiter d'abord la Russie méridionale, puis Constantinople, la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Pour me rendre à Odessa, j'avais à choisir entre la Gallicie ou la Hongrie et la Transylvanie ; mais ces derniers pays m'offraient un intérêt bien plus puissant, car ils sont pleins d'avenir, ils renferment les éléments d'immenses richesses et sont destinés à devenir la base principale de la puissance de la maison d'Autriche : c'est donc cette route que j'ai

choisie ; et quoique voyageant avec rapidité, j'ai vu assez de choses remarquables, j'ai réuni assez de faits intéressants pour en rendre compte et les consigner ici.

VOYAGE

EN HONGRIE ET TRANSYLVANIE.

Le 22 avril 1834, je quittai Vienne. Arrivé à la frontière de la Hongrie, je pris la route de Pesth, en me faisant conduire par la poste des paysans, établissement nouveau, qui est une imitation des postes d'Angleterre. Dans un pays aussi reculé que la Hongrie, où les mœurs et les habitudes sont si peu en harmonie avec celles du reste de l'Europe, on s'étonne de trouver en pleine activité une industrie qui naît de la richesse des moyens et d'une libre concurrence. C'est qu'il faut moins de temps qu'on ne le suppose pour donner l'élan et l'esprit de l'industrie à un peuple actif, quand les circon-

stances sont favorables, et que l'autorité n'y met aucun obstacle.

Ces conditions se rencontrent ici : les rapports entre Pesth et Vienne sont fréquents; les affaires, les intérêts, les plaisirs amènent sans cesse des voyageurs de l'une à l'autre ville. Les relais du gouvernement, calculés sur les besoins rigoureux du service, sont à des prix élevés, et dès lors des établissements particuliers et rivaux pouvaient naître avec d'autant plus de facilité que les paysans hongrois entretiennent à bas prix un grand nombre de chevaux d'une excellente qualité, remarquables par leur vitesse, et durs à la fatigue. Les dépenses que l'entretien de ces chevaux occasionne étant couvertes par les travaux journaliers de la culture, la conduite des voyageurs par exception donne aux propriétaires des bénéfices nets, qu'ils touchent en argent comptant. Cet appât a dû leur faire concevoir l'idée d'établir des lignes de communication, de choisir des correspondants sur la route de Pesth à Vienne, et d'offrir ainsi au voyageur un moyen de transport prompt et économique. Cette industrie résultant de la nature des choses, plusieurs s'y sont livrés à la fois, et la concurrence a fait baisser les prix, qui sont descendus à la moitié de ceux de la poste royale, en même temps que la rapidité de la marche était doublée. Un voyageur n'a que l'embarras du choix :

à chaque distance marquée pour le changement des chevaux, les conducteurs viennent lui offrir leurs services, et il y a émulation entre eux pour relayer promptement, comme pour courir avec rapidité; de manière qu'aujourd'hui le voyage entre Vienne et Pesth se fait avec une promptitude extrême. et au moindre prix possible. C'est après l'Angleterre, et sur le continent, le seul établisse-de ce genre qui existe aujourd'hui. Il est singulier que ce soit la Hongrie qui donne cet exemple à la France, à l'Allemagne et à l'Italie.

Je pris ma route par Raab: je traversai et vis d'un coup d'œil le champ de bataille, où, en 1809, l'armée française, sous les ordres du vice-roi d'Italie et du maréchal Macdonald, battit l'armée autrichienne, commandée par l'archiduc Jean. Cette bataille, honorable pour nos armes, n'en cependant pas d'une importance telle, qu'elle mérite de la part des voyageurs l'examen du terrain où elle a été livrée. Si d'ailleurs il fallait s'arrêter, pour voir et examiner toutes les localités, où les intérêts, les passions des peuples et des souverains, ont fait verser le sang des hommes, on ne pourrait faire un pas, sans se livrer à des recherches et à un nouvel examen.

Ayant l'intention de voir les principaux, haras de la Hongrie, et de connaître le système suivi en Autriche pour la reproduction des chevaux et l'a-

mélioration des races, je dus me rendre à Babolna. Des attelages qui m'attendaient à Raab me conduisirent en quelques heures à cet établissement.

Autrefois le gouvernement autrichien élevait des chevaux en très-grand nombre, et les remontes de son armée se faisaient en partie avec des chevaux élevés à ses frais dans diverses localités, principalement à Mezohegyés, où l'on réunissait jusqu'à vingt mille têtes. Ces chevaux, nourris d'une manière parcimonieuse, étaient médiocres; car après la qualité de la race, la vertu du sang et l'origine, c'est la nourriture dans le premier âge qui donne aux chevaux plus ou moins de taille et de force. La mortalité se mettait souvent dans ces établissements dont le système était vicieux. On est aujourd'hui revenu aux vrais principes, et le gouvernement n'intervient plus qu'en fournissant des étalons de bonne race aux différentes provinces de la monarchie. Dans chacune d'elles, il existe des dépôts d'étalons que le gouvernement fait élever, au lieu de les acheter, comme jadis, fort cher à l'étranger. Cinq établissements, où l'on entretient environ trois mille juments choisies, de haute taille et de belle race, sont consacrés à la reproduction des étalons. Il est imposé à ces établissements l'obligation d'en fournir annuellement aux dépôts des provinces quatre cents, ayant toutes les qualités requises pour améliorer les races. Ce nombre est calculé comme

devant pourvoir à tous les besoins, et tenir le nombre de deux mille étalons répartis, dans les dépôts, constamment au complet.

Le nombre des élèves des divers établissements étant très-supérieur à quatre cents, ce qui reste, après avoir pourvu aux besoins des cinq établissements, en étalons, juments poulinières et en chevaux de travail, est vendu aux particuliers, ou livré aux remontes au prix d'achat ordinaire. Chaque étalon donné à un dépôt est payé, par la province, qui le reçoit au prix de mille florins bon argent; indemnité plus que suffisante pour les frais d'éducation et d'administration, comme je l'expliquerai ci-après.

Les cinq établissements chargés de fournir annuellement quatre cents étalons aux dépôts provinciaux sont : Babolna, Mezohegyés, Radacez en Bucovine, Biber en Carinthie, et Ossiach en Carniole. J'ai visité les deux premiers, et je rendrai compte en détail de ce qui les concerne.

Babolna est une terre achetée par Joseph II et qui dès lors reçut sa destination actuelle. L'établissement possède sept mille jochs (1) de terres de bonne qualité; elles sont entourées par un fossé large et pro-

(1) Le joch de Hongrie est plus petit que celui d'Autriche : le dernier est de 1600 klafter, celui de Hongrie n'est que de 1160 et *est* à l'hectare *comme* 11 *est à* 27.

fond, qui leur donne une bonne clôture. Toutes ces terres sont cultivées et leur produit est consacré à l'entretien du personnel et d chevaux. Les bâtiments d'habitation des haras ou de l'administration sont au centre. L'établissement est sous les ordres d'un major, assisté de quatre officiers subalternes, de trente sous-officiers, et trois cents soldats. Cette troupe suffit à tous les besoins, et fournit les cultivateurs, les palefreniers, gardiens, etc., qui sont soumis aux règles de la discipline militaire. Dix étalons et deux cents juments sont employés à la reproduction; deux cents quatre-vingt bœufs et quarante juments au labourage et et au transport. Il existe des magasins de toute espèce, un hôpital pour les hommes et une infirmerie pour les bêtes. L'établissement enfin se suffit à lui-même pour tous les genres de besoins, comme ferait une colonie. L'empereur avance chaque année quarante mille florins, dont il est remboursé à la fin de l'année par les provinces, qui reçoivent de Babolna de quarante à cinquante étalons, et les payent mille florins chacun. Les jeunes juments, qui ne sont pas nécessaires pour remplacer les vieilles, sont vendues ainsi que les chevaux mâles sans destination spéciale, et ce produit, comme celui de la vente des denrées qui ne sont pas consommées, couvre, et beaucoup au delà, les frais de culture et d'administration. Le surplus équivaut à l'intérêt du

capital qui primitivement a été employé à l'achat de ces terres. Ainsi l'établissement n'est point onéreux à l'empereur, et il pourvoit à un prix très-modéré aux besoins des provinces. Les produits sont très-remarquables pour le sang; mais les poulains qui ont aujourd'hui quatre ans sont fort petits. Sur l'observation que j'en ai faite, on m'a dit qu'autrefois le mode de leur nourriture était vicieux et insuffisant aux besoins de leur développement. Ils en recevaient alors la plus grande partie au pâturage : maintenant ils sont nourris à l'écurie, reçoivent de l'avoine à six mois, et le pâturage compte à peu près pour rien, même pour les juments.

Les résultats obtenus ont surpassé les espérances, et les poulains de deux à trois ans ont une taille étonnante et le plus grand développement. C'est une vérité incontestable et connue depuis longtemps, que la nourriture plus ou moins abondante, surtout en grain, fait le destin des élèves en chevaux ; et il est extraordinaire qu'en Autriche, où l'on marche toujours avec poids et mesure, appuyé sur les lumières de l'expérience et de la raison, il est étrange, dis-je, qu'on ait suivi si longtemps d'aussi mauvais errements. C'est le major Herbert, directeur actuel, qui a opéré le changement salutaire quant au mode de la nourriture. Un autre changement qu'il opérera aussi, j'en suis persuadé, sera de renoncer à faire porter

les juments à quatre ans, chose évidemment contraire aux bons produits. Un fait curieux, dont il m'a instruit, est l'action que le choléra a exercée sur les chevaux de son établissement. Aussitôt que la maladie eut cessé sur les hommes, une épidémie se déclara sur les chevaux. Tous furent attaqués d'une maladie inflammatoire, qui se porta sur les glandes et sur la lymphe, et y produisit beaucoup d'abcès : aucun ne mourut, grâce aux vésicatoires dont ils furent couverts, mais tous furent attaqués successivement.

En général, on se sert d'étalons arabes à Babolna. Il me semble que dans tous les haras en Hongrie, on devrait employer de préférence des étalons anglais. Ce n'est pas le sang, c'est la taille qui manque à la race hongroise, et les étalons anglais, en conservant et améliorant le sang, ajouteraient à la taille.

On cultive à Babolna une avoine qui m'a paru infiniment supérieure à l'avoine ordinaire. On la nomme avoine chinoise; son grain est très-petit; elle pèse moitié plus que l'autre : la moitié en volume suffit pour ensemencer, et elle rend trente pour un. On commence à la cultiver en grand.

L'état de situation de cet établissement, en chevaux de tout âge, était de cinq cent quatre-vingt-onze; et celui du personnel attaché à tous les genres de services de trois cent trente-sept.

Après avoir vu tout ce qu'il y a de curieux à Babolna, je continuai ma route pour Pesth. Le 24 avril au matin, je passai en face de Comorn, forteresse célèbre, à laquelle les malheurs réitérés de l'Autriche ont jadis donné de l'importance, mais qui n'a cependant joué aucun rôle dans les dernières guerres. Cette place, située au confluent de la Wag et du Danube, est dans une position très-forte.

La vieille forteresse, autrefois en première ligne quand les Turcs occupaient la Hongrie, se compose d'un carré bastionné, qui renferme de vastes souterrains et de belles casemates. Les fortifications nouvelles consistent dans un ouvrage à couronne de très-grande dimension, qui couvre l'ancienne forteresse. Il y a entre les deux un grand espace, où se trouve à la fois une place d'armes et des casernes défensives, formant réduits et à l'épreuve de la bombe. Deux têtes de pont revêtues ont été construites, l'une sur la rive gauche de la Wag et l'autre sur la rive droite du Danube. Ainsi la place, dont le point d'attaque se réduit au développement de l'ouvrage à couronne, qui peut être gardé par très-peu de troupes, se trouve cependant avoir action sur des points très-éloignés les uns des autres. L'armée assiégeante, ayant sa ligne de circonvallation nécessairement coupée par le haut et le bas du Danube et par la Wag, il

lui faudrait des forces très-grandes pour former le blocus de la place, et elle y parviendrait difficilement, si la garnison était considérable et en état d'agir offensivement.

La ville qui contient une population de quatorze mille âmes, est en dehors de la forteresse, en avant, entre les deux rivières; on doit la couvrir par cinq grosses redoutes revetues, munies chacune de leurs moyens complets de défense et pouvant résister isolément. Ces redoutes doivent être liées par un retranchement en terre, couvert par un fossé plein d'eau, et cet ouvrage est commencé. En résultat la place de Comorn est très-forte; elle a la précieuse propriété de pouvoir être gardée par une très-faible garnison, et d'en recevoir une aussi considérable que l'on voudra, de ne pouvoir être bloquée qu'avec la plus grande difficulté et toujours imparfaitement, et de n'avoir qu'un seul point d'attaque. Cette place peut et doit faire au premier siége qu'elle soutiendra la réputation du général qui sera chargé de son commandement, pour peu qu'il en soit digne.

Il est assez triste pour un gouvernement d'être amené à regarder comme une chose utile, de construire des forteresses dans l'intérieur du pays, pour résister aux armées étrangères. Ce système consacre d'avance l'opinion que la défense à la frontière sera impuissante et que la conquête peut avoir lieu;

mais, quoi qu'il en soit, les quatre invasions qu'a subies l'Autriche en 1797, en 1800, 1805 et 1809, ne justifie que trop cette prévoyance. Peut-être cependant eût-on été à l'abri du danger que l'on a couru, si des moyens matériels convenables de défense eussent été portés de préférence aux frontières, et notamment dans la haute Autriche, qui, forte par la nature, serait une frontière inexpugnable, si elle était complétée par le petit nombre des places, que les calculs de la raison et les principes militaires réclament.

Toujours est-il que, dans l'état actuel des choses, la place de Comorn peut jouer un rôle important dans le cas d'une guerre très-malheureuse et devenir comme la citadelle de la monarchie. Il faudrait alors qu'elle reçût les immenses approvisionnements que ses magasins peuvent contenir, afin de donner à une armée battue le temps et le moyen de se refaire, à une armée nouvelle celui de se former. Grâce aux localités, qui offrent tant d'avantages, une armée inférieure et battue peut toujours tenir en échec par des manœuvres et sans combats sérieux, l'armée victorieuse, qui, placée à une grande distance de ses ressources, userait en peu de mois ses moyens réels et ses moyens d'opinion, tandis que l'armée autrichienne ajouterait chaque jour aux siens.

On peut encore envisager Comorn par rapport à

la Hongrie. En cas de révolte et de guerre intérieure, cette place serait un précieux appui pour les armées autrichiennes. Autrefois, et quand les Turcs formaient une puissance, on pouvait supposer que la Hongrie servirait de théâtre à une guerre étrangère; mais aujourd'hui, de ce côté de la monarchie autrichienne, la terre ne peut être ensanglantée que par des mains parricides.

Je trouvai à Comorn, en qualité de gouverneur, le lieutenant général Bakongi, que j'avais vu et reçu chez moi à Châtillon en 1815. Singulière destinée qui établit entre des hommes nés si loin les uns des autres, ces rapport imprévus, qui se renouvellent à des époques et dans des lieux si éloignés. Sans doute le lieutenant général Bakongi avait gardé un bon souvenir de mon hospitalité, car il me combla d'égards et de politesses empressées.

On me montra à Comorn une richesse naturelle bien précieuse, c'est du charbon de terre de très-bonne qualité, que l'on tire à deux lieues de là dans une terre du comte Sandor. Cette exploitation ne fait que commencer et promet au propriétaire de grandes richesses, comme au pays de grandes ressources pour l'industrie.

Le pays que l'on traverse pour se rendre à Bude ne donnerait qu'une idée imparfaite de la Hongrie au voyageur, qui n'irait pas plus loin. Il est bien

cultivé et varié. Il rappelle l'Allemagne, quoiqu'il ne présente pas l'image du même bien-être : on se ressent puissamment du voisinage de Vienne. Aussi les propriétés qui sont entre la Leytha et Bude ont-elles en général un valeur plus grande, toutes choses égales, que celles qui sont au delà du Danube.

En approchant de Bude le pays est montagneux et tourmenté : des coteaux élevés dominent la rive droite du fleuve; on passe à leur pied, et ce passage est embelli par l'aspect des îles riches et superbes, qui couvrent le Danube.

La vue de Bude présente un coup d'œil imposant. Ville ancienne et capitale de la Hongrie, ville pleine de souvenirs, elle impose au voyageur et rappelle le moyen âge. Placée dans un lieu élevé et entourée de murs, elle était autrefois une forteresse. Quand les Turcs occupaient la Hongrie, c'était à Bude que le pacha résidait et tenait ses forces concentrées. C'était de là qu'il s'élançait pour envahir l'Autriche et assiéger Vienne. C'était l'échelon offensif des Turcs, leur point de départ, pour aller soumettre la chrétienté. La glorieuse défense de Vienne, le courage des Polonais et le génie de Sobiesky la sauvèrent du danger dont elle était menacée.

Deux fois Vienne lui avait servi de boulevard. La Hongrie, que les Turcs ne possédèrent jamais

que d'une manière précaire et à un titre contesté, leur échappa : dès lors l'Allemagne respira en paix. Le royaume de Hongrie, devenu royaume héréditaire, se constitua plus régulièrement, et devint formidable à des voisins, que ses divisions intérieures avaient pu seules faire triompher.

Bude est la ville des autorités, la ville du gouvernement; elle est aussi belle que sa situation le comporte et de beaux palais la décorent. C'est dans cette ville que le palatin fait sa résidence ; c'est là que les tribunaux supérieurs rendent la justice; c'est la ville royale. De l'autre côté du fleuve est la ville de Pesth. C'est la ville de l'opposition, la ville des novateurs, la ville du commerce et de l'industrie. Elle prend un développement rapide; sa population augmente à vue d'œil, de beaux quartiers s'élèvent, et cependant un obstacle invincible s'opposera à ce qu'aucune ville hongroise puisse devenir une grande place commerciale, tant que les lois civiles qui régissent le pays ne seront pas modifiées. Il n'y a pas de commerce étendu et avantageux sans crédit; et il n'y a pas de crédit là où la propriété est incertaine et où un débiteur ne peut être contraint à payer ses dettes. Tel est le cas pour la Hongrie : le créancier n'a de garantie que dans la moralité du débiteur, et comment apprécier cette valeur quand il est question d'effets de com-

merce couverts des signatures de gens pour la plupart souvent inconnus?

Il y a dans tous les esprits en Hongrie un sentiment intérieur des besoins du pays, des changements que ses intérêts commandent; mais, comme tout changement utile à la généralité est cependant défavorable à quelqu'un, les innovations les plus heureuses rencontrent de l'opposition : des idées confuses se croisent, on veut et l'on ne veut pas. Tel, qui se croit pénétré des idées les plus saines, sur les moyens d'appeler la prospérité dans son pays, se révolte à l'idée de tomber dans une dépendance, qui lui semble un déshonneur. Ainsi on veut des chemins, condition première de la civilisation et du progrès : le gouvernement n'ayant pas les fonds nécessaires pour les faire exécuter, il faut que ce soit une entreprise commerciale qui s'en charge, et qu'un péage assure le remboursement des frais; mais celui qui a demandé les routes, qui les désire avec le plus d'ardeur ne veut pas du péage, parce qu'un gentilhomme hongrois ne peut et ne doit être assujetti à aucun impôt. On ne comprend pas encore en Hongrie que le seul privilége raisonnable est de ne payer que lorsque l'on a consenti, et qu'il faut savoir payer pour s'enrichir et augmenter sa fortune et ses jouissances. En général l'idée d'une contribution révolte la fierté hongroise, et tant que les préjugés, qui

tiennent à l'ignorance et à l'absence des plus simples notions du bon sens, ne seront pas déracinés, le pays restera stationnaire et privé des immenses améliorations dont il est susceptible.

Pour se former quelques idées claires sur la Hongrie, il faut d'abord bien comprendre la base de sa constitution et les principes sur lesquels la propriété y est établie. Tout porte encore ici le cachet du moyen âge. A cette époque, la science du gouvernement dans l'enfance, ne se proposait d'autre but que de satisfaire aux premiers besoins des hommes réunis en société. Ces premiers besoins sont partout d'établir la paix entre les citoyens et de défendre le territoire contre l'ennemi : aussi toutes les institutions hongroises ont-elles le double caractère du juge et du soldat; c'est à ce point qu'elles se sont arrêtées. L'administration, qui n'est autre chose que l'ordre et l'emploi utile des revenus de l'État, dans l'intérêt de la société, reste tout entière à créer.

La propriété est basée uniquement sur la loi des fiefs. Cette loi régit le pays dans ses conséquences extrêmes : tout vient de l'État, tout retourne à l'État après l'extinction de la famille et des descendants de celui qui a reçu l'investiture. On peut dire que le droit de retrait est sans limite; il est au moins tellement étendu, que personne ne peut acheter une terre avec la certitude de conserver ce

qu'il a acquis. D'un autre côté, celui qui, par succession ou par investiture, est devenu propriétaire, ne pouvant être dépossédé par ses créanciers, personne ne veut lui prêter, s'il a besoin d'argent; ou on ne le fait qu'à des conditions ruineuses, qui compensent ainsi en partie les dangers du prêt. C'est une législation complète, d'accord avec les principes posés, mais dont les conséquences sont poussées à l'excès (1).

On peut juger d'après ces données des besoins du pays et des changements qu'il réclame. Mais un embarras social très-grand résulte de l'existence d'une multitude de gentilshommes, qui ne possèdent rien ou presque rien, et pour lesquels les priviléges sont tout. C'est la seule chose qui les distingue des paysans. Une autre nature de difficulté, pour l'amélioration de l'ordre social, résulte encore de l'aberration des jeunes magnats, qui veulent prendre rang parmi les libéraux de l'Europe, sans savoir à quel titre et comment. Cependant le jour où une masse d'opinion prononcée consacrera la nécessité d'établir la propriété sur de nouvelles bases et de l'affranchir des conditions qui la rendent toujours incertaine; le jour où on sera

(1) On pourra se faire une idée assez exacte de ce système, en lisant le précis de la législation de la Hongrie, qui est à la fin de ce volume.

convaincu qu'il est indispensable d'établir des contributions, qui seront votées et appliquées à l'amélioration du pays; d'abandonner aux paysans la libre propriété des terres qu'ils cultivent, sans porter atteinte aux revenus des seigneurs, et de réformer la loi civile, afin qu'elle mette le débiteur, en Hongrie, dans la condition de ceux de tout le reste de l'Europe; ce jour-là, la Hongrie sortira de la pauvreté et de la barbarie, et fera des pas rapides vers la richesse et la civilisation.

J'avais déjà parcouru cette partie de la Hongrie, il y a trois ans. J'ai été frappé de la prospérité croissante de Pesth, malgré la grande gène qu'elle éprouve dans son commerce. Ses négociants étant sans crédit, doivent faire toutes leurs transactions au comptant, et lorsque la nature des affaires exige du papier, il faut qu'ils en fassent chercher à Vienne et qu'ils envoient de l'or dans cette ville, pour s'en procurer. On conçoit les embarras et les frais qui en résultent. Mais la ville de Pesth est si bien placée au milieu d'un pays immense et fertile, ses affaires sont si naturelles qu'elles prospèrent malgré ces obstacles. Que sera-ce, quand l'amélioration de la culture, qui partout se fait sentir, aura ajouté aux produits; quand les dessèchements des marais de la Théiss auront rendu à l'agriculture les terres les plus fertiles; quand un canal, ouvert entre cette rivière et le Danube à

Pesth, aura établi un moyen de transport facile, économique et prompt pour les denrées? Ces projets sont dans toutes les têtes : pour qu'ils soient mis à exécution, il suffit que les lois civiles soient réformées ; alors tout ira de soi-même.

J'avais songé à visiter l'observatoire de Bude, qui compte parmi les observatoires de l'Europe : je m'en suis abstenu, m'étant assuré qu'il ne justifie pas sa renommée. Sa position est belle : bâti sur un rocher, il remplit toutes les conditions de stabilité nécessaires à ces établissements; mais il est dépourvu d'instruments d'observation.

L'archiduc palatin, que j'avais connu à mon premier voyage, n'était pas à Bude, et j'en éprouvai du regret. C'est un homme d'un mérite supérieur, dont la conversation est du plus grand intérêt, et qui remplit avec une rare habileté, avec un aplomb et une autorité admirables, la difficile mission de présider la diète à Presbourg. Il parle avec grâce, et l'on assure qu'il est aussi éloquent en latin que dans différentes langues vivantes. Aucun président de nos chambres législatives, aucun président au parlement, n'a mieux que lui contenu une assemblée et dirigé une discussion, en lui laissant une plus grande liberté. Il jouirait d'une grande réputation s'il était simple particulier; on doit l'admirer davantage encore, puisque élevé au milieu des jouissances et des honneurs

des cours, il s'est formé par le travail, et rendu capable de remplir avec éclat les hautes fonctions qui lui sont confiées.

Le voyage que j'avais fait à Pesth en 1831 me dispensa d'y faire en 1834 un long séjour; mais la direction que j'avais prise alors, m'ayant fait passer par d'autres pays et voir des choses qui ne sont pas sans intérêt, j'intercalerai ici le récit de ce premier voyage.

En partant de Vienne je m'étais dirigé sur OEdenbourg. Ce chef-lieu de comitat ressemble à la plupart des villes de ce rang en Hongrie: de grands espaces, couverts de maisons éloignées les unes des autres et très-basses, des rues extrêmement larges, des places immenses, voilà l'aspect que présentent à la vue des réunions d'habitations de cinq à six, ou sept mille âmes. Le fond de la population est composé des bourgeois, sorte de population mixte, qui possèdent des terres de seconde main, c'est-à-dire, de la commune, qui elle-même est considérée comme un gentilhomme et possède les droits de seigneur.

Dans la population des villes, il y a aussi un assez grand nombre de gentilshommes prolétaires, ou qui ne possèdent que quelques champs, qu'ils cultivent de leurs mains et qui les font vivre. Ces réunions d'habitations donnent l'idée d'une ville en construction, et le sont en effet. Car quoique plu-

sieurs d'elles portent des noms anciens, elles ont été détruites dans les guerres avec les Turcs, qui les ont possédées temporairement. Ce n'est que depuis l'affranchissement du pays que ces villes sont sorties de leurs cendres.

Près d'OEdenbourg est le fort de Forchtenstein, qui appartient au prince Esterhazy. Il est situé sur une hauteur, et renferme une artillerie considérable, des armes portatives pour armer trois à quatre mille hommes, et un trésor composé de bijoux précieux d'une immense richesse. Un statut de la maison Esterhazy oblige chacun des princes, chefs de cette maison illustre, à l'augmenter. Ce statut ne les autorise à y toucher, que pour opérer le rachat d'un Esterhazy, fait prisonnier à la guerre et esclave chez les Turcs. Cette destination de prévoyance et d'humanité ne recevra pas désormais son application. En 1809, le comitat d'OEdenbourg était occupé par l'armée française. Un détachement de cavalerie se présenta à Forchtenstein. Les soldats du prince Esterhazy, qui y sont en garnison, refusèrent d'ouvrir les portes : le détachement se retira, et le fort et les richesses qu'il renfermait furent conservés à leur propriétaire.

Cette existence du prince Esterhazy est peut-être la seule en Europe qui rappelle celle des grands vassaux du moyen âge. Des terres immenses et une fortune qui, bien administrée, égalerait celle d'un

souverain ; des forteresses en propriété, des troupes entretenues qui lui appartiennent, le droit consacré par l'usage de garder son souverain toutes les fois qu'il vient sur ses terres, le privilége d'entrer dans les faubourgs de la capitale avec un détachement de ses soldats et son drapeau déployé, tout cela n'existe plus que là. Un prince Esterhazy, dans un pays constitué comme la Hongrie, a des éléments de grandeur qui pourraient lui donner la plus grande existence sociale, que la vie hors du trône comporte ; il pourrait être le bras droit de son souverain et le bienfaiteur de son pays.

Dans une des salles du château, on voit peint sur le mur un arbre généalogique qui n'annonce pas de médiocres prétentions. Adam en est le point de départ : il est représenté couché par terre ; l'arbre est implanté dans son côté, traverse Seth, Noé, Cham, les patriarches, et finit en 1676 par Nicolas Esterhazy, palatin de Hongrie. Certes un tel document doit faire grande honte à la maison de Lévis, qui ne remonte qu'à la famille de la Vierge, ainsi qu'à la maison de Croï, dont les titres furent, comme chacun le sait, recueillis dans l'arche de Noé. On imagine bien que les Esterhazy sont les premiers à rire et à se moquer de cette folie.

A peu de distance d'OEdenbourg, je m'arrêtai à Rasbourg chez un comte Nicolas Zichy. J'y vis une chose connue mais curieuse, c'est qu'en mettant

les branches d'un arbre en terre et ses racines en l'air, les racines deviennent des branches et les branches des racines. Tous les arbres d'un quinconce, formé de tilleuls de quinze à vingt ans, avaient été ainsi retournés. Aucune nouvelle branche n'avait poussé du corps de l'arbre, et les racines devenues branches en s'allongeant, donnaient à chaque arbre l'apparence d'un parasol.

D'OEdenbourg je continuai ma route, et j'arrivai dans la délicieuse vallée de la Güns. La ville de Güns, qui y est bâtie, ressemble plutôt à une petite ville allemande qu'à une ville hongroise. Le pays est riche et bien cultivé; un joli coteau borde la rivière. Je me rendis au château d'Apaty, où le comte Paul Szechényi me donna l'hospitalité. Il s'occupe, comme tous les seigneurs hongrois, d'établissements ruraux et d'agriculture; il fait des élèves en chevaux, et obtient des produits remarquablement beaux : il a adopté l'emploi des étalons anglais, et en obtient les résultats qu'il espérait.

D'Apaty je me rendis à Steinamanger. C'est une ville chef-lieu de comitat, qui, du temps des Romains, portait le nom de Sabaria. On y découvre chaque jour des antiquités. Une belle cathédrale d'un goût simple, d'une dimension convenable et d'une belle architecture, y a été bâtie il y a peu d'années. Cette ville est la patrie de saint Martin, évêque de Tours.

Le lendemain j'arrivai au château de Keszthely, situé sur le lac Baraton. J'y fus reçu avec l'empressement le plus obligeant par son propriétaire, le comte Festetich. Le château de Keszthely est beau quoiqu'il ne soit pas achevé : c'est la digne résidence d'un homme qui possède de grandes terres et une grande fortune, mais son emplacement a été mal choisi. Un plateau de sable, situé à une lieue du lac Baraton, a été préféré à beaucoup d'autres lieux qui eussent offert une multitude d'avantages. En se rapprochant du lac, et en bâtissant là où est une maison d'exploitation pour les vignes et un lieu de plaisance, on aurait occupé un terrain fertile et ondulé. Le lac baigne le pied d'un coteau qui n'est pas trop élevé, et qui est susceptible de recevoir tous les genres d'embellissements. Au lieu

de cela une plaine stérile sépare le château du lac, dont les bords, dans cette partie, sont bas et fangeux ; et, de l'autre côté, l'espace consacré aux jardins se refuse à toute végétation. Les vastes constructions qui frappent les yeux sont ainsi privées des charmes dont la nature aurait fait les frais, et qui en feraient encore ressortir les beautés. Toutefois Keszthely est un lieu remarquable par les établissements qui s'y trouvent. Une école d'agriculture publique et gratuite y est fondée ; du bétail des races les plus renommées, des modèles des principales machines dont l'usage a démontré l'utilité, une magnifique bibliothèque, enfin, tout ce qui peut avancer la science et amener la richesse en répandant les lumières, s'y trouve réuni et mérite des éloges. On a jeté beaucoup de ridicule sur le comte de Festetich, et l'on a attribué le dérangement de sa très-grande fortune à des causes qui, si elles étaient véritables, feraient douter de sa raison. Ces accusations sont un de ces mille exemples de la légèreté avec laquelle on répète des faits établis d'abord comme un jeu de l'esprit, et qui, consacrés ensuite par la méchanceté et par la crédulité, finissent par être regardés comme incontestables. J'ai passé deux jours à Keszthely, j'ai vu avec détail tout ce qui s'y trouve, et je n'ai rien remarqué qui n'honore son propriétaire.

De Keszthely je me mis en route pour Sut-

blweissenburg, en suivant le bord méridional du lac Balaton. J'eus tort de ne pas prendre l'autre rive, qui est élevée, cultivée, peuplée, et présente des choses curieuses à voir, entre autres l'établissement des eaux minérales de Fured. Le bord méridional est bas et marécageux; des terres ont été rendues à la culture, mais leur surface pourrait être encore beaucoup augmentée en abaissant les eaux du lac qui sont soutenues d'une manière artificielle. En supprimant les moulins situés à Sio-Fok, on découvrirait et dessécherait plusieurs milliers d'arpents de bonne terre. Mais si l'intérêt public ici n'est pas douteux, il y a des intérêts privés qui mettent obstacle à ce qu'une chose aussi simple soit exécutée.

Je m'arrêtai au château situé à Lengyeltoti, qu'occupait le baron Fechtig, fils du président de la cour suprême de justice de l'empire d'Autriche. C'était un ancien employé de l'administration des provinces illyriennes, qui m'avait eu des obligations, lorsque j'étais gouverneur général de ces provinces, et qui me reçut de son mieux. En général, depuis que les infortunes qui pèsent sur moi m'ont éloigné de la France, et me font courir le monde pour chercher des distractions, rarement il s'écoule plusieurs jours sans que je rencontre des individus que j'ai connus de près ou de loin. C'est que, par une combinaison assez rare,

mon élevation rapide et précoce a été suivie de longues années.

Le baron Fechtig s'occupait alors avec passion de l'éducation des chevaux; et, pour obtenir de bons produits, il avait été en Orient choisir des étalons qu'il avait ramenés lui-même. Rien de plus beau que ceux que j'ai vus chez lui : c'étaient des chevaux modèles, d'un sang pur, mais de la taille médiocre que comporte cette espèce. Je pense que ce genre d'étalons n'est pas ce qui convient en Hongrie. C'est, je le répète, de la taille qu'il faut se procurer, sans négliger les autres conditions; et c'est avec des étalons anglais, et une nourriture abondante pour les poulains, que l'on parviendra à remplir ce double objet.

Le lendemain, j'arrivai à Stuhlweisenbourg, après avoir dépassé la pointe orientale du lac. Stuhlweisenbourg est une des villes les plus anciennes de la Hongrie : c'est le lieu où saint Étienne, chef de la dynastie des Arpads, plaça le premier la couronne royale sur sa tête. Stuhlweisenbourg n'a aucun monument qui constate ni son âge, ni sa gloire. Les guerres contre les barbares ont tout détruit : c'est une ville d'hier, qui n'offre que des espérances et ne présente aux yeux aucun souvenir.

En continuant mon voyage, je vis sur la route de Bude des campagnes ornées de jardins des-

sinés de plantes à la manière de nos pays. Toute cette partie de la Hongrie s'embellit beaucoup et reçoit l'empreinte de la civilisation. Les seigneurs qui la possèdent, y portent le goût, qui s'est développé chez eux en parcourant l'Europe. Que la réforme des lois indispensable en Hongrie s'effectue, et ce pays deviendra un des plus beaux et des plus riches de la terre. Son mouvement d'ascension est tel, que, malgré les causes qui s'y opposent il y a une grande progression dans la valeur de toute chose. Telle fortune, possédée, il y a vingt ans, par un seul, et qui se trouve aujourd'hui partagée entre trois enfants, après avoir fourni aux dots considérables de plusieurs filles, donne à chacun des trois fils un revenu égal à celui qu'avait primitivement le père. On n'aperçoit pas où cette richesse s'arrêtera.

Dans les environs de Bude, j'assistai à des courses de chevaux, qui eurent lieu dans un hippodrôme plus beau que celui situé près de Vienne, et dont les dispositions sont mieux entendues. Il y a un bel amphithéâtre couvert, distribué en loges garnies et meublées, où toutes les jolies femmes des environs se rassemblent. A Pesth, comme à Vienne, il est de mode d'aller voir les courses, bien que de tels établissements méritent peu d'encouragement. C'est une imitation servile d'un usage anglais, sans grande utilité. Il est bon sans doute d'accoutumer

les esprits à s'occuper de chevaux, d'éclairer les idées sur les moyens d'améliorer leur espèce et d'inspirer de l'émulation à ceux qui se livrent à leur éducation. Mais quel avantage spécial et immédiat peuvent procurer les courses? Quel mérite un cheval a-t-il au-dessus d'un autre, pour être arrivé au but quelques secondes d'avance dans une course de plusieurs milles ? Le résultat obtenu n'est-il pas plutôt dans l'art de celui qui le monte, que dans les qualités du cheval ? Les chevaux dits de courses sont-ils applicables à aucun usage utile ? Ce qu'il faut, ce sont des chevaux propres à la guerre, à l'agriculture, aux transports, à la charrue, et enfin aux attelages de luxe. Une vélocité un peu plus ou un peu moins grande est fort indifférente pour tous ces services Les encouragements, les prix, les primes devraient être calculés sur des épreuves applicables aux besoins des divers usages publics et domestiques, et non pas être la récompense d'un mérite idéal.

En Angleterre, où toutes les conditions premières sont remplies, où des chevaux de toutes les espèces et doués de toutes les qualités utiles se trouvent en grand nombre, on conçoit que l'on ait eu l'idée d'une autre sorte de concurrence et d'une rivalité intéressée, qui répond à l'esprit joueur des Anglais, et à leur goût pour les paris et pour les chances. Mais en Hongrie, où ces mœurs n'existent

pas, et où il y a tout à créer; mais en Allemagne, mais en France; à quoi bon? C'est une imitation non motivée, une soumission à la mode, qui n'est fondée ni sur la raison, ni sur les calculs de l'utilité.

Entre Pesth et Vienne, sur la route que j'avais prise à mon premier voyage, on trouve Gran, Neusohl, Shemnitz et Presbourg. J'avais choisi cette direction pour voir les contreforts des Karpathes.

Gran, siége de l'archevêque primat de Hongrie, est aujourd'hui l'objet d'une curiosité particulière, à cause de l'église qu'on y construit. Le dernier primat, mort il y a quelques années, et qui a gouverné longtemps l'Église de Hongrie, a eu la pensée de consacrer les immenses revenus attachés à son siége, à élever une église d'une grand dimension, et d'une beauté extraordinaire. Des quêtes ont ajouté à ses fonds propres, et déjà beaucoup de millions sont enfouis sans qu'il y ait autre chose de terminé qu'une église souterraine et les fondements de la véritable église. A peine les murs latéraux sont-ils à quelques pieds d'élévation.

On peut cependant juger de l'ordre d'architecture et l'impression que j'ai reçue n'a pas été favorable. L'architecte a dédaigné tout ce qui rappelle le style gothique, si grand, si majestueux, si religieux, qui porte naturellement à une méditation

profonde et au recueillement qui doit la précéder. Je n'ai jamais compris que ce style, si heureusement inspiré, n'ait pas reçu une espèce de consécration pour les monuments religieux, et que l'église de Saint-Pierre, cet ouvrage des modernes le plus digne par sa masse de rappeler les grands et beaux ouvrages de l'antiquité, ait été construite sur un plan beaucoup plus en harmonie avec les pompes du monde qu'avec les inspirations des choses célestes.

C'est qu'il y a eu dans la pensée de cet édifice plus d'esprit et d'art, que de sentiment et de génie. Pour en revenir à l'église de Gran, son architecture est susceptible d'une critique fondée, et la première critique à lui adresser, c'est que ses dimensions colossales ne sont pas en harmonie avec les moyens d'exécution, et que si jamais elle était achevée, la population tout entière de Gran serait insuffisante pour la remplir convenablement dans les solennités. C'est donc une conception malheureuse et mal exécutée; il n'en est pas ainsi de l'église souterraine, véritable chef-d'œuvre où pourront se déployer toutes les pompes du culte, et qui sera un digne lieu de sépulture pour les hommes dont la grandeur a jeté le plus d'éclat dans le monde.

Il serait désirable que le problème actuel de l'édification de l'église supérieure fût résolu d'une manière quelconque, afin que l'église souterraine

pût recevoir une destination définitive, et ne fût pas seulement la dépendance d'un ouvrage, dont le temps présent ne comporte guère l'achèvement : il ne pourrait être que le résultat de la volonté constante d'une suite de primats, qui trouveraient de l'intérêt de la religion et de la charité, de consacrer, d'une manière constante et absolue, à ce travail, de grands revenus, dont la destination, dans l'origine des temps, était tout autre.

De Gran, en remontant la rivière de ce nom, on se rapproche des montagnes, qui forment les contreforts des Karpathes. Au moment où l'on quitte ces plaines riches mais uniformes, on éprouve une sensation délicieuse. Des eaux vives sortent de chaque mamelon, des arbres séculaires décorent toutes les pentes, et l'on se croit transporté dans les cantons les plus beaux et les plus imposants de la Suisse. Après quelques heures d'une marche facile et ombragée, on arrive à Schemnitz, chef lieu d'un comitat et du pays des mines, où l'administration de cette portion des revenus publics est établie.

M. Revay était, en même temps, directeur des mines et Ober-Gespann ; il s'empressa de me donner tous les renseignements que je pouvais désirer, et me fit accompagner par des ingénieurs pour que je pusse bien voir et bien comprendre.

La ville de Schemnitz, située sur le penchant d'une montagne élevée, est placée au-dessus même

du trésor que renferme le sol sur lequel elle est bâtie. De petits courants d'eau, en grande partie produits par des citernes et des bassins construits dans les terrains supérieurs, sont le principe moteur de plusieurs machines employées à cette exploitation. Dans le nombre est celle connue sous le nom de machine à colonne d'eau, dont l'invention est due au célèbre roi Chenbach, et dont la force, ici, est de soixante chevaux. C'est l'invention la plus belle et la plus simple, mais elle n'est applicable que dans un pays semblable à celui-ci, où l'on peut disposer d'une chute immense, et où les différences de niveau sont très-considérables. Avec le plus petit filet d'eau on obtient la puissance d'un fleuve. Cette machine est employée aux épuisements : d'autres sont destinées au broiement des matières, à leur lavage, au mélange avec le mercure. Des fourneaux, où le minerai est traité par le plomb, sont également en activité.

Les mines de Schemnitz sont d'argent aurifère; elles étaient fort riches autrefois; mais elles rendent peu à présent: elles ont donné, avec celles de Chremnitz, qui renferment de l'or, jusqu'à 2,494 marcs d'or et 89.108 marcs d'argent par année. Aujourd'hui le filon est faible, et les produits ne vont pas au delà de 1.200 marcs d'or et 35 à 40,000 marcs d'argent, dont la valeur est de quatre à cinq millions de francs. Le filon peut redevenir riche et

donner des produits aussi élevés que par le passé : c'est un jeu du hasard et de la fortune. En général, l'exploitation des mines est bien entendue. L'on avait déjà introduit le procédé de l'acide sulfurique, nouvellement indiqué par notre célèbre chimiste M. Darcet, pour le départ des plus petites quantités d'or qui, jusqu'à présent, n'avaient pu être séparées de l'argent, et je l'ai trouvé en pleine activité dans les mines de Schemnitz. Les travaux souterrains y sont remarquablement bien conduits. Une galerie de deux mille toises de longueur, commencée, sous Joseph II, par les deux extrémités, a été si bien dirigée et les mineurs ont si bien cheminé, qu'ils se sont rencontrés au lieu prévu, après avoir marché constamment en ligne droite.

A quelques lieues de Schemnitz, à Neusohl, plus avant dans les Karpathes, il existe des mines de cuivre assez peu productives, et qui n'offrent rien de curieux par elles-mêmes. La visite que j'en ai faite m'a donné l'occasion de reconnaître un phénomène très-singulier mais dont l'explication est facile. On m'annonça qu'à une lieue de Neusohl, au village de Herngrund, une ancienne galerie de mine abandonnée, et habituellement remplie d'eau en hiver, avait la propriété de convertir en glace, au printemps, cette eau qui se fondait au mois d'octobre, et se trouvait ainsi être alternativement, de la glace pendant l'été et de l'eau pendant l'hiver.

J'allai visiter cette galerie et constater le phénomène. C'était au commencement de juin : la galerie, longue de plusieurs centaines de pieds, était effectivement remplie de glace jusqu'au delà des quatre cinquièmes de sa longueur, et mon conducteur me dit qu'au solstice la glace s'étendrait jusqu'à l'entrée. Voici les circonstances locales qui se rattachent à ce phénomène et peuvent servir à l'expliquer :

Au-dessus de la galerie, dont l'entrée est tournée vers le sud-ouest, et à la même exposition, il existe une élévation, composée uniquement de pierres tirées des travaux souterrains exécutés dans les mines. Ces pierres, qui sont fort petites, composent une masse considérable dont toutes les parties sont disjointes. Pendant l'hiver, les pluies et les neiges fondues pénètrent dans la galerie et la remplissent d'eau : mais, au printemps, l'humidité, qui est accumulée dans les masses supérieures, s'évapore par l'action du soleil; or l'évaporation se fait, comme on sait, aux dépens de la chaleur des corps environnants, et l'évaporation étant très-forte, il y a un tel enlèvement de calorique, que l'eau, qui est dans la partie inférieure, se réduit bientôt à l'état de glace.

C'est d'après le même principe que les vases poreux sont employés pour rafraîchir l'eau en Orient. Ici les pierres superposées et mal jointes peuvent

être assimilées aux pores d'un vase, et la grande épaisseur, empêchant la chaleur d'agir dans l'intérieur, autrement que pour opérer l'évaporation, le refroidissement finit par devenir très-intense et par produire une glace compacte. Il est démontré, par cet exemple, que, dans tous les climats, on produirait de la glace en grand, d'une manière artificielle en imitant les dispositions de la galerie de Herngrund.

Après Neusohl, je vis Chremnitz, qui renferme les mines d'or dont je viens de parler. Le pays qui environne cette ville est triste, nu, et dépouillé. Chremnitz possède un hôtel de monnaies bien chétif et peu digne d'appartenir à un souverain puissant; on le prendrait pour l'hôtel de monnaies d'un comte souverain du moyen âge. De Chremnitz à Presbourg, on retrouve des plaines fertiles et une nature riche et féconde.

Presbourg est la première ville de Hongrie, sur la frontière d'Autriche. Son importance résulte de ce que sa proximité de Vienne l'a fait choisir pour le lieu du couronnement des rois de Hongrie, et pour la résidence habituelle de la diète. Cette ville n'a rien de remarquable; quoique assez belle, elle participe du caractère de toutes les villes de ce pays; rien n'y est complet, et, au premier coup d'œil, son état d'imperfection révèle tout ce qui lui manque. Un grand château couronne la montagne

et domine la ville; il a été, autrefois, le lieu de résidence des rois : Joseph II consacra ce vaste bâtiment à un séminaire; puis l'empereur François l'employa au logement des troupes, mais, peu après, il fut brûlé, et depuis il n'a pas été rétabli.

L'empereur actuel Ferdinand fut en 1830, couronné à Presbourg comme roi de Hongrie. Cette magnifique cérémonie, unique aujourd'hui en Europe, rappelle les mœurs du moyen âge, et a conservé son caractère primitif. Tout se passe à cheval et en plein air. Les évêques mêmes, revêtus de leurs ornements sacerdotaux, mitre en tête et la crosse à la main, marchent à leur rang, montés sur des chevaux magnifiquement harnachés et tenus par des palefreniers richement vêtus.

On voit que c'est la pompe d'un peuple nomade, l'acte politique et religieux d'un peuple dont la vie se composait de travaux guerriers, et dont la destinée était de conquérir le pays qu'il avait devant lui. Tout y a un caractère légal et religieux. Le roi jure devant la nation, c'est-à-dire devant la noblesse et devant le clergé, seules classes dans qui résident les droits politiques, de suivre les lois et de conserver les priviléges de chacun, de défendre l'état contre tous ses ennemis, et, en signe du devoir dont il se charge et qu'il promet de remplir, il s'élance, en tirant son sabre, sur un tertre construit pour cet objet; de son arme il fend l'air

dans la direction des quatre points cardinaux, annonçant par ce simulacre, qu'il saura défendre la patrie et combattre ses ennemis, dans quelque direction qu'ils se présentent. Le clergé consacre le roi, l'oint et le couronne; mais les devoirs dont le monarque reconnait la rigueur et l'etendue, sont constates d'avance, et ce n'est qu'après qu'il a juré de les remplir qu'il est mis en possession de la couronne. Cette ceremonie, qui est pleine de nationalite, de pompe à la fois feodale et religieuse, et de grandeur royale, comme elle était comprise dans les anciens temps, offre, à ce que l'on assure, le plus beau spectacle dont les yeux puissent être frappés.

Tous les lieux dont je viens de parler, depuis Adenbourg, avaient, ainsi que je l'ai dit, été visités par moi en 1831, et ce premier voyage m'avait mis à même de juger de l'hospitalité hongroise, renommée à si juste titre. Nulle part au monde on ne l'exerce d'une manière plus générale et avec plus de grâce. Au coucher du soleil, un voyageur s'arrête devant un château ou devant une maison plus belle que les autres; il frappe à la porte, demande à être reçu pour la nuit, et il est le bien-venu : à peine s'informe-t-on de son nom. Ces mœurs universelles sont, il est vrai, en rapport avec les besoins de tout le monde; car comme il n'y a pas d'auberges dans le pays, celui qui veut voyager et

être reçu chez les autres, doit exercer à son tour l'hospitalité envers ceux qui la lui demandent : la société ne vit que d'échanges et de services réciproques. C'est au reste, sans vouloir abaisser le prix de cette vertu, que j'en indique la source dans la nature des choses. De plus il y a dans la pratique de l'hospitalité un attrait pour l'homme confiné dans son château, loin du mouvement des affaires et des nouvelles. Un étranger apporte un moment de distraction à la monotonie de la vie et prépare de l'aliment à la conversation de la famille pendant le mois qui suivra son passage. Enfin, dans un pays aussi fertile, où les denrées sont abondantes et ordinairement de très-peu de valeur, les frais de l'hospitalité sont imperceptibles et c'est à bon marché que l'on obtient la satisfaction d'avoir été utile, et le droit de recevoir soi-même dans l'occasion un accueil semblable à celui que l'on a fait.

Après un court séjour à Pesth, au mois d'avril 1834, je continuai ma route pour la Transylvanie. J'entrai alors dans la véritable Hongrie et je traversai des plaines immenses, connues sous le nom de Pousta; elles sont sans habitants et sans culture, les chemins sont tracés au hasard et selon le caprice des voyageurs. C'est le pays vraiment barbare, car celui que l'on parcourt entre Vienne et Bude a un reflet de la civilisation de l'Autriche, un air de famille avec l'Allemagne, une richesse

particulière, que sa proximité de la capitale de l'empire devait nécessairement amener et développer plus tôt. Dans cette partie de la Hongrie, nouvelle pour moi, je remarquai le singulier contraste de plaines désertes, et de villages rares, mais immenses, et dont la population dépasse celle de toutes les villes de France du troisième ordre; trente et jusqu'à trente-huit mille cultivateurs, réunis dans la même commune, semblent être une absurdité, un contre-sens manifeste : rien en effet de plus déraisonnable aujourd'hui; mais il n'en a pas toujours été ainsi, et les changements survenus dans l'etat social, n'ont pas encore détruit ce que la nécessité a créé jadis.

En général l'observateur éclairé et de bonne foi rencontre souvent dans ses voyages des habitudes qui le choquent : s'il veut se dépouiller des souvenirs de son pays, s'il veut rechercher la cause des choses qui l'etonnent, il trouvera toujours des motifs raisonnables, actuellement subsistants, pour que les choses soient ainsi; ou une cause ancienne, pour qu'il en ait été ainsi autrefois. L'esprit, le jugement ne sont la propriété exclusive ni d'une époque ni d'un pays. Les sociétés veulent vivre; elles ont l'instinct de ce qui leur convient, et elles font souvent sans calculs préalables, sans combinaisons précises, tout ce qui tend à leur conservation.

Cette réflexion m'a porté à rechercher la cause de ces réunions de cultivateurs dans les mêmes villages, de cette agglomération des populations si peu en harmonie avec les intérêts de la culture, et je l'ai trouvée dans les désordres dont la Hongrie était le théâtre, quand, il y a cent cinquante ans, les Turcs l'occupaient, et que, plus tard, après en avoir été chassés, ils y faisaient des incursions. La population abandonnée, sans protection, était sans cesse la victime de l'indiscipline et de la férocité des barbares. Ne pouvant secouer le joug, elle cherchait le moyen d'en diminuer le mal, et elle comprit l'avantage de se réunir en masses aussi grandes que possible, afin d'obtenir plus efficacement la protection de l'autorité. En effet, des mesures peuvent être prises pour conserver un petit nombre de villes, le chef suprême peut atteindre ce but; mais pour conserver l'ordre dans tout le plat pays, pour qu'une main vigilante ait la faculté de protéger des cultivateurs répandus dans une vaste campagne, il faut une puissance d'organisation et de discipline que les Turcs n'ont jamais connue, et que les armées de l'Europe civilisée n'atteignent même qu'imparfaitement. Ce serait sans doute le plus grand bienfait de la civilisation, si elle pouvait réduire la guerre à n'être plus qu'un duel entre des armées, et diminuer ainsi les malheurs qui marchent à sa suite, et pèsent sur les populations.

En Espagne et en Hongrie les mêmes causes ont produit les mêmes effets. Les longues guerres, dont la Péninsule a été le théâtre, ont contraint ses habitants à s'agglomérer dans des villes, par groupes de cinq à six mille âmes, et à ne point se disséminer dans des villages ouverts, des hameaux, ou des métairies; et comme rien ne change jamais en Espagne, les choses y sont restées dans le même état, quoique depuis longtemps elles eussent dû être modifiées. Les Hongrois qui ont eu raison de se réunir ainsi autrefois, vivant aujourd'hui sous l'égide d'un gouvernement protecteur, devront renoncer à une coutume sans objet et répartir leur population d'après les principes suivis dans tous les pays civilisés.

Voici l'état actuel des choses dans une grande partie de la Hongrie. Le pays semble désert et entièrement dépourvu d'habitants. On traverse d'immenses plaines; des agrégations de cultivateurs, dont le nombre s'élève, ainsi que je l'ai déjà dit, à trente ou quarante mille âmes, sont placées à de grandes distances les unes des autres. Au printemps chacun sort de son quartier d'hiver, et va camper sur les terres qu'il doit labourer. Pendant toute la semaine il reste à ses travaux, et la ville entière ne renferme plus que les femmes, les enfants en bas-âge et quelques domestiques. Le samedi soir, le chef de chaque famille retourne à sa maison en laissant

au champ tout son équipage de travail; mais le lundi au matin, il revient continuer son exploitation. Une fois les travaux de la campagne terminés, tout rentre dans la ville. Déjà des campements passagers ont été convertis en baraquements que l'on embellit de plantations, et les baraques deviendront des maisons. Alors la population y restera, le pays se couvrira de fermes et de hameaux, et la Hongrie vivra comme on vit dans le reste de l'Europe. Les villes, en perdant une grande partie de leur population, changeront de physionomie : elles ne seront plus habitées que par des gens étrangers à la culture et vivant de leurs rentes ou du commerce, ainsi que cela est dans les autres pays.

Le 26 avril, en partant de Pesth, je me dirigeai par Soroksar, Ocsa, Orkény et Kecskemet, et dans une forte et longue journée, durant un espace de trente lieues, je ne rencontrai d'habitants que dans les lieux que je viens de citer. Je couchai à Kecskemet, ville agricole de trente-huit mille âmes; elle s'est formée comme celles dont je viens de faire la description et de raconter les usages et les mœurs. Mon arrivée y était annoncée, et je fus reçu par les magistrats avec honneur et distinction. Un détachement de gentilhommes était venu à ma rencontre et m'accompagna le lendemain. L'hospitalité que l'on me donnait était une hospitalité municipale; aussi fut-ce à l'hôtel-de-ville que l'on fit mon logement et que tout était préparé pour me recevoir.

Les plaines que je venais de traverser ont la constitution physique suivante : une couche de sable reposant sur un fond d'argile, qui entretient la fraîcheur dans le sable, est recouverte par une couche de terre végétale productive ; le mélange de ces terrains remplit toutes les conditions d'une bonne agriculture, et presque partout à six pieds au-dessous d'un banc d'argile, on trouve de l'eau. Mais le fléau de ces contrées, ce sont les vents violents qui soufflent souvent d'une manière constante et opiniâtre. Ces plaines rases et sans abri se dessèchent d'une manière funeste, si des pluies ne viennent pas en temps opportun leur rendre l'humidité, dont la végétation ne peut se passer.

Le remède à ce fléau serait de grandes plantations, faites d'une manière systématique, pour entourer les champs cultivés. Les arbres appelleraient la pluie, conserveraient la fraîcheur de la terre, en la garantissant de l'action directe du vent, préserveraient les récoltes et donneraient un genre de produit qui manque à cette partie de la Hongrie. Il faudrait en outre que l'on exécutât le canal projeté entre la Theiss et le Danube, canal qui ne traverserait que des plaines, et qui est d'un travail facile. Par ce moyen les plaines marécageuses seraient desséchées, les plaines plus élevées pourraient être arrosées, et les produits auraient des moyens économiques d'exportation. Alors cette

portion de pays, aujourd'hui si pauvre, si déserte, pourrait entretenir une population nombreuse, et produire de grandes richesses.

En approchant de Kecskemet, on trouve une agriculture assez perfectionnée, des terres d'une qualité supérieure, des jardins, des vignes et des arbres fruitiers. La bonté et la grosseur des pommes de Kecskemet font la réputation de cette ville et portent au loin son nom.

Le lendemain, 27 avril, je traversai Csongrad. Trente mille cultivateurs l'habitent, et le pays est précisément de la même nature et soumis aux mêmes conditions que celui que j'avais traversé la veille.

Szentés a six mille habitants, et partout dans cette partie de la Hongrie, la population est répartie d'après le même système. Szentés est situé sur le bord de la Theiss, un des quatre grands fleuves que possède la Hongrie, et qui figurent dans le blason de ses rois. Les trois autres sont : le Danube, la Save et la Drave. La Theiss roule une fort grande masse d'eau, elle est navigable, quoique d'une navigation assez difficile. Son lit est fréquemment obstrué par des dépôts, et, comme elle coule dans une plaine rase, elle dé-

borde souvent, forme des marais, et se divise en beaucoup de bras, que sépare un grand nombre d'îles. Rien ne serait plus urgent que de régler son cours; mais ce sont des travaux dispendieux, et jusqu'à présent l'administration de ce pays, encore dans l'enfance, n'a rien prévu pour créer des moyens d'exécution.

Sur la rive gauche de la Theiss commencent les terres les plus fertiles de la Hongrie. Elles ne se composent que d'alluvions, n'exigent aucun engrais et sont propres à toutes les cultures des climats tempérés : elles sont très-bien cultivées, mais basses et malsaines. On y trouve des plantations plus qu'ailleurs, et des maisons d'exploitation s'élèvent. C'est dans cette partie que la population agglomérée commencera d'abord à se diviser et à se répandre. Alors ce pays s'embellira beaucoup. Cette nature de terrain est constamment la même depuis la Theiss jusqu'à la Marös et dans tout le Banat de Témesvar; mais c'est sur la rive gauche de la Theiss surtout, que l'on trouve une prodigieuse fertilité; le Delta du Nil ne présente pas à la vue une plus belle apparence. Ces champs sont propres à la culture du chanvre et des plantes qui exigent le sol le plus riche et le plus profond, et ils ne s'épuisent jamais.

Je m'arrêtai pour dîner à Deré Kegyhasa, chez le comte Louis Karoly, administrateur du comitat

de Csongrad. Il s'y était rendu pour présider à des élections. Je dînai avec tous les gentilshommes du voisinage qui s'y étaient rassemblés, et, le verre à la main, parlaient politique. Ce spectacle était curieux pour moi ; quoique je ne pusse pas comprendre leurs discours, je pouvais, par la vivacité de leurs paroles, juger de l'intérêt extrême avec lequel ils traitaient les questions qui étaient agitées. Les discussions avaient le caractère qui leur est propre dans ce pays. C'était à table, et en buvant beaucoup, que chacun se livrait à son éloquence. De nombreuses santés finirent par donner un air de cordialité aux débats qui avaient précédé. On voyait les manières communes des gentilshommes relevées par le sentiment de leur indépendance et par les égards du chef qui ménageait leur amour-propre, et cherchait à capter leur bienveillance. Cette sorte de familiarité rappelait les usages de la Pologne, il y a cinquante ans : alors les grands seigneurs disposaient d'un peuple de gentilshommes qui se plaçaient au nombre de leurs serviteurs, mais à la condition d'être admis à leur table et traités comme des compagnons, sur le pied d'une espèce d'égalité. Il est incontestable que les repas jouent un fort grand rôle dans les affaires politiques de la Hongrie et dans les moyens de gouvernement.

De Deré Kegyhaza j'allai coucher à Mezohegyés.

C'est le plus bel établissssment de la monarchie autrichienne pour l'amélioration des races de chevaux et leur propagation. Je l'ai vu avec soin, et je vais en rendre un compte détaillé.

Le haras de Mezohegyes est établi sur quarante mille jochs de terre de première qualité et d'un seul morceau. Cette surface immense est entourée d'un fossé large et profond qui l'isole parfaitement. De belles plantations, profondes de dix klafter, l'environnent dans son développement, qui est de quinze lieues. Mille jochs, plantés en différents bouquets au milieu, ôtent à cette plaine son uniformité ; elle est cultivée avec soin, et ses produits sont consacrés à l'entretien de l'établissement. Trois cent soixante charrues y sont employées : une moitié est attelée avec des bœufs, l'autre avec des chevaux. Autrefois ce haras devait fournir aux remontes, et vingt mille élèves y étaient réunis : tous vivaient de pâturages, mais on n'obtenait que de mauvais produits, et les maladies ont fait justice de ce système. Le gouvernement n'a plus en vue aujourd'hui, comme à Babolna, que d'élever des étalons de bonne race, qui sont envoyés dans les dépôts des provinces, pour le service des particuliers, et afin de tenir au complet le nombre de deux mille, qui a été jugé nécessaire. Dans les remplacements annuels de quatre cents, le contingent de Mezohegyes est de cent

cinquante. Pour les produire, on entretient mille juments poulinières et quarante-huit étalons. Deux cents juments et six cents bœufs sont employés à la culture. On a divisé la plaine en quatre parties égales, où sont les centres de direction de la culture. Chacune des quatre parties est subdivisée en fractions qui sont comme autant de fermes. Un officier et deux sous-officiers, placés à la tête de chacune des grandes divisions, la dirigent et la surveillent.

Tout le personnel, le matériel et les attelages dont elle a besoin pour la culture y sont réunis, ainsi que les élèves, qui sont classés suivant leur âge et leur sexe. A quatre ans, les élèves sont réunis au chef-lieu de l'établissement, qui est placé au centre, et qui est largement muni de tous les bâtiments utiles. On fait choix des bêtes les meilleures pour les remplacements jugés nécessaires dans l'établissement, afin de le tenir constamment à la même hauteur. On choisit aussi pour les autres haras ce dont ils peuvent avoir besoin; puis, lorsque les étalons ont atteint l'âge de cinq ans, on en envoie, de cent quarante à cent cinquante, dans les dépôts provinciaux. Le surplus est vendu aux enchères, ou donné aux corps de l'armée, comme remonte. Aujourd'hui le total des chevaux existant, y compris les étalons, poulinières, pouliches et poulains, est de trois mille. Le personnel employé

à la direction, à la culture et aux soins à donner aux élèves se compose d'un major directeur, douze officiers subalternes et onze cent soixante-dix soldats, gardiens, cultivateurs, etc., etc. Jamais aussi vaste entreprise n'a été conduite avec plus d'ordre et plus d'économie. Le chef actuel est le major Blockeberg, officier qui m'a paru très-capable et digne du poste qu'on lui avait confié.

Le trésor impérial avance chaque année, à cet établissement, une somme de cent dix-huit mille florins; il en est remboursé par la vente des cent cinquante étalons que le haras fait annuellement aux provinces, à raison de dix mille florins chaque, et par la valeur des chevaux qui sont fournis aux remontes. Toutes les autres dépenses quelconques sont payées par les produits de l'établissement, qui doivent pourvoir et qui pourvoient à tout. La con sommation en avoine s'élève à soixante-douze mille metzen. La culture du froment offrant de grands avantages dans ces terres, on s'y livre, et le froment est vendu pour faire face aux autres besoins. On consomme cent cinquante mille quintaux de fourrages, sans compter la paille.

Les résultats de cette administration économique sont donc merveilleux, et présentent un résultat extraordinaire, surtout aux yeux d'un Français, dont le pays n'offre rien d'analogue. C'est une immense terre, une agriculture colossale et un haras

proportionné, régi pour le compte du souverain, qui donne des revenus considérables, indépendamment du but principal qui est atteint, et qui consiste dans la propagation des belles races et la multiplicatien des chevaux. Grâce à ce système, dont le succès est complet, l'empereur d'Autriche peut acheter à un prix modéré une quantité de chevaux toujours suffisante, pour les besoins de son armée. Il paie les chevaux de cavalerie légère au prix de cent dix florins, ceux de dragons à cent vingt, ceux de cuirassiers à cent quarante, ceux des équipages à cent soixante, et ceux d'artillerie à cent quatre-vingt. C'est un grand élément de puissance que d'avoir ainsi chez soi, toujours à sa disposition, cet immense moyen de guerre, avec une dépense si inférieure aux prix qui sont imposés aux puissances de l'occident et du midi de l'Europe. Si un système bien étudié pour les haras était adopté en France, peut-être pourrait-on approcher beaucoup de cet état de choses.

Voici quelles sont les diverses races de chevaux qui sortent du haras de Mezohegyés. La plus nombreuse et la plus belle est la race normande. C'est un étalon, nommé Honius, encore vivant, qui en est la souche. Cet étalon était au haras de Rosières. En 1814, les Autrichiens l'emmenèrent et l'envoyèrent à Mezohegyés : il a donné un grand nombre de chevaux d'espèce et de taille; et ceux qui ont

été engendrés par ses enfants, avec des juments d'origine arabe, sont admirablement beaux. La deuxième race s'obtient avec des étalons arabes et des juments de diverses origines. La troisième race est tirée des chevaux de Lipitza. La quatrième est anglaise : elle vient d'un étalon nommé Othello. La cinquième, d'une taille gigantesque, vient de la Lombardie, et porte le nom de Sacramor. Enfin, la sixième, dite du Général, de très-haute taille également, vient du royaume de Naples. Ces deux dernières espèces sont assez mal conformées; aussi leur a-t-on donné peu de développement. C'est la première qui fait la valeur de ce haras : il paraît que les circonstances locales et la nature de la nourriture se sont trouvées parfaitement d'accord avec les besoins de la race normande. On ne saurait trop admirer les vues qui ont présidé à la fondation de Mezohegyés, les règles d'administration qui y sont observées, et les avantages sans nombre qui en résultent pour la monarchie autrichienne.

Après avoir vu, avec l'attention qu'il mérite, l'établissement de Mezohegyés, je partis le 29 avril pour continuer ma route. Je passai la Maròs à Arad. Cette rivière, qui prend sa source dans la haute chaîne des Karpathes, traverse la Transylvanie dans une de ses plus grandes dimensions. Arrivée sur ce point, elle est fort belle; sa force peut être comparée à celle de la Marne auprès de Paris. Elle est navigable pendant une grande partie de son cours, et sert aux transports des bois et du sel qui viennent de la Transylvanie. Il y a à Arad un pont en bois sur cette rivière : ce pont est soumis à l'action d'un fort de cinq bastions, placé sur ses bords, et qui m'a paru entretenu et en bon état.

Au-delà de la Maròs, le pays a une physionomie toute nouvelle, les terres deviennent meilleures

encore : c'est un terrain noir, qui serait propre au jardinage; mais ce qui frappe les yeux surtout, c'est la culture soignée qu'on y remarque. Là, plus d'immenses villages, mais des villages d'une population ordinaire; des fermes, des hameaux, des plantations multipliées, donnent au pays le caractère de la civilisation. La population a besoin d'augmenter, mais, telle qu'elle est, il y a de la vie dans la campagne. On croit voir une belle province d'Allemagne, et il en est ainsi jusqu'à Temesvar. C'est que la population qui l'habite est composée de colonies allemandes, qui y ont porté avec elles leurs mœurs, leurs usages, leurs habitudes et leur industrie. Leur établissement ne remonte pas au delà ds soixante années. Ce beau pays a quelques ondulations, ce qui contribue encore à l'embellir et à le préserver d'une monotonie, dont sa richesse seule ne saurait pas le garantir.

J'arrivai le soir même à Temésvar. C'est une forteresse de dix bastions : la fortification est régulière, et elle surabonde en ouvrages extérieurs. Cette forteresse, située tout à la fois (sur la Temés dont les sources sont sur le revers occidental des monts Brasilisi, qui séparent la Valachie de la Transylvanie) et sur le canal navigable qui fait communiquer la Maròs avec la Theiss, est le centre d'une bonne défense de la frontière, où des obstacles naturels et artificiels sont reunis. Mais cette

défense est superflue aujourd'hui qu'il n'y a plus de puissance turque et que ses débris ne peuvent rien former de redoutable pour la Hongrie. Si jamais les pays limitrophes passaient à la Russie et qu'une collision éclatât entre cette puissance et l'Autriche, ce pays ne serait probablement pas le champ de bataille des deux puissances. C'est sur la frontière de Pologne et sur celle de la Silésie que la lutte principale aurait lieu.

Le 30, je partis de Temésvar, pour Loughos, en suivant le canal jusqu'à cette ville. Je le passai pour me rendre à Karansébès, en longeant la rive droite de la Temés.

Karansébès est le chef-lieu du régiment frontière d'Illyrie Valaque. Le territoire en est beau et la population forte. Les vingt ans de paix qui viennent de s'écouler, et le bien-être universel dont ils jouissent, ont donné à tous ces régiments frontières une grande richesse en hommes. Je me suis trouvé avec plaisir au milieu de ces établissements, que j'apprécie plus que personne, dont je connais le mécanisme, et dont, il y a longtemps, j'ai calculé les nombreux avantages.

Nommé après la paix de Vienne (en 1809), gouverneur général des provinces Illyriennes avec

les pouvoirs les plus étendus, j'avais sous mon administration les six premiers régiments, qui faisaient partie des pays qui nous avaient été cédés. Les faiseurs à Paris ne comprenaient rien à une organisation qui choquait ce qu'ils appelaient les principes, c'est-à-dire leurs préjugés. Subjugués par le goût et cette manie d'uniformité absolue qui est la maladie de l'époque et qui résulte de principes abstraits, dont l'application est presque toujours funeste aux peuples qui l'éprouvent, ils ignoraient combien il est rare dans la nature des choses et dans le bien des nations de modifier l'organisation sociale suivant les temps, les lieux, suivant le plus ou moins grand degré de civilisation et d'après mille circonstances qui ne peuvent être prévues d'avance, mais que le législateur capable apprécie au moment où il est appelé à fonder la société. Ils ne se doutaient pas que la première condition pour civiliser des barbares, c'est de les organiser fortement, de manière à établir parmi eux un ordre permanent, et ensuite de leur donner des chefs instruits : tout autre système produit des effets tout à fait opposés à celui que l'on a en vue.

Pénétré des conséquences graves qui devaient résulter pour ces peuples heureux de leur sort, et pour le gouvernement, d'un changement d'organisation, je défendis ce qui existait auprès de Na-

poléon. Il fut frappé de mes observations, et il tira un grand parti d'un pays qui sans cela aurait été plus à charge qu'utile. Placés dans nos rangs, ces régiments justifièrent à la guerre toutes les espérances que j'avais conçues, et tinrent toutes les promesses que j'avais faites pour eux. Ce sont ces régiments qui gardent toute la frontière de la monarchie autrichienne du côté de la Turquie, et donnent à l'empire d'Autriche une armée de soixante-dix mille hommes toujours prête pour la guerre, qui ne lui coûte presque rien en temps de paix.

Cette organisation a été conçue avec profondeur et avec un véritable génie : elle est remplie de contre-poids si habilement placés, que le chef, tout-puissant pour le bien, trouverait des obstacles insurmontables s'il voulait abuser de son pouvoir.

Je rendrai compte de ces établissements, en général peu connus : on sera à même de les comparer avec d'autres analogues, mais très-différents dans leurs bases et dans leur objet, qui existent en Russie, sous le nom de colonies militaires de cavalerie. On verra que chacune de ces institutions est merveilleusement adaptée aux circonstances particulières dans lesquelles elle se trouve et au but qu'on s'est proposé.

Les longues guerres entre la Hongrie et la Turquie, et les dévastations qui en avaient été la suite,

avaient réduit au plus grand état de misère la population de la frontière. Souvent dépossédée, jetée çà et là, suivant le caprice du sort, forcée à mener une vie errante et malheureuse, on eut l'idée de la soumettre à une organisation qui pût la protéger et lui donner de la consistance.

Dans cette vue, le territoire fut divisé en régiments et en compagnies, et tous les habitants soumis aux règles de la discipline militaire. Des terres leur furent concédées, des chefs choisis mis à leur tête; on leur demanda des soldats dans une forte proportion, mais avec la condition de ne sortir de chez eux qu'en temps de guerre, et, en temps de paix, de s'exercer et de faire le service de la frontière.

On n'établit qu'un faible impôt en argent, mais on demanda des prestations en nature; on consacra le produit de l'impôt aux frais de l'entretien des troupes et à l'administration du pays. Le gouvernement fournit le surplus jugé nécessaire. En un mot, on demanda aux habitants de la frontière, pour prix des concessions qui leur étaient faites et des secours qu'ils recevaient, de garder cette même frontière d'une manière habituelle et de fournir en temps de guerre tous les soldats requis pour la défense de l'état.

Ainsi, le pays compris sous la dénomination de frontière militaire ne doit pas être considéré comme

une province, mais comme un vaste camp, et sa population comme une armée qui porte avec elle ses moyens de recrutement. C'est une horde stationnaire qui demeure dans des baraques, au lieu de vivre sous des tentes; qui ajoute au produit de ses troupeaux celui des champs qu'elle cultive; mais c'est une horde disciplinée et organisée, et dont le bien-être comme les intérêts ont été calculés avec soin. C'est une population belliqueuse, dont les mœurs sont adoucies par les soins paternels du gouvernement; son inconstance et son indiscipline naturelles sont contenues par des lois strictes et sévères, dont l'action est cependant tempérée par tout ce qui peut en prévenir l'application arbitraire.

Les terres ont été distribuées aux familles en raison de leur force et de leurs besoins. Lorsqu'une famille prospère et s'accroît, le gouvernement lui accorde de nouvelles terres, provenant de l'extinction d'autres familles, ou elle en achète de celles qui en possèdent plus qu'elles ne peuvent en cultiver. Une famille ne peut se défaire de ce qui est nécessaire à sa subsistance : elle ne peut vendre que le surplus, pourvu que ce soit à un individu ou à une famille qui se soumette au service militaire, premier titre de possession.

Les familles sont nombreuses, possèdent collectivement; les individus ne possèdent pas, tout est

commun entre eux. Une famille se compose de plusieurs ménages, et s'élève quelquefois au-delà de soixante individus.

Son chef, par l'âge ou l'élection de ceux qui la composent, est l'administrateur; c'est un patriarche muni de pleins pouvoirs, mais obligé chaque année de rendre des comptes. Traité toujours avec considération par l'autorité, et ne pouvant être puni corporellement qu'après avoir été destitué juridiquement de ses fonctions pour les causes les plus graves, il pourvoit aux besoins de tous, fait cultiver les terres, habille les soldats enrôlés qu'il fournit à sa compagnie. Il est assisté, dans ses fonctions, par sa femme : si elle est jugée incapable, ou s'il est veuf, une autre femme, élue, est maîtresse de la maison.

A la fin de l'année, le partage des produits nets est fait, et chaque individu, enrôlé ou non enrôlé, absent ou présent, homme ou femme, a une part égale, à l'exeption du chef et de la maîtresse de la maison, qui en reçoivent deux.

Telle est, en abrégé, la loi civile de la frontière militaire : on conçoit facilement combien cette vie commune a d'avantages dans un pays aussi pauvre, combien elle est nécessaire à la conservation des familles dont les membres, jeunes et laborieux, sont absents pendant plusieurs années, pour le service militaire, et combien elle est utile à l'ordre

du travail chez un peuple naturellement paresseux, comme le sont tous ceux dont la civilisation est fort reculée.

Je vais parler maintenant du mode de l'administration et de celui de la justice.

Le problème à résoudre était de discipliner cette population et d'en tirer le plus grand nombre possible de soldats. Dès-lors, tout a été calculé pour ce but, et l'administration, portant sur des objets d'un faible intérêt, a été accessoire et subordonnée. Elle a dû être subordonnée, car, sans cela, ses mesures, soit par la nature des choses, soit par les passions des hommes, auraient infailliblement contrarié sans cesse celles qui doivent former des soldats; en divisant les pouvoirs, on aurait affaibli l'obéissance, et ici, avant tout, il faut obéir. Relâchez les liens de l'obéissance, et vous n'aurez plus, chez ce peuple, ni ordre ni discipline. Que la population perde son esprit militaire (et elle le perdrait infailliblement si elle n'était pas constamment soumise aux règles qui l'ont fait naître), et les soldats, qui sont constamment chez eux, n'auraient plus la même valeur.

C'est grâce à ce régime que des soldats, qui sont toujours dans leurs familles, dispersés sur une grande étendue de pays, ont constamment l'esprit aussi militaire, aussi guerrier, autant de respect pour pour leurs officiers, autant d'obéissance que s'ils

sortaient d'une caserne. On les trouve aussi braves le premier jour de la guerre que le dernier. A quelles causes attribuer ce phénomène, si ce n'est aux impressions de leur enfance, aux discours, à l'exemple de leurs parents, à l'opinion de toute la population?

Le territoire de chaque régiment a été cadastré avec beaucoup de soin, et, chose remarquable, une opération aussi importante que celle d'un cadastre est exécutée depuis longtemps pour la frontière militaire. La raison s'en trouve dans le nombre considérable d'officiers instruits et capables que renferment les régiments, ou qui ont pu être employés à ce travail en temps de paix. Le tableau indicatif de toutes les terres, avec leur classement, existe dans chaque régiment. Les terres labourables sont divisées en trois classes; l'impôt de chaque classe est fixé et déterminé. Comme les contribuables ont très-peu d'argent à donner, et que l'entretien des établissements publics d'une haute importance qui couvrent le territoire exige de grands travaux, les terres sont imposées aussi en journées de travail d'hommes et d'animaux. Cependant les journées sont rachetables à fort bas prix, à la volonté seule des paysans; mais dans le cas où elles deviennent nécessaires aux travaux publics, ils sont tenus de les fournir en nature. Rarement les paysans profitent de la faculté de ce rachat, car rarement ils en

ont les moyens, et les règlements qui existent à cet égard sont entrés dans toutes les dispositions nécessaires pour en prévenir l'abus.

L'impôt à payer en journées de travail est porté au cadastre du régiment : ainsi, d'un coup d'œil, on peut voir ce que le régiment doit au souverain en argent et en journées, et combien chaque famille, dont le nom est enregistré à côté des numéros des terres qu'elle possède, doit payer pour sa part. D'un autre côté, on a fait un dépouillement du cadastre, et chaque chef de famille reçoit un livret imprimé où sont inscrits le nombre d'arpents qu'il possède, la classe de chacun d'eux, le nombre de florins et de journées de différentes espèces dont il est redevable à l'État, celui des soldats qu'il entretient, enfin le nombre des bestiaux appartenant à la famille.

Sur ce livret doivent être inscrites chaque somme payée à compte et les journées de travail acquittées. A la fin de l'année, les comptes sont balancés et arrêtés.

Quant aux détails de l'administration, le capitaine de chaque compagnie est le chef nominal, mais il ne peut administrer que par l'intermédiaire et l'entremise d'un individu préposé pour cela. Cet individu, lieutenant, ou sous-lieutenant, se voue à l'administration, et ne roule plus, de droit, avec les officiers militaires : on le nomme officier d'éco-

nomie. Il est l'administrateur véritable de la compagnie : c'est lui qui arrête tous les comptes avec les familles, qui inscrit toutes les sommes reçues, répartit et règle l'emploi des corvées dues et portées au cadastre. Ces corvées ne peuvent être consommées qu'en vertu des ordres de l'état-major du régiment, qui ne peut lui-même disposer d'une seule journée sans que le commandant général l'y ait autorisé, sur le rapport des ingénieurs.

Un capitaine d'économie, placé près du colonel, surveille l'administration de toutes les compagnies. Il reçoit les comptes des lieutenants d'économie placés dans les compagnies, et en fait le rapport au colonel, tandis que celui-ci reçoit les comptes directs des capitaines des compagnies. Il s'établit ainsi un controle des opérations des capitaines. Les officiers d'économie ont sous eux, dans chaque compagnie, onze sous-officiers ou caporaux d'économie. C'est par leur intermédiaire et leur concours que leurs ordres parviennent aux différents villages et s'exécutent; les autres officiers des compagnies n'interviennent en rien dans l'administration, ils ne sont chargés que de la police de leur arrondissement.

On voit avec quelle simplicité et quelle régularité la machine est montée, combien est facile toute espèce de contrôle : car un inspecteur peut en un jour vérifier l'administration d'une compagnie, en réu-

nissant au chef lieu tous les chefs de famille, et constatant si les livrets sont conformes au cadastre, et si tout ce qui a été fourni s'y trouve inscrit.

Ainsi que je l'ai déjà dit, les travaux en nature forment une grande portion de ce que les paysans doivent à l'empereur. Ces prestations servent à l'entretien d'une grande quantité de belles chaussées qui traversent le pays dans tous les sens, de nombreux magasins de réserve destinés à prévenir les disettes, des corps de garde de la frontière nécessaires à sa sûreté, enfin aux réparations qu'exigent les maisons des officiers et employés publics, maisons indispensables au système, et qui représentent une valeur de plusieurs millions.

Chaque régiment a l'obligation de fournir en temps de guerre au recrutement de quatre bataillons de douze cents hommes chacun. En temps de paix, deux bataillons de campagne, armés, habillés, et composés des hommes les plus disponibles, sont toujours prêts à marcher : les officiers et sous-officiers du régiment, ainsi que les officiers d'économie qui sont attachés au territoire, en forment les cadres. Ces hommes restent dans leurs familles, mais sont aux ordres de leurs officiers, qui les commandent pour le service du cordon et la police du pays, et les rassemblent à des époques déterminées, pour leur instruction.

Le choix en est fait, d'après une règle fixe, dans les familles les plus nombreuses et dans l'intérêt de la conservation. Ils peuvent tous se marier, et ils sont mariés pour la plupart. La durée de leur service actif est de douze ans; après cela ils entrent dans les réserves.

L'administration des régiments est liée avec celle du territoire, et voici comment : c'est par les soins de leurs familles que les soldats sont habillés, et pour cela l'empereur accorde aux chefs de famille une somme déterminée, qui est précomptée sur les impositions; on en tient un compte ouvert à l'état-major du régiment, indiquant le nombre des soldats fournis par chaque famille, et établissant la remise à faire après qu'il a été constaté que les soldats sont habillés suivant les règlements. Cet habillement, qui est fait avec des étoffes confectionnées dans la famille avec la laine de ses troupeaux, est pour elle un moyen facile de payer l'impôt.

La liquidation et le payement, sans déboursés et par compensation, soit pour l'habillement, soit pour la solde des sous-officiers, ou pour les secours en blé, exigent de même qu'il y ait un compte ouvert par famille à l'état-major du régiment.

Les officiers d'économie sont donc les administrateurs réels, quoique subordonnés : ils sont capables, parce qu'ils sont choisis parmi les officiers

qui ont le plus d'intelligence et qui se vouent à cette carrière. On exige qu'ils aient précédemment servi militairement, afin qu'ils ne soient pas étrangers aux règles du service, et qu'en l'absence des bataillons de guerre, ils puissent conduire la population. Mais leur rôle prend un autre aspect si on le considère dans son influence sur le bien-être des familles. Sous ce rapport, on ne peut se faire une idée de sa haute importance, lorsqu'on ne connait pas le caractère des paysans de la frontière militaire.

Les officiers d'économie sont chargés spécialement de veiller à la culture, de fixer l'espèce de grains à semer, la quantité de champs à ensemencer : ils règlent la consommation des troupeaux, déterminent la quantité de grains récoltés qui doivent être portés par chaque famille au vaste grenier de réserve construit dans la compagnie, monument de prévoyance et de sagesse. Un officier d'économie est un chef de manufacture, qui met tout en mouvement avec méthode, avec prévoyance, pour obtenir les plus grands produits ; c'est le maître d'agriculture qui dirige une industrie naissante ; c'est enfin le chef laborieux, qui force les individus insouciants à travailler. Sans lui, la moitié des terres serait en friche, et l'autre donnerait à peine la moitié de ses produits. De plus, il visite chacune des familles de sa compagnie tous les quinze jours,

et rend compte de leur situation et de leurs besoins au capitaine. Celui-ci, accompagné de ses officiers, les voit lui-même une fois par mois. Chaque officier supérieur visite six compagnies, dans le même esprit, tous les trois mois, et chaque année le colonel parcourt et visite tous les familles du régiment.

Les lois de la discipline, appliquées à la culture des terres par des chefs auxquels on impose de tels devoirs à remplir, sont les meilleurs moyens de faire l'éducation d'un peuple dont la civilisation est reculée , et de l'enrichir. La marche à suivre est celle-ci : rassembler et organiser les individus, les rendre obéissants et leur donner des chefs éclairés : leurs progrès deviennent rapides, et quand l'habitude du travail et le temps les ont formés, ils peuvent être livrés à eux-mêmes. Mais jusque là , la main protectrice d'un gouvernement paternel, qui veille sur eux et les conduit pas à pas, leur est utile.

On ne peut qu'admirer les effets salutaires produits par ce régime, quand on voit à quel degré de bien-être et de prospérité sont arrivées les populations qui y sont soumises.

Je compléterai ce tableau en ajoutant que chaque régiment est administré par un conseil responsable, auquel le capitaine d'économie fait toutes les propositions et les rapports sur l'administration générale ; que les fonds sont déposés dans une caisse à

trois clefs qui ne peut s'ouvrir qu'en présence des membres du conseil, et que les officiers d'économie, qui font les recettes dans les compagnies, versent les sommes perçues une fois par semaine ; qu'un premier et un second maître des comptes sont chargés de tenir toutes les écritures et d'enregistrer les recettes et les payements qui ne peuvent se faire que sur délibérations ; qu'un commissaire des guerres résidant dans chaque brigade surveille la comptabilité et vise toutes les pièces de dépense.

Je passe à l'administration de la justice. Justice prompte, impartiale et sans frais, justice à portée des justiciables, tel est sans doute le premier besoin de tous les peuples ; mais ce besoin se trouve bien mieux senti par un peuple pauvre et simple. Aussi rien de plus sage et de mieux calculé, rien de plus conforme à ces principes que le système qui a été adopté pour la frontière militaire.

Les procès les plus ordinaires parmi ces hommes ne dépassent pas la valeur de quelques florins. Si pour des causes de cette nature ils étaient obligés d'aller à de grandes distances, il vaudrait mieux pour eux renoncer à leurs droits que de les soutenir. Cependant, le pays est vaste, et on ne pouvait pas établir partout des juges salariés, sans s'écarter de l'économie, qui est dans ce pays la règle de toutes choses ; d'un autre côté, il était à craindre qu'un juge non payé, loin de l'autorité, ne s'écar-

tât de la ligne indiquée par une stricte probité. Pour concilier tous les intérêts, voici les moyens qui ont été employés.

On a érigé dans chaque compagnie un tribunal appelé session. Le lieutenant d'économie, plus expert qu'un autre dans les affaires, le préside : le sergent-major d'économie, deux sergents et deux caporaux d'économie, deux chefs de famille de la compagnie choisis par le colonel, le composent. Une fois par semaine cette session s'assemble ; chacun réclame, demande justice et l'obtient.

Le tribunal, dont l'objet avant tout est de concilier les parties, ne peut être vénal, car il est trop nombreux, et les intérêts qui s'y traitent sont trop faibles. La confirmation du capitaine, est d'ailleurs nécessaire au jugement. Le capitaine dont l'autorité est fort limitée dans cette circonstance, reçoit cependant un nouveau caractère des fonctions respectables qu'il remplit. Ces tribunaux jugent en général avec une grande impartialité.

Mais, si ce tribunal a de la probité, il est possible qu'il ait peu de lumières, et la législation n'a pu lui abandonner des causes qui pourraient être obscures ou importantes : aussi chaque régiment a-t-il un tribunal composé sur d'autres principes pour l'appel et pour les procès relatifs à des intérêts de quelque gravité. Trois auditeurs, gens de loi, mais portant un titre et un costume militaires

(car l'un et l'autre sont indispensables à la considération dans ce pays), sont chargés du jugement des affaires civiles et de l'instruction des affaires criminelles. Un seul auditeur, assisté de deux officiers, juge, et son opinion est la seule qui décide. La mission des officiers militaires assistant est de signer l'exposé des faits et le procès-verbal, qui comprend les demandes, les réponses et les répliques. En effet, dans un pays où tout se traite verbalement, où presque aucun des titres n'est écrit, quelle trace laisserait une affaire importante si cette sage précaution n'avait été ordonnée? Quel moyen l'autorité aurait-elle d'éclairer la conduite d'un juge prévaricateur ? Avec le mode établi, plusieurs années après le jugement, on peut vérifier s'il a été porté avec justice et équité.

Telle est la justice civile. Elle semble satisfaire à tout et remplir toutes les conditions désirables. Elle offre aux pauvres une justice prompte et sans frais, et à l'homme aisé dont les intérêts ont une plus grande valeur, à celui dont les droits ont besoin d'être approfondis, des juges instruits et dont la conduite est constamment mise au grand jour.

La justice correctionnelle se rend différemment en tant que l'individu coupable est ou non enrôlé. Celui qui est enrôlé est soumis à l'action de ses officiers comme tout soldat de l'armée. Les autres sont, ainsi que les femmes, soumis à la session,

dont j'ai parlé plus haut. Ce tribunal de famille, si je peux l'appeler ainsi, ce tribunal composé d'individus de différentes classes, est certes le meilleur auquel on puisse donner de semblables attributions; on ne peut craindre ni passions, ni arbitraire, en raison de sa composition; là chaque état a son représentant naturel.

Toute affaire criminelle est portée au régiment devant un tribunal composé d'un chef de bataillon, président, d'un auditeur, de deux capitaines, de deux sergents-majors, de deux sergents, de deux caporaux et de deux soldats. L'auditeur en fait le rapport : le délit est jugé; mais, pour ajouter aux garanties données à l'accusé, le jugement n'est exécutoire qu'après l'approbation du colonel, qui lui-même ne peut jamais dans aucun cas présider le tribunal.

Telles sont les bases de cette institution remarquable dont le succès complet donne le droit de conclure les faits suivants :

L'organisation de la frontière militaire résout un problème difficile, celui de tirer d'un peuple le plus grand parti possible pour le service de l'état, tout en contribuant à son bien-être, au progrès de la civilisation, en satisfaisant ses goûts.

L'administration est établie sur de telles règles qu'elles peuvent garantir de toute sorte d'abus, autant que cela dépend des hommes.

La justice est rendue avec intégrité et sans frais, et le régime de ce peuple est merveilleusement adapté à son esprit, à ses mœurs, à son état de pauvreté et à sa situation géographique.

Une frontière étendue, qu'il serait indispensable pour la sûreté du peuple et pour la santé publique de faire garder par des troupes qu'il faudrait y envoyer exprès et y entretenir, se trouve naturellement occupée et défendue. Enfin la force vive des états se composant de soldats et d'argent, ce pays qui donne des soldats dans une proportion sept à huit fois plus grande que les autres, et les entretient en temps de paix au plus bas prix possible, représente pour le service du souverain une province infiniment plus peuplée et beaucoup plus riche, et cette organisation donne à une province pauvre, qui sous un autre régime serait plutôt à charge qu'à profit, une valeur extraordinaire.

On avait reconnu que la population convenable pour entretenir un régiment frontière devait être de cinquante à soixante mille âmes : aujourd'hui elle s'élève presque partout à cent mille. Ainsi ces régiments pourraient fournir un nombre double de combattants et pourvoir pendant beaucoup d'années aux plus grandes consommations de la guerre. Cette surabondance de population tourne aussi au profit de sa richesse ; les terres sont mieux cultivées, et la quantité de bestiaux s'est accrue dans la

même progression. Il y a un grand bien-être et la charge comparative de recrutement qui pèse sur les provinces est beaucoup diminuée. En Autriche la population affectée au recrutement d'un régiment est à peu près partout de quatre cent mille âmes. Celle des régiments frontières était de cinquante mille : ainsi ils fournissaient huit fois plus de soldats que les premiers. Aujourd'hui que la population est doublée ils en fournissent quatre fois davantage.

C'est le prince Eugène de Savoie qui a jeté les bases de ce système remarquable, et le maréchal Lascy qui l'a porté à la perfection à laquelle il est arrivé.

Je trouvai à Karansébés plusieurs officiers qui avaient servi sous mes ordres. Ces rencontres, qui se sont renouvelées fréquemment pendant mon voyage et qui m'ont toujours fait éprouver un véritable plaisir, avaient pour moi, dans cette circonstance, un motif d'intérêt de plus. En 1810, deux cents jeunes Croates furent sur ma demande envoyés en France, pour y être élevés aux frais du gouvernement dans les écoles militaires et les lycées et à l'école des arts et métiers. J'en retrouvai plusieurs, dont la carrière avait eu ce point de départ; ils en gardaient le souvenir, et me conservaient de la reconnaissance pour avoir été ainsi la cause de leur éducation et de leur fortune.

Pendant les dernières guerres entre l'Autriche

et la Turquie, une épouvantable catastrophe arriva près de Karansébés : elle prouve que les souverains doivent y penser longtemps avant de se décider à prendre en personne le commandement de leurs armées. Il faut qu'ils soient de bonne foi avec eux-mêmes, qu'ils consultent sincèrement leurs facultés, et leurs dispositions naturelles; car, lorsqu'ils sont privés des qualités nécessaires, quand ils ne remplissent pas les conditions que le commandement en chef exige, il en résulte de grands malheurs pour eux, pour leurs peuples et pour leurs soldats, et ils succombent sous le poids du fardeau qui pèse sur eux. Joseph II en est un exemple remarquable. Homme d'un esprit supérieur, doué d'une volonté forte, livré aux soins du gouvernement sans distraction, ses actes politiques et civils ont été et seront longtemps l'objet de la discussion; mais en les critiquant dans la forme, en blâmant les moyens employés, en plaignant ceux qui ont vécu de son temps, on ne peut nier la profondeur de ses vues et le but louable qu'il se proposait. Ce but a été atteint, car Joseph II a tué dans son germe et détruit dans son principe les révolutions dont l'Autriche était menacée, comme toute l'Europe, en opérant d'avance, quoique d'une manière violente, des changements que la raison demandait, et en faisant disparaître les richesses qui pouvaient séduire les novateurs.

Il faudrait un développement complet, que cet ouvrage ne comporte pas, pour faire connaître Joseph II, tel qu'il était, et apprécier l'influence qu'il a eue et que ses actes exercent encore aujourd'hui sur l'Autriche; mais ce que l'on peut dire sans contestation, c'est qu'il n'était doué d'aucun génie militaire : que, brave de sa personne, il n'avait pas au milieu du danger et des émotions de la guerre, la force de tête, le calme d'esprit et le jugement sain, qui sont nécessaires pour exercer convenablement le commandement, enfin qu'il était, comme sont les hommes auxquels la nature a refusé cette haute faculté et l'instinct belliqueux, écrasé sous le poids des incertitude et des fantômes que son imagination trop vive présentait à son esprit. J'arrive au récit de l'événement qui a provoqué ces réflexions.

En 1789, Joseph II avait réuni quatre-vingt mille hommes pour agir offensivement contre les Turcs, et son camp était établi à peu de distance de Karansébés. Les Turcs étaient en position en face de l'armée autrichienne et couvraient la Valachie. Tout était disposé pour les attaquer et un succès infaillible semblait promis à l'armée autrichienne. Les généraux étaient venus prendre les derniers ordres dans la tente de l'empereur. Celui-ci, rongé d'inquiétude et craignant pour le résultat, s'adresse au maréchal Lascy et lui demande s'il est

certain du succès. Le maréchal répond, ainsi qu'un général sensé répondra toujours en pareil cas, qu'il l'espère, mais qu'il ne peut le garantir d'une manière absolue. Effectivement, à la guerre, les mesures les plus sages, les calculs les plus justes sont souvent déconcertés par les événements les plus imprévus ; et il faut, après avoir tout disposé pour le mieux, faire la part de la fortune, de cette influence aveugle et cachée qui agit indépendamment de toute sagesse. Sur cette réponse du maréchal, Joseph II renonça à son projet d'attaque, renvoya les généraux à leurs quartiers, et se décida à se retirer pour aller prendre position derrière la ligne de la Temés.

Une disposition de retraite étant arrêtée, des colonnes parallèles se forment ; celles d'infanterie au centre, celles de cavalerie sur les flancs, les bagages dans les intervalles qui les séparent. Elles s'ébranlent au milieu de la nuit : tout à coup, après avoir commencé le mouvement, le maréchal s'aperçoit que l'ordre de se replier n'a pas été envoyé aux piquets de la gauche de l'armée ; il répare cet oubli et arrête brusquement les troupes pour les attendre. Le commandement de halte est répété : les colonnes d'équipage prennent ce mot de *halto* pour le cri d'*Allah* que jettent les Turcs quand ils fondent sur l'ennemi. On croit donc à leur attaque. Les équipages veulent s'éloigner rapidement, et les chevaux de peloton prennent le trot et le galop :

au mouvement et au bruit qu'ils causent, l'infanterie, dans l'obscurité de la nuit, croit à une charge de l'ennemi : on fait feu de toutes parts, les troupes tirent avec acharnement les unes sur les autres, et c'est au jour seulement que l'erreur est reconnue.

On assure qu'effrayé, Joseph, qui marchait à l'avant-garde, fit mettre dix pièces de canon en batterie et tirer sur le feu qu'il supposait ennemi, ce qui augmenta et les pertes et les désordres. Dix mille hommes furent tués ou blessés dans cette échauffourée et l'armée se retira dans la position qui lui avait été désignée, tandis que les Turcs, tranquilles dans leur camp, furent autorisés à croire que Dieu avait combattu pour eux et s'était chargé de détruire leurs ennemis. L'archiduc François, héritier du trône, se trouvait à l'armée. Il se plaça avec sang-froid au milieu d'un bataillon et attendit patiemment que tout s'éclaircît. Dès ce moment il montra ce caractère calme et réfléchi dont toutes les actions de sa vie ont été empreintes.

Si Joseph II, au lieu de reculer devant les chances que la guerre amène toujours avec elle, eût attaqué l'ennemi, trois ou quatre mille hommes perdus dans le combat l'auraient rendu maître de la Valachie : au lieu de cela dix mille hommes périrent dans la confusion que je viens de raconter,

vingt mille par les maladies que devait occasionner une station prolongée dans un pays malsain, et de plus il évacua une province, enleva à ses troupes la confiance en lui et en elles, et releva le courage et la confiance de l'ennemi. C'est qu'il faut que chacun fasse son métier, que les souverains règnent, que les ministres gouvernent, que les généraux commandent et combattent; et que les souverains ne gouvernent et ne combattent que lorsque le ciel leur a donné la capacité des affaires et le génie de la guerre et du commandement.

A Karansébés, le pays devient ondulé : après les collines on trouve des montagnes. La Temés, dont on suit les bords, roule des paillettes d'or : ce sont les Zingares qui lavent les sables de son lit et qui recueillent l'or qui y est mêlé. Cette industrie est libre, chacun peut l'exercer en payant, par famille et par an, trois ducats d'or au fisc.

Ces Zingares sont dignes de fixer l'attention des voyageurs. Ils portent différents noms suivant les différents pays qu'ils habitent; mais des traits semblables, un teint pareil, les mêmes usages, les mêmes mœurs prouvent qu'ils descendent d'une souche unique, qu'ils ont une origine commune et viennent d'une même tribu, dont les débris ont couvert toute l'Europe. Partout ils se contentent de la plus misérable industrie et semblent vivre de rien. Ils conservent les goûts et les habitudes no-

mades au milieu des peuples cultivateurs et civilisés. Ils préfèrent les souffrances du froid et de la faim à une vie régulière et laborieuse. La violence seule les fait changer de manière d'exister, et, pour y échapper, quand ils le peuvent, ils s'expatrient. Ils ont disparu de toutes les parties de l'Europe où la police leur interdit une vie vagabonde; ils se sont réfugiés dans les pays où elle est tolérée. L'abjection est dans leur nature, et ils semblent s'y complaire.

Leur histoire est inconnue, leur origine cachée dans la nuit des temps, sans qu'aucune tradition vienne jeter sur elle quelque faible lumière; mais leur point de départ ne peut être autre que le fond de l'Asie. Quelles sont les révolutions qui les ont tirés de leur pays? quelle est la catastrophe qui les a semés, pour ainsi dire, sur une grande partie du globe? Qui a dégradé si profondément leur caractère moral et perpétué leur infamie à travers des siècles? Enfin quelles ont été les vues de la Providence en les frappant d'un semblable anathème et les faisant cependant se conserver et se perpétuer au milieu de tant de misères? Toutes questions sur lesquelles l'imagination peut s'exercer et qui ne seront probablement jamais résolues.

De Karansébés je me rendis sur les bords du Danube à Orosva. Je voulais voir ce fleuve majestueux au moment où il a reçu presque tous ses af-

fluents et réuni toutes les eaux du midi de l'Allemagne et la plus grande partie des versants méridionaux de la chaîne des Karpathes. Je voulais aussi juger par moi-même des travaux projetés pour rendre sa navigation habituelle, constante et assurée.

Après être remonté jusqu'aux sources de la Temés, je traversai les derniers échelons de la chaîne de la Transylvanie, qui encaisse le fleuve dans cette partie. Je m'arrêtai à Terregova, où je passai la nuit ; le lendemain matin de bonne heure j'étais arrivé à Orsova. C'était constamment sur le territoire du régiment d'Illyric Valaque que j'avais voyagé. Orsova est un bourg fort chétif, mais destiné à prendre du développement. Le beau lazaret qui y est établi crée pour ce point des intérêts commerciaux de quelque importance. Une grande partie du commerce par terre avec la Turquie doit prendre cette direction, et les marchandises venant par mer y seront mises en entrepôt. C'est le premier lazaret que l'on trouve sur le Danube dans les états autrichiens, du côté de la mer Noire, et par conséquent c'est là que les marchandises doivent se purifier, et les voyageurs faire leur quarantaine. Rien n'a été épargné pour donner à cet établissement l'importance qu'il mérite, ainsi que les commodités qui le feront préférer à d'autres.

Des travaux considérables pour faciliter la navi-

gation, vont être exécutés à peu de distance d'Orsova. Là, le fleuve est d'une grande majesté, la masse des eaux qu'il roule n'est comparable à rien de ce que l'on voit dans le reste de l'Europe. Contenu entre des montagnes qui bordent les deux rives et coulant à plein bord, sa largeur est le double de celle du Rhin devant Mayence. Je m'embarquai peu de temps après mon arrivée, et je descendis le fleuve pour voir le banc de rocher qui le barre et gêne la navigation, et le lieu sur la rive droite où l'on a projeté de creuser un canal pour tourner cet obstacle; l'exécution m'en a paru facile : de la rive aux montagnes parallèles il y a une distance suffisante. La longueur du canal ne doit être que de cinq cents toises environ, et deux écluses, à peine, seront nécessaires dans le cas où les excavations présenteraient trop de difficultés; si elles sont faciles, comme il y a surabondance d'eau, on pourra se passer d'écluses, et il n'y aura d'autre inconvénient, dans la navigation de ce passage, que de suivre ou de remonter momentanément un courant un peu rapide. Mais le terrain sur lequel le canal doit être exécuté est sur le territoire servien, c'est-à-dire sur le territoire de la Turquie; en fait, on pourrait se passer d'un firman; mais en droit il est nécessaire et convenable, et le divan de Constantinople ne paraissait pas disposé à l'accorder, malgré les demandes réitérées

qui lui ont été faites. Comme tous les êtres faibles, le divan met une obstination extrême à refuser ce que l'on préfère obtenir de sa bonne volonté. Ce travail est pourtant très-urgent et très-important.

Quoique la navigation soit possible aujourd'hui, quand les eaux sont d'une hauteur moyenne (un bateau à vapeur franchit alors sans accident les cataractes, et les basses eaux ne sont à redouter qu'en août et septembre), on ne pourra regarder cette navigation comme régulière et assurée que lorsque ce passage sera ouvert. Une opération semblable sera nécessaire encore sur un autre point du Danube, à dix lieues plus haut qu'Orsova, où il se trouve aussi des cataractes. Une fois ce second travail terminé, la navigation de Vienne à la mer sera établie d'une manière prompte, facile et certaine.

Les travaux du Danube étaient l'objet d'une sollicitude de l'empereur François; il m'en parla au moment de mon départ. Il voyait dans leur exécution de grandes conséquences commerciales : effectivement, ce sera une source de richesse et de prospérité pour la Hongrie. Les produits de ce pays perdent la plus grande partie de leur valeur, faute de moyens d'exportation. L'Autriche, qui paie de forts impôts, n'a pas pu admettre sans ndemnité dans ses marchés, la Hongrie qui ne paie rien; et cette indemnité jointe aux frais de

transport, réduit à un petit nombre d'objets, et particulièrement pour les pays voisins, la faculté de transporter dans ces marchés, et d'y vendre les denrées hongroises avec quelque avantage. Des exportations peuvent avoir lieu par Fiume; mais les transports par terre en prenant la route Louise, et en traversant toute la chaîne des Alpes Juliennes, sont chers : il en est de même pour Trieste; et d'ailleurs cette exportation ne peut convenir qu'à la partie occidentale de la Hongrie; le centre, le nord, le midi et l'orient de ce royaume ne peuvent y participer. La navigation du Danube assurée et la communication avec la mer rendue facile, tous les produits de la Hongrie peuvent être envoyés à peu de frais en Italie et en France; ils entrent naturellement dans les marchés de l'Europe, et retrouvent toute leur valeur. Cette navigation peut même servir utilement à une partie de l'Allemagne, et faciliter les relations avec l'Inde; soit par l'Égypte, quand une communication facile aura été établie entre la Méditerranée et la mer Rouge; soit par Trébisonde et la Perse.

On a calculé que la durée du voyage de Vienne à Constantinople ne dépasserait pas douze jours, et l'on ne saurait trop admirer ces grandes et belles applications des connaissances actuelles qui lient ensemble toutes les parties du monde, et font disparaître les distances, et unissent tous les intérêts,

en multipliant à l'infini les points de contact entre les hommes, et en modifiant l'influence des localités. Les effets qui doivent en résulter sur l'état de la société sont hors de toutes les prévisions.

Je passai devant Neu-Orsova, forteresse turque, bâtie sur une île du Danube, qu'elle occupe tout entière. C'est un monceau de ruines dégradées par le temps et par les dernières guerres. Un pacha, sans troupes, y commande. Ce poste, qui rend maître de la navigation du fleuve, est dominé par les deux rives, et particulièrement par la rive gauche, de manière à n'être habitable, quand il est attaqué, qu'au moyen de voûtes et de casemates qui couvrent toutes ses défenses. Les Autrichiens l'ont bombardé pendant la dernière guerre. Il faudrait aujourd'hui de grandes dépenses, supérieures aux facultés des Turcs, pour le mettre en état de défense. Sur la rive droite un fort, également en ruine, et nommé Élisabeth, est destiné à lier son feu avec celui de Neu-Orsova, et à défendre le fleuve.

Sur la rive gauche, au-dessous de Neu-Orsova, la petite rivière appelée Bacha, se jette dans le Danube ; elle sert de limite au territoire autrichien, et sépare la Hongrie de la Petite-Valachie. De ce point, sur une sommité où sont placés les postes d'observation, on voit toute la vallée du Danube et la ligne de brisants qui traverse le fleuve, et que

les travaux projetés doivent donner les moyens de tourner et d'ouvrir.

Cette partie de la vallée du Danube est soumise à un inconvénient assez extraordinaire, dont les effets se font sentir à une assez grande distance, jusqu'à l'autre côté des contreforts de la Transylvanie, aux sources de la Temés, et jusqu'à Karansébés. Au printemps, des milliards d'insectes, espèce de moucherons d'un nature particulière, naissent et font la guerre aux animaux. Ils sont fort redoutés des bœufs et des chevaux; il arrive quelquefois, lorsque ceux-ci ont été en butte à leurs attaques, qu'ils meurent en peu d'heures. Le moyen de les en préserver est de les laver avec une décoction d'absinthe. Les enfants en souffrent aussi, et subissent leur influence maligne.

Je partis d'Orsova, après avoir vu tout ce que ce point présentait d'intéressant; j'allai coucher à Méhadia, où sont des sources d'eaux minérales et des bains efficaces et célèbres. Quatre heures de marche m'y firent arriver, en suivant les bords de la Bacha. On entre dans une gorge de montagnes étroites, et l'on parcourt un pays fort pittoresque, en suivant une pente insensible, réglée par le cours des eaux jusqu'à Méhadia. Des montagnes boisées, mais laissant voir de temps en temps des roches ardues et escarpées, donnent au paysage une physionomie expressive. De belles maisons d'une ar-

chitecture agréable, composent ce village, qu'une magnifique rue partage dans sa longueur. Une grande prospérité indique que ces eaux sont très-fréquentées. On s'y rend des pays voisins, de la Transylvanie, des provinces turques; et un grand nombre de boïards y viennent chaque année déployer leur luxe. La réputation de ces eaux, et leur efficacité reconnue, ont décidé souvent les médecins de Vienne à y envoyer des malades de l'Autriche même. Il y a neuf sources toutes sulfureuses. La plus chaude a une température de cinquante-cinq degrés centigrades. La disposition des bains est aussi bien entendue qu'elle est commode. Ils n'ont pris de l'importance et de l'accroissement que depuis 1817, époque à laquelle l'empereur François y fit un voyage. On y a construit à ses dépens une magnifique maison de bains.

Au temps des Romains, ces bains étaient très-fréquentés : diverses antiquités déposent de ce fait à Méhadia. Il est vrai que les bains entraient bien plus dans l'hygiène des anciens, qu'ils ne font partie de celle des modernes. La Dacie était une province riche et peuplée, et il n'existe pas, dans tous les pays occupés par les Romains, une seule source d'eau minérale qui n'ait été appropriée par eux aux usages des particuliers.

Le médecin qui réside aujourd'hui à Méhadia m'a paru un homme d'un mérite supérieur, et ses

soins ne peuvent manquer d'ajouter à la réputation et aux bons effets de ces eaux.

Les diverses sources portent chacune un nom différent : il y a la source de l'Empereur, la source Caroline, la source Louis, celle d'Hercule, etc. Cette dernière est la plus abondante. A sa sortie de terre, elle suffirait pour faire tourner un moulin ; mais elle varie de qualité et de température suivant les saisons. En été, sa température est de quarante-huit degrés trois-quarts ; au printemps, de vingt-deux à vingt-cinq degrés ; ce qui prouve qu'elle coule à une petite profondeur, et que les eaux provenant de la pluie, ou de la fonte des neiges, viennent s'y mêler et la refroidir.

A peu de distance de Méhadia, il y a une grotte où l'on dit que des brigands se réfugiaient autrefois. On fait mille contes sur leurs exploits, qui depuis un grand nombre d'années ont trouvé leur terme.

Les bains de Méhadia, situés dans un lieu charmant, sauvage, mais d'un accès facile, au milieu de pays riches et très-habités, paraissent aussi favorables à la distraction et au plaisir qu'à la guérison et à la santé.

Après avoir vu tout ce qu'ils présentent de curieux, je retournai à Karansébés, d'où je devais me diriger sur la Transylvanie.

Le 4 mai, au matin, je partis de Karansébés. C'est par la Porte-de-Fer que j'entrai en Transylvanie. On appelle ainsi un passage étroit où l'on franchit une côte, assez peu elevée, qui était autrefois fermée par une porte de fer. Ce passage, que l'état des chemins rend difficile, n'offre d'ailleurs aucun obstacle naturel. Un poste de troupes, pour la sûreté des voyageurs et la police du pays, est établi au point où la porte existait autrefois.

Après avoir franchi ce passage, on entre dans une vallée qui s'elargit, et qui aboutit au village de Vasselly, ancienne colonie romaine connue sous le nom d'Ulpia Trajana. Plus anciennement cette ville s'appelait Jarniscajetaba. Trajan, qui s'occupa beaucoup de cette frontière, en fit le chef-lieu de la Dacie, et lui donna son nom. La Dacie se compo-

sait de la Valachie actuelle, de la Transylvanie et d'une partie de la Moldavie. Je ne comprends pas le motif qui détermina Trajan à choisir ce lieu pour la capitale de cette province, car il ne présente aucun avantage. Il est éloigné du Danube, en est séparé par des montagnes, et n'est pas le point central. Mais, quel qu'ait été son motif, il fit ce choix, et on voit encore des restes de la grandeur de cette ville. On y reconnaît un ancien amphithéâtre et les loges destinées aux animaux, qui se trouvaient dans son pourtour. De nombreux objets d'antiquités, trouvés dans des fouilles, existaient chez un particulier : je ne pus les voir, ce particulier étant absent au moment de mon passage. On m'a montré une statue découverte depuis peu ; mais elle est du travail le plus grossier.

La voie romaine, qui du Danube venait à Ulpia Trajana, passait par la Porte-de-Fer, et suivait la direction que j'ai parcourue.

— J'allai coucher à une petite ville nommée Hartzeg, située dans une belle et large vallée qui offre de beaux points de vue, mais où la culture (comme celle de toute la Transylvanie) est fort médiocre. La rivière qui l'arrose se nomme la Strehl, et elle reçoit à Hartzeg un ruisseau venant de la vallée qui mène à la Porte-de-Fer.

Le 5 mai au matin je partis pour Deva, chef-lieu du comitat d'Hunyade. Je m'arrêtai à Hunyade et j'allai visiter avec respect le château, jadis la demeure des trois héros qui gouvernèrent la Hongrie: Jean Hunyade, qui le bâtit; son fils, Mathias Corvinus, et Bethlen Gabor.

Ce château féodal, l'un des plus beaux que j'aie vus, est d'une parfaite conservation. Vaste, très-défensif encore, et très-pittoresque, il commande à une vallée superbe, que l'on découvre dans son entier; son architecture hardie et sa position parlent à l'imagination; et quand on pense qu'il fut le manoir de plusieurs grands hommes, il s'embellit encore aux yeux. La demeure des hommes illustres m'a toujours paru empreinte de leur éclat; l'esprit les y place, on les voit au milieu de ces habitations

dont le plus grand prix se trouve ainsi placé dans les souvenirs qu'ils y ont laissés. Mais hélas! le temps présent est bien prosaïque. Une famille respectable et empressée m'a reçu et m'a fait des honneurs de Vady-Hunyade : c'est celle de l'administrateur de la terre qui en dépend, et qui appartient à l'empereur. Je dînai dans la salle qui renferme les portraits de tous les rois qu'eut la Hongrie, si souvent occupée autrefois par ceux qui se consacraient à la défense de la religion et de la patrie contre les Turcs.

Je visitai la salle où les diètes se rassemblaient, où tant de généreuses résolutions ont été prises, et qui, aujourd'hui, est convertie en un magasin de fer forgé. Chaque enceinte, chaque chambre a sa poésie, chaque pas réveille le souvenir du passé ; mais le présent finit par l'emporter, et l'on se trouve tout à coup en présence des intérêts obscurs et vulgaires de l'industrie du moment. Puisque je prononce le mot d'industrie, je vais rendre un compte succinct de ce qui la concerne dans ce canton.

Les revenus de cette terre consistent en bois, en mines de fer d'une qualité supérieure, et en usines pour leur exploitation.

Les mines de fer sont en filon, et donnent quarante-huit pour cent. L'exploitation est parfaitement entendue, et un seul haut fourneau, dont

la tour a vingt et un pieds d'élévation, produit de cent cinquante à cent soixante quintaux de fonte par vingt-quatre heures. Je ne crois pas que nulle part on ait obtenu de semblables résultats. Ce fourneau est à quatre tuyères. Les forges à marteau donnent en fer forgé quatre-vingt-huit pour cent de la fonte. La consommation du bois reduit en charbon pour l'entretien de ce fourneau est, par vingt-quatre heures, de cinq cents toises cubes : chaque toise cube coûte sur place cinq francs, et le fer de gros échantillon se vend vingt et un francs le quintal. Cet établissement m'a paru si bien conduit, que j'ai cru devoir entrer dans ces détails qui donnent une idée assez exacte de l'état de cette industrie dans un pays eloigné.

Indépendamment de la richesse en bois de cette partie de la Transylvanie, il existe des mines de charbon fossile. Celles qui sont près de Hartzeg sont d'excellente qualité ; mais elles ne sont pas exploitées. Quelle réserve précieuse et quel élément de prospérité et de richesse pour l'avenir ! Là où les combustibles sont abondants et à bon marché, l'industrie prospère toujours, car les combustibles sont le premier agent de presque toutes les industries.

Le soir j'allai coucher à Deva. Cette ville est située dans la vallée de la Maròs, à peu de distance de la rivière : cette vallée a une immense largeur et partout semble très-fertile. En général, les terres de la Transylvanie ont cette apparence ; mais on m'a assuré cependant que, même avec une bonne culture, elles ne produisent pas en froment plus de cinq à six pour un de la semence. Elles auraient besoin de beaucoup d'engrais, ce que l'état actuel des choses ne comporte pas.

La Maròs est la plus grande rivière de la Transylvanie, et sert utilement à l'exportation de ses produits. De hautes montagnes, dont les contreforts s'approchent de ses rives, et deviennent des collines, forment son bassin. Il est remarquable que la rivière partage par espèce les richesses mi-

nérales que les montagnes renferment : sur la rive droite se trouvent les mines d'or et d'argent ; sur la rive gauche sont celles de fer, de cuivre et de plomb.

A quatre lieues de Deva, à Madjak, il y a des mines d'or d'une grande richesse : elles ne sont pas situées dans le lieu de la plus grande exploitation ; mais il paraît que ce sont celles qui rendent davantage. Je comptais aller voir celles de Zalatna, qui sont les plus considérables ; mais le débordement de la Marös s'opposant à mon voyage à Madjak, je renonçai à m'y rendre.

Avant que de quitter Deva, je visitai le château : c'est tout à la fois une ruine romaine et une ruine du moyen âge. Placée sur une montagne isolée et fort élevée, elle domine tout ce vaste pays, qui est très-ouvert. Rien n'est plus beau que le paysage qui se présente à la vue : une grande et belle vallée entièrement cultivée, des collines fertiles, de hautes montagnes éloignées servant de cadre au tableau, une large rivière qui serpente dans la plaine, et dont les contours et les développements allongent le cours et favorisent les arrosements, une percée sans limite qui indique les plaines de la Hongrie, où la Marös se rend pour se joindre à la Theiss et au Danube, tout cet ensemble est magnifique. De quelque côté que l'on porte les yeux, les regards sont charmés.

Le château de Deva était un point de sûreté : autrefois il était imprenable. Celui qui le possédait pouvait y demeurer sans inquiétude, sans danger, et juger d'avance des circonstances qui devaient régler sa conduite et ses projets. Rien de ce qui se passait à une grande distance ne pouvait lui être caché. Depuis peu d'années, le château a été réparé par l'ordre de l'empereur, qui l'a visité : il est habitable et habité. Quelques soldats invalides l'occupent ; mais sans qu'aucune importance, politique ou militaire, soit attachée à sa conservation. Son rétablissement n'a été qu'un hommage rendu aux siècles qu'il rappelle et dont il est en quelque sorte l'image.

Je vis à Deva le comte suprême du comitat, M. de Nopsa, qui s'empressa de prévenir mes désirs et de tout disposer pour favoriser mon voyage. Il me parla des affaires du pays, de la diète qui devait bientôt s'assembler, des élections qui allaient se faire, et des combinaisons qui pourraient les rendre plus ou moins favorables au gouvernement.

Les élections étaient la grande affaire dans toute cette principauté. J'avais quitté Vienne au moment où les lettres de mes amis m'entretenaient de préoccupations semblables dans toute la France : je croyais échapper à cet objet de conversation si monotone en portant mes pas vers l'Orient, et il

devait me poursuivre. C'est une véritable maladie européenne que ce besoin des peuples de se mêler des affaires publiques et d'intervenir dans l'exercice du pouvoir souverain. Quelquefois les circonstances semblent leur en imposer le devoir; mais souvent les peuples malades qui cherchent ainsi leur guérison aggravent leurs maux, au lieu de trouver leur salut. Heureux les peuples qui n'ont éprouvé ni ce besoin ni ce désir : plus heureux encore les souverains qui les gouvernent, et qui peuvent jouir de l'aspect d'une félicité, d'une paix publique et d'un bien-être universel qui sont leur ouvrage!

Avant de continuer le récit de mon voyage en Transylvanie, il me semble à propos d'entrer dans quelques détails sur cette province, et de faire connaître les principales divisions des peuples qui l'habitent.

La chaîne des montagnes connues sous le nom des Carpathes, prend naissance sur la rive gauche de la March : elle s'élève progressivement, et sert tout à la fois de limite, et comme de rempart au nord de la Hongrie, qu'elle sépare de la Gallicie. Après avoir suivi une direction qui va du nord-ouest au sud-est, elle tourne plus au sud en se rapprochant du Danube : arrivée à quarante lieues de ce fleuve, elle se dirige à l'ouest en suivant une ligne presque parallèle au Danube, dont elle ro-

monte ainsi le cours, et qu'elle finit par atteindre, par ses contreforts, près d'Orsova.

C'est ce vaste pays, compris dans le rentrant que fait cette chaîne de montagnes, qui forme la principauté de la Transylvanie. Aux versants extérieurs se trouvent d'abord la Gallicie, puis la Bucovine, ensuite la Moldavie, enfin la Valachie qui comprend tout le pays situé au midi de la dernière partie de la chaîne, et qui est placé entre elle et le Danube. Tous les versants intérieurs depuis la frontière septentrionale, c'est-à-dire depuis le point qui correspond à la Bucovine, appartiennent à la Transylvanie. Toutes les eaux prennent leur direction vers la Hongrie et s'y rendent par l'intervalle existant entre la chaîne proprement dite, et la partie qui revient sur elle-même et se dirige vers l'occident. Un seul passage est ouvert directement sur la Valachie; et l'Aluta, qui prend sa source dans l'intérieur de la Transylvanie, fait une trouée dans la chaîne méridionale et la traverse pour se rendre en ligne droite au Danube, dans lequel elle se jette à Nicopolis, en suivant le défilé connu sous le nom de Porte-Rouge, qui est une des principales entrées de cette principauté.

On voit par cette description que la Transylvanie forme un plateau très-élevé, environné aux deux tiers par une chaîne de montagnes, et dont la hauteur est telle, que les montagnes qui lui forment

une ceinture, vues du centre, perdent à l'œil beaucoup de leur élévation. Ce centre est un pays ouvert, formé de plaines très-hautes, et qui n'est divisé que par des chaînes de collines qui forment les bassins immédiats des principales rivières qui le sillonnent, comme la Maròs, le Samos, l'Aluta et leurs affluents.

La population de la principauté est un monument vivant du mouvement que les siècles ont imprimé aux divers peuples. En aucun lieu on ne trouve des mélanges pareils : des vainqueurs et des vaincus, et des colonies dont l'histoire est inconnue et l'origine incertaine. C'est l'image du vague de la destinée des générations, qui ignorent d'où elles viennent et où le temps les conduira.

Il y a en Transylvanie un assez grand nombre de peuples distincts par leur origine et leur langage : mais trois seulement ont des droits reconnus et servent de base à la division politique. La population est évaluée à deux millions d'âmes environ. Voici comment on peut la répartir par races.

Deux cents cinquante mille Hongrois, un million de Valaques, cinq à six cent mille Allemands, cent cinquante mille Szeklers, et cent vingt mille Arméniens.

En les séparant par religion, on peut compter cent quatre-vingt mille catholiques, deux cent mille grecs unis, cinq cent cinquante mille réformés,

calvinistes et luthériens, un million de grecs schismatiques.

L'état ne reconnaît que trois nations : les Hongrois, les Szeklers et les Saxons. Le pays est partagé en onze comitats hongrois, à la tète desquels sont placés, comme en Hongrie, des comtes suprêmes ; sept arrondissements des Szeklers, avec des chefs dont le nom diffère, mais dont les attributions sont les mêmes que celles des comtes suprêmes ; neuf arrondissements des Saxons, dont les chefs sont de simples administrateurs civils. Les Valaques, qui sont répartis dans les diverses divisions, suivent les conditions des peuples avec lesquels ils vivent. Ce sont les anciens habitants du pays, descendant des colonies romaines, établies par Trajan. Ils se donnent à eux-mêmes le nom de Romains, et leur langue est remplie de mots latins, plus ou moins bien conservés, qui constatent d'une manière certaine cette origine.

Les Hongrois et les Szeklers sont les nations victorieuses et conquérantes. Les Szeklers sont de race et d'origine hongroise et ne sont qu'une fraction de ce peuple. Ils ont pris possession de la partie du pays où le régime hongrois est adopté. Les Allemands sont venus à une époque postérieure, dont on ignore la date précise : les uns la font remonter au sixième siècle, d'autres seulement au douzième. C'est à titre de colonisation qu'ils ont

reçu un territoire et des terres, avec des priviléges. Ils sont libres, possèdent, peuvent vendre et acheter; mais aucun étranger ne peut venir s'établir chez eux sans leur consentement.

Il y a deux opinions sur le point de départ de ces Allemands : les uns les font venir du pays de Trèves et des bords de la Moselle, et les autres du centre de l'Allemagne. La probabilité est pour cette dernière opinion. S'ils fussent venus d'au-delà du Rhin, ils parleraient le plattdeutsch, tandis que leur langage est un allemand très-pur. C'est une chose digne de remarque que la manière dont les peuples conservent le cachet de leur origine, et combien il est dans la nature de rester fidèle aux mœurs et aux coutumes de ses ancêtres; c'est la garantie de la conservation de la société. Le même langage n'a pas varié dans sa pureté au milieu d'autres peuples qui l'ignorent; c'est aussi la même manière de construire les maisons, de vivre, de cultiver, etc. En parcourant les terres des Saxons, on se croirait dans un des plus beaux cantons de l'Allemagne. Il y a parmi eux un sentiment de droit et d'indépendance qui les grandit, et ce sentiment puise encore de la force dans une aisance générale.

Le partage du territoire entre les Hongrois, les Szeklers et les Saxons a donc été fait d'abord à raison des nations; mais le territoire prévaut aujour-

d'hui, et c'est lui qui établit les droits des habitants. Ainsi un Hongrois, un Szekler ou un Valaque qui, avec la permission des Saxons, vient habiter et posséder dans leurs terres, participe aux priviléges des Saxons et vit sous leurs lois, comme les lois hongroises régissent ceux qui vont habiter sur les autres territoires.

Les neuf arrondissements saxons sont régis par des administrateurs nommés par l'empereur : ils sont soumis à un comte suprême inamovible, qui est comme chef de cette nation, et devant qui se portent les appels. C'est particulièrement sous le rapport judiciaire que ses droits sont étendus. La loi saxonne est la plus favorable aux paysans, et elle fait l'objet de la jalousie de ceux des autres parties de la Transylvanie.

Indépendamment des divisions dont je viens de rendre compte, il existe quatre régiments-frontières : deux sous le nom de premier et deuxième Valaques, et deux autres sous celui de premier et deuxième Szeklers, et encore un régiment de hussards du même nom et de même formation. Leur population est composée de Szeklers ou de Valaques, ils sont hors de l'administration civile et soumis aux lois de la frontière.

J'ajouterai à cette notice sur la population de la Transylvanie quelques renseignements sur celle des deux provinces turques qui l'avoisinent, et qui

en général sont peu connues : la Moldavie et la Valachie. La Valachie est, ainsi que je l'ai déjà dit, située au sud de la Transylvanie, et occupe tout l'espace compris entre elle et le Danube ; tandis que la Moldavie est située à l'est. La population de ces deux provinces est d'origine valaque, c'est-à-dire descend des colonies romaines et des anciens possesseurs du pays. Les seuls étrangers qui se soient mêlés avec elle, sont les habitants de soixante-deux villages de la Moldavie, qui sont de race hongroise. La Bessarabie, qui avoisine la Moldavie, et n'en est séparée que par le Pruth, est également habitée par des Valaques d'origine romaine. Autour de ces trois provinces, au nord et au midi, sont des peuples de race slave : la Gallicie, la Russie méridionale, la Bulgarie, qui se compose de tous les versants septentrionaux du Balkan, enfin la Servie. Tous ces pays appartiennent à cette grande famille dont le Nord est le berceau ; à ces peuples qui ont contribué si puissamment à la destruction de l'empire romain, et dont les descendants couvrent presque sans interruption cette partie du globe qui a pour limites les côtes de Kamtschatka et la mer Adriatique. Il est singulier que la Valachie, la Moldavie et la Bessarabie, soient restées intactes et leur population isolée, comme un oasis, au milieu de cette multitude de peuples, qui, pendant plusieurs siècles, ne

cessèrent de déborder sur le midi de l'Europe.

La population de la Valachie s'élève à plus de deux millions d'âmes, et celle de la Moldavie à un million. Ces pays sont fort beaux, les sites charmants, et surtout dans la Valachie, dont le climat est délicieux. Les productions de ces provinces sont extrêmement variées et abondantes; le bétail y est nombreux et d'une belle espèce. Les chevaux en Moldavie sont excellents, et presque pour rien. Ces deux provinces seraient susceptibles d'acquérir une extrême richesse; il semble que le temps présent leur promet un meilleur avenir.

Je partis de Deva le 6 mai, pour me rendre à Herrmanstadt; je remontai la vallée de la Maròs jusqu'à Mühlbach, et j'allai coucher à Bismarck. Je visitai en passant le champ de bataille de Izasvaras. On reconnaît facilement la position qu'occupaient les deux armées, et l'on devine sans peine comment l'action dut se passer. Les Turcs venaient de la Hongrie; les Hongrois occupaient un bel amphithéâtre qui va toujours en s'élevant, et qui est couvert par un ruisseau. Ceux-ci reçurent l'attaque des Turcs qu'ils repoussèrent; ils les poursuivirent ensuite dans la plaine et achevèrent leur défaite. Dans tous les combats des Turcs il en est de même : repousser leur première attaque et marcher à eux ensuite, voilà toute la manœuvre à faire, et elle donne toujours la victoire. Un monument a été

élevé à Izasvaras, pour perpétuer la mémoire de cette bataille. C'est une bonne chose que de consacrer ainsi les souvenirs glorieux de la patrie; c'est rendre vivante chez la postérité la gloire des ancêtres, présenter sans cesse à l'esprit l'exemple des grandes actions, et inspirer le désir de les imiter.

Le pays, jusqu'aux environs de Herrmanstadt, s'élève pour s'abaisser ensuite : il est constamment beau, et la culture paraît toujours meilleure à mesure que l'on approche de la ville. On est alors dans cette terre des Saxons, où l'on trouve l'industrie et les mœurs du centre de l'Europe.

On quitte le bassin de la Maròs pour passer dans celui de l'Aluta. C'est surtout dans les environs immédiats de Herrmanstadt que les villages sont les plus beaux, et que la culture est arrivée à la perfection; on parcourt de belles plaines ondulées, et les montagnes qui bornent ce tableau, ne paraissent qu'à une assez grande distance. J'arrivai à Herrmanstadt le 7 mai. Cette ville a douze à quinze mille âmes, et ressemble beaucoup aux petites villes d'Allemagne; elle n'offre rien de remarquable. La destruction de ses fortifications a permis d'y créer des promenades, qui l'embellissent.

L'archiduc Ferdinand, délégué pour ouvrir la diète en qualité de commissaire impérial, et qui commande dans ce pays, y arriva le même jour : il fut accueilli avec joie et empressement. La tâche

10.

qu'il venait remplir était difficile. Bien des intérêts opposés sont à concilier dans ce pays, et une chose plus difficile encore, c'est de calmer une agitation vague qui agit sur tous les esprits; une inquiétude sans objet, parce que le but est un problème même aux yeux de ceux qui paraissent vouloir tout conduire. Cependant les dispositions des masses semblent favorables, et promettent au gouvernement des armes contre les brouillons.

Le 8, je vis l'archiduc qui me reçut avec bonté : j'eus avec lui une conversation de trois quarts d'heure, dans laquelle je lui trouvai des opinions sages et modérées.

Le 9, je partis de Herrmanstadt et j'allai coucher à Carlsbourg. Carlsbourg est située dans la vallée de la Maròs; la partie de la ville placée sur le bord de la rivière ne se compose que de quelques maisons de marchands et d'auberges. La ville véritable est sur la hauteur et environnée de fortifications. Ces fortifications, qui ont été bâties par Charles VI, consistent dans un hexagone régulier; elles sont bien entretenues et d'un bon tracé. C'est une place assez petite, mais très-forte, qui est pourvue d'établissements complets. Ses bastions sont très-spacieux : la ligne de défense est plus

grande que celle des places ordinaires; elle a de nombreux ouvrages extérieurs, qui, peut-être, sont trop entassés. Cette place n'a qu'un point d'attaque, du côté de l'ouest, qui est dominé de six cents toises, et elle est capable d'une longue défense. Quoique les révolutions, qui changent le sort des peuples et l'état des empires, semblent l'avoir mise à l'abri de toute attaque, il est possible que l'avenir lui réserve l'occasion de jouer un rôle important. Carlsbourg possède différents établissements civils considérables : un hôtel de monnaie très-bien réglé, avec des machines nouvelles, et de très-beaux balanciers, mais qui vont à la main. C'est dans cet hôtel de monnaie que l'on fait, au moyen de l'acide sulfurique, selon le procédé inventé par M. Darcet, la séparation de l'or et de l'argent, provenant des mines de Transylvanie. Il y a aussi un petit observatoire, où l'on fait régulièrement des observations astronomiques. Un évèque réside dans cette forteresse et en fait les honneurs aux voyageurs. La cathédrale renferme divers objets d'antiquité du moyen âge.

Le 10 mai, je partis de Carlsbourg pour aller visiter les mines de Zalatna, une des choses les plus curieuses de la Transylvanie.

Zalatna est situé à cinq heures de marche de Carlsbourg, sur la petite rivière de Lompot. La vallée est pittoresque, et d'un aspect sauvage : elle est cependant fort peuplée, comme le sont en général tous les pays à mines, où une population considérable est nécessaire à l'exploitation. Cette population a de l'aisance; mais c'est l'acheter à un haut prix que d'être privé de la clarté du jour, de ce bien l'un des premiers que l'homme puisse pos séder et qui se lie au principe de la vie de la nature entière.

Des bois décorent le paysage ; malheureusement ces bois, mal administrés et dévastés, annoncent la destruction prochaine à laquelle il semblent condamnés. L'homme qui le voit gémit, en réfléchissant à l'importance dont ils sont en général, et surtout pour l'industrie précieuse de ce pays.

Zalatna est un joli bourg : mais ses établissements d'exploitation ne répondent pas à la richesse de ses mines. Ceux de Schemnitz sont plus considérables, bien que les produits des mines y soient inférieurs.

Les mines les plus rapprochées de Zalatna sont celles d'Abrabauga, de Wérispatak, Offenbanga et Jesébeg. J'ai déjà parlé de celles de Nadjak. Le produit de la totalité de ces mines est de vingt à vingt-cinq quintaux d'or et de cent quintaux d'argent, ce qui, au prix de cent quatre-vingt-quinze mille francs le quintal d'or et vingt mille celui d'argent, donne de six à sept millions de valeur. Les minerais rendent, terme moyen, en or un et un quart pour cent, et deux et demi pour cent en argent. Les filons sont souvent interrompus, et on trouve fréquemment les minerais en sac. Les mines appartiennent à un grand nombre de particuliers ; plus de trois mille concessions ont été faites. Les possesseurs se livrent eux-mêmes aux travaux de l'exploitation métallique.

Une épreuve faite chaque jour sur les minerais qui sont livrés, fait connaître leur degré de richesse. On commence à les traiter par le mercure; mais jusqu'à présent on ne le fait en grand qu'avec le plomb. On réunit dans un fourneau cent-vingt quintaux de minerais; beaucoup de matières qui s'y trouvent réunies se vitrifient : on les sépare jusqu'à ce que cette masse soit réduite à dix-huit quintaux. On la combine avec quatorze livres de plomb par quintal de minerais ainsi réduit : il se forme alors un métal ternaire, plomb, or et argent. Le cuivre et le fer, qui se trouvent mêlés, surnagent, on les enlève; et les trois métaux restant se trouvent sans mélange. On sépare le plomb en l'oxidant au moyen de chaudières, qui présentent une grande surface : reste l'or et l'argent, qui se sont unis. On envoie les saumons à la monnaie de Carlsbourg, où l'on opère la séparation. On purifie encore le cuivre en le traitant d'abord avec le plomb, afin d'en séparer les parcelles d'or et d'argent qu'il pourrait contenir ; puis avec l'acide sulfurique, et on a du sulfate de cuivre, que l'on vend dans le commerce. Si l'on veut avoir du cuivre, on traite le sulfate de cuivre par le carbonate de fer.

Lorsqu'on emploie le mercure, l'opération se réduit à faire le mélange du minerai, réduit en poudre impalpable, avec le mercure. On fait cette

opération au moyen d'une friction à une température assez basse : on presse ce mélange dans un linge ; s'il en sort du mercure c'est la preuve que le minerai est saturé. Ensuite on fait évaporer le mercure, et l'on fond et réduit en pain l'or et l'argent. Vient ensuite la séparation de l'or et de l'argent par l'acide sulfurique, qui se fait toujours à Carlsbourg. Les opérations d'essai se font ordinairement avec le plomb.

Les mines de Zalatna ont été exploitées du temps des romains. Tout fait croire qu'elles n'ont jamais été abandonnées ; et, s'il en est ainsi, en calculant très-bas leurs produits, c'est-à-dire à la moitié de ce qu'elles rendent à présent, on est effrayé de la masse des métaux et des valeurs qui en sont sortis, et qui ne seraient pas moins de trois millions huit cent mille marcs d'or, et dix-neuf millions de marcs d'argent ; faisant au prix actuel de l'or et de l'argent, cinq milliards six cent trente-cinq millions de francs.

Le 11 mai au matin, je revins à Carlsbourg, et immédiatement après je me mis en route pour continuer mon voyage en remontant la Maròs. La vallée continue à être d'une beauté parfaite. Ce pays ne laisserait rien à désirer si les bois qui couronnent les montagnes étaient d'une plus belle nature; mais on reconnaît qu'ils ne sont l'objet d'aucun soin conservateur. La terre est fertile et assez bien cultivée. L'observateur est frappé d'une chose bien singulière : il n'y a point ou il n'y a que peu de jachères, et cependant on ne voit pas de prairies artificielles. L'assolement adopté est évidemment mal entendu et pourrait être beaucoup meilleur.

La Maròs, dans cette partie de la Transylvanie, a un cours tranquille; elle serpente gracieusement au milieu de la vallée, qui est toujours très-large,

et elle m'a rappelé la Saône, à laquelle on pourrait la comparer. Avant d'arriver à Enget, je reconnus le champ de bataille où les Turcs furent battus par Jean Hunyades, au commencement du quinzième siècle. La position que les Hongrois avaient prise dans cette circonstance ressemble à celle qu'ils occupaient au combat d'Izasvaras : un amphithéâtre d'une élévation modérée, qui s'appuie à la chaîne des collines, domine la plaine et se lie avec elle. Les Turcs, venus en remontant la vallée, ont dû être repoussés sur leur front et tournés par leur gauche. Une fois en retraite, tout est dit avec eux; la fuite succède bientôt à un mouvement rétrograde.

Je passai en vue de Marorouivar, où sont les plus belles salines de la Transylvanie et peut-être de l'Europe. Le sel que l'on en tire est en cristaux de la plus grande blancheur. Les galeries sont larges et profondes. C'est une exploitation qui ressemble à celle de Wieliezka : elle produit chaque année cinq cent mille quintaux. Les bâtiments d'exploitation ont une grande et belle apparence. Je ne visitai pas les mines; le jour que je passai dans leur voisinage étant un dimanche, il n'y avait pas d'ouvriers et je tenais à hâter ma marche. La Maròs, déjà navigable, est d'un grand avantage pour l'exploitation de cette précieuse mine, et sert au transport du sel en Hongrie.

J'arrivai le soir à Torda. Cette ville a aussi des salines; mais elles sont moins importantes. Un immense banc de sel paraît s'étendre sous tous ces pays. L'exploitation des mines de Torda n'a lieu que l'hiver et quand il y a surabondance d'ouvriers. Cette exploitation n'est pas sans danger, à cause des fréquents éboulements qui ont lieu dans les galeris.

Torda est située sur l'Aranjosch, qui se jette dans la Maròs, à peu de distance de son embouchure. Cette rivière est belle : elle était forte alors, attendu qu'elle était grossie par la fonte des neiges. Je couchai à Torda, et le lendemain, 12, je partis pour Clausenbourg. De Torda à Clausenbourg le pays change de nature et s'élève beaucoup. On arrive sur un plateau d'où les eaux coulent dans des direction variées et même opposées. Les montagnes voisines, les pics mêmes, paraissent peu élevés, parce que l'on se trouve peu au-dessous de leur niveau. Il y a peu de culture; mais des pâturages naturels assez bons et assez riches. C'est à commencer de ce plateau, et dans les parties orientales adjacentes, que se trouvent les meilleurs chevaux transylvains, ceux qui jouissent en Europe d'une réputation méritée. Ces chevaux ont beaucoup de sang, une taille médiocre; ils sont en général bien conformés et ont beaucoup de rapport par leur nature et leur qualité avec nos che-

vaux limousins. Peut-être ont-ils un peu plus de corps que les derniers.

Après avoir parcouru ce plateau pendant quatre heures, on descend dans la vallée du Samos, rivière qui coule au nord, et l'on arrive à Clausenbourg, siége de gouvernement de la Transylvanie. Il est singulier que dans cette principauté les autorités qui exercent leur action sur la province entière, résident en des lieux différents : c'est à Herrmanstadt, à plus de vingt lieues de Clausenbourg, que demeure le commandant militaire, et qu'est placé le trésor. Il est évident que le bien du service est ainsi sacrifié à des intérêts privés, à des convenances particulières, soit de ville, soit d'individu.

La population de Clausenbourg est de vingt mille âmes environ. Ville ancienne, elle a été rebâtie comme un grand nombre de villes hongroises, et porte le caractère d'une origine récente : ses rues sont droites et larges, et aboutissent à la place, en sorte que d'un coup d'œil on voit l'ensemble de la ville. Les maisons sont très-basses, comme dans toutes les villes nouvelles, et il y a peu de mouvement et de vie dans les rues. Les faubourgs sont considérables et plus vivants, et surtout celui du Samos. Cette rivière, quoique encore près de sa source, est belle et rapide ; elle a des eaux limpides et fait mouvoir de nombreuses usines.

J'ai remarqué un moulin dont toutes les roues sont placées dans le même courant. Il y en a quatre qui se succèdent, et la pente est ménagée de manière que la même eau les fait toutes marcher en même temps, sans que jamais les roues supérieures soient gênées, dans leur mouvement, par l'eau qui agit sur les roues inférieures. Des collines charmantes, bien cultivées et habitées, viennent finir tout près de la rive gauche; et ces mouvements de terrain si agréables à l'œil, ces campagnes si ornées, embellissent beaucoup la vallée. Une caserne défensive, bâtie sur un petit plateau, la domine, et de là on jouit d'une vue délicieuse. Cette vallée est cependant moins belle que celle de la Marôs; elle est plus sauvage et moins riche, parce que, ouverte vers le nord, et ce point étant très-rapproché du plateau qui partage les eaux, et par conséquent fort élevé, elle a un climat plus rigoureux et des terres moins bonnes. Mais, plus bas, elle retrouve tous les avantages dont ici elle est privée.

Je trouvai à Clausenbourg le baron Jousika, gouverneur civil de la province, qui me combla de soins et d'attention; il était dans de grandes préoccupations de la diète qui allait s'ouvrir. Sa femme, la baronne Jousika, me parut une personne distinguée, d'un esprit remarquable: sa famille est très-recommandable et fort intéressante. M. Jou-

sika s'occupe beaucoup d'agriculture dans ses terres, et des embellissements de la ville. Ce goût d'amélioration et d'arrangement, qui est si commun en France, est devenu universel en Europe : il semble être un des caractères de la société européenne actuelle. Un très-beau jardin public et une école de natation ont été créés par les soins du baron Jousika. Il possède, en propre, un jardin délicieux, dessiné à merveille et traversé par la rivière. Je trouvai, commandant à Clausenbourg, le général Pistol, qui avait été autrefois mon prisonnier à la guerre ; il vint me voir et me remercier des bons traitements qu'il avait reçus de moi.

Je partis le 13 mai pour continuer mon voyage. De Clausenbourg à Dès, la vallée ne cesse pas d'être charmante. En approchant de cette ville, elle devient plus agréable encore et plus pittoresque. Pour la première fois, depuis mon entrée en Transylvanie, je vis un champ de luzerne, preuve de l'état arriéré de l'agriculture dans ce pays. C'est à Dès que le grand Samos se réunit au petit, que j'avais suivi depuis Clausenbourg. Je couchai à Dès, d'ou je partis le 14 au matin. Je traversai le grand Samos sur un mauvais bac à Betlhem. Je passai ensuite la Bistritz, affluent du Samos, et j'arrivai à Bistritz, petite ville assez pauvre, qui ressemble à une ville allemande, et dont l'industrie principale consiste dans des tanneries. De Dès à Bistritz, le pays est très-misérable, et les villages ne se com-

posent que de la réunion de quelques huttes. Je n'en avais encore jamais vu de semblables. Je trouvai à Bistritz, le lieutenant-colonel du régiment d'infanterie qui s'y recrute : il est né en Croatie, et, à ce titre, nous nous sommes trouvés en pays de connaissance. C'est une véritable consolation pour moi, que de voir combien mon nom est encore vivant dans ce pays.

De Bistritz, j'allai coucher au cordon, dans une des baraques qui y avaient été établies pour faire faire quarantaine aux voyageurs à l'époque du choléra. Ce lieu est à peu de distance du partage des eaux, mais encore sur le versant occidental des Karpathes. Une très-belle route traverse la chaîne de montagnes et conduit en Bucovine. Elle a été faite aux frais des principales familles de la Transylvanie : c'est un monument de leur patriotisme. Là, aucune idée de bénéfice et d'avantages particuliers n'a motivé ce travail ; on a eu uniquement en vue le bien-être général. Ceux qui lui ont consacré leur capitaux n'ont demandé en échange que d'être signalés à la reconnaissance de leurs concitoyens, et des poteaux, établis de distance en distance, portent des inscriptions qui indiquent le nom de la famille aux frais de laquelle la portion de la route où l'on se trouve a été construite. Le pays devient extrêmement sauvage et assez froid ; enfin, l'on entre dans la région des sapins.. C'étaient les

premiers arbres verts que je voyais depuis mon entrée en Transylvanie. Ces montagnes ont un caractère qui participe de celui des hautes montagnes des Alpes; mais elles sont cependant d'un ordre inférieur. C'est de ce point que coulent les ruisseaux qui vont se rendre dans le Samos. Deux heures plus loin, on est aux sources des affluents du Pruth qui coulent vers le nord et le nord-est, et vont se jeter dans cette rivière, et de là dans la Mer Noire.

En suivant cette même chaîne, dans la direction du nord-ouest et de l'ouest, les eaux extérieures coulent dans le Dniester et la Vistule, de manière que la Gallicie se trouve composée d'une succession de bassins qui ont des directions variées. Mais ces contre-forts de la chaîne principale ont si peu d'épaisseur, que l'on arrive promptement au point où l'on peut passer d'un de ces bassins dans les autres, sans rencontrer d'obstacle, et sans avoir de montagnes à franchir, ce ne sont que des pentes insensibles à gravir, pour arriver sur des plateaux plus ou moins élevés, qui forment la séparation du cours des rivières.

En descendant de la montagne j'entrai dans la Bucovine. Cette petite province forme un pays assez peu étendu, dont la population ne s'élève pas au delà de deux cent mille âmes de race slave. Son territoire est fort boisé et très-mal cultivé. Il a été cédé

par les Turcs à l'Autriche, en 1773, pour établir une liaison directe et une communication facile entre la Transylvanie et la Gallicie, que le premier partage de la Pologne lui avait données. On entre d'abord dans une vallée pittoresque et l'on arrive à Jacobini, où l'empereur possède des mines de cuivre et d'argent fort riches. Ces mines sont mises en ferme intéressée, et confiées à un M. Mans. On dit qu'elles sont très-bien exploitées et que les bénéfices du fermier dépassent trois cent mille francs par an. On reconnaît facilement que le pays triste et sauvage manque de population, et qu'il est sous tous les rapports fort arriéré, et fort pauvre.

Le 16, j'arrivai à Czernowitz, capitale de la Bucovine. Cette petite ville n'a rien de remarquable : elle est située sur le bord du Pruth, et sa population ne dépasse pas huit mille habitants. J'étais aux limites des États autrichiens, et j'allais entrer dans ceux de l'empire de Russie.

RUSSIE MÉRIDIONALE.

J'étais loin de prévoir la réception qui m'attendait dans la Russie méridionale. Accoutumé aux anciennes bontés de l'empereur pour moi, j'avais cru pouvoir compter sur un accueil bienveillant, et sur des facilités pour mon instruction. Je voyageais avec la modestie qui convient à ma situation présente, avec peu de suite et peu d'équipages; quand, arrivé à la frontière, j'appris que l'empereur avait donné l'ordre de me rendre partout des honneurs. M. Chostach, employé du gouvernement d'Odessa, jeune homme fort distingué, m'attendait depuis dix-huit jours, avec une lettre du comte de Woronzow, gouverneur-général de la Russie mé-

ridionale. Il était chargé de m'accompagner jusqu'à Odessa, et quarante chevaux de poste étaient commandés pour moi sur toute la route. Je reçus la visite des autorités, et je continuai sans retard mon voyage. J'allai coucher à Lipkaut, dans un charmant château nouvellement bâti, sur le bord du Pruth, et qui appartient à la comtesse Ilisca ; c'est là que mon logement avait été préparé. Je partis de grand matin le lendemain 18 mai, et je fus coucher à Kalarasch.

On sait avec quelle rapidité on voyage en Russie ; en cette circonstance elle était encore surpassée, et habituellement je ne mettais pas plus de deux minutes et demie à parcourir une verste. (1) La Bessarabie, que je traversai, présente un aspect assez monotone ; elle est dépouillée de bois, mais ornée de magnifiques pâturages d'une très-belle verdure. Ce pays se compose d'un plateau élevé, sillonné par beaucoup de ravins et très-ondulé. En général il est privé d'eau, et c'est en faisant des retenues qui traversent les ravins, que l'on s'en procure, et que l'on en réserve. C'est dans ces fonds que la population s'est placée, et que les villages sont bâtis. Ils échappent à l'œil du voyageur, et l'on pourrait parcourir des espaces immenses, en croyant le pays sans habitants.

(1) Sept verstes équivalent à deux lieues de poste.

Les pâturages durent pendant tout l'été, quand l'année est favorable, et ce n'est qu'à la fin d'août qu'ils se dessèchent, quand l'année est très-chaude. Ce pays possède donc de très-grands avantages naturels. S'il est déjà susceptible de richesse avec une faible population, il le sera bien davantage quand sa population sera plus considérable. De très-grands troupeaux de bœufs y vivent, et des millions de moutons pourraient avec plus de profit y subsister. On dit que beaucoup de ces pâturages rendent, étant fauchés, jusqu'à mille bottes de fourrage, de dix livres chacune, par dessétine ; la dessétine est de deux mille quatre cents toises carrées. Ce produit serait exagéré, qu'il y aurait encore d'immenses ressources dans une pareille exploitation.

Pour ôter à ce pays sa monotonie, pour l'embellir et pour ajouter à sa richesse, il faudrait planter les sommets des côteaux. Là où des plantations ont été faites, elles viennent bien, et amènent avec elles ornement, eaux et fertilité. De Kalarasch jusqu'au Dniester, le pays change de nature. On suit une vallée boisée, cultivée et riante, qui rappelle tout à fait la belle Autriche. A Kirchenew, chef-lieu de la province, je trouvai réunis à la poste le gouverneur et l'état-major de la division : mais, malgré les instances qui me furent faites, je ne m'arrêtai pas.

Je passai le Dniester à Bender, lieu qui me rap-

pela le séjour et les folies de Charles XII. Ce roi soldat était, dans ma première jeunesse, le héros dont mon imagination aimait à s'occuper. Le récit de ses actions avait tellement exalté mon esprit, que l'on pouvait craindre qu'il n'en résultât du dérangement dans mes facultés. La forteresse placée sur la rive droite était turque autrefois ; elle est revêtue, et l'on s'occupait de sa réparation à l'époque de mon passage. Dans la situation actuelle des choses, on ne voit que très-hypothétiquement le rôle qu'elle pourrait jouer. Cependant une petite place telle que Bender est bonne à conserver; elle met des magasins en sûreté, peut servir d'appui et d'asile à des troupes isolées, en cas de révolte ou de révolution dans ce pays si vaste, nouvellement acquis. Il y a d'ailleurs l'éventualité des collisions que la chute de l'empire Ottoman pourrait faire naître un jour entre la Russie et l'Autriche : ce sont des considérations qu'une sage prévoyance ne doit pas dédaigner, quelque éloignées qu'en puisse paraître la réalisation.

Sur la rive gauche du Dniester, à deux mille toises de la rivière, il y a une autre forteresse, l'ancienne forteresse russe, lorsque le Pruth était la limite de l'empire. Elle est sans revêtement, et n'a point d'eau dans ses fossés. Elle ne remplit aucun objet, et pourrait être détruite sans inconvénient.

De l'autre côté du Dniester, commencent les sa-

bles, terrains que la pluie rend très-fertiles, mais que la sécheresse rend quelquefois aussi tout à fait stériles, et fait ressembler à un désert. Déjà les steppes que je traversai étaient brûlés par le soleil, et annonçaient le retour des maux dont on avait souffert pendant les deux années précédentes.

Le 19 mai au soir, j'arrivai à Odessa. J'y trouvai le comte Michel de Woronzow, général en chef, et gouverneur de la Russie méridionale. Je l'avais beaucoup vu anciennement à Paris, et ensuite à Vienne; mais avant de le connaître personnellement, j'avais appris à l'estimer à la guerre. C'est un des hommes pour lesquels je me suis toujours senti le plus d'attrait. D'un caractère élevé, vrai, il inspire l'estime et la confiance; ses manières dignes, aisées et polies préviennent en sa faveur. Doué d'un esprit étendu, et possédant une vaste instruction, il aime son pays avec passion, et fait l'emploi le plus noble de son immense fortune. Sans cesse occupé d'améliorations, et donnant l'exemple dans tout ce qui est utile, il est le bienfaiteur des provinces confiées à son administration, et le type

du véritable grand seigneur et du grand citoyen. Aussi est-il l'objet d'une affection universelle.

Je trouvai à également Odessa le général en chef comte de Witt, commandant les troupes, et inspecteur des colonies militaires de cavalerie. C'est à son esprit éclairé, positif et étendu, à son jugement exquis, et à sa prodigieuse activité que l'on doit la création de ces colonies. Il a rendu par-là un service immense à l'empire de Russie, car cette institution admirable offre tout à la fois de très-grands avantages au souverain et à la population.

Je m'étais lié avec le comte de Witt pendant mon ambassade en Russie, en 1826, et j'eus d'autant plus de plaisir à le rencontrer, que c'était sur le terrain même de ses succès que je le retrouvais, et que j'allais être à portée de les voir et de les constater. Je rendrai bientôt compte du voyage que je fis avec lui dans ces colonies militaires, et je les ferai connaître en détail.

Odessa est tout à la fois le chef-lieu du gouvernement de la Russie méridionale, et le quartier-général du commandant en chef. Le gouvernement de la Russie méridionale se compose des gouvernements de Cherson, de Tauride, d'Ekaterinoslaw, et de la Bessarabie. Le gouverneur-général a quelques hautes fonctions qui lui sont dévolues d'une manière directe; mais en général il exerce seulement une haute surveillance sur l'administration

des gouverneurs particuliers, dont il contrôle les opérations. Ceux-ci lui rendent leurs comptes; mais en même temps ils les adressent au ministère de l'intérieur, à Saint-Pétersbourg, dont ils reçoivent les ordres.

Le comte de Woronzow me présenta les autorités, et me fit voir ce qu'Odessa renferme de curieux, et tous les établissements de cette ville qui chaque jour reçoivent un nouveau développement. Un magnifique lazaret vient d'être créé : administré avec autant d'économie que de sagesse, toutes les précautions possibles y sont prises afin de préserver la Russie du fléau dévastateur qui règne constamment en Orient. Une séparation absolue a lieu entre les personnes et les marchandises, et diverses dispositions diminuent les exigences et les embarras imposés ailleurs au commerce et aux voyageurs. Le gouvernement du comte Woronzow embrassant une grande étendue de côtes, il s'est occupé d'une manière spéciale de concilier les intérêts de la santé publique avec les besoins et l'activité du commerce. J'en parlerai plus longuement lorsque je rendrai compte de mon voyage en Crimée.

La ville d'Odessa présente un des plus beaux résultats de la liberté du commerce. Le lieu où elle est bâtie était un désert il y a quarante ans. On déclara la franchise du port, et les capitaux arrivèrent; la culture se développa dans les provinces

voisines, les exploitations et les échanges furent encouragés, et la ville s'éleva. Un plan vaste et régulier fut suivi, et cette ville dont l'existence est fondée sur des conditions naturelles qui lui sont favorables, protégée par une législation raisonnable, offre l'aspect de la prospérité. Partout on construit, partout on bâtit; mais comme beaucoup de maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, et que les rues sont extrêmement larges, elle est encore peu vivante et pu animée. On p ourrait la comparer à Saint-Pétersbourg dans son enfance; il est même probable qu'après quarante années Saint-Pétersbourg ne présentait pas un résultat aussi avancé qu'Odessa aujourd'hui.

La beauté de quelques édifices est remarquable : indépendamment du théâtre, de l'hôpital et d'autres établissements publics, il y a des maisons particulières qui sont de véritables palais, réunissant le meilleur goût à la plus grande magnificence. De ce nombre, et les premières, sont les maisons des comtes Woronzow et Nariskin. La vue de la ville, depuis la mer, est admirable, et un fort beau jardin public, ainsi que les plantations dont presque toutes les rues sont ornées, lui donnent une apparence constante de fête et de parure.

Au milieu du jardin public, une statue est élevée à M. le duc de Richelieu. C'est un hommage qui lui était dû, car son nom se lie d'une manière

bien honorable et bien intime à la fondation et à l'enfance de cette ville. Dans cinquante ans, Odessa sera une ville aussi riche et aussi peuplée que Marseille, et la prospérité qui attend la Crimée sera un des éléments de ce résultat. Pendant mon séjour, chaque matinée était employée à satisfaire ma curiosité, et le soir à prendre part aux fêtes qui m'étaient données. Jamais, dans le temps de ma plus grande prospérité, je n'ai été accueilli avec autant d'empressement et de soins.

Le comte de Witt, indépendamment des colonies militaires, où il règne en véritable souverain, a le commandement général de toutes les troupes stationnées dans cette portion de l'empire russe. Elles se composent de trois divisions de réserve appartenant à première armée. A cette occasion je rapporterai tout de suite l'organisation nouvelle qu'a reçue l'armée russe, organisation qui a fait disparaître beaucoup de vices qui, autrefois en altéraient la force et rendaient toujours lents et incertains les effets du recrutement.

Le recrutement de l'armée russe a toujours exigé un temps considérable à cause de l'immense étendue de l'empire. Les longues marches qu'avaient à faire à leur début les hommes venant des provinces éloignées, marches souvent exécutées sans le secours qui pouvaient les rendre moins pénibles, et sous la conduite de chefs pris au hasard,

devaient faire et faisaient éprouver effectivement une grande perte d'hommes. L'empereur actuel l'a senti, et voici comment on a remédié à ces inconvénients.

Le territoire russe a été divisé en deux parties : l'une, qui se compose des provinces les plus lointaines et d'une faible population, est devenue étrangère au recrutement de l'armée active ; elle doit pourvoir aux besoins spéciaux des frontières les plus voisines, et servir à recruter des corps hors ligne. L'autre, formée du centre de l'empire, des provinces où les habitants sont le plus réunis, est seule chargée de fournir les hommes dont l'armée a besoin. Il en résulte que c'est sur une population de quarante millions d'âmes environ que l'armée est recrutée, et que les limites du territoire où le recrutement s'opère ne sont pas trop éloigneés.

L'armée a été organisée ensuite en régiments de six bataillons ; un septième, dont le cadre est incomplet, est placé dans les arrondissements de recrutement ; ce dernier est chargé de recevoir les recrues, de leur donner le premier habillement indispensable, et de les conduire aux bataillons de réserve, où ils sont instruits et complétement habillés et équipés. Quatre bataillons par régiment sont à l'armée active. Quatre régiments, au total de seize bataillons, composent une division, trois

divisions un corps d'armée, et il y a six corps d'armée qui sont formés ainsi.

Les cinquième et sixième bataillons des régiments qui composent un corps d'armée sont réunis en une division de réserve. Vingt-quatre bataillons composent donc cette division ; trois divisions de réserve forment un corps d'armée de réserve. C'est un de ces corps de réserve, celui de l'armée commandée par le maréchal Sacken, qui est sous le commandement du comte Witt. Le corps de réserve de l'armée du maréchal Paskewich est sous les ordres du grand-duc Michel.

Les bataillons de campagne doivent être tous au complet de mille hommes; ceux de réserve, en temps de paix, au complet de cinq cents.

Le corps de grenadiers et celui de la garde, qui forment, chacun à eux seuls, un beau corps d'armée, ne sont pas compris dans l'organisation que je viens de détailler.

Il résulte de cette organisation nouvelle :

1° Que le recrutement est fait avec plus de promptitude qu'autrefois, puisque les provinces n'y concourent pas;

2° Que la perte sur les hommes envoyés des provinces est peu de chose aujourd'hui, tandis qu'autrefois elle était énorme;

3° Et que les moyens de recrutement sont prévus et préparés.

Cependant l'armée russe doit se maintenir en temps de paix à un grand complet pour être en état de concourir en temps utile aux besoins de la politique. On comprendra cette nécessité, si on réfléchit à l'éloignement où est la Russie du centre de l'Europe ; au temps qu'il faut encore pour lever les recrues (temps qui, bien que diminué, est cependant toujours considérable); et aux inconvénients du climat qui retardent leur instruction. La Russie est donc condamnée, pour jouer le rôle politique que lui donne sa puissance, à avoir en temps de paix une armée d'un effectif plus élevé que les autres puissances de l'Europe, dont les populations, agglomérées sur une surface peu étendue, peuvent plus promptement porter leurs armées au pied de la guerre.

L'armée russe, aujourd'hui, a la formation suivanité:

GARDE IMPÉRIALE.

Un corps composé de
6 divisions, dont
3 de cavalerie et
3 d'infanterie.

Au total :

12 régiments de cavalerie,
12 —— d'infanterie,

1 bataillon de sapeurs,
1 —— de marine,
1 —— de chasseurs finois,
1 —— armé des invalides,
4 batteries d'artillerie à cheval,
12 —— —— à pied.

CORPS DE GRENADIERS.

Une division de cavalerie légère de
4 régiments,
3 divisions d'infanterie de
12 régiments,
2 batteries d'artillerie à cheval,
15 —— à pied.

Les régiments de la garde sont organisés, savoir :
La cavalerie à 7 escadrons,
L'infanterie à 3 bataillons.
Au corps de grenadiers, les régiments de cavalerie légère sont à 8 escadrons, ceux d'infanterie à 4 bataillons par régiment, dont 3 d'activité et un de réserve.

SIX CORPS D'ARMÉE D'INFANTERIE numérotés, composés chacun

D'une division de cavalerie légère de 4 régiments
De 3 divisions d'infanterie, à 4 régiments chacune; le régiment, à 4 bataillons d'activité; en tout 12 régiments.
Plus 2 batteries d'artillerie à cheval,
Et 15 —— à pied.

Total dans les six corps d'armée :

24 régiments de cavalerie légère,
72 — d'infanterie,
12 batteries d'artillerie à cheval,
90 — à pied.

TROIS CORPS DE CAVALERIE DE RÉSERVE.

Chaque corps de deux divisions.
La division à 4 régiments.
Total. 24 régiments, et
12 batteries d'artillerie à cheval.

DEUX CORPS D'ARMÉE D'INFANTERIE DE RÉSERVE,

De 3 divisions chacun; chaque division composée de 24 bataillons, et formée des 5e et 6e bataillons des régiments qui constituent l'armée active.

CORPS AVEC DESTINATION SPÉCIALE.

CORPS DU CAUCASE.

1 régiment de dragons,
3 divisions d'infanterie;
16 batteries d'artillerie à pied.

CORPS D'ORENBOURG.

Une division d'infanterie de 16 bataillons, avec le même nombre de batteries.

CORPS DE SYBÉRIE.

Une division d'infanterie.

CORPS DE FINLANDE.

Une division d'infanterie.

TROUPES DE L'INTÉRIEUR.

10 bataillons de sapeurs,
50 — de troupes de l'intérieur, pour faire le service dans les places fortes et dans les villes de gouvernement. En outre, chaque district a une compagnie de troupes de l'intérieur.
Une division d'artillerie à cheval de réserve, composée de 9 batteries.

Il y a encore :

4 batteries d'artillerie à cheval du Don,
2 — de la mer Noire,
2 — d'Orenbourg, et
2 — de Sibérie.

COSAQUES.

D'après la nouvelle organisation, les régiments sont portés à 800 hommes. Il y a :

56 régiments du Don,
21 — de la mer Noire,
12 — du Caucase,
2 — du Danube,
1 — d'Azoff,
5 — d'Astracan,
5 — Baschkirs,
2 — de Navropol,

12	régiments	d'Oural,
20	—	d'Orenbourg,
12	—	de Sibérie,
2	—	de la Petite Russie.
Total : 146	régiments	de Cosaques.

Des régiments modèles sont placés en outre à Pétersbourg, savoir : un d'infanterie et un de cavalerie, deux batteries à pied, une à cheval et un bataillon de sapeurs.

Il y a encore quatre régiments d'instruction, à quatre bataillons chacun, composés de fils de soldats que l'on élève pour les placer comme sous-officiers dans les troupes de ligne.

On peut être, au premier coup d'œil, effrayé pour la Russie, des dépenses énormes que l'entretien habituel et constant d'un semblable État militaire exige. Mais, comme dans ce monde tout se compense presque toujours, si les revenus de la Russie ne sont pas en proportion de ceux des autres grands états de l'Europe, relativement à sa population, tandis que son armée doit en temps de paix être plus forte que les leurs, cette puissance peut cependant suffire à tout, parce que l'entretien de ces troupes est beaucoup moins cher, et que la même somme d'argent représente, dans son emploi, des moyens bien supérieurs. Il faut ajouter à cette observation que cette nuée de Cosaques qui rend de si grands services aux armées russes ne

coûte à peu près rien pour son entretien en temps de paix.

Il est curieux de comparer les prix auxquels les soldats des diverses puissances de l'Europe reviennent à leur gouvernement en temps de paix. On pourra en tirer des conséquences d'économie politique, et des indications sur la plus ou moins bonne administration.

En France le soldat d'infanterie coûte :	340 fr.	
En Autriche.	212	
En Prusse.	240	
En Russie.	120	
En Angleterre.	538	(1)

Quand on réfléchit au prix de toute chose en Angleterre, à la nourriture abondante du soldat anglais, et au bien-être extraordinaire dont il jouit, on doit admirer le résultat obtenu. Ce résultat s'explique par cette considération que tout ce qui est nécessaire à la vie matérielle en Angleterre est à peu près à aussi bon marché que sur le continent;

(1) D'après ces bases il résulte qu'avec la somme que coûte à l'état un soldat, en Angleterre, en France, en Prusse, en Autriche, on peut en entretenir en Russie 4 [illegible], ou 3 [illegible], ou 2, ou enfin 1 [illegible]. La différence est plus grande encore pour les troupes à cheval.

que les choses de luxe seules y sont à des prix élevés, et que ces choses de luxe sont étrangères aux troupes. La différence du prix que coûte un soldat en Angleterre, avec celui que coûte un soldat français, est entièrement consacrée à sa nourriture et à ses jouissances personnelles. Fasse le ciel qu'un jour les soldats français soient l'objet d'une semblable sollicitude, et que leur condition éprouve une amélioration si juste et si méritée!

Pendant que le comte Woronzow préparait tout à Odessa pour le voyage que je devais faire en Crimée avec lui, j'allai visiter les colonies militaires de cavalerie, que l'empereur avait eu la bonté d'ordonner de me montrer. Je partis le 26 mai avec le comte de Witt pour me rendre sur le Bug.

Mais, avant de rendre compte de ce voyage, il est bon de donner une idée générale des colonies militaires, et de faire connaître les principes d'après lesquels elles ont été établies.

COLONIES MILITAIRES.

L'empereur Alexandre, séduit par la vue des régiments-frontières en Autriche, et frappé des avantages de civilisation et d'économie qui dérivent de cette organisation, eut la pensée d'établir quelque chose d'analogue dans ses états. Déjà en Russie, sous le règne de l'impératrice Élisabeth, une population de Serbes, étant venue s'établir dans les gouvernements de la nouvelle Russie, avait reçu des terres, et avait été formée en divers régiments de cavalerie. Cette colonisation réussit alors assez bien ; mais, sous le règne de Catherine II, une nouvelle organisation de l'armée ayant eu lieu, on abandonna ce système.

C'est en 1817 que des ordres furent donnés au général Araktschejeff, ministre de la guerre. Il fut décidé que les colonies d'infanterie seraient établies sur les bords du Volkoff, et celles de cavalerie sur ceux du Bug, de la Siguiska et du Dnieper. Le choix de l'emplacement des premières fut malheureux. La base de la population manquait complètement; les terres étaient stériles et bornées. Cet établissement ne pouvait avoir et n'eut aucun succès. Les immenses constructions qui y ont été faites servent maintenant à loger les troupes, qui y sont placées; ce sont de grands cantonnements à portée de la capitale.

Les colonies du midi étaient dans de meilleures conditions. La population était en rapport avec la force des troupes, et elles se trouvaient dans des plaines sans limites et d'une fertilité extraordinaire. Mais le système du général Araktschejeff était mal conçu, il ne pouvait donner des résultats favorables. Le général de Witt, qui sous ses ordres était chargé de l'établissement et de la conduite de ces colonies, en fut frappé : il présenta un mémoire à l'empereur Alexandre, où il faisait ressortir les inconvénients du système adopté, et en proposa un différent. L'empereur lui permit en 1821, comme essai, de coloniser la troisième division de cuirassiers. Le succès le plus complet ayant été obtenu, l'empereur régnant décréta que

ce mode serait appliqué à tous les régiments colonisés, qui sont aujourd'hui au nombre de vingt et forment cinq divisions, savoir : trois dans le gouvernement de Cherson et deux dans celui de Charkoff. Je vais entrer dans le détail de leur organisation, et les résultats que j'indiquerai se rapporteront en particulier aux trois premières divisions, que j'ai visitées.

La population qui fut destinée à leur servir de base se composait des Cosaques du Bug, formant autrefois trois régiments de Cosaques irréguliers, reste des Cosaques Zaporogues si célèbres par leurs désordres et leurs brigandages; et d'un assez grand nombre de Valaques, Moldaves et Bulgares, qui avaient quitté la Turquie et étaient venus à différentes époques s'établir dans ces parages; enfin de Petits Russiens, d'Ukrainiens et de paysans de l'intérieur de l'empire, qui, manquant de terrain, y avaient été envoyés. Ces derniers se disaient paysans de la couronne, et payaient, ou devaient payer un impôt de dix roubles par tête de paysan mâle ; mais, comme rien n'avait été établi régulièrement, le gouvernement ne retirait pas la moitié de ce qui lui était dû. La totalité de cette population comptait soixante-cinq mille mâles. On colonisa trois divisions, savoir : une de cuirassiers et deux de lanciers; chaque division composée de quatre régiments. Les divisions de lanciers furent

nommées, l'une la division de l'Ukraine, et l'autre la division du Bug.

On répartit la population et les terres de manière à satisfaire aux besoins des régiments. Ainsi, dans la colonisation de ces douze régiments, chacun reçut une population de onze à douze mille âmes. On divisa les terres de chaque régiment en deux parties : l'une fut donnée aux habitants, l'autre réservée à la couronne et cultivée à son profit. On prit pour l'unité, dans la distribution des terres aux paysans, la surface nécessaire au travail d'une charrue. La charrue se composa de quatre-vingt-dix dessétines de terre (1), divisées en quatre ou cinq parties, situées dans les différents cantons, afin d'égaliser autant que possible les valeurs et les produits. Chaque charrue dut avoir trois paires de bœufs pour son travail, plus une paire de réserve, deux chevaux de trait, deux vaches, et douze brebis.

Le paysan qui possédait cette quantité de bétail reçut quatre-vingt-dix dessétines qu'il devait cultiver. Celui qui ne possédait qu'une partie de ce nombre de bestiaux fut réuni à un autre pour le compléter, et alors ces deux familles possédèrent en commun une charrue. Des maisons en nombre

(1) La dessétine a une surface de 2,400 sagines ou 2,481 toises carrées.

égal à celui des charrues, et d'une capacité suffisante pour loger les cultivateurs et les soldats qu'elles devaient recevoir, furent bâties sur un plan régulier, des matériaux furent donnés gratuitement aux paysans, et des villages nouveaux, ornés de belles plantations, s'élevèrent partout. On détermina leur force de manière à réunir les hommes d'un escadron, ou d'un demi-escadron; et, comme en Russie un escadron est de cent quatre-vingts hommes, il y eut par village cent quatre-vingts, ou cent quatre-vingt-dix maisons. On imposa à chaque possesseur d'une charrue l'obligation : 1° de loger et de nourrir un soldat; 2° de donner à la couronne, pour les travaux publics et la culture des terres qu'elle s'était réservées, deux journées de travail par semaine; mais, loin de les exiger, on ne dépasse pas aujourd'hui le nombre de quarante-quatre journées par an : c'est le seul et unique impôt, direct ou indirect, que l'on demande aux cultivateurs; 3° enfin, on consacra la jeunesse mâle de cette population au recrutement du régiment qui y fut placé, et destiné à y rester constamment cantonné en temps de paix.

Des maisons furent bâties en outre pour le logement des officiers et des sous-officiers, pour l'administration, pour les écoles, pour les popes, des écuries pour les chevaux de troupes; enfin on éleva une église dans chaque village. L'état-major

de chaque régiment fut placé, autant que possible, au centre du territoire formant son arrondissement; là s'élèvent une caserne et des écuries pour recevoir un escadron de service, et, à tour de rôle, tous les escadrons du régiment viennent l'occuper et passent ainsi successivement un tems déterminé sous les yeux du colonel. On y a établi, en outre, un manége couvert, et un hôpital qui sert tout à la fois pour les soldats et pour la population des deux sexes, et où les malades sont reçus et traités gratuitement.

La force d'un régiment de troupes à cheval étant en Russie de huit escadrons, sans compter l'escadron de dépôt, il y eut dans ces colonies neuf territoires d'escadron par régiment, c'est-à-dire huit pour les escadrons actifs, et un pour l'escadron de réserve; tous composés d'un même nombre de maisons et d'un même nombre de charrues. Plus tard deux de ces escadrons furent séparés de la partie active du régiment, et destinés à n'être composés que d'hommes de la réserve, c'est-à-dire de soldats qui, ayant déjà servi quinze ans, en ont encore cinq à passer sous les étendards, et cette réserve fut affectée aux régiments de l'armée qui ne sont pas colonisés. On divisa le territoire de chaque régiment organisé, en trois grands arrondissements, chacun composé de trois escadrons : un pour les escadrons de réserve et deux pour les

escadrons d'activité. Il se trouve ainsi dans les vingt régiments colonisés douze mille hommes à cheval de réserve, destinés à tenir au complet, en temps de guerre, les régiments de troupe à cheval colonisés et non colonisés.

Une fois le pays constitué et les troupes établies dans leurs demeures, les soldats se trouvèrent là en cantonnement, comme ils le seraient partout, sous les ordres immédiats de leurs officiers, et n'ayant d'autres devoirs à remplir que ceux du service et ceux de leur instruction. D'un autre côté, les officiers qui les commandent n'ont aucun pouvoir sur les habitants, et aucune demande à leur faire, excepté de nourrir et de loger les soldats qui sont placés chez eux, et dont le nombre est fixé à un homme par maison. Il y a un autre cadre de régiment qui se trouve attaché au territoire, et sous l'autorité duquel sont placés les paysans. Un colonel ou un lieutenant-colonel le commande, et a la haute main sur l'administration. Il est assisté par un nombre d'officiers déterminé. Le territoire de chaque escadron est sous le commandement d'un capitaine-administrateur; il a pour aides un lieutenant, deux sous-lieutenants et un certain nombre de sous-officiers. C'est sous l'autorité de ces officiers que toutes les dispositions administratives s'exécutent, que l'ordre et la police du pays s'établissent et se conservent, que les travaux publics

sont faits, que l'emploi des journées de travail dues par les paysans se règle, que la culture faite pour le compte du régiment est dirigée, que les récoltes s'effectuent, que les magasins se forment et dépensent. A cet effet, ils ont à leur disposition, comme supplément pour les travaux, indépendamment des corvées dues par les paysans, deux cents paires de bœufs de réserve et le nombre de voitures proportionné, qui sont entretenus à l'état-major de chaque régiment. Enfin l'éducation donnée à la jeunesse est aussi de leur ressort.

Tout ce qui tient donc à l'administration, de quelque manière qu'on l'envisage, dépend d'eux, tandis qu'ils n'ont aucune autorité sur les troupes actives, qui restent uniquement sous le pouvoir de leurs propres officiers.

Ainsi il y a deux autorités, absolument indépendantes l'une de l'autre; mais le brigadier, dont l'établissement est placé au milieu de sa brigade, réunit les doubles pouvoirs, et décide quand il y a conflit et discussion entre le colonel des troupes et celui du territoire.

Le lieutenant-général commandant la division, a son quartier-général établi, et sa maison de résidence, bâtie au milieu de sa division; le général commandant un corps de cavalerie composé de deux divisions, a de même un établissement dans une position centrale. Les affaires qui en sont sus-

ceptibles passent hiérarchiquement par la filière de de ces deux officiers-généraux et elles aboutissent, quand il le faut, en dernier ressort, à l'inspecteur général, qui décide souverainement de tout, et dont le quartier-général et les bureaux sont à Odessa.

L'administration de la justice civile est réglée de la manière suivante.

Il y a un comité par escadron; ce comité se compose : du chef d'escadron, président; du lieutenant, du sergent-major, du prêtre du village, et de trois députés choisis par les colonistes : ils forment en même temps un tribunal de conciliation. Toutes les affaires leur sont d'abord soumises. Après les avoir examinées et avoir donné leur avis, ils laissent aux parties deux fois vingt-quatre heures pour s'arranger; si leur intervention a été sans succès, l'affaire suit son cours, et est portée au comité qui juge. Le chef d'escadron a deux voix.

Si les voix sont unanimes, l'affaire est jugée en dernier ressort; s'il en est autrement, il peut y avoir appel au comité du régiment. Dans tous les cas, le chef d'escadron va une fois par semaine au chef-lieu du régiment, et rend compte des affaires jugées en première instance

Le comité du régiment se compose : du colonel, qui le préside; de quatre des chefs d'escadrons de l'arrondissement, de deux officiers adjoints, du

prêtre du régiment et d'un auditeur. Ce comité juge à la pluralité des voix. Le colonel a double voix ; chaque chef d'escadron est assisté par un député de son escadron. L'affaire jugée, le chef de l'arrondissement met à l'ordre le précis de l'affaire et sa solution, qui sont ainsi publiées dans le village.

Il y a encore appel au général de la brigade, qui tous les mois vient faire sa visite, accompagné d'un auditeur. L'affaire alors est instruite par une commission nommée par lui, et qui fait une enquête sur les lieux ; l'enquête terminée, l'affaire est soumise au chef du corps d'armée qui, assisté par un conseil, donne son avis ; puis enfin elle est décidée définitivement par l'inspecteur-général des colonies qui met à l'ordre sa décision. Cette grande publicité est une garantie, donnée aux actes judiciaires, de leur équité.

Les affaires criminelles sont jugées par des conseils de guerre. Les mêmes tribunaux servent pour les paysans et pour les soldats. Les officiers sont jugés par des conseils de guerre, formés d'après la loi qui régit à cet égard toute l'armée, et dont la composition varie suivant le grade de l'accusé.

Tous les jugements criminels sont soumis à l'inspecteur-général, dont l'approbation est nécessaire pour leur exécution. L'inspecteur-général est investi de l'immense pouvoir de suspendre de ses

fonctions et de mettre en jugement un officier pour motifs graves, jusqu'au grade de lieutenant-colonel inclusivement. Sa décision est mise à l'ordre des colonies. Les avancements sont faits par l'empereur sur la proposition de l'inspecteur-général.

Maintenant voici ce qui a lieu pour l'instruction de la jeunesse, et pour le recrutement ordinaire en temps de paix.

Des écoles sont établies dans tous les villages, et les enfants reçoivent du prêtre, et des aides dont il peut avoir besoin, l'instruction primaire. Ils apprennent tous à lire et à écrire, l'arithmétique et la religion. A dix-huit ans, on les instruit au service, on leur apprend à monter à cheval, de manière à ce qu'ils soient en état d'entrer dans les rangs au premier appel. Une fois leur éducation militaire terminée, ils ne sont soumis à aucun devoir et restent dans leurs familles, occupés de la culture et de leurs intérêts.

Une école de trois cents jeunes gens, de quatorze à vingt ans, composée uniquement de fils de soldats, est établie dans chaque régiment. Ces enfants sont soumis à la discipline militaire, et reçoivent une instruction aussi étendue que le comporte leur état. Indépendamment de l'instruction primaire la plus complète, on leur enseigne avec détail les devoirs du soldat, soit dans la paix, soit dans la guerre, et même ceux des sous-officiers. Ils

sont habillés en uniforme, exercés chaque jour à l'équitation, et vont à l'école d'escadron. A vingt ans, ils entrent comme soldats dans les régiments. Tous les soldats sont autorisés à se marier; mais on compte qu'il n'y en a que quatre à cinq cents par régiment qui profitent de cette permission. Le nombre des enfants mâles de soldats, de l'âge voulu, ne suffisant pas au recrutement, le nombre de cinquante, annuellement nécessaire, est complété par les enfants de soldats, que l'empereur entretient dans des établissements spéciaux, dans les divers gouvernements de l'empire, et dont le nombre s'élève à soixante-dix mille. Cette école fournit donc, chaque année, environ cinquante hommes pour le recrutement. Cinquante hommes sont pris aussi annuellement sur la population, à l'âge de vingt ans, parmi les jeunes gens qui ont été exercés; et le recrutement, ainsi porté à cent hommes pour un régiment de six escadrons, fort de douze cents hommes, dont la durée du service est fixée à quinze ans, suffit et au delà, en temps de paix, à ses besoins.

On voit que le recrutement s'effectue sur des hommes déjà instruits, mais que la moitié se compose d'hommes qui sont dans des conditions spéciales; d'enfants de soldats, dont l'esprit est tourné vers le service d'une manière toute particulière, et l'instruction fort étendue, et qui sont une pépi-

nière précieuse de bons sous-officiers et de bons officiers. On comprend aussi qu'ils portent dans les troupes les sentiments puisés dans leur éducation toute militaire, et qui offrent des garanties particulières au souverain.

Chaque soldat des colonies doit servir quinze ans dans les escadrons d'activité, cinq dans les escadrons de réserve, et demeurer disponible dans sa famille, en cas de guerre, pendant cinq ans encore; ce qui comprend un service total de vingt-cinq ans. Au moyen de ces réserves organisées, et des ressources qu'offre la population qui, quoique instruite en totalité, ne fournit annuellement en temps ordinaire que cinq hommes sur mille âmes, chaque régiment se trouve avoir pour la guerre une réserve disponible qui s'élève à trois mille hommes; ce qui équivaut à deux fois et demie la force du régiment, lui-même, et cette proportion ira toujours en augmentant.

Chaque soldat qui se marie épouse une fille de la population, qui demeure dans sa famille, ainsi que ses enfants. Si la position de la famille l'exige, sur sa demande cette femme reçoit, des magasins de réserve, une ration pour elle, et pour ses enfants une demi-ration jusqu'à neuf ans, ensuite une ration entière. Mais rarement ces secours sont réclamés.

Quand le régiment part, les femmes et les en-

fants restent chez leurs parents et sous la protection spéciale des officiers du territoire. On voit de quels soins les familles des soldats sont entourées, sous les rapports matériels et sous les rapports moraux, de même que pour ceux de leur avenir, et combien la population elle-même est ménagée pour le service ordinaire.

D'après ce qui précède, la force d'un régiment colonisé, en hommes présents sous les armes, est invariable en temps de paix. Dans toutes les armées de l'Europe, il y a des non-valeurs qui diminuent d'un cinquième la force d'un corps, quand il quitte sa garnison pour entrer en campagne : ici la force réelle est le complet voulu par l'organisation, car les malades, et les hommes qui, pour quelque cause que ce puisse être, sont absents du régiment au moment de son départ, sont remplacés par des hommes et des chevaux de l'escadron de réserve; et si ces hommes ne suffisaient pas, on prendrait dans la population tous ceux qui seraient nécessaires.

Chaque régiment a donc une force de douze cents hommes, présents sous les armes le jour où il quitte son cantonnement; le lendemain de son départ il entre dans la condition commune à toutes les troupes. Sa force peut diminuer; mais les moyens du recrutement sont tels, ainsi que je l'ai expliqué, et il y a un si grand nombre d'hommes

instruits, dans la population, qui sont désignés d'avance, que l'on peut envoyer à fur et mesure des besoins, même d'avance, et cela pendant plusieurs années, les détachements nécessaires pour tenir le corps au complet.

En supposant une guerre longue et meurtrière, et des pertes d'hommes extraordinaires, il serait dans la justice, comme dans l'intérêt de la conservation de cette population, de faire concourir d'autres provinces au recrutement de ces régiments. On aurait alors une grande facilité pour dresser promptement les recrues, en les envoyant dans ces établissements, où se trouvent des logements pour les hommes, des écuries pour les chevaux, des manéges, des instructeurs, et tous les cadres nécessaires pour recevoir et former les hommes et dresser les chevaux, et les conduire à leur régiment.

La force et l'état du régiment colonisé rendant ces établissements longtemps disponibles, on pourrait les employer constamment à dresser les recrues des autres régiments de l'armée, puisqu'il y a là tout réuni pour le faire avec succès, promptitude et économie. En six mois de temps on mettrait à cheval, et en état de manœuvrer et de combattre, dix mille recrues, qui y seraient envoyées; et, dans un cas pressant, le personnel instructeur pourrait être augmenté, pour ainsi dire sans li-

mites, en choisissant, dans la réserve de la population, les hommes les plus intelligents et les plus instruits, et les adjoignant aux cadres des sous-officiers.

A tous ces avantages, que les gens de guerre apprécieront, j'en ajouterai un autre de l'ordre moral qui n'est pas sans importance. L'amour de la gloire, dans la sphère où il peut en jouir, est aussi bien l'aiguillon du soldat que celui du général. Un soldat veut être reconnu pour l'un des plus braves de sa compagnie; il jouit avec délices de l'estime que ses camarades lui témoignent, et de l'influence qu'il exerce sur eux. Mais cette considération dont il est fier, qui est la récompense de ses actions, comme la célébrité dans le monde est celle du général qui a gagné des batailles, ses effets, pour le soldat, sont bornés au cercle étroit de ceux qui le connaissent : entre le général et le simple soldat il n'y a qu'une différence, c'est que l'horizon n'est pas le même, et qu'il s'agrandit à mesure que l'on s'élève. Tant qu'un soldat est à son corps, il est en pleine jouissance des avantages dont il s'est rendu digne; mais, quand il rentre dans ses foyers, ce trésor lui échappe. Qui est-ce qui le connaît? qui sait ce qu'il a fait, ce qui le rend recommandable? Dans les colonies militaires, il en est tout autrement. Le soldat vieillit avec ses compagnons, ceux avec lesquels il a combattu dans

sa jeunesse, et la couronne de laurier qui décore son front y demeure placée pendant toute sa vie. On sait quelle influence a sur toutes les troupes l'esprit de corps, et combien la réputation d'un régiment, en lui imposant des devoirs d'opinion, contribue à sa bonne conduite. Dans l'organisation ordinaire, c'est la renommée, c'est la gloire du régiment, que les soldats défendent : ici c'est tout à la fois la gloire et la renommée du régiment et de la province. Leurs pères, leurs mères, leurs familles, tous participent à leurs succès, partagent leurs triomphes, et les attendent pour les honorer à leur retour.

Ces vieux soldats, en contact continuel avec la jeunesse, qui doit un jour entrer dans leurs rangs, enflamment son imagination par leurs récits, quelquefois mensongers, et leur inculquent le sentiment de leurs devoirs, même avec exagération. J'ai remarqué souvent que les troupes les plus braves, les plus impétueuses, celles qui affrontaient de meilleure grâce la mort, étaient les troupes entièrement composées de jeunes soldats, qui n'avaient jamais fait la guerre, mais qui étaient instruits et placés dans de vieux cadres. La première fois qu'ils marchent à l'ennemi, ils se rappellent qu'on leur a souvent dit qu'on ne doit jamais avoir peur ; ils le croient fermement, et ils s'imaginent n'en faire jamais assez pour se montrer dignes de leurs aînés, qu'ils

dépassent souvent alors. Or, dans les colonies militaires, c'est depuis l'enfance que de tels discours ne cessent d'agir sur l'esprit de la jeunesse.

Tout tend constamment vers le même but, celui de former de braves soldats et d'excellentes troupes; et comme l'élément primitif est bon, que le paysan russe est courageux, sensible à la gloire de la patrie, dévoué à son souverain, auquel il rend une espèce de culte, on conçoit qu'on doit arriver à ce qu'il y a de mieux et de meilleur.

Enfin tout le monde sait qu'une des conditions pour avoir une bonne cavalerie, c'est que les soldats aient de bons chevaux. Ici on a dépassé tout ce qui existe ailleurs. Chaque régiment a son haras : ce haras fournit aux trois quarts de la remonte, et avant deux ans les produits seront au niveau des besoins. Ces haras sont composés de juments russes et d'étalons anglais ou de race anglaise ; et ce pays est si favorable à l'éducation des chevaux, les herbes des steppes sont si nourrissantes, enfin les soins qui ont présidé à l'établissement des haras sont si bien entendus, que les produits qui en sortent sont supérieurs à ce que l'on peut désirer. Les chevaux ont de la taille et une bonne conformation, de l'espèce, et de la souplesse. Le plus grand nombre de ces chevaux serviraient aussi bien à monter un officier-général qu'un simple cavalier. On distingue à la vue, sans jamais se tromper, en voyant ces trou-

pes, les chevaux qui ont cette origine, de ceux qui sont venus d'ailleurs. Enfin jamais cavalerie n'a été mieux montée. Tout est donc réuni pour la rendre parfaite.

Si l'on considère les colonies sous le rapport des intérêts de l'administration militaire et du trésor impérial, voici ce que l'on trouve. L'empereur fournit de l'argent pour les soldats, les draps pour l'habillement, ainsi que l'armement des troupes; tout le reste est tiré des colonies elles-mêmes. Il en résulte les avantages suivants. Un régiment de troupes à cheval, de seize cents hommes, coûte en Russie, au trésor, six cent mille roubles par an; il ne lui revient dans les colonies qu'à deux cent cinquante mille : ainsi, trois cent cinquante mille roubles sont fournis par le pays; en outre les récoltes appartenant à l'empereur, et résultant de la culture faite pour le compte des régiments, sont tellement considérables, qu'elles ont fourni à une grande partie des approvisionnements nécessaires pour la guerre de Turquie, et elles ont en outre pouvu aux besoins causés par trois années de sécheresse et de disette. La population des colonies, grâces à ces ressources, n'a pas souffert un moment des calamités qui ont pesé sur les provinces voisines; de manière qu'une fois les moyens de réserve portés à un taux déterminé, il sera facile de les y maintenir, et l'administration pourra vendre,

tous les ans, au profit du trésor, des grains pour une somme importante.

Considérée sous le rapport du revenu qu'en tire le souverain, la population de cent treize mille quatre cent vingt-six mâles qui existe aujourd'hui, si elle était régie comme les provinces civiles, donnerait, comme pour les autres paysans de la couronne, dix roubles par tête, c'est-à-dire une somme de un million cent trente-quatre mille deux cent soixante roubles : au lieu de cela elle fournit trois cent cinquante mille roubles par régiment, ce qui, pour douze régiments, fait quatre millions deux cent mille roubles, sans compter la vente des grains, qui pourra peut-être un jour s'élever à pareille somme chaque année.

Maintenant si j'envisage la question sous le point de vue de son résultat à l'égard de la population, je vois que le sort de celle-ci est changé de la manière la plus favorable, et que chaque jour il s'améliore davantage. Dans aucun autre pays on ne trouve l'apparence d'un bien-être materiel supérieur à celui des paysans des colonies, tandis que leur pauvreté était extrême il y a vingt ans. Possesseur incertain de propriétés mal cultivées, n'ayant qu'un bétail de médiocre qualité et assez peu nombreux, manquant de capitaux, privé de protection, il vivait au jour le jour, dans de chétives habitations : aujourd'hui il possède de bonnes terres et

de bonnes maisons, et l'impôt qu'il paie se réduit à peu de chose; on l'encourage à cultiver, on l'aide de toutes les manières dans ses spéculations.

Quand un paysan a assez augmenté son bétail et ses moyens pour pouvoir former une nouvelle charrue, on lui donne de nouvelles terres à cultiver, c'est-à-dire quatre-vingt-dix autres dessétines et cette nouvelle charrue, se trouvant hors du cadre du régiment, n'est jusqu'à présent soumise à aucune redevance, à aucun impôt. Ainsi, par exemple, dans mon voyage j'ai passé la revue de toutes les charrues de l'escadron de réserve du régiment d'Oliropol, établi à Olschanka. Il y en avait trois cents; cent quatre-vingts seulement étant comprises dans l'organisation, les cent vingt en dehors n'ont ni logement de soldat à donner, ni journées de travail à fournir pour le compte du régiment, ni aucun impôt à payer.

Une bonne administration ayant procuré des économies, on a formé une banque de prêt qui vient au secours des cultivateurs. Son capital est de deux millions de roubles. Un chef coloniste peut emprunter jusqu'à cinq cents roubles. La première année il ne paye aucun intérêt; la seconde année, seulement trois pour cent. Enfin des hôpitaux admirablement bien tenus et fournis de toutes choses reçoivent gratuitement les malades des deux sexes de la population, et leur offrent tous les secours et

tous les soins nécessaires. Certes, on doit convenir que sous les rapports matériels, la condition de cette population est très-améliorée ; mais les documents qui termineront cet article en donneront plus encore la preuve.

Si je considère ensuite cette population sous les rapports moraux, je remarque qu'il y a vingt ans elle était barbare, presque sauvage, et qu'aujourd'hui elle est disciplinée, régulière, et donne l'exemple de l'ordre et de l'économie. Dans peu d'années la population saura lire, écrire, calculer, et connaîtra bien sa langue. Elle a des principes religieux et moraux, et les connaissances en agriculture qui conviennent à de bons cultivateurs, parce qu'elle a sous les yeux les exemples de la culture éclairée, que les officiers dirigent pour le compte du régiment.

Cette population est donc déjà très-avancée en civilisation, et elle m'a fourni l'application d'un principe dont je suis convaincu depuis longtemps : c'est que la civilisation ne marche d'une manière utile et prompte que lorsqu'elle est l'effet de la volonté du pouvoir. Sans son concours efficace, elle est l'ouvrage incertain de la succession des siècles ; tandis que lorsque le pouvoir est éclairé, et veut répandre les lumières, tout lui est facile, et il arrive, comme par enchantement, aux plus admirables résultats.

Pour compléter le tableau que je viens de faire, je comparerai la situation de cette population, au moment où elle a reçu son organisation actuelle, avec ce qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire que j'indiquerai les changements survenus dans un espace de dix-sept ans.

Les douze régiments colonisés dans le gouvernement de Cherson avaient reçu primitivement une population de soixante-cinq mille âmes; il y en a été depuis ajouté vingt-sept mille deux cent dix-neuf. Aujourd'hui cette population s'élève à cent treize mille quatre cent vingt-six âmes. Les paysans possédaient quatre-vingt seize mille six cent quatre-vingt-douze bœufs ou vaches; ils en ont aujourd'hui deux cent vingt mille cent dix; ils avaient cent un mille bêtes à laine; ils en ont actuellement deux cent quatre mille cinq cent cinq : ils semaient quatre-vingt-dix-huit mille deux cent cinquante-deux tschetwerts de blé; ils en sèment aujourd'hui deux cent dix-huit mille trois cent vingt-deux. De plus, les colonies militaires, indépendamment des secours qu'elles ont reçus de leurs magasins, pendant une disette de deux ans, possédaient encore des réserves suffisantes, en 1834, pour faire vivre toute la population, si la récolte eût manqué comme on pouvait le craindre. Et cependant les mêmes magasins ont fourni à l'armée, pendant la première campagne de Turquie, cent soixante-dix-huit mille

15.

tschetwerts de farine et quatre-vingt mille d'avoine; et pendant la seconde trente-deux mille tschetwerts de farine et quatre-vingt mille d'avoine ; enfin elles ont fourni pour les troupes envoyées, en 1833, à Constantinople, trente-un-mille tschetwerts de farine et trente-huit mille d'avoine. Ainsi l'empire de Russie a naturellement et constamment, dans ce pays, des magasins inépuisables, pour les besoins extraordinaires de la population, et pour ceux que la guerre peut faire naître.

Ces détails, quelque étonnants qu'ils doivent paraître, sont rigoureusements exacts; mais j'ajouterai que des circonstances toutes particulières ont pu seules donner un semblable succès à ces établissements.

Il a fallu avoir une population disponible, que l'on pût organiser à sa volonté, sans contestation; et que la couronne possédât des terres immenses et d'une fertilité extraordinaire.

Il a fallu encore, ce qui peut se rencontrer ailleurs, mais qui est rare partout, un homme capable de concevoir un semblable système, doué d'assez de force, d'esprit de suite et d'activité, pour l'exécuter : cet homme c'est le comte de Witt; et pour complément nécessaire, il a eu le bonheur de trouver, dans les lumières et la volonté de son souverain, un appui qui ne lui a jamais manqué. Otez une seule de ces conditions, et un succès pareil était impossible.

Si on se rappelle ce qui a été dit sur les régiments-frontières d'Autriche, on pourra les comparer avec les établissements que je viens de décrire, et remarquer les points de ressemblance et de dissemblance qui existent entre eux.

Dans les deux pays, ce sont des corps de troupes qui sont attachés à un territoire, doivent se recruter dans sa population, et être entretenus en partie par elle. Ces populations sont conduites par des officiers, gouvernées et administrées militairement, mais d'après des formes déterminées et protectrices, où tous les intérêts sont balancés. Le sort des habitants est également heureux et prospère.

Les différences principales sont celles-ci. Dans les régiments-frontières les troupes sont habituellement confondues avec la population : dans les colonies militaires elles en sont complétement distinctes. En Autriche, où c'est de l'infanterie, il pouvait en être ainsi ; mais non en Russie : la cavalerie, étant une arme compliquée, exige une plus grande surveillance; les soldats ont besoin de sentir l'action constante de leurs officiers, sans que rien les en distraie jamais.

Les régiments-frontières payent leurs redevances, partie en impôt, partie en journées de travail : dans les colonies, excepté le logement et la nourriture d'un soldat, qui est peu de chose, l'impôt unique d'un paysan se compose de journées de travail. Cette

différence devait exister entre les deux pays. En Autriche, le gouvernement n'avait pas des terres à faire cultiver pour son compte, et s'il en eût eu, elles auraient été de médiocre qualité, attendu que les territoires de ces régiments sont, à quelques exceptions près, situés dans des pays assez peu fertiles. En Russie, l'empereur avait des terres immenses et d'une fertilité prodigieuse à consacrer à cet usage. Les produits d'aucun impôt ne pouvaient donc être mis en comparaison avec les valeurs que le gouvernement devait retirer d'une culture faite à son profit.

En Autriche, il était naturel d'entretenir de l'infanterie, dans un pays pauvre, ayant une grande population : et en Russie de la cavalerie, là où il y avait peu d'habitants et des produits riches et abondants ; puisque la cavalerie emploie moins d'hommes et coûte plus d'argent.

De l'infanterie constituée comme les colonies militaires serait trop chère. Ce sont les remontes faites sans achat de chevaux, et la nourriture des chevaux faite avec les récoltes, qui offrent pécuniairement de grands avantages au gouvernement. En Autriche il y avait en outre, avec les régiments-frontières, un but particulier : c'était la garde habituelle et journalière d'une frontière étendue, et de l'infanterie pouvait seule remplir cet objet.

Il y a plus d'indépendance chez les paysans de

la frontière que chez ceux des colonies militaires, et plus de garanties d'une certaine liberté. C'est la conséquence, pour les premiers, d'un ordre de choses ancien, et pour les autres d'un établissement tout nouveau. Enfin, quoique dans chacun des deux pays les paysans soient dans l'aisance et jouissent de beaucoup de bien-être, il y a en Russie, plus que dans les régiments-frontières, des soins de détail dans le but de le leur assurer.

Je conclus que dans chacun des deux pays on a fait ce qui convenait aux localités, aux circonstances, au temps où l'on a agi, et aux vues qu'on s'était proposées.

Je reviens à mon voyage.

Le pays que je traversai d'Odessa jusqu'au Bug présentait l'image de la désolation et de la plus grande pauvreté. Quelques villages, presque tous en ruines par suite de la disette, qui avait régné en 1832 et 1833, une population misérable, privée entièrement de bétail, peu de terres cultivées, et des récoltes rares et chétives, brûlées par le soleil ; voilà le spectacle que j'eus presque constamment sous les yeux.

Je trouvai cependant, dans une petite vallée, un village en meilleur état que les autres, et que des plantations assez nombreuses ont orné ; il se nomme Paulowsky, et il appartient à un vieux général, Korès, âgé de quatre-vingt-deux ans, et qui a été longtemps le chef de l'état-major de Sou-

warow. Je m'arrêtai chez lui pour déjeuner. Sa conversation m'intéressa beaucoup. Je lui parlai constamment de Souwarow dont il aime à s'entretenir, et il me raconta une foule de particularités sur cet homme extraordinaire. Tout ce qu'il me dit avait un caractère incontestable de vérité. Il en résulte que nous ne connaissons Souwarow qu'à travers mille préjugés : que c'était, par l'esprit et les connaissances, un homme d'un ordre supérieur, et que tout ce qui frappe en lui, par la bizarrerie et la singularité, était l'objet d'un calcul et un jeu de sa part. Si, effectivement, il avait été tel qu'on le croit en Europe, comment aurait-il pu attacher son nom à d'aussi grandes actions, et obtenir d'aussi grands succès ?

Souwarow avait reçu une éducation soignée; il parlait et écrivait sept langues correctement. Il était profondément instruit en histoire, il lisait et étudiait beaucoup; et quand il avait dîné dès le matin, et qu'on annonçait chez lui qu'il dormait, c'est qu'il était renfermé pour travailler.

Pendant la première partie de sa carrière, jusqu'à un âge assez avancé, il avait eu les manières de tout le monde. Mais Catherine II, ayant dit un jour, devant lui, que la première condition, pour faire fortune à la cour, était de se faire remarquer par quelque chose de saillant, et de se distinguer de la masse par des manières différentes des autres,

il joua une espèce de folie, qui l'autorisait à tout faire et à tout dire. A cette époque une multitude d'officiers prétentieux, des hommes à demi instruits, occupaient les hauts grades, obstruaient les avenues de la fortune, et souvent avaient mal réussi dans leurs entreprises. Souwarow prit à tâche de les rendre ridicules et d'afficher le mépris de la science. Il était loin d'être sincère; car, pour son compte, il ne négligeait aucune occasion de s'instruire; mais il voulait passer, tout à la fois, pour capable et pour ignorant; préférant attribuer, aux yeux des autres, ses succès plutôt à ses inspirations qu'à ses calculs et aux effets de ses études et de son travail. Ce moyen d'action était, à ce qu'il paraît, plus puissant que tout autre, à cette époque, sur l'esprit des soldats russes.

Souwarow s'était mis sur le pied de se livrer à ses extravagances devant l'impératrice, aussi bien que devant tout autre individu. Quand elle voulait parler d'affaires avec lui, il répondait d'abord en faisant des bouffonneries; puis, quand la souveraine lui disait qu'il y en avait assez, il entrait en matière et parlait, sans plus se permettre un écart, avec autant d'esprit que de sagesse. Ses bouffonneries avaient le plus souvent pour objet de se moquer des courtisans, qu'il détestait, et de les insulter.

Il y a à cet égard mille traits de lui, très-plai-

sants, et qui, sous une enveloppe bizarre, renferment un grand sens, et une intention piquante. La chose étant reçue, chacun prenait le parti de s'y soumettre, parce que l'impératrice, qui appréciait les services d'un homme tel que Souwarow, en donnait l'exemple. Il n'y a jamais eu qu'un seul homme devant lequel il ne se permît rien d'inconvenant et d'irrégulier, un homme avec lequel il n'a jamais cessé d'avoir des manières respectueuses : c'est le maréchal Romanzoff, le premier général russe qui ait su combattre les Turcs avec un succès constant, et les vaincre avec de petites armées. Souwarow professait pour lui la plus haute estime, le plus grand respect, et aucune de ses actions n'a autorisé un doute à cet égard.

Son coup d'œil à la guerre était admirable; il jugeait merveilleusement, devant l'ennemi, le temps dont il pouvait disposer, et jamais il ne s'est trompé dans ses calculs. Menacé par le grand-visir sur la Rimnick, n'ayant que dix-huit mille hommes à opposer à une armée de quatre-vingt mille, il devait être secouru par l'armée autrichienne, que commandait le prince de Cobourg, dont il attendait l'arrivée avec impatience. Les mouvements du grand-visir annonçaient une attaque prochaine, mais dont les préparatifs demandaient encore quelques heures. Souwarow, pour donner une idée de sa sécurité, va se mettre au bain. On lui annonce

que la tête de la colonne autrichienne est en vue, il quitte le bain, monte à cheval, marche à l'ennemi avant qu'il soit entièrement formé, le bat et le met en fuite.

A Kinbourn, il n'avait qu'une poignée de soldats, et quelques compagnies, cantonnées à une assez grande distance, n'étaient pas arrivées au moment où les Turcs commençaient leur débarquement. Pour remplir la lacune de temps nécessaire au rassemblement de ses troupes, il va à l'église et fait chanter un *Te Deum* : les compagnies attendues arrivent, il sort du temple, se précipite sur l'ennemi, et fait main basse sur tout ce qui avait pris terre. Un seul prisonnier fut fait, et Souwarow le chargea d'aller porter à Potemkin, qui commandait au siége d'Oczakow, les détails de sa victoire.

Souwarow connaissait mieux qu'aucun général l'esprit du soldat et la partie morale de la guerre. C'est aussi dans cette partie sublime, qui caractérise et constitue les plus grands généraux dont l'histoire ait conservé les noms, que Napoléon était particulièrement supérieur aux autres hommes. Souwarow avait en outre une immense qualité, malheureusement trop rare chez les chefs des armées : il était dur à la fatigue, n'avait aucun besoin, partageait les souffrances des soldats, payait d'exemple dans les occasions difficiles, et s'identifiait

avec eux. Voilà la belle et grande éloquence militaire, celle qui entraîne tout. Elle a été souvent celle d'Alexandre et de César.

En 1796 et en 1797, Souwarow s'occupait beaucoup des campagnes d'Italie, qui alors étaient le début du général Bonaparte et furent le commencement de sa renommée et de sa puissance. Il admirait ses mouvements et cette suite d'opérations si sagement combinées, si énergiquement exécutées, qui peuvent servir de modèle aux militaires qui raisonnent leur métier, veulent l'approfondir, et comprendre la grande guerre. Il dit au général Korès: « Il faut que l'on se hâte de m'envoyer pour » combattre Bonaparte, sans quoi il finira par passer » sur le corps des Allemands, et viendra nous » chercher jusque chez nous. » Cette étonnante prophétie ne s'est que trop réalisée, pour la perte de Napoléon !

Arrivé près du Bug, et sur la hauteur qui domine la rive droite de cette rivière, la vue de sa rive opposée et du village de Vosningschensky me fit éprouver une délicieuse sensation. Mes yeux étaient soulagés et rafraîchis en voyant de belles plantations, une bonne culture, des troupeaux, et de jolies maisons bâties uniformément sur un plan régulier. Il me semblait que j'allais entrer dans le paradis terrestre; j'étais à la porte des colonies militaires. Vosningschenky est à la fois le chef-lieu

du régiment de lanciers de ce nom, et du premier corps de cavalerie, qui est sous les ordres du général Sacken, neveu du feld-maréchal.

Les lieutenants-généraux Chabosky et Sachkaroff, et le général major Vraut, se trouvaient aussi sur les lieux. Le général Sacken, quoique jeune encore, a fait toutes les dernières campagnes. Il était au combat de Paris, et m'a rappelé des circonstances où nous nous sommes trouvés, à bien peu d'intervalle, en présence et en vue l'un de l'autre. Il m'est impossible d'exprimer la réception aimable qui me fut faite, et les soins assidus dont je fus l'objet de sa part, et de celle de tous les officiers et de tous les autres généraux : les mêmes soins, les mêmes attentions, les mêmes respects, se sont renouvelés constamment pendant les huit jours que j'ai passés dans ces colonies militaires, et il n'y a pas un cantonnement où je n'aie été comblé. Je le dis une fois pour toutes, afin d'éviter une répétition, qui cependant serait douce à ma reconnaissance.

Je commençai, avec un plaisir extrême, à voir se réaliser tout ce que l'on m'avait dit sur les colonies militaires. Le régiment de Vosningschensky se trouvant en ce moment en Moldavie, je ne pus visiter que ses établissements : tout y est complet, bien ordonné, et dans l'état le plus prospère. Les écoles et les cantonistes m'enchantèrent, aussi

bien que l'hôpital. Le bien-être des paysans est palpable ; les maisons sont propres et jolies, le bétail superbe : tout proclame une véritable prospérité. Je vis toutes les poulinières et les poulains du haras. Les chevaux de deux ans ont une taille extraordinaire, et sont aussi grands que ceux des haras de Hongrie à trois ans : cependant on les nourrit sans grain ; mais l'herbe de ces pâturages est d'une grande richesse naturelle, et substente plus que les fourrages des autres pays. L'absence du régiment avait décidé à envoyer à Vosningschensky deux escadrons du régiment du Bug, qui y faisaient le service momentanément. J'en passai la revue ; ils sont très-instruits dans les mouvements d'escadron, comme dans les mouvements individuels ; rien de plus leste et de plus brillant que cette troupe.

Le 27 au matin, je partis pour Constantinoska, et j'y vis l'escadron de réserve de Vosningschensky. Les escadrons de réserve ne se composaient alors que de jeunes soldats, ce qui a été changé depuis, ainsi qu'on a pu le voir dans les détails sur l'organisation actuelle. Cet escadron, entièrement formé de soldats nés dans le pays, était peut-être un peu moins instruit ; mais les hommes étaient parfaitement à cheval, et, s'ils avaient été répartis dans les autres escadrons, on n'aurait pu remarquer aucune différence entre eux et les vieux soldats. De là nous nous rendîmes à Blogolalnava, où trois escadrons

du régiment d'Odessa étaient venus s'établir momentanément, par suite de la pénurie de subsistance qui se faisait sentir chez eux. Ces escadrons ne laissaient absolument rien à désirer : sous tous les rapports on ne pouvait que les admirer.

Je vis ensuite, à Lisagara, deux escadrons de hussards qui étaient en cantonnement dans le voisinage, et qui ne sont pas encore colonisés, et de là je fus coucher à Obschanka. Le 28 au matin, je vis l'escadron de réserve du régiment d'Obschanka, sur lequel je fais la même observation que sur l'escadron de réserve du régiment de Vosningschensky. Le régiment d'Obschanka était en Moldavie. Je vis en outre les charrues du territoire de cet escadron; chacune avait trois paires de bœufs et une paire de réserve. Rien n'est plus beau que ces attelages; rien n'annonce davantage l'aisance, que la tenue des hommes qui les conduisent. Ces hommes, en général grands et forts, sont vêtus d'excellents habits, chaussés de bonnes bottes : tous présentaient l'image du bien-être et de la santé. C'était un bel échantillon de la portion de cette population qui n'est pas sous les armes. Sur les trois cents charrues de cet escadron, cent quatre-vingts seulement sont soumises aux charges publiques, comme je l'ai expliqué, et cent-vingt en étaient exemptes, parce qu'elles se trouvent hors de l'organisation.

Nous voyageâmes toute la journée en vue des immenses troupeaux de ces régiments, qui avaient reçu l'ordre de se tenir à portée de la route ; je les trouvai tous dans le plus grand état de prospérité, grâce aux approvisionnements qui existent dans les magasins de réserve. Il n'en est pas ainsi dans les provinces civiles voisines ; elles se ressentiront pendant bien des années de cette calamiteuse sécheresse qui les a désolées.

Je m'arrêtai à Dobrenka, où est établi le haras de ce régiment : ses bâtiments sont vastes et commodes, mais construits sans luxe ; tout est fait en vue de l'utilité, rien pour les yeux. C'est le caractère propre de ce qu'on voit dans les colonies : rien n'a été donné à l'effet, tout à l'utile, et tout a été conçu avec autant d'esprit d'économie que

d'intelligence. Les produits du haras sont superbes, les chevaux ont de la race, du sang, et de la taille.

Il y avait au haras de Dobrenka cent quatre-vingts juments poulinières; le nombre devait en être porté à deux cent cinquante. Une fois arrivé à cette force, la remonte entière du régiment sera assurée. Il en est de même dans tous les régiments, et dès 1837 leurs remontes ne coûteront plus un sou au trésor impérial; et cependant elles seront supérieures à celles de toutes les autres cavaleries de l'Europe, russe ou étrangères.

Je m'arrêtai à Neu-Prehongelsky pour y voir quatre escadrons de régiment de lanciers de ce nom. Je ne peux que répéter à son égard ce que j'ai dit à l'occasion des autres régiments. On ne peut rien voir de plus beau que cette cavalerie, elle ne laisse rien à désirer. Neu-Prehongelsky est la frontière des colonies militaires, du côté de l'Ukraine. En passant la rivière, on quitte leur territoire. En face est le village de Targowitz, célèbre parce que la confédération polonaise de 1793 y fut signée. Ce village appartenait au comte Potoki, qui a joué un grand rôle dans la révolution de Pologne, et qui devint odieux à ses compatriotes, parce qu'il tint constamment pour le parti russe. Il est aujourd'hui la propriété de la belle comtesse Kisseloff, une de ses filles. Mainte-

nant je me trouvais en Ukraine, et je me rendis à Ouman, chef-lieu des possessions considérables que la famille Potoki possédait dans ce canton.

A chaque pas le pays s'embellit. On voit qu'il est cultivé très-anciennement et fort peuplé. Tout le monde connaît la richesse de l'Ukraine : c'est le pays le plus produceif du monde. Des terres d'alluvion, noires et profondes, ont une fertilité extraordinaire; mais, comme elles forment un plateau élevé, en général elles manquent d'eau, de manière que la première condition pour avoir d'abondantes récoltes, c'est que le printemps soit pluvieux; quand il est très-sec, tout est perdu.

Ce plateau est sillonné par un grand nombre de vallons étroits, qui ne sont guère que des ravins. Quelques ruisseaux y coulent, et des retenues faites à main d'homme y forment des étangs, qui conservent l'eau pour les moulins et pour les besoins de l'été. Au défaut de ruisseaux on fait également des barrages pour rassembler et conserver les eaux de pluie. Le pays est orné de nombreuses plantations; des petits bois bien venus, et d'une belle apparence, coupent l'uniformité de la plaine: elle est ondulée, les paysages varient et plaisent aux yeux; ils ont d'ailleurs pour caractère celui d'une immense richesse.

J'arrivai le soir à Ouman, petite ville de sept à huit mille âmes. Elle était échue en partage au

comte Alexandre Potoki. Je ne le connais pas, mais il passe pour un homme inoffensif, et d'une philosophie naturelle et vraie. Sans passion politique, sans aucune ambition, il s'est jeté aveuglément dans la dernière révolution de la Pologne, et cela au moment où, aux yeux des hommes les moins clairvoyants, le sort de cette révolution était fixé. Ce n'est point de sa personne qu'il a essayé de la servir; mais avec son immense fortune, qui s'élevait à quinze ou vingt millions. On assure que le motif principal qui l'a dirigé était de réhabiliter, auprès de ses compatriotes, la mémoire de son père accusé, à tort ou à raison, à l'occasion des révolutions passées. La révolution de Pologne de 1830 réprimée, et Varsovie au pouvoir de l'armée russe, le comte Alexandre Potoki refusa l'amnistie qu'on lui offrit. Il a persisté, et ses biens ont été confisqués. Il est aimé et regretté à Ouman, et son sort est l'objet d'un intérêt universel. Le château où je logeai est très-peu de chose; il n'est en rapport ni avec la fortune de celui qui le possédait, ni avec les magnifiques jardins qui ont été créés à grands frais, à une demi-lieue d'Ouman, et dont je vais parler. L'intention du comte Potoki père était d'y joindre une magnifique habitation; mais les constructions sont restées en projet, et il n'y a eu de terminé que le jardin et ses dépendances.

Le 29 mai, je vis le magnifique régiment de hussards de Paulograd. Il avait huit escadrons complets. Il manœuvra devant moi, pendant une heure, avec la plus grande vélocité et la plus admirable précision. Ce régiment a fait la guerre avec gloire, et a reçu, comme distinction et comme récompense, l'ordre de Saint-Georges, qu'il porte à ses étendards : il est destiné à être colonisé. Il se trouve dans la brigade du général-major Brienckcn, et fait partie de la division du lieutenant-général Sachkareff.

J'allai voir le célèbre jardin du comte Potoki, nommé Sophinska, du nom de sa femme, que l'abbé Delille a chantée. La nature a fait peu de chose dans ce lieu; c'est la création de l'homme, qui s'épuise en efforts quand il veut imiter la nature.

Au milieu de ces plaines riches et ondulées qui composent l'Ukraine, à une demi-lieue de Ouman, est une de ces dépressions subites de terrain, communes dans ce pays, et qui forme un vallon, arrosé de sources abondantes. Des blocs de roches, de granit erratique, se trouvent à la surface de la terre, jetés çà et là. C'est de cet endroit que le comte Potoki eut l'idée de faire le centre d'un jardin, en suppléant, par ses travaux, à ce qui lui manquait.

Des eaux existant dans les environs, et qui se trouvaient à un niveau plus élevé, furent réunies à grands frais, et conduites par un canal dans un lac supérieur. D'énormes quartiers de roches furent transportés et placés à peu près comme une convulsion souterraine aurait pu le faire, et des eaux abondantes, qui se précipitent à travers, présentent l'image d'une belle cascade, qui serait cependant un chétif accident naturel en Suisse; mais ici c'est un ouvrage qui étonne quand on pense qu'il est le résultat du caprice d'un simple particulier. Des grottes, que le hasard semble avoir créées, forment des galeries qui établissent des communications entre le fond de la vallée et le sommet du plateau, et deviennent des salons frais pendant les chaleurs de l'été. Un canal souterrain qui amène l'eau, comme si une rivière toute formée sortait du sein d'une montagne, donne

l'illusion que l'art est venu seulement régulariser et embellir l'ouvrage de la nature, tandis que c'est l'art qui a tout fait. Un lac qui embrasse la presque totalité du vallon, orné de temples et d'ouvrages de grands prix, de superbes plantations qui meublent le coteau et ses parties adjacentes, font de cet ensemble une des plus belles choses, et du meilleur goût, que les hommes aient jamais exécutées.

Mais pour de si grands efforts, le but n'est pas suffisamment atteint. Le jardin de Sophinska est trop peu étendu pour la magnificence qu'il déploie; il devrait être comme le sanctuaire d'un plus vaste établissement, et environné d'immenses plantations : ce devrait être seulement le réduit d'un pays tout entier consacré aux plaisirs et à la magnificence. Si un parc planté, de trois à quatre mille arpents, l'environnait, et que le château projeté sur la hauteur eût été construit, il n'y aurait rien de comparable, ni pour la beauté, ni pour le bon goût, dans toute l'Europe. Il n'a été bâti que des belles serres, qui devaient se trouver en liaison immédiate avec le château.

On prétend que la création de ce jardin a coûté plus de cinq millions de francs au comte Potoki.

Le colonel et les officiers du régiment de Paulograd, que j'avais vus le matin, me donnèrent à dîner, et me montrèrent un empressement et une

cordialité qui m'ont sincèrement touché. On fit chanter des soldats du régiment, comme il est d'usage qu'ils le fassent dans les marches de l'armée russe. C'est une habitude excellente, un moyen de distraire le soldat, d'agir sur son moral et sur sa santé : la puissance de la musique est plus grande qu'on ne se l'imagine, quand elle est employée avec discernement. Les airs russes sont pleins de mélodie, et les paroles célèbrent toujours des sujets nationaux.

Le 30 mai, je partis pour Elisabethgrad. Cette ville est située à une autre extrémité des colonies militaires, à cent quatre-vingts verstes d'Ouman. Nous traversâmes rapidement cet espace, et le soir, de bonne heure, nous étions rendus dans cette ville. Le comte de Witt avait donné l'ordre d'y rassembler une brigade de lanciers et une brigade de cuirassiers. La première était composée des régiments de Witt et de Novograd; la seconde, du régiment de la grande-duchesse Hélène et de la grande-duchesse Hélène et de celui de Raradonbeff. Chaque régiment avait, sur le terrain, huit escadrons, forts de quinze files par peloton; ainsi, en tout, trente-deux escadrons, formant environ cinq mille hommes, et de plus seize pièces d'artillerie à cheval. Le 31 au matin, je passai la revue de

cette belle cavalerie et la vis manœuvrer : elle était formée sur deux lignes, et exécuta tous les mouvements possibles avec une précision et une régularité extraordinaires.

Deux choses me frappèrent, et toutes les deux ont mon entière approbation : l'une qu'à la fin des charges on n'exigeait des troupes aucune régularité, et l'autre que les cuirassiers étaient armés de lances. Il y a de la connaissance du cœur de l'homme et de l'esprit de la guerre dans ces innovations. Rien en effet n'est moins raisonnable que de prescrire une régularité extrême, dans un mouvement qui ne peut jamais être trop prompt et trop impétueux. Une charge a pour objet de renverser l'ennemi, et pour y parvenir on ne saurait arriver trop rapidement sur lui : il importe de diminuer les effets de son feu, de lui imposer une crainte plus vive, enfin d'exalter l'esprit de ses propres soldats, et d'animer leurs chevaux. Tout cela ne comporte pas un alignement bien régulier et des rangs bien serrés. Ainsi, quand on aura chargé comme il convient de le faire, il est certain qu'il en résultera toujours un peu de désordre : c'est un inconvénient sur lequel il faut prendre son parti ; mais le remède à ce mal c'est d'accoutumer les troupes, après une charge, à se rallier avec célérité. Puisqu'il doit en être ainsi à la guerre, il est convenable d'en agir de même à la manœuvre. Si

l'on fait autrement, quand il y aura du désordre en face de l'ennemi, les soldats croiront tout perdu. Si au contraire le désordre est prévu et habituel, dans telle circonstance donnée ils sauront d'avance que ce désordre n'a aucun inconvénient, et, habitués à se rallier promptement, le ralliement se fera de lui-même, sans que les officiers aient même la peine de s'en mêler.

Quant aux lances données aux cuirassiers, c'est une pratique que je n'ai cessé de défendre, et que j'ai essayé vainement de faire adopter dans l'armée française. Quelques détails justifieront que c'est à tort que l'on a considéré la lance comme l'arme de la cavalerie légère : elle est au contraire, et par la nature des choses, celle de la cavalerie de ligne, de la cavalerie de bataille, et précisément des cuirassiers. Mais tout est routine chez les hommes.

Il arrive fréquemment que dans les pays les plus éclairés, on adopte des usages nouveaux, de confiance et sur l'exemple des autres : on n'en raisonne pas les applications et on ne calcule pas les circonstances qui les accompagnent. On se dispense de chercher le principe, et, comme on ne part pas d'une base bien choisie, les conséquences que l'on tire sont erronées. Le faux emploi de la lance dans l'armement des troupes à cheval est une des plus grandes preuves de ce que j'avance.

On a vu des peuplades belliqueuses, habitant

des plaines où les chevaux étaient abondants, être armées de lances, témoin les Cosaques et les Arabes ; et comme ces peuplades étaient sans instruction, qu'elles n'etaient soumises à aucun règle pour combattre, on les considère, et l'on ne peut les considerer que comme des troupes légères. Ces hommes exercés dès l'enfance au maniement de la lance en ont tiré un parti merveilleux. En le remarquant, on a dit : « Cette arme doit servir à la cavalerie légère, » et l'on a prononcé un jugement absurde.

L'habitant d'un pays barbare, où aucune industrie n'a pénétré, où il n'existe ni manufactures, ni magasins d'armes, ni argent pour en acheter à l'étranger, monte à cheval et veut s'armer. Il coupe une longue branche d'arbre, en éguise la pointe, la durcit au feu, et voilà une lance. Plus tard il se procure un clou et l'y place, cette arme devient plus dangereuse ; enfin ce bâton est garni d'un fer régulièrement façonné pour cet usage, et voilà la lance telle que les troupes l'ont adoptée. On voit que ce n'est pas par choix que les Cosaques et les Arabes se sont armés ainsi, mais par nécessité : ils sont devenus redoutables à force d'adresse et d'usage, et l'on en a conclu, à tort, que les troupes légères, organisées spécialement dans les pays civilisés, doivent être armées ainsi.

La lance est l'arme de la cavalerie de ligne, et

principalement de celle qui est destinée à combattre de l'infanterie. Une ligne de cavalerie s'ébranle et charge un carré d'infanterie. A force de bravoure, et malgré le feu qui est dirigé sur elle, elle parvient à l'aborder : si l'infanterie reste ferme et ne s'effraie pas, que doit-il arriver ? Les baïonnettes tenant le cheval trop loin du fantassin pour que le cavalier puisse sabrer celui-ci, sa véritable arme offensive, c'est son cheval qui, étant tué, tombe et fait une brèche, qui donne à ceux qui sont près de lui le moyen de pénétrer. La lutte est donc tout à l'avantage de l'infanterie. Si au contraire cette ligne de cavalerie, au lieu d'être armée de sabres, est garnie d'une rangée de piques, qui précède les chevaux de quatre pieds, rien ne peut être opposé avec succès à ses efforts.

D'un autre côté, dans les combats d'homme à homme, une arme courte, se maniant avec plus de facilité, offre beaucoup plus d'avantage qu'une arme longue; et, toute chose égale, il est certain qu'un hussard ou un chasseur battront un lancier. Il est facile aux premiers de parer, et ils peuvent riposter avant que leur adversaire, qui s'est abandonné sur eux, se soit mis de nouveau en défense. Il serait donc convenable que les troupes légères fussent armées exclusivement de sabres, et de sabres légèrement courbés, qui valent mieux pour le combat isolé que le sabre parfaitement droit;

qu'elles eussent aussi des armes à feu, pour augmenter leurs moyens de résistance, et pour se faire entendre des masses qu'elles sont chargées d'éclairer et d'avertir; et que les cuirassiers, et toute la cavalerie de ligne, eussent la lance et le sabre droit: le premier rang chargerait la lance en arrêt, et le second rang aurait le sabre à la main. Une fois le choc produit, et les rangs mêlés, les sabres du second rang rempliraient leur office.

Dans le temps des combats de la chevalerie, les chevaliers étaient armés de lances: on livrait un combat de front, on se heurtait directement; dès ce moment l'usage de l'arme longue devait être préferé. Cependant les armes étaient égales en longueur. Il en est bien autrement aujourd'hui, que l'on a à faire à une troupe qui a une arme plus longue que le sabre, et qui peut frapper sans que celui qui la porte puisse être atteint. On a dit que la lance était la reine des armes, et l'on a raison quand on l'emploie avec discernement. Mais c'est le faire à contre-sens que de s'en servir avec les troupes légères, et d'en priver la cavalerie de ligne, et surtout les cuirassiers, dont elle doit doubler la force.

C'est donc malgré la lance, qui ne leur convient pas, que les Cosaques forment une troupe qui n'a son analogue nulle part en Europe, et dont le mérite tient à des circonstances particulières, résul-

tant des mœurs et de la manière de vivre des hommes qui la composent.

Je citerai un fait à l'appui de mon opinion, sur la manière d'employer la lance et d'en obtenir de grands effets.

En 1813, à la bataille de Dresde, lorsque, à la gauche de l'armée autrichienne, l'infanterie abandonnée par la cavalerie, fut chargée à plusieurs reprises par nos cuirassiers, elle leur résista constamment et repoussa toutes leurs attaques ; et cependant les conditions du temps étaient toutes à son désavantage : la pluie avait mis presque tous les fusils hors d'état de faire feu. On ne vint à bout de cette infanterie qu'en faisant précéder les cuirassiers, par cinquante lanciers de l'escorte du général Latour-Maubourg, qui firent brèche, et donnèrent à ceux-là le moyen de pénétrer et de tout détruire. Ces lanciers purent s'approcher impunément, attendu que les coups de fusil étaient rares; mais la question n'eût pas été incertaine, dans tous les cas, si les cuirassiers eussent été eux-mêmes armés de la lance redoutable. Elle doit également être victorieuse dans les combats de cavalerie, ligne contre ligne, et quand l'ennemi n'a que des sabres : admirable au moment où l'on s'aborde, ou que l'on veut s'aborder, elle est également bonne dans la poursuite.

Je suis donc autorisé à dire que l'arme princi-

pale de la cavalerie de ligne doit être la lance, et le sabre une arme auxiliaire de celle-ci; tandis que le sabre et les armes à feu doivent composer seuls l'armement des troupes légères. La routine, et des préjugés contraires, combattront sans doute longtemps encore avec succès ces principes, dont la vérité me semble cependant démontrée.

Après les grands mouvements, le comte de Witt m'engagea à désigner au hasard des hommes de différents escadrons, pour juger de leur instruction individuelle. Plusieurs centaines d'hommes sortirent des rangs, et j'eus le plaisir de jouir du spectacle de leur adresse extraordinaire. Les généraux qui étaient à cette manœuvre, sont les lieutenants-généraux Jaconfott et Raborensky, et les généraux-majors Pahlen, Lausel et Ezemisosky. Ils ont tous été si bons et si empressés pour moi, que je trouve un charme particulier à rappeler leurs noms et à leur exprimer ma reconnaissance.

Après la manœuvre, nous partîmes pour Petrikonka, appelée aujourd'hui Novia-Praga, à cause de la conduite brillante que le régiment qui y est colonisé tint à la bataille de Grocosoo. Ce corps, après avoir traversé toute la ligne des Polonais, arriva du même élan jusqu'aux portes de Praga. C'est un régiment de cuirassiers. Il a justifié d'une manière sans réplique l'emploi des lances que je viens de préconiser. Ce régiment porte à présent le

nom du prince Albert de Prusse, son propriétaire. Je vis quatre escadrons de ce régiment, qui manœuvrèrent avec la même perfection que tous ceux que j'avais vus jusqu'alors; peut-être leur trouvai-je même quelque supériorité sur les autres.

Novia-Praga est tout à la fois le chef-lieu du régiment et le chef-lieu de la division. Je visitai avec le plus grand détail tous les établissements; ils sont entièrement au complet, et admirables par la perfection qui y règne. Les cantonistes, les écoles, le magasins, les hôpitaux, les logements des officiers et des sous-officiers, le manége, les écuries, les haras, tout m'a paru au-dessus des éloges; et j'ai remarqué combien cette terre est favorable pour l'éducation des chevaux, car on obtient la taille que l'on veut.

Les cuirassiers russes sont montés sur des chevaux beaucoup plus hauts de taille que les cuirassiers des autres armées. Ces chevaux ont deux, et quelquefois quatre pouces, au-dessus des nôtres et de ceux de l'armée autrichienne. Ils sont en outre bâtis en force, ont beaucoup de dessous, les reins courts, et sont à la fois robustes et maniables. Tous ces colosses sortent du haras du régiment.

Le soir, nous rentrâmes à Élisabethgrad, après avoir fait cent verstes; et ainsi qu'on peut le juger, nous avions bien employé notre journée.

Élisabethgrad est une ville de seize mille âmes

environ; il s'y fait assez de commerce, et cette ville est ce que j'ai vu de mieux dans la Nouvelle Russie, Odessa excepté. On peut lui comparer Kirckenow en Bessarabie, pour l'apparence et pour la nature de ses habitants. J'ai appris avec un vif regret que cette jolie ville, qui m'a laissé des souvenirs si agréables, avait été en partie détruite, quelque temps après mon passage, par un horrible incendie.

Le 1er juin, nous partîmes pour Nicolajeff, grand port de construction de la marine russe, distant de cent quatre-vingts verstes d'Élisabethgrad ; nous fîmes ce trajet en neuf heures. La rapidité avec laquelle on voyage en Russie est presque incroyable. Nous nous étions cependant arrêtés pour voir le haras du régiment de lanciers de Novoë-Odessa. Je ne pourrais que répéter pour celui-ci ce que j'ai dit sur les autres : seulement j'ajouterai que l'éducation des chevaux est si facile et si naturelle, qu'elle réussit si bien dans ce pays, qu'il semble, puisque la couronne possède tant de terrain qui pourrait y être consacré, que l'on devrait, pour ainsi dire, ne pas y mettre de limites.

Les immenses plaines que j'avais traversées depuis quelques jours causent une sensation singu-

lière à celui qui les parcourt pour la première fois. C'est une surface unie, étendue et horizontale, qui rappelle la vue de la mer ; de vastes espaces où tout est uniforme, et où la boussole pourrait être employée utilement, comme moyen de direction, si des chemins battus ne la traçaient au voyageur. De temps en temps, à plusieurs lieues d'éloignement entre eux, on voit des *tumulus*; mais il est probable que ce n'étaient pas des tombeaux : ces tertres avaient plutôt pour objet de servir de points de reconnaissance aux Tartares de Crimée, lorsque sortant de leur presqu'île, ils faisaient des excursions jusque sur les bords du Dnieper.

En me rendant d'Élisabethgrad à Nicolajeff, je marchai constamment dans une direction parallèle au vallon du Liqul. Cette rivière, qui prend naissance auprès d'Elisabethgrad, réunit une si énorme quantité de sources, que lorsqu'elle se jette dans le Bug elle est déjà considérable. La réunion du Liqul et du Bug donne une si grande masse d'eau, que l'on a eu idée d'établir, à leur confluent un port militaire, et c'est sur la rive gauche du fleuve que Nicolajeff a été bâtie. Cette ville est une création de Potemkin. La situation est bien choisie, et, comme port de construction, on ne peut rien désirer de mieux. Éloigné des côtes, et à l'abri des entreprises de l'ennemi, ce port est à proximité des approvision-

nements qui lui sont nécessaires ; ils lui arrivent par le Dnieper et par le Liman, qui établit la communication avec ce fleuve. Il peut recevoir ainsi les bois, les fers, les chanvres, et les cuirs dont il a besoin.

L'arsenal de Nicolajeff ne paraît point en rapport avec sa destination et le rôle qu'il aura à remplir un jour. Il semble qu'il devrait y avoir de nombreuses cales couvertes, de manière à pouvoir contenir simultanément plusieurs vaisseaux. Les localités offrent huit emplacements qui seraient bons et commodes. On a fait une chose utile, c'est de creuser la sortie du port, de manière à se dispenser de l'emploi des chameaux pour conduire les vaisseaux à Sébastopol, afin de les armer. Les vaisseaux de cent vingt canons peuvent aujourd'hui sortir sans difficulté, et gagner la mer sans rencontrer d'obstacles. Les localités sont si favorables à Nicolajeff, considéré comme port de construction, qu'il ne faudrait pas longtemps l'action d'une volonté puissante, pour en faire le plus magnifique établissement ; il suffirait d'y consacrer quelques millions.

Le plan de la ville de Nicolajeff a été tracé sur une grande échelle ; elle n'est bâtie qu'en partie, et renferme encore de grands espaces vides. Ses maisons sont belles, des plantations la décorent, et sa population s'accroîtra à mesure que de plus grands travaux seront entrepris. Cette ville est entièrement

consacrée au service de la marine, et n'est guère habitée que par des marins. J'y trouvai l'amiral Lazaref, marin distingué, qui a fait trois fois le tour du monde. Il s'empressa de me recevoir de son mieux, et me montra tous les établissements, dont je suppose qu'il sent comme moi l'insuffisance.

Je vis un magnifique vaisseau, *le Varsovie*, de cent vingt canons, qui était sur le point d'être achevé, et de prendre la mer pour se rendre à Sébastopol. Il y a beaucoup de recherche dans sa construction et dans son aménagement. C'est le premier vaisseau à poupe ronde que j'aie vu, forme qui paraît adoptée généralement dans la marine aujourd'hui. L'amiral eut l'amabilité d'envoyer à l'escadre qui croisait dans la mer Noire, pour son instruction, l'ordre de rentrer à Sébastopol, où je devais me rendre bientôt, afin que je pusse la voir.

J'allai visiter l'observatoire, qui est placé hors de la ville, dans une situation bien choisie. Il y a quelques bons instruments, et entre autres une belle lunette, avec un pied à contre-poids, de Reichenbach, semblable à celle qui existe à l'observatoire de Vienne. J'y vis un instrument fort curieux, qui démontre que les constructions, en apparence les plus solides, sont sujettes à éprouver un ébranlement, par l'effet de l'action la plus faible.

Un pilier indépendant du bâtiment est établi sur une fondation de vingt pieds de maçonnerie, loin de toute action extérieure, et porte la pendule d'observation. A son extrémité supérieure est placée une éprouvette fort ingénieuse. Cette éprouvette se compose d'une verge d'acier très-fine et très-élastique; elle porte, à son extrémité supérieure, un poids que le moindre mouvement fait osciller: eh bien! la secousse produite par le mouvement des secondes de la pendule cause une oscillation qui s'accorde avec la marche de l'aiguille.

L'astronome placé à la tête de cet observatoire est un jeune homme de la plus haute distinction, rempli de modestie et de simplicite. Il s'appelle Knom; il est né à Dorpat, et est élève de cette université. Je suis convaincu qu'il prendra rang parmi les savants du premier ordre.

J'allai voir la maison que Potemkin fit bâtir, et le jardin qu'il fit planter en peu de jours, pour recevoir Catherine II, lors de son voyage en Crimée. On l'a décorée du nom de palais. Cette maison est bâtie sur le bord de la rivière et dans une situation agréable; mais la seule chose qui la fasse remarquer, c'est la circonstance qui se rattache à sa construction. Un corps de musiciens attachés à la marine, et dont la création est due au prince Potemkin, exécuta des morceaux russes, qui me firent un grand plaisir. La musique russe, a un caractère qui lui est

propre ; c'est la plus mélodieuse de toutes les musiques primitives. Son expression est profonde et mélancolique ; elle rend merveilleusement la souffrance de l'âme, la douleur de l'absence, en un mot, tous les sentiments empreints de tristesse, et les voix pures et sonores, qui sont si communes, chez les habitants de la Petite Russie, la font beaucoup valoir.

Le 2 juin au soir, nous nous embarquâmes sur un bâtiment à vapeur, appartenant à la marine, et le 3 au matin nous nous mîmes en route pour Odessa. Le même jour, nous mouillâmes en face d'Ocsakow.

J'allai visiter les restes de cette ville célèbre. Tous les reliefs de la place existent encore, et forment un monceau de ruines. Ce fut le 6 décembre 1788, que cette place fut emportée de vive force, par un assaut vigoureux. La garnison turque, forte de quarante mille hommes, fut tout entière passée au fil de l'épée. Trois mois auparavant, Souwarow, mécontent des lenteurs du siége, avait, de son propre mouvement, escaladé les remparts avec un seul régiment. Il supposait qu'un succès pareil le ferait soutenir, et que la place serait prise;

mais l'armée demeura immobile spectatrice de son brillant fait d'armes, et Souwarow, blessé, fut forcer d'abandonner le poste qu'il avait conquis. Potemkin l'envoya, par punition, commander à Kinbourn. Cette circonstance lui donna l'occasion de se couvrir de gloire, en jetant dans la mer, avec neuf cents hommes, trois mille Turcs, qui avaient débarqué pour se rendre maîtres de ce point important.

Quel immense changement a éprouvé cette partie de l'Europe depuis cette époque, et quels progrès a faits la Russie! Des hordes de Tartares sortaient de la Crimée et, venant se joindre aux armées turques, portaient la guerre sur le Dnieper : l'Ukraine était une province du royaume de Pologne ; les armées polonaises, en prenant les armes, étaient en ligne avec les Turcs et les Tartares ; et aujourd'hui la Russie menace le cœur de l'Allemagne, tient ses avant-gardes aux portes de Vienne et Berlin, tandis qu'elle possède politiquement Constantinople. La Russie, comme puissance prépondérante européenne, ne date que de Catherine II, mais aussi quelle habileté elle a mise dans sa conduite, et quelle constante combinaison de la puissance des armes avec une politique profonde et éclairée!

Le 3 juin, le mauvais temps nous força de mouiller sous Kinbourn, et le 4 au matin, nous revînmes à Odessa.

Odessa se présente merveilleusement, vue de la mer; c'est de ce côté qu'elle se montre avec le plus de magnificence. Je rentrai dans cette ville avec un véritable plaisir, enchanté d'y retrouver les amis que j'y avais laissés. J'employai quelques jours à voir les établissements que je n'avais pas encore visités, je parcourus de nouveau les environs, et le 8 juin nous nous mîmes en route pour la Crimée.

Jamais voyage ne fut arrangé d'une manière plus agréable. Nous nous embarquâmes sur un magnifique yacht de l'empereur, construit sur le modèle de celui du roi d'Angleterre. Nous avions en outre

un bâtiment à vapeur destiné à nous remorquer, si les calmes nous empêchaient de marcher.

La société la plus distinguée, la plus aimable, était réunie sur le yacht. Elle se composait du comte et de la comtesse de Woronzow; de la princesse Galitzin, née Nariskin; de la comtesse de Choiseul, née Galitzin; du comte de Witt et du prince Michel Galitzin. Cette charmante réunion sur un aussi beau bâtiment, par une si délicieuse saison, embarquée pour une expédition de plaisir, offrait tout ce que l'imagination peut concevoir de plus séduisant. Nos soirées surtout étaient admirables. Les nuits calmes, sur une mer tranquille, éclairée par un firmament éclatant, jettent dans l'âme un bien être délicieux; chaque parole prononcée reçoit, des émotions intérieures, une expression extraordinaire, que rien ne saurait rendre. La voix mélodieuse de madame de Choiseul venait animer ces douces rêveries : grâce à son aimable caractère, sa complaisance n'était jamais en défaut, et une grande partie de nos nuits s'écoulait sur le pont du yacht, en laissant, chez chacun de nous, de profonds et doux souvenirs.

Le bâtiment à vapeur nous fut d'une très-grande utilité; il traînait doucement notre palais flottant; et grâce à lui, nous arrivâmes le 10, au matin, à Sébastopol.

Ce port est magnifique; la nature en a fait tous

les frais. Sa rade profonde, dont l'entrée a une ouverture de sept cents toises, assez large pour rendre facile la navigation, et pour permettre aux bâtiments de louvoyer, mais assez resserrée pour être à l'abri de la grande mer, est facilement défendue. Le port est armé de trois cent cinquante pièces de canon ; on ne peut y pénétrer par la force, et trente canons bombes, à la Paixhans, devaient y être encore ajoutés.

Cette entrée conduit à plusieurs ports intérieurs, formés par les diverses criques, ou vallons, aboutissant à la vallée principale, qui donnent la faculté de choisir, suivant la saison, les temps et les circonstances, le mouillage qui offre le plus d'avantages. Partout on trouve un fond de vase excellent, et toujours, même près de terre, une profondeur égale. On pourrait comparer cet ensemble à un arbre dont les branches s'épanouissent. C'est la répétition de ce que l'on voit à Malte; mais avec un canal d'une plus grande longueur, et un espace plus étendu, qui permet de recevoir une escadre d'un nombre de vaisseaux illimité.

Cette localité maritime est une des plus belles du monde; et les circonstances naturelles dans lesquelles elle se trouve, eu égard aux diverses brises de terre, aux vents de mer qui sont habituels, présentent tout à la fois une entrée et une sortie également faciles.

La division de l'escadre, qui tenait la mer pour son instruction, venait d'y rentrer. Elle se composait de cinq vaisseaux de ligne et de cinq frégates, et deux jours après elle devait ressortir. Dès le lendemain j'allai à bord, et je visitai un magnifique vaisseau, tenu dans une grande perfection, et monté par de beaux equipages. On est frappé des progrès de la Russie dans tous les genres. Il y a loin de cette escadre à l'escadre russe qui était, il y a vingt-huit ans, à Cattaro, et que commandait l'amiral Sinyavin. Des vaisseaux lourds et mal construits, doublés en bois comme les plus mauvais bâtiments marchands, mal gréés, manœuvrant avec difficulte et lenteur, montés par des équipages sans instruction, voilà ce que je me rappelle avoir vu alors. Cette marine n'était capable de combattre que celle des Turcs; aujourd'hui elle peut se mesurer avec toutes celles de l'Europe.

Les forces maritimes de Sébastopol sont sous les ordres du contre-amiral Coumani. Cet officier-général est Grec de naissance, du Peloponèse, et a été elevé en Russie. C'est lui qui a rendu à l'armée russe le service signale de s'emparer, pendant la dernière campagne contre les Turcs, du fort de Sisepoly, ce qui permit de former un établissement de vivres et de depôt dans le golfe de Bourgas. Il me parut un homme d'esprit et d'execution. Un autre contre-amiral etait embarqué, et me fit le

honneurs de sa division. C'est l'amiral Starepwoski. Le lieutenant-général Rosen commandait la terre, et un général-major l'artillerie des côtes. Six autres vaisseaux étaient désarmés et en réparation ; ils devaient, deux mois après, sortir pour leur instruction, et remplacer à la mer les cinq vaisseaux qui s'y trouvaient alors.

C'est une admirable chose que d'avoir, pour former sa marine, une mer intérieure comme la mer Noire, où, en guerre, comme en paix, on peut s'exercer avec sûreté. Cette navigation n'est pas sans difficultés : une mer étroite, des coups de vents fréquents, la rendent une bonne école. Une fois suffisamment formée, une escadre russe peut attendre le moment d'agir, et se trouve placée d'avance sur son champ de bataille, à portée de ses ressources; tandis que celle qu'elle parait appelée à combattre un jour, se trouve à une distance immense des siennes. Le *Varsovie*, vaisseau construit à Nicolajeff, allait arriver bientôt à Sebastopol ; ainsi la force de cette escadre devait être de douze vaisseaux de ligne.

La ville de Sébastopol ne date que de la possession de la Crimée par les Russes ; avant eux la rade était déserte. Toute la population est consacrée, d'une manière directe ou indirecte, au service de la marine : des officiers et des matelots en retraite s'y sont établis, des ouvriers de toute espèce s'y

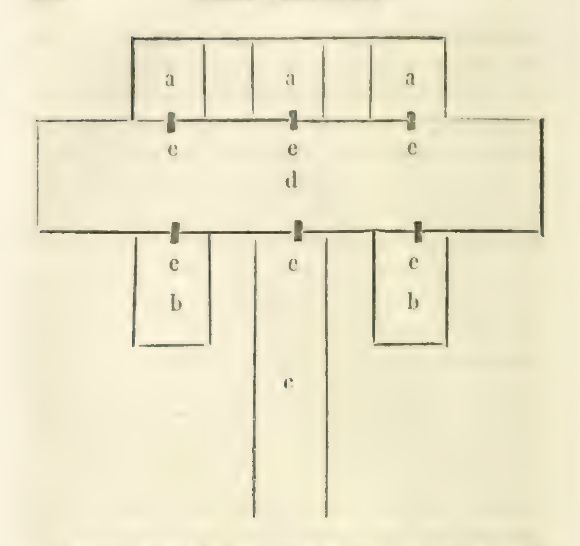
sont rassemblés. Sa population actuelle, en y comprenant les équipages des vaisseaux et les troupes de terre, s'élève habituellement à trente mille âmes.

On y a construit une forteresse ; mais on ne devine pas quelle pensée a présidé au choix de son emplacement. Placée au nord du port, sur une hauteur assez éloignée de la mer, elle ne couvre pas la ville, dont elle est séparée par le port, et ne défend ni le port, ni l'entrée, étant trop éloignée de la mer. Elle ne remplit donc aucun objet, et n'a aucune espèce d'utilité. La ville aurait besoin d'être défendue, et la chose est facile, en construisant quelques forts de petites dimensions, pour couronner les hauteurs qui la dominent.

En général, toutes les places maritimes, qui renferment des établissements militaires importants, devraient être fortifiées, d'abord à cause des richesses qui y sont déposées ; et ensuite parce que les garnisons en sont toutes trouvées, puisqu'elles peuvent se composer, pour un cas imprévu, du personnel de la marine qui, en plus ou moins grand nombre, y existe constamment.

Le port de Sébastopol, indépendamment des avantages que je viens de signaler, offre la plus grande facilité aux flottes pour faire de l'eau. Une petite rivière, la Tschomnaia-Teschak, coule dans le voisinage. Un ingénieur français, M. de Raucour, a conçu l'idée de s'en servir pour alimenter

des bassins de réparation, qui alors pourraient être construits. Des nivellements ont été faits, et il s'est trouvé qu'il était possible, par des travaux commencés d'assez loin, de ménager la pente de la rivière de manière à la faire arriver sur la côte, à trente pieds au-dessus du niveau de la mer. Un canal de dix-huit verstes, deux aqueducs, un tunnell de cent soixante toises, ont déjà été exécutés, et un succès certain couronnera cette belle entreprise, qui, je crois, est unique. Car les bassins qui existent ailleurs sont ou emplis et vidés par le mouvement de la marée, ou bien vidés au moyen de pompes mues par des bras, ou par des machines à vapeur. Ici c'est par en haut qu'ils s'empliront, et la différence du niveau des eaux fournira le moyen de les mettre à sec à volonté. Ils doivent recevoir à la fois trois vaisseaux de ligne et deux frégates. On peut juger de la disposition de cet ouvrage par le tracé suivant.



a : formes pour les vaisseaux de ligne. — b : formes pour les frégates. — d : bassin. — e : portes écluses. — c : canal de communication avec la mer.

On calcule que ce magnifique travail ne coûtera pas plus de trois millions de roubles pour être achevé, et qu'il sera terminé dans trois ans. C'est un ingénieur anglais, M. John Nepton, qui en est chargé aujourd'hui.

D'après les ordres de l'empereur, l'escadre de

Sébastopol est toujours en mesure, soit avec ses moyens propres, soit avec quelques secours, de recevoir à son bord une division forte de seize mille hommes, qui est cantonnée à portée, dans la presqu'île. Cet embarquement peut être fait en deux fois vingt-quatre heures, l'escadre appareiller le lendemain; et comme les vents du nord règnent presque toujours dans la mer Noire, elle peut en quarante-quatre heures être à l'entrée du Bosphore. Si, donc, des circonstances politiques exigeaient que cette force y fût envoyée, elle y serait rendue cinq jours après les ordres donnés, c'est-à-dire bien avant que les ambassadeurs de France et d'Angleterre fussent informés qu'on se prépare à l'y diriger. Depuis l'abaissement de la puissance turque, il n'y a pas de lutte possible dans ces parages, entre les autres puissances de l'Europe et la Russie. La frontière de cette dernière puissance sera aux Dardanelles le jour où une collision éclatera en Europe.

D'après la disposition générale sur la marine en Russie, l'escadre de la mer Noire doit être forte de quinze vaisseaux, et celle de Cronstadt de trente. Il semblerait que la disposition inverse serait mieux appliquée aux événements que l'on peut prévoir. Une escadre russe de trente vaisseaux, aux Dardanelles, en sûreté sous l'appui des forts qui défendent ce passage, près de ses ressources et de ses

moyens, tiendrait en échec les escadres de France et d'Angleterre, et les forcerait à rester réunies; ce qui à la longue deviendrait ruineux pour ces puissances. Les escadres combinées s'affaiblissent-elles, l'escadre russe sort, et donne des lois à cette partie de la Méditerranée : reviennent-elles, elle rentre, et se retrouve toujours menaçante, quoique en sûreté. Une escadre de trente vaisseaux à Cronstadt ne paraît pas avoir une semblable utilité.

La dignité de la capitale exige sans doute que ses avenues soient protégées; mais il suffit que cette force puisse imposer à la fois à la Suède et au Danemarck, et, sans doute, pour remplir cet objet, il y a assez de quinze vaisseaux. Les Anglais n'enverront pas une escadre dans la Baltique, dans cette mer orageuse et inhospitalière, pour se ruer sur des côtes de fer; et si, pour un but déterminé ou momentané, ils devaient se résoudre à ce parti, il serait peut-être plus sage à l'escadre russe, fût-elle même de trente vaisseaux, de ne pas se commettre avec l'escadre anglaise, qui serait sans doute au moins d'égale force, et d'attendre du bénéfice de la saison une délivrance certaine, au lieu de courir les chances d'un combat. Ainsi cette grande et forte escadre ne rendrait encore aucun service à la Russie, tandis que, placée au midi et dans la mer Noire, elle serait d'un poids décisif et agirait au lieu même où les plus grandes questions doivent

être débattues. Il est vrai que, sous les yeux de l'empereur, la marine russe doit se tenir en haleine, et plutôt acquérir tout ce qui peut lui manquer encore ; et qu'en construisant d'avance des vaisseaux qui restent désormais à Sébastopol, on peut tout concilier, en envoyant par terre des équipages de Cronstadt, pour les monter quand le moment de s'en servir est arrivé.

A quatre verstes de Sébastopol, sur la côte méridionale, et sur une hauteur, sont situées les ruines de l'ancienne ville de Cherson. Elles ne présentent rien de remarquable : des débris, mais sans qu'on y trouve aucun objet d'art.

A peu de distance, est l'endroit anciennement appelé le promontoire de Parthénion. C'est là que la tradition place le temple de Diane, où l'on sacrifiait des victimes humaines, et dont Iphigénie fut la prêtresse. Sur le même cap s'élève le monastère grec de Saint-Georges. Il y a quelques années le gouvernement russe écrivit à l'archevêque qui y réside, pour qu'il eût à faire faire des recherches afin de découvrir le lieu précis où était situé ce temple, si célèbre dans l'antiquité. Le bon archevêque se livra aux soins qui lui avaient été commandés ; mais ses efforts n'aboutirent à rien de satisfaisant. Il en rendit compte, et ajouta qu'il ne comprenait pas la sollicitude du gouvernement ; qu'il y avait bien mieux dans ce lieu que ce que l'on espérait trou-

ver : un beau couvent, où de nombreux moines chantent, chaque jour, les louanges du Seigneur. L'archeologie est encore une science nouvelle dans ce pays.

La Crimée forme une presqu'île d'environ cent vingt verstes de large sur cent soixante de longueur, à partir de l'isthme qui la joint au continent jusqu'à la pointe méridionnale ; et depuis les environs de Sebastopol jusqu'à Caffa, l'ancienne Théodosie, c'est-à-dire dans un développement de deux cents verstes. La côte est bordée par une chaîne de montagnes qui forment une ceinture. Son élévation varie, mais elle est assez considérable ; le point culminant est connu sous le nom de Tschatir-Dagh. Cette montagne est au commencement de la côte orientale ; la chaîne va toujours ensuite en s'abaissant, jusqu'à ce qu'elle finisse vers la presqu'île de Kertch, ou était l'ancien royaume du Bosphore. L'épaisseur de la chaîne n'est pas toujours la même ; mais en général sa largeur n'est pas très grande. Au delà des montagnes, au nord, on arrive dans de vastes plaines, tristes, dépouillées, sèches et arides, qui forment un plateau élevé. Au versant opposé, on trouve une navigation magnifique, des bois séculaires ; au-dessus, des pics de rochers, des sources abondantes, un climat delicieux, et tous les élements de la fertilité et de la richesse.

Je désirais voir la Crimée dans ses détails, et le comte Woronzow eut l'extrême bonté de se charger de diriger ma marche, et de m'accompagner. A Sébastopol, je dis adieu à mes aimables compagnes de voyage, que je devais retrouver plus tard sur la côte méridionale; et le comte Woronzow, le prince Michel Galitzin, M. Bosmakoff, maréchal de la noblesse, le docteur Seng et moi, nous nous mîmes en route pour l'intérieur.

Nous allâmes d'abord visiter les travaux de la conduite des eaux, qui est bien entendue et très-avancée; nous traversâmes des montagnes assez peu élevée, mais âpres et dépouillées, et nous arrivâmes à Karolès, chez un prince tartare, Adhil-Bey, possesseur d'un petit château au pied d'un rocher escarpé. Je retrouvai là les mœurs et les

usages des musulmans. Un abondant et splendide repas, mais dont pas un seul plat n'était mangeable, nous fut servi avec ostentation. Après quelques moments de repos, nous quittâmes ce toit hospitalier, où l'intention avait été, au moins, de nous bien recevoir.

Nous continuâmes notre route pour Bachiseraye. Le pays est la sécheresse, la pauvreté et la misère mêmes : on voit de vastes plaines de terre crayeuse, des coteaux sans arbres, quelques rochers blancs qui rappellent l'aspect de la Champagne, depuis Vitry jusqu'à Châlons. Mais ici les terres sont fertiles : quand elles sont bien cultivées, elles rapportent, m'a-t-on assuré, jusqu'à quinze et vingt pour un de la semence, en froment et en seigle. Les bras manquent, et elles restent partout en friche. Un petit nombre de ruisseaux, qui, dans les temps de pluies, deviennent des torrents, dessinent les vallons, où il y a des arbres et de la végétation; mais ces vallons sont fort étroits.

On arrive à Bachiseraye, sans l'avoir aperçue. Cette ville a une physionomie particulière. Habitée par huit à dix mille individus des deux sexes, elle ne se compose que d'une seule rue. D'un côté est une petite rivière torrentueuse, de l'autre une montagne ; celle-ci est entièrement nue, dépouillée, et sans aucune végétation. Mais au bout de la ville, ou au moins près de l'extrémité supérieure, le

vallon s'élargit, et il est occupé en entier par le palais qui servait de résidence au khan. On l'a réparé avec soin ; il est bien entretenu, et présente le même aspect que lorsqu'il était habité. Il se compose d'une suite de cours et de différents corps de logis, dont les fenêtres sont grillées comme celles des maisons des musulmans, en Orient. Il y a des appartements nombreux, d'une distribution plus ou moins bizarre, et ornés avec assez de richesse. Beaucoup de salles ont des fontaines d'eau vive qui coulent constamment; d'autres ont des bassins de marbre blanc avec des jets d'eau. On se croirait transporté dans un palais d'Asie ou du Caire; tout en rappelle les usages, les mœurs et les habitudes. De petits jardins avec des fleurs, complètent cet ensemble. Attenant au palais, il y a une mosquée fort belle; et auprès, dans une enceinte séparée, se trouvent les tombeaux de tous les khans qui ont régné en Crimée. Dans le palais, il y a une chapelle chrétienne, dont l'établissement remonte, dit-on, à une époque où une comtesse Potoka était femme d'un khan, qui l'aimait beaucoup, et lui avait permis l'exercice de sa religion.

La population de Bachiseraye est entièrement composée de Tartares. Ils ont les mœurs musulmanes dans toute leur rigueur, mais sans fanatisme. Cette population est superbe : ses manières

sont dignes et froides ; on la dit remplie de bonne foi et de probité.

C'était un vendredi ; nous allâmes à la mosquée pour assister aux prières du soir. Dix-huit derviches formaient un cercle, et, soumis à un maître de cérémonies, ils récitaient des versets du Coran. Un mollah chantait, et les autres répondaient avec des intonations différentes, en faisant diverses contorsions. Tantôt ils prononçaient d'une manière lente, tantôt d'une manière précipitée, et avec des sons gutturaux, ou tirés de la poitrine, le nom d'Allah. C'est à tort que l'on compare les derviches à nos moines. Les moines sont hors de la société ; les derviches peuvent remplir toute espèce de fonctions, faire tous les métiers. S'ils ressemblent à quelque chose de la catholicité, ce n'est qu'aux diverses confréries de l'Italie et du midi de la France; mais celles-ci ont pour fondement la charité, un dévouement mystérieux, un sacrifice personnel, au profit des êtres souffrants ou de la société ; on ne trouve pas de trace d'idées semblables chez les musulmans. Ce sont des confréries, sans les devoirs et les vertus qui les accompagnent chez nous.

C'est une question digne d'intérêt que de savoir quelle est l'origine de ces Tartares, qui habitent la Crimée. Aucune tradition n'existe sur l'époque précise de leur arrivée et le lieu d'où ils sont

partis. On croit généralement qu'ils sont venus, dans cette partie de l'Europe, à l'époque où Gengis-Khan bouleversa le monde, et qu'ils descendent de sa tribu. Mais les Tartares de Gengis-Khan étaient de race mongole, laquelle est elle-même une race chinoise, dont les traits ont un caractère ineffaçable, qui les distingue de tous les autres peuples. Les Tartares nogais, dont je parlerai plus tard, ont cette origine, et en ont conservé la physionomie.

Ceux de la Crimée ont infiniment plus de rapport avec les Osmanlis. Grands et beaux comme eux, ayant des trait prononcés et bien formés, une dignité naturelle, ils leur ressemblent, et par la figure et par les mœurs : ils ont leur calme et leur gravité. Mais leur arrivée est antérieure à l'apparition de ceux-ci en Europe. Ce que l'on peut supposer, c'est que les conquérants mongols étaient en petit nombre, et se seront bientôt fondus dans la belle population scythe et des colonies grecques qui occupait la Tauride, et se fit musulmane. On peut croire aussi que, plus tard, un grand nombre d'Osmanlis sont venus s'y réunir, et qu'il est résulté de ce mélange la belle race qui frappe aujourd'hui la vue.

Bachis-eray fut, à ce qu'il parait, de temps immémorial, la capitale de la Tauride. Cette ville se nommait autrefois Patakion. Les rois scythes,

après avoir été défaits par Mithridate, s'y réunirent pour prolonger leur résistance; mais ils succombèrent bientôt. C'est en cette circonstance que fut donnée la leçon de politique que tous les historiens ont rapportée. Leur chef suprême, Skiluros, avant de mourir, voulant frapper ses nombreux enfants par un exemple matériel, leur donner un conseil salutaire, et prévenir le retour des divisions, qui avaient causé les malheurs de sa nation, leur présenta un faisceau de flèches, qu'aucun d'eux ne put rompre étant réunies ; mais qu'il brisa lui-même facilement, en prenant les flèches une à une : symbole de la nécessité de l'union pour être fort, et que les Hollandais adoptèrent, quand ils combattirent pour leur affranchissement.

Le 13 juin, au matin, nous allâmes voir le village de Tschonfort-kalé, situé à une lieue de Bachiseraye. Il est placé au sommet de la montagne, dans le lieu le plus brûlant et le plus aride. Une condamnation semblerait pouvoir seule obliger à habiter un pareil endroit. C'est cependant par choix, et en toute liberté, qu'une population, dans une situation particulière, en fait son séjour, depuis un temps immémorial.

Une secte juive, dont la séparation d'avec le corps de la nation remonte à une époque antérieure à la venue de Jésus-Christ, compose cette population. Presque tous les individus de cette secte résident en Crimée ; la plus grande masse est réunie à Kosloff : quelques-uns encore mais en très-petit nombre, demeurent à Constantinople et à

Jérusalem, et, en totalité, leur population ne s'élève pas au delà de douze mille âmes. On les nomme Caraïtes. Ils ne croient pas au Talmud : plus rapprochés que les autres juifs de la loi primitive, ils s'en tiennent aux tables de la loi, transmises pas Moïse; ils ne s'allient, ni ne mangent, avec les autres juifs ; ils sont fort riches, et passent pour fidèles à leurs engagements. Ceux qui sont réunis à Tschonfort-kalé occupent environ trois cents maisons. Il est probable que le choix de ce misérable séjour a été fait en vue de leur sûreté. Ce poste est défensif, et ils y pouvaient résister aux insultes et aux avanies. Chaque jour ils vont à Bachiseraye pour leurs affaires, et reviennent coucher dans leur asile.

Aujourd'hui, sous la domination des Russes, ils seraient partout en sûreté ; mais ces Caraïtes tiennent à leur habitudes, et se soumettent à des souffrances et à des privations que rien ne motive actuellement. Nous allâmes à la synagogue, où des prières furent faites pour mon heureux voyage par les rabbins et par les assistants.

C'est une chose digne de remarque que le besoin qu'ont les Orientaux, et en particulier les juifs, de rappeler leur origine, et de se nourrir du souvenir de la patrie, dont la colère céleste les a chassés. Les juifs caraïtes de Tschonfort-kalé ont choisi un pli de terrain, à portée de leur village, pour le

lieu de leur sépulture, et l'ont nommé la vallée de Josaphat. D'assez beaux arbres l'ombragent. Les morts n'en reçoivent sans doute aucun bien; mais les ombrages invitent les vivants à aller se reposer, méditer, et prier pour ceux qui leur furent chers. Cette idée plaît à l'esprit et au cœur. C'est l'endroit le plus riant de la contrée, et en comparaison de la véritable vallée de Josaphat, que suit dans sa longueur le lit desséché du Cédron, et que pas un seul arbre ne couvre de son ombre, ce serait un lieu de délices.

Ces juifs caraïtes ont de belles figures, du calme, de la dignité dans le maintien, et rien de l'air abject qui, en général, est le caractère de la nation juive.

En revenant de cette autre vallée de Josaphat, nous allâmes visiter le monastère de l'Assomption. Ce fut sans doute un lieu de séjour pour les premiers chrétiens dans le moyen âge. Des grottes, et des escaliers taillés dans le roc, à la moitié de la hauteur de la montagne, et sur son flanc quelques constructions qui lient les diverses parties, tel est l'endroit qui porte ce nom, et qui a été autrefois habité par des cénobites. Une des grottes forme l'église : on y célèbre la messe chaque dimanche : aux fêtes solennelles, tous les chrétiens des environs y assistent.

Nous partîmes le 13 juin, au matin, pour Simphéropol. Même nature de terrain, que ce que j'avais vu en arrivant à Bachiseraye : un pays aussi triste, aussi désert; les rivières extrêmement faibles ou sans eau dans la chaleur, torrentueuses dans le

temps des pluies. Quelques arbres rompent cette monotonie : quand une vallée s'élargit, il y a de la culture, des jardins et quelques produits. Nous nous arrêtâmes à Sabli, maison de campagne appartenant à madame la comtesse de Laval. C'est la première, m'a-t-on dit, où l'on ait fait des plantations, et qui ait été rendue habitable. La végétation la plus belle et la plus variée annonce tout ce que ce pays pourrait produire. Une fille d'un M. de Serre, chimiste français, ancien manipulateur de Fourcroy et aujourd'hui administrateur de la terre que l'empereur possède à Orienda, en a épousé l'administrateur.

Simphéropol, capitale actuelle de la Tauride, et résidence du gouverneur et des autorités, est située au milieu des steppes : elle a une population de cinq à six mille âmes. La ville vieille ressemble à un petit bourg de l'occident de l'Europe; la nouvelle ville est composée de belles maisons, mais qui sont éparses sur une surface immense.

C'est en général un défaut des constructions nouvelles, dans les pays qui s'améliorent, comme la Hongrie et la Russie. A force de vouloir éviter les inconvénients des anciennes villes, dans les vieux pays, où la population agglomérée est logée d'une manière malsaine, privée d'air, et communique, par des rues étroites, à des maisons petites et insuffisantes; à force, dis-je, de vouloir éviter ces

inconvénients, on est tombé dans ceux contraires. Les maisons sont si loin les unes des autres, les rues sont si démesurément larges, les places si vastes, que la population est dispersée, et ne présente pas l'aspect d'une cité. On dirait que ce sont des voisins de campagne, qui se sont rapprochés pour communiquer facilement, sans vouloir habiter le même lieu, ni se réunir par des intérêts communs.

Les maisons de Simphéropol ont des jardins, et sont plutôt des résidences de campagne, que des habitations de ville. Il faudra une longue succession d'années pour que ces réunions de bâtiments aient le caractère d'une ville, tel que nous le comprenons.

Je trouvai dans le gouverneur de la Tauride, M. Kosnachicheff, un homme empressé, aimable et obligeant; il me reçut de son mieux, et depuis ce moment il nous accompagna pendant le reste de mon voyage.

J'allai visiter les travaux que l'on exécutait pour creuser un puits artésien. L'eau était déjà arrivée très-près de la surface, lorsque, voulant la rendre jaillissante, on a continué à forer; l'eau a baissé alors : on a creusé encore, et elle est remontée à sa première élévation. Il paraît que la disposition des localités, en Crimée, est très-favorable à ces établissements, et que l'on pourra presque partout se procurer de l'eau dans les steppes : ce sera un immense bien, et une grande source de richesse.

On se servait, pour perforer la terre, de tiges de bois, avec des ajustages de fer. Ce procédé, et les puits artésiens eux-mêmes, sont connus depuis longtemps en Sibérie : on les a établis pour arriver aux sources salées, et on descend souvent jusqu'à mille pieds : il n'y a pas d'autres salines dans ce pays. La seule chose qu'il faut observer avec soin, c'est de manier l'appareil avec précaution, et d'éviter les à-coup ; un effort brusque causerait infailliblement sa rupture. Il en résulte un travail plus économique, mais plus lent. Dans un terrain comme celui de la Crimée, on creuse de six pouces, avec la verge en bois, dans le même temps qu'avec les verges en fer on creuserait de trente pouces.

Les hommes voient souvent les choses nouvelles, ou pratiquent ce que leurs pères ont fait, sans y apporter de réflexion. Partout on s'occupe aujourd'hui de puits artésiens, qui peuvent et doivent rendre de très-grands services, et pour l'agriculture, et pour les jouissances sociales; et cependant ils étaient connus depuis longtemps en Sibérie et dans d'autres pays. Dans l'Artois, qui leur a donné son nom, ils étaient généralement adoptés, et si anciennement, que l'on sait aujourd'hui que le puits existant à Lille a été creusé il y a huit cents ans, et donne constamment de l'eau depuis cette époque. Le nouveau procédé inventé en Italie, pour faire ces puits, par le mode de la percussion,

qui simplifie, facilite, et rend moins chère cette opération, sera sans doute adopté en Crimée, et donnera les moyens d'en multiplier beaucoup le nombre.

Nous logeâmes dans une charmante habitation, située à une verste et demie de Simphéropol. Elle appartient au comte de Woronzow, et a été bâtie et plantée par M. Nariskin, qui était gouverneur de la Tauride. Un des charmes des habitations nouvelles de ce pays, c'est qu'ayant été construites par des gens qui ont voyagé, et qui ont pris pour modèle, dans ce qu'ils ont vu de mieux ailleurs, ce qui était applicable à leur situation particulière, elles sont aussi commodes qu'élégantes. Telle est la maison de M. de Woronzow, dont le jardin est parfaitement dessiné et couvert de beaux arbres.

Le 14, nous partîmes pour Alousta, où nous rejoignîmes la côte. Nous visitâmes en passant un puits artésien, qui est en plein produit. Sa profondeur est de quatre-vingt-un pieds. C'est au hasard qu'on le doit : quelques indices avaient fait supposer que le terrain était houilleux; pour s'en assurer, on fit des sondes, et l'eau jaillit au-dessus du sol.

De là, nous nous rendîmes à Kilbourn, qui appartient à M. Perowski : il a été aussi gouverneur de la Tauride, et a créé l'habitation où il s'est retiré. Il est singulier que les premiers individus riches qui sont venus s'établir en Crimée, n'aient pas découvert que la côte méridionale offrait des avantages immenses, et promettait à la fois à ceux qui la défricheraient, et d'abondants produits, et

un délicieux séjour. M. Perowski a tiré un aussi grand parti que possible de la localité qu'il a choisie; mais, quoique sa maison soit jolie, quoique son jardin prospère, toujours les sites qui l'environnent en rendront le séjour triste. Il me reçut de son mieux et avec tous les soins imaginables; et, voulant signaler au loin son bon accueil, il avait fait venir des canonniers de Simpheropol, afin de marquer mon passage par une salve d'artillerie.

Là, était autrefois la forêt de Hylée, où périt Anacharsis, disciple et ami de Solon. Il revenait de la Grèce, où il avait cultivé les sciences et la philosophie, et cherchait à allumer dans son pays le flambeau de la civilisation, lorsqu'il tomba sous les coups d'une main ennemie. Il fut tué par Saulios, son parent, roi scythe, qui gouvernait la Tauride. Destinée qu'eurent souvent les hommes qui devançaient trop loin leur siècle, et qui, bienfaiteurs de l'humanité, furent méconnus par leurs contemporains.

Après avoir dîné chez M. Perowski, nous continuâmes notre route pour Alousta. Elle passe sur le flanc du mont Tschatrodagh, le plus élevé de toute la presqu'île. En s'en approchant, on retrouve des bois et l'on respire. On aperçoit cette montagne, soit qu'on regarde de la mer, soit qu'on regarde des plaines de l'intérieur; partout elle domine et commande. Toute la chaîne et ses contreforts sem-

blent les bras de ce géant. C'est de ce point culminant que sortent, dans les différentes directions, les cours d'eaux qui arrosent la Crimée.

Nous arrivâmes sur la côte, à Alousta, à onze heures du soir. Ce lieu doit être considéré comme le point central de la côte cultivée; mais il est seulement le commencement de la belle côte, car il y a une fort grande différence entre ce qui est à l'est, et ce qui existe à l'ouest d'Alousta. Cette dernière partie offre tous les genres de richesse et de beauté. De ce côté on trouve une terre profonde et fertile, des sources abondantes, des terrains schisteux, merveilleusement convenables pour la vigne, et des coteaux supérieurs couverts de belles forêts, qui elles-mêmes sont dominées par des rochers majestueux. Un grand mouvement de défrichement, de plantations de vignes et d'oliviers, est imprimé sur toute cette côte : partout on bâtit, partout on cultive; chaque jour les progrès peuvent être appréciés. Des gens riches viennent de l'intérieur de l'empire y chercher un délicieux climat, et y apportent leurs capitaux. Ce mouvement, ces progrès, sont dus au comte Woronsow, qui les hâte puissamment de deux manières. Comme gouverneur-général de la Russie méridionale, il facilite et protége les spéculations particulières : comme propriétaire, il donne des exemples que chacun s'efforce à suivre; et il a entrepris, en

faisant la chose la plus utile à son pays, la création d'une grande fortune locale, qu'il ajoutera à l'immense fortune dont il jouit déjà.

Le 15, nous nous mîmes en route pour suivre la côte méridionale. Nous nous arrêtâmes chez le général Borosdine, à Bouyouklampat. Ce général est encore un ancien gouverneur de la Crimée, un de ceux qui, les premiers, ont cherché à mettre en valeur les richesses naturelles qu'elle renferme. Son habitation est modeste, mais jolie. Son exploitation paraît bien entendue, et ses vins sont excellents : celui fait à l'imitation de notre vin de Champagne pourrait tromper les connaisseurs. Près de lui demeure son frère, dans une habitation encore plus belle. Nous nous arrêtâmes ensuite au village de Pastimil dont le nom a quelque chose d'historique. Un magnifique noyer, d'une dimension extraordinaire, décore la place du village; il appartient à trois familles. Sous l'ombrage de ce noyer,

le prince de Ligne écrivit et data une lettre adressée à Catherine, pendant son voyage en Crimée. Nous traversâmes la montagne de l'Ours, qui s'avance dans la mer, et nous arrivâmes sur le flanc occidental de la montagne, dans une belle propriété que M. Olisar a vendue à M. Potemkin, de Pétersbourg.

Nous arrivâmes à la fin du jour à Oursouff, maison de campagne très-agréablement située, qui appartenait alors au comte de Woronzow. Précédemment elle avait été la propriété du duc de Richelieu ; mais celui-ci ne l'a jamais vue. Cette propriété est un exemple de la progression rapide, et presque incroyable, de valeur des terres dans ce pays. Elle se compose de cent quarante dessétines (trois cent soixante-dix petits arpents de Paris). On l'acheta pour M. de Richelieu, en 1817, trois mille roubles (environ trois mille francs). On y a dépensé, en bâtiments et en défrichements, vingt mille francs : le comte Woronzow a gardé pour lui cent dessétines, et il a vendu la maison avec quarante dessétines, cent mille francs. Presque toutes les propriétés de la côte méridionale ont éprouvé cette augmentation de valeur, depuis quinze ans, et les derniers propriétaires ont encore fait des placements utiles.

Le lendemain, nous nous arrêtâmes à Saint-Daniel, autre propriété du comte Woronzow; c'est un modèle de bonne culture, et de défrichement bien entendu. D'admirables combinaisons des différentes espèces de vigne promettent, pour la qualité des vins, de très-bons résultats. On a construit dans cet endroit d'immenses caves, au-dessus desquelles sont de vastes celliers, et les pressoirs nécessaires à l'exploitation. Je goûtai des vins de l'année précédente, que je trouvai d'une excellente qualité, et surtout trois espèces, ceux qui imitent le bourgogne, et les vins de liqueur, qui ressemblent à l'aléatico et au muscat de Frontignan. On cultive déjà, en grand, dans ces cantons, trente-six espèces de raisins, choisies parmi les meilleures de la Bourgogne, de Bordeaux, des bords du Rhin,

de Hongrie, d'Espagne, de Portugal, de Madère; trente-quatre autres espèces ont été ajoutées aux premières, et seront cultivées avec un plus grand développement. Indépendamment de ces raisins, on a importé trente-deux espèces de raisins de table, choisies parmi celles dont le goût est le plus fin. Car là on a fait une pépinière où sont réunies presque toutes les variétés qui se trouvent dans la pépinière du Luxembourg, à Paris. Jamais on n'a entrepris la culture de la vigne plus en grand, d'une manière plus systématique, et avec des circonstances plus favorables.

L'expérience fera connaître aux cultivateurs quels sont les raisins auxquels ils doivent donner la préférence, et qui fourniront, avec une qualité suffisante, les produits les plus abondants. C'est un problème d'argent que le temps résoudra. Les résultats déjà obtenus ont démontré qu'avec les soins qu'on y consacre on récoltera des vins excellents, et de toutes les qualités. Toutes les conditions se trouvent en effet réunies : nature et variété de plants de vigne, de terrain, de climat et d'exposition. La côte méridionale de la Crimée, par ses différences d'élévation, offre toutes les espèces de sol, toutes les températures, et toutes les expositions.

On peut donc raisonnablement espérer de faire, non-seulement des vins qui ressembleront à ceux

connus ailleurs; mais encore, avec le temps, des vins qui n'existent nulle part, en mélangeant des raisins ordinairement cultivés dans des pays très-éloignés les uns des autres, et qui sont rassemblés ici dans le même canton, avec les conditions de toute nature qu'ils exigent. On parviendra ainsi à donner aux vins un bouquet et un parfum tout particuliers.

Nous nous arrêtâmes à Mikita. C'est là qu'est situé le jardin botanique de l'empereur, et que se trouvent les pépinières dont on tire les plants de vigne destinés aux expériences nouvelles; mais la culture des espèces dont j'ai parlé, déjà exécutée en grand par les particuliers, donne des résultats très-considérables. Ce jardin botanique est sous la direction de M. Hartwits, ancien officier d'artillerie, qui m'a paru un homme instruit et modeste.

Nous arrivâmes à Massandra pour dîner. C'est encore une propriété du comte Woronzow. La comtesse Woronzow, et les dames qui l'avaient accompagnée, nous y attendaient. Parmi elles se trouvait madame Podgio, fille du général Borosdine, qui allait se marier avec un prince Gagarin. La cérémonie fut célébrée dans la jolie église de Massandra, que le comte Woronzow venait de faire bâtir. C'était la première fois que je voyais bénir un mariage d'après le rite grec. La promenade autour de l'église, que le couple uni fait processionnelle-

ment, présente un beau spectacle, et ressemble à une sorte de proclamation du bonheur qu'on espère, à un triomphe du cœur. Espérances qui trop souvent ne sont qu'une vaine chimère! Jamais je n'ai assisté sans émotion à un mariage : c'est un acte dont les conséquences sont si immenses sur la destinée! Pour un homme, c'est la moitié de la vie; pour une femme, c'est l'existence tout entière.

Les environs de Massandra sont d'une fertilité extraordinaire. Ils se développent en amphithéâtre, couvert des plus beaux arbres, et d'où coulent une multitude de sources abondantes. En les consacrant à des jardins de plaisir, on ne pourrait rien voir de plus délicieux; en les transformant en champs de culture, rien ne peut devenir plus productif.

De Massandra nous allâmes à Yalta. Cette petite ville, située sur le bord de la mer, à l'embouchure du Rekaffech, offre un mouillage pour les bâtiments de commerce. Une inflexion de la côte donne un abri contre les vents d'ouest. Un môle, de quarante-cinq toises, dont la construction est commencée, et qui devait être achevée en deux ans, garantira des vents de la partie du sud. Ce sera le point de dépôt des produits, le lieu des magasins et de l'embarquement des denrées. Yalta ne peut manquer de prendre assez promptement

quelque accroissement. Ce sera une ville dans la même position qu'Oneille, dans la rivière de Gênes, et qui lui ressemblera. L'impulsion d'amélioration et de richesse est donnée par le comte Woronzow à tout ce pays, d'une manière si forte, que ce mouvement de véritable progrès ne saurait plus s'arrêter.

De Yalta, nous allâmes à Orianda, dans la ravissante maison de campagne du comte de Witt, où nous nous arrêtâmes. La charmante madame Sobenska, qui s'y trouvait, en faisait les honneurs. Je parlerai plus tard de cette habitation, en rendant compte du séjour que j'y ai fait.

Après le repas, nous continuâmes notre route et arrivâmes à Aloupka, résidence et habitation de choix du comte de Woronzow. A Aloupka, la végétation est encore plus belle que partout ailleurs : des eaux abondantes et fraiches donnent à la nature une vie extraordinaire. Le jardin, déjà fait en partie, sera délicieux. La maison occupée aujourd'hui n'est que provisoire ; une autre est commencée, sur les plus vastes dimensions. Cette superbe demeure rappellera les plus beaux châteaux

d'Angleterre, pour lesquels le style gothique est adopté. Tout y est conçu sur une vaste échelle. Ce sera le digne séjour du créateur de la Crimée, et le chef-lieu convenable d'unee grand fortune, improvisée, pour ainsi dire, sur cette côte, par une industrie et une prévoyance éclairées.

La Crimée est riche en matériaux de construction; Aloupka possède une carrière d'une espèce de marbre, tirant sur le vert, qui est susceptible de recevoir un beau poli. L'intention du comte Woronzow est d'en revêtir son château. Je l'ai engagé à en faire polir une partie d'une manière symétrique : les rayons du soleil, en frappant sur ces marbres, produiraient de grands jets de lumière qui seraient vus au loin, dans des positions déterminées. On sait que les rayons du soleil, réfléchis sur le verre, se voient à une distance de près de quarante lieues : le marbre bien poli doit produire un effet à peu près semblable; et comme la maison est élevée de quarante-huit mètres, au-dessus du niveau de la mer, on pourrait être frappé, à plus de vingt-cinq lieues en mer, de ces jets lumineux, qui indiqueraient le lieu où est placée l'habitation, longtemps avant qu'on pût l'apercevoir elle-même.

Quatre jours s'écoulèrent, pour moi remplis d'agrément, dans l'intimité de cette adorable famille. Le bâtiment provisoire que nous occupions

est entouré, des quatre côtés, de vastes et spacieux balcons. C'est là que nous passions nos soirées, dont la fin arrivait toujours trop tôt. Elles nous rappelaient nos nuits du yacht, et chacun de nous s'efforçait de mettre à contribution sa mémoire, pour apporter par ses récits son contingent de gaieté. Combien ces soirées furent agréables et douces!

Je visitai tous les environs, et vis l'établissement d'une princesse Galitzin, d'un âge avancé, qui est venue, une des premières, planter sa tente sur la côte de Crimée. Sa maison est à Konriès. Je vis aussi la maison de campagne de madame Olga-Nariskin, située à Mysore; et enfin les vastes plantations d'oliviers du comte Woronzow. Ces plantations prospèrent au delà de tout ce que l'on pouvait supposer, et promettent de très-grands produits. On calcule qu'à dix ans, la récolte d'un olivier rend vingt-cinq bouteilles d'huile; plus tard la quantité s'élève au double, et la bouteille d'huile vaut sur place, en Crimée, un rouble. Les produits des vignes sont plus extraordinaires encore. Les ceps de Bourgogne, de la qualité la plus fine, celle qui donne les meilleurs vins, rendent presque vingt pièces par arpent. C'est une terre de promission. Avant de quitter Aloupka, je plantai dans le jardin un tulipier, auquel madame Woronzow voulut bien donner mon nom, et je suis heureux de penser

qu'il me rappellera quelquefois, dans ce lieu, à la mémoire de ceux qui l'habitent : leur souvenir ne sortira jamais de mon esprit.

Le 20 juin, j'allai m'établir à Orianda, chez le comte de Witt. J'y trouvai madame Sobenska. Je l'ai déjà dit, rien n'est plus agréable que cette habitation, et ceux qui en faisaient les honneurs y ajoutaient un grand charme par leur présence. La vue est d'une vaste étendue; c'est la plus belle de toute la côte; elle embrasse tout le golfe de Yalta jusqu'à la montagne de l'Ours, qui le termine à l'est. On découvre la vallée du Rekaffech, Yalta et toute la côte de Massandra, de Nikita, et d'Oursouf. Cette propriété touche à une autre qui appartient à l'empereur, et où l'on prétend que l'empereur Alexandre voulait s'établir, pour passer les dernières années de sa vie loin des affaires. Si une maison convenable était ajoutée au très-beau jardin qui existe déjà, ce serait une retraite délicieuse. La maison du

comte de Witt est charmante, quoique modeste; on y trouve l'empreinte de l'esprit de son possesseur. Tout y est d'abord utile et bien entendu : elle offre les commodités d'une habitation qui serait déjà ancienne, et c'est à peine si sa création date de deux ans. Le jardin est destiné à devenir superbe, et les parties livrées à l'exploitation donnent, dès ce moment, de grands produits. La maison est heureusement située : une coupure, dans la pente de la montagne, forme une petite plaine qui a servi à l'asseoir. Elle est, tout à la fois, au sommet d'un bel amphithéâtre à deux cent quatre-vingt-dix mètres au-dessus de la mer; de niveau avec la grande route qui longe toute la côte; et au pied d'un rocher dont la base est entourée de beaux arbres, et le sommet présente des aiguilles sèches, vives, et pointues, qui rappellent ce que les Alpes ont de plus sévère. Ce lieu est tout ensemble riant, majestueux, et pitorresque. L'aiguille la moins élevée, et la plus rapprochée de l'habitation, est à trois cent cent soixante-dix-sept mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le comte de Witt réunit chez lui toute la société de la côte, et il me donna une fête charmante. Après une promenade et une station dans le bois, prolongées sous différents prétextes, une superbe illumination, en lanternes de couleurs, parut inopinément sur tous les pics voisins; elle faisait ressortir

ce que la nature offrait de plus remarquable dans ses formes ; et, peu après, un feu d'artifice, tiré de ces diverses sommités, remplaça l'illumination. Personne n'étant averti, tout parut comme improvisé, et l'effet, très-beau en lui-même, fut encore augmenté par la surprise. Les préparatifs avaient été faits à Odessa, et tout apporté en secret sur le bâtiment qui nous avait conduits. Rien ne peut rendre la manière aimable, empressée et amicale dont je fus reçu à Orianda, et je m'en souviendrai toujours.

Le 24 au matin, nous arrivâmes à Soudac, et nous jetâmes l'ancre dans une rade foraine. Un ancien fort génois occupe un rocher élevé. Ce n'est plus la belle côte méridionale; celle-ci est aride et desséchée : c'est la désolation de la nature. Cependant la vallée est verte et cultivée. Tour à tour elle se rétrécit et s'élargit, de manière que ce sont plusieurs bassins qui se produisent successivement aux yeux. Cette vallée n'a jamais cessé d'être cultivée en vigne, et le vin de Soudac est en réputation depuis longtemps. Chacun peut déposer ses vins, moyennant une faible rétribution, dans une cave immense, creusée dans une espèce de tuf, qui se soutient sans voûte maçonnée ni piliers. Un vignoble considérable, qui appartenait autrefois à M. Amanton, de Dijon, et qui appartient aujourd'hui

à un autre de mes compatriotes, M. Laussoi, est en culture pour son compte. Une demoiselle, née à Nuits en Bourgogne, M[lle] Jaquemart, personne de courage et de capacité, est à la tête de l'administration de cette propriété. Cette dame, encore jeune, et qui a joui d'une grande beauté, venait d'être la victime d'un crime affreux. On dit qu'elle avait inspiré une grande passion à un jeune Grec. Le dédain qu'elle lui témoigna le rendit furieux, et l'ayant rencontrée seule, il attenta à sa vie. Elle avait échappé à la mort comme par miracle, et les nombreuses blessures qu'elle avait reçues n'avaient heureusement pas laissé de traces sur sa figure. Une propriété de même nature, appartenant à l'empereur, existe près de Soudac, et donne des vins que les connaisseurs pourraient confondre avec les meilleurs de la Bourgogne. On ne comprend guère de quelle utilité était, pour les Génois, cette colonie, dont tous les produits sont semblables à ceux de la rivière de Gênes, et qui n'a pas de mouillage sûr. Nous remontâmes à bord et continuâmes notre navigation.

Le 25 au matin, nous étions devant l'ancienne Théodosie, connue plus tard sous le nom de Caffa. C'est une des plus anciennes villes de la Crimée. Fondée par une colonie de Grecs Ioniens, elle reçut le nom de Théodosie, de celui de la femme de Leucon, roi du Bosphore, qui s'en empara après un long siége. Ce prince, dont l'histoire parle avec éloges, fit fleurir l'agriculture dans ses États, et facilita les exportations, en accordant au port de cette ville une franchise entière, avec dispense de tous droits à l'entrée et à la sortie. Il sauva Athènes d'une grande famine, en lui envoyant deux cent mille medimnes attiques de froment, ce qui lui valut, à lui et à ses descendants, le droit de cité dans cette ville.

Sous le Bas-Empire, les Génois vinrent s'établir

à Théodosie, et achetèrent son territoire aux khans de Crimée. Elle devint alors le siége d'un grand commerce, qui s'étendait jusqu'à l'Inde, par la mer Caspienne et Astrakan. Elle acquit ainsi de grandes richesses et une grande importance. Les ruines qui restent, le développement de son enceinte, facile à reconnaître, donnent lieu de penser que jamais sa population n'a excédé cent mille habitants. Elle jouissait cependant d'un si vif éclat, que le pape Clément VI crut convenable de faire prêcher une croisade pour la protéger contre les Turcs. Elle passa en leur pouvoir trente ans après la prise de Constantinople. Mahomet II en fit la conquête en 1475.

On dit qu'autrefois les environs de la ville étaient riches, fertiles, et ornés; aujourd'hui ils sont tristes et dépouillés d'arbres. Cependant les montagnes qui l'entourent pourraient, avec des soins, recevoir tous les genres de cultures. Un lazaret vient d'y être établi, où tout est parfaitement ordonné. Les soins de la santé publique, et les dispositions pour empêcher le retour du fléau qui a désolé la Crimée, il y a peu d'années, occupent beaucoup le comte Woronzow.

La population de Théodosie est aujourd'hui de sept à huit mille âmes : c'est une des villes les plus considérables de la Crimée et un lieu de commerce et d'exportation pour les produits de la presqu'île;

mais les circontances naturelles ne lui sont pas assez favorables pour que jamais cette ville puisse acquérir une grande importance. Une route praticable aux voitures conduit à Simphéropol.

Je trouvai à Théodosie un Français, né à Marseille, M. Clary, qui, sans aucuns capitaux, et par sa seule industrie, a élevé une filature de coton qui prospère; il a trouvé toutes ses ressources en lui-même, bien que proche parent d'un des plus riches négociants de l'Europe, et d'une reine placée sur un trône! Nous nous embarquâmes le soir, et nous restâmes à l'ancre une partie de la nuit, pour jouir du spectacle des illuminations, et d'un feu d'artifice qui fut tiré de la ville. Le 26, nous arrivâmes à Kertch.

Kertch est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Panticapée, ville qui fut occupée par Mithridate. C'est là que cet illustre ennemi de Rome termina sa carrière et sa vie. Le pays au milieu duquel elle est située formait l'ancien royaume du Bosphore. Toute la vaste plaine qui l'entoure est couverte de *tumulus* dont le nombre est immense. C'était le séjour habituel de ces anciennes tribus scythes qui firent trembler les Romains. Chaque *tumulus* renferme un tombeau; mais ces tombeaux étaient sans doute ceux des chefs et des personnages marquants, car on reconnaît d'autres lieux qui servaient de sépulture à la multitude. On peut juger

par leur nombre de la population considérable qui habitait cette contrée, et de l'espace de temps qu'elle y a résidé. Des fouilles sont faites constamment et ont quelquefois amené des découvertes précieuses pour les antiquaires.

Il y a peu d'années que l'on trouva dans un tombeau une couronne, et tous les autres ornements royaux, en or massif. Tout ici rappelle encore Mithridate et porte son nom : on croirait qu'il vient de cesser de vivre. La grandeur des actions laisse des souvenirs ineffaçables : le succès n'est pas toujours nécessaire pour briller aux yeux de la postérité ; il suffit d'avoir défendu une cause juste, et d'y avoir mis du courage et de la persévérance. Mithridate a combattu toute sa vie pour résister à l'oppression des Romains : champion des peuples asservis, il voulait être leur vengeur ; il a péri au milieu de ses travaux : l'opinion des peuples et leur reconnaissance ont consacré sa mémoire, et ont environné son nom de gloire et d'éclat.

Kertch est le chef-lieu d'un arrondissement, qui forme un gouvernement particulier, connu sous le nom de Kertch-Jenikale. Naguère encore Kertch était un lieu désert ; aujourd'hui c'est une ville prospère, dont l'accroissement est rapide, et elle acquerra promptement de l'importance, par les avantages que le commerce lui assure.

L'exportation des grains qui se récoltent sur les bords du Don, et au nord de la mer d'Azoff, se se faisait autrefois par Taganrog. Des circonstances naturelles apportaient un obstacle insurmontable à ce que cette exportation eût quelque activité. Les bas-fonds de la mer d'Azoff, et les vents violents et fréquents qui y règnent, n'en permettent la navigation que pendant un petit nombre de mois, aux bâtiments d'un fort tonnage. Si, à cette considération, on ajoute celle des lenteurs qui résultaient des mesures sanitaires prises sur toute la côte de la mer d'Azoff, on comprendra qu'un bâtiment venant du midi de l'Europe, pour chercher du blé dans ces parages, ne pouvait faire qu'un seul chargement dans une année; ce qui augmentait beaucoup les frais du transport, et par conséquent diminuait les bénéfices de ce commerce.

Le comte Woronzow, à l'esprit duquel rien de ce qui est utile n'échappe, a conçu la double pensée de rendre possible et habituelle, pendant toute l'année, la navigation de la mer d'Azoff, et de rendre également possible aux bâtiments français, italiens, ou grecs, de venir recevoir constamment leur chargement. A cet effet, il a soumis toute la mer d'Azoff aux mesures sanitaires. Un bâtiment qui vient de Constantinople n'est plus reçu dans cette mer qu'après avoir fait sa quarantaine à Kertch, où il y a une rade spacieuse et

parfaitement sûre. Les plus forts bâtiments du commerce peuvent y mouiller, et l'on a établi, sur la plus vaste échelle, un lazaret et de très-grands magasins, qui suffiront à tous les besoins du commerce.

Il résulte de ces dispositions deux choses : d'abord la surveillance sanitaire, exercée sur un seul point, étant beaucoup plus facile que lorsqu'elle s'étendait à une côte d'un développement considérable, le continent sera mieux garanti des dangers de la peste ; ensuite, la navigation de la mer d'Azoff étant réservée aux bâtiments qui lui appartiennent, et ces bâtiments étant petits, ils pourront apporter leur chargement à Kertch dans presque toutes les saisons. En outre, comme la navigation de la mer Noire est bonne pendant toute l'année, et que les bâtiments peuvent aborder constamment à Kertch, les dépôts qui y sont établis pourront toujours pourvoir à leurs chargements.

Cette disposition a changé toutes les relations commerciales de ce pays ; elle favorise la liberté et la facilité des communications, et prépare ainsi le développement d'un grand commerce.

Indépendamment du commerce d'entrepôt que Kertch est appelée à faire, d'autres objets d'un produit local y sont déjà mis en valeur. La pêche maritime offre de grands avantages ; chaque année elle produit deux millions de harengs et une énorme

quantité d'esturgeons. Ces poissons, après avoir été salés à la manière hollandaise, sont exportés, soit dans l'intérieur de l'empire, soit à l'extérieur. Deux millions de pouds de sel (1) de la plus grande pureté, tirés des lacs d'Apout et de Tcheruff, vont servir à la consommation de la Russie méridionale. De très-belles carrières donnent des pierres magnifiques, qui sont encore exportées dans différents lieux. Kertch est donc destinée à devenir une ville importante. Pour favoriser son accroissement, on a fait un gouvernement particulier de cet arrondissement: l'autorité a voulu s'associer, par une protection immédiate, aux créations du commerce, et jusqu'à présent le succès a répondu à toutes les espérances.

Le mouvement du commerce et de la navigation s'est élevé à un tel point, que chaque année il arrive à Kertch jusqu'à quatre cents bâtiments qui viennent y opérer leur chargement, ou se rendent dans la mer d'Azoff, et que le nombre de ceux faisant le cabotage est de cinq à six cents.

Kertch, qui était un misérable village il y a quinze ans, est aujourd'hui une jolie ville de trois mille âmes. Les constructions sont élégantes et belles : on voit que ce n'est pas une population qui se réunit pour pourvoir à ses besoins, mais une popu-

(1) Un poud équivaut à trente-deux livres, poids de marc, de France.

lation civilisée et riche, qui se livre à des spéculations. On reconnaît tout de suite dans quel esprit et dans quel but les maisons se bâtissent. Des étrangers qui ont compris l'avenir de cette ville, sont venus s'associer à sa prospérité future, et y ont apporté leurs capitaux et leur industrie. Parmi eux, un assez grand nombre de Ragusais qui, ne trouvant plus, dans les conditions actuelles de leur patrie, les éléments de richesse que son indépendance et son pavillon lui donnaient autrefois, y sont venus chercher fortune. Le plan de la ville, arrêté d'avance, assure une bonne distribution, et l'on peut juger dès à présent de ce que le temps réserve à cette ville naissante. Les plaines qui l'environnent ressemblent à toutes celles de Crimée : elles sont tristes, uniformes, sèches, privées d'arbres; leur uniformité n'est modifiée que par le grand nombre de *tumulus* qui les couvrent. Mais la terre est fertile, et il ne faut que des bras pour la rendre productive. On prétend, et l'on m'a renouvelé l'assurance, que dans les années favorables les champs rendent quinze, vingt et jusqu'à vingt-cinq pour un, de la semence, en seigle et en froment.

La réception qu'on me fit à Kertch fut celle que j'avais trouvée partout : mêmes soins empressés et mêmes égards délicats. Le prince géorgien Chechezdalise, qui en est gouverneur, avait disposé une fête charmante dans un emplacement choisi à

mi-côte de la colline qui porte le nom de Siége de-Mithridate. Un cirque en verdure était orné de pavillons, qui en faisaient les limites et en formaient la couverture. Il était décoré de trophées d'armes et de drapeaux, et, dans le principal trophée, figurait le drapeau de Malte. On sait que l'empereur Napoléon l'a placé dans mes armes, comme souvenir de ma conduite lors de la prise de cette ville, qui motiva mon élévation au grade de général de brigade. Un bal fut donné dans ce local, où quatre-vingts femmes, dont au moins vingt-cinq étaient remarquables par leurs charmes, se trouvaient réunies. On chanta une cantate russe, composée pour la circonstance; des vers italiens furent déclamés, et l'on exécuta une danse de Raguse à laquelle, dans cette ville, on a donné mon nom. Enfin, il n'y eut rien d'oublié, aucune attention ne fut omise pour me rendre cette fête agréable. Parmi les plaisirs qu'on nous offrit, je fus surtout sensible à la musique cosaque, dont les chants plaintifs et mélancoliques, remplis d'une délicieuse mélodie, étaient exécutés par les plus excellentes voix.

Le lendemain on fit dans les *tumulus* des fouilles, qui ne produisirent que des vases, et d'autres objets de peu de valeur. Je pris, comme souvenir, des armatures de flèches scythes, qui avaient été déposées dans un de ces tombeaux. Je visitai aussi

un musée où l'on rassemble les objets d'art les plus précieux que les fouilles procurent. Il s'y trouve un nombre assez considérable de pierres gravées, de fragments de statues en marbre, d'urnes, de vases, de monnaies, et de bijoux de femme en or. On y voit aussi deux superbes sarcophages en marbre, d'une belle sculpture, et qui rappellent la meilleure époque des beaux-arts.

Kertch, colonie naissante, est pourvue de tout ce qui peut la faire prospérer. Dans une école remarquablement bien organisée, on enseigne à la jeunesse les principes élémentaires des sciences, ainsi que les langues russe, grecque, italienne et française. C'est ainsi que partout, dans la Russie méridionale, on retrouve les efforts constants du gouvernement pour le développements des facultés intellectuelles de la population.

Le 28, nous fîmes une excursion dans l'île de Taman. En y débarquant, nous entrions en Asie, car, de ce côté, c'est le Bosphore qui sépare l'Europe de cette autre partie du monde. L'île de Taman est baignée par le Bosphore, la mer Noire, la mer d'Azoff et le Couban, qui se jette dans la mer Noire, après avoir servi de frontière à la partie septentrionale de la Circassie. Cette île est riche en pâturages : elle est peu cultivée, faute d'habitants; mais ses terres sont très-fertiles. Elle est possédée par des Cosaques, dits de la mer Noire.

Ces Cosaques font partie d'une colonie, tirée des Cosaques du Dnieper et du Bug, que Catherine II envoya pour garder et défendre toute la frontière, depuis les sources du Couban, jusqu'à son embouchure. La colonie prospère; sa population est con-

sidérable aujourd'hui, et elle suffit à la tache qui lui a été imposée.

Toute la sécurité du pays repose sur sa surveillance. Ces Circassiens sont constamment en hostilité avec la Russie, et jusqu'à présent on n'a pu les soumettre. Ils occupent les sommités du Caucase et son versant septentrional. Placés dans les montagnes les plus âpres et les plus escarpées, ils s'y trouvent comme dans une forteresse; mais leur domination s'étend à des régions plus basses et plus riches, et jusqu'au Couban. Dans la partie du versant septentrional qui regarde la mer Caspienne, la limite de leur frontière suit la rive droite du Terche, et l'intervalle qui sépare les deux rivières est occupé et gardé par d'autres Cosaques, connus sous le nom de Cosaques de la Ligne. Au midi, et au delà du Caucase, se trouve la Géorgie, pays parfaitement soumis aujourd'hui.

Il est extraordinaire qu'avec les troupes dont on pourrait disposer, et avec l'accumulation qui peut en être faite momentanément, on ne soit pas encore parvenu à réduire et à tenir dans la soumission les peuplades circassiennes, barbares à demi sauvages. Autrefois les Turcs les entretenaient dans leur rébellion et les assistaient dans leurs besoins. Possesseurs des forteresses d'Azappa, de Mamai et de Poti, qui, situées sur le bord de la mer, favorisaient leurs rapports et leur commerce, ils don-

naient des munitions de guerre, en échange des esclaves qu'ils tiraient de ce pays. Une influence hostile contre les Russes, sans cesse exercée de la part du grand-seigneur, avait pour résultat de maintenir les Circassiens dans l'habitude et le goût de l'indépendance. Mais aujourd'hui que ces populations sont complétement isolées, que de toute part l'empire russe les enveloppe; aujourd'hui que, privées de secours extérieurs, elles sont réduites aux faibles moyens qu'elles peuvent créer elles-mêmes, on a peine à concevoir que leur soumission ne soit pas complète; qu'il faille toujours être sur ses gardes pour les empêcher de sortir de leurs limites et de ravager les pays qui les environnent. Il me semble qu'il y aurait un système à adopter pour arriver à les soumettre, et que quelques mois, ou à peine une année, devraient suffire pour y parvenir.

L'île de Taman est riche en bons chevaux, et ils sont si abondants qu'ils ont peu de valeur. Le comte de Witt en acheta un des meilleurs, tout équipé, pour deux cents francs. Des bords du Couban, on voit parfaitement le Caucase et ses cimes couvertes de neiges éternelles. Cette chaîne de montagnes est majestueuse, et rappelle complétement nos Alpes de Suisse. Nous déjeunâmes chez la veuve d'un colonel cosaque, qui nous reçut de son mieux, et avec cette simplicité des premiers

âges de la société. Son fils, officier de Cosaques, et quelques-uns de ses camarades, se livrèrent à des exercices d'équitation où ils déployèrent une agilité extraordinaire.

En général tous les Cosaques de cette frontière sont très-adroits. La petite guerre qu'ils font constamment avec les Circassiens, les expéditions qu'ils exécutent pour enlever les bestiaux de l'ennemi, et la surveillance constante que la conservation des leurs exige, leur donnent une grande sagacité et beaucoup de hardiesse. C'est l'exercice continuel de leurs facultés intellectuelles et physiques, pendant toute la vie, qui les rend si admirables pour le métier de troupe légère. Ce n'est pas l'organisation, c'est la nature qui fait les Cosaques, ce sont les conditions politiques et sociales dans lesquelles ils sont placés. Mais c'est des Cosaques de la frontière que je parle, et la première guerre montrera combien ils sont supérieurs aux Cosaques du Don, qui, placés aujourd'hui dans l'intérieur, vivent dans une pleine paix, et sans les sollicitudes et l'éducation résultant de la guerre de frontières. Dès lors ils rentrent dans la classe de toutes les autres troupes, bien que soumis à des circonstances particulières d'organisation.

Après avoir fait cette petite excursion en Asie, bu des eaux du Couban, et contemplé le Caucase majestueux, nous revînmes dans la rade de Kerthc,

où je devais prendre congé des dames, et partir pour entreprendre, avec le comte de Woronzow, une autre excursion dans la mer d'Azoff, et dans les colonies civiles, situées plus au nord.

Le 28 juin, dans l'après-midi, nous nous embarquâmes sur un bâtiment à vapeur. Avant la nuit, nous avions déjà passé le détroit du Bosphore, et laissé derrière nous Jenikale et le Phare. Une navigation de trente-six heures nous amena à la côte septentrionale. Nous débarquâmes à Brégenski. Ce point, choisi par le comte de Woronzow pour construire un port, est favorable; il correspond au centre du pays, qui produit beaucoup de grains, dont il est nécessaire de faciliter l'exportation. Il y a un bon fond; le mouillage est couvert par des bancs, et par une pointe de terre qui s'avance dans la mer. Jusqu'à présent le port de cette côte, le point d'embarquement le plus habituel, était Taganrog; mais cette ville est près de l'embouchure du Don, et les atterrissements du fleuve ont ôté à la mer sa

profondeur, jusqu'à une assez grande distance de la côte. Des bâtiments d'un tirant d'eau assez médiocre ne peuvent pas approcher du rivage plus de deux verstes, et il faut que des chariots aillent leur porter les objets de chargement, en traversant tout cet espace, couvert par les eaux de la mer. On conçoit qu'une localité semblable n'est pas compatible avec un commerce actif.

Brégenski rassemblera presque tous les bâtiments caboteurs de la côte, et pourra aussi recevoir des bâtiments venant des autres pays. La faible population de deux mille âmes qui s'y trouve aujourd'hui, s'augmentera facilement aux dépens de Taganrog, et au moyen des étrangers qui s'y fixeront. Enfin l'établissement de ce port complétera tout le système commercial de cette partie de la Russie méridionale.

Nous assistâmes à la bénédiction des travaux. Le comte Woronzow arrêta le tracé de ceux qui doivent s'exécuter, et, d'après son ordre, la principale rue a reçu mon nom. Nous nous arrêtâmes chez un négociant, qui vient de quitter l'intérieur de la Russie pour s'établir à Brégenski, attiré par les avantages que promettent les localités et les travaux entrepris : il nous traita avec magnificence, et nous fit boire des vins étrangers parfaits, entre autres de très-bon vin de Champagne. Un particulier riche, d'une ville de France, aurait difficilement fait aussi bien ; mais certainement il n'aurait

pas fait mieux. C'est une chose très-digne de remarque, que le point auquel les usages, le goût, les bonnes manières et les habitudes de l'occident et du centre de l'Europe sont arrivés dans ces pays naissants et éloignés.

A peu de distance de cette côte, il existe une colonie, établie depuis peu, sous le nom de Cosaques de la mer d'Azoff. Ce sont les mêmes qui habitaient les bords et les îles du Danube, et qui transportèrent l'empereur Nicolas sur la rive droite du fleuve, au début de la guerre dernière. Il se confia franchement à leur fidélité, et n'eut pas lieu de s'en repentir. Cette population se compose de trente mille âmes environ ; elle fut amenée dans ce pays, et y reçut des terres qu'elle cultive aujourd'hui. Elle a besoin encore de quelques années pour être convenablement réglée et soumise aux lois de la discipline ; mais on assure que les progrès qu'elle fait sont sensibles. Comme elle n'était pas sur la route que je suivais, je ne l'ai pas visitée.

Une tribu de Tartares nogais, descendants des compagnons de Gengiskan, et formant une population de trente-quatre mille âmes, était établie, de temps immémorial, dans les steppes des environs d'Astrakan. Catherine après avoir fait la conquête de la Crimée, les fit venir sur les bords de la mer d'Azoff, pour donner quelque apparence de

vie aux déserts qu'elle venait d'acquérir. Ils y apportèrent leurs mœurs, leur manière de vivre, et leurs usages. Riches en bétail, et surtout en chevaux, ils étaient et restèrent longtemps pasteurs.

Il y a environ trente ans qu'un émigré français, le comte de Maison, offrit à l'empereur Alexandre de s'occuper à changer les mœurs de ces Tartares. Sa proposition fut acceptée: il s'établit au milieu d'eux, et se livra tout entier aux soins nécessaires pour atteindre ce but. Il existe des hommes que frappe une idée d'intérêt public : mettant leur gloire à la réaliser, ils achètent le succès par le sacrifice du bien-être de toute leur vie. Tel fut M. de Maison, et il a obtenu un résultat conforme à ses vœux. Toute cette population, quoique encore très-misérable, changea cependant de mœurs, dans les bases fondamentales de son existence. Aujourd'hui elle se livre aux travaux agricoles, et vit de sa culture; mais elle n'a pas renoncé à ses goûts anciens, et le lait de jument fait toujours partie de sa nourriture habituelle. Le nombre de ses chevaux est très-considérable.

Ces Tartares passent pour de bonnes gens, de mœurs douces; bien que très-enclins au vol, surtout au vol de chevaux. Quoique cette disposition à la rapine soit dans leur nature, ils gardent fidèlement les dépôts qui leur sont confiés. On peut dire qu'ils sont placés au premier échelon de l'ordre

social sédentaire, qui succède à la vie nomade. Leurs traits rappellent leur origine : ils ont le caractère mongol et chinois, et tous les individus se ressemblent d'une manière étonnante. Leur physionomie, riante et fine, n'a rien de désagréable.

Leurs maisons ne sont que de très-bonnes cabanes, et cependant je connais telle partie de l'Europe où les paysans sont moins bien logés. Aucune plantation ne décore encore leurs villages.

Le comte de Maison se plaça au milieu de cette colonie, dans un lieu qui fut appelé Nogaïsk, du nom du peuple qu'il avait sous sa direction. Il fit construire une maison vaste, et planter environ soixante arpents de terrain, où les arbres viennent parfaitement. Ce bois, placé au milieu de plaines étendues, entièrement dépouillées, offre un coup d'œil agréable. C'est à Nogaïsk que nous couchâmes. Tout le pays que l'on traverse depuis la mer est d'une fertilité admirable ; la végétation est pleine de richesse et de vigueur. Dans les parties cultivées, les récoltes sont belles ; là, où la nature est abandonnée à elle-même, il y a de riches pâturages, dont l'herbe, dans une grande partie, est assez élevée pour être fauchée.

Cette population, par sa physionomie, sa manière de s'habiller, et le genre d'ornements que les femmes adoptent pour s'embellir, présente le contraste le plus grand avec les mœurs et les usages de l'Eu-

rope. Une grande élégance, chez les femmes, est de porter un anneau dans la narine gauche, qui est percée à cet effet.

En voyageant dans cette partie de la Russie, on trouve à quelques lieues de distance des contrastes qui rappellent tour à tour les barbares du Thibet, et les peuples les plus industrieux et les plus civilisés du centre de l'Europe. Dans une seule journée, on croirait, par les disparates qui frappent les yeux, avoir franchi un espace de quelques mille lieues. Rien de plus curieux, par exemple, que le contraste qui existe entre les Nogais et leurs voisins, les Mennonistes. En partant de Nogaïsk, c'est chez ceux-ci que nous nous rendîmes.

Les Mennonistes forment une secte religieuse, dont les membres vivent, pour la plupart, sur les bords de la Vistule. Ils sont Allemands d'origine, et ont quelque analogie avec les Quakers. Ils ont horreur de répandre le sang, et à ce titre ils ne peuvent pas être soldats. Ils poussent ce principe si loin qu'ils ne croient pas la défense permise. Mais ce principe est, chez eux, sans danger dans l'application, parce que les mœurs y sont douces, pacifiques, et retracent véritablement l'image de l'âge d'or. Il y a trente et quelques années qu'un assez grand nombre de familles de cette secte demanda à l'empereur de Russie des propriétés dans ces steppes, qu'ils se chargeraient de fertiliser.

En Russie, la tolérance existe pour tous les cultes et pour toutes les religions. Elle n'est pas seulement, pour le gouvernement, de principe et d'axiome, mais d'une pratique effective et réelle ; de plus, quand des priviléges ont été concédés, quand des droits ont été accordés, on les respecte, et on en laisse jouir paisiblement ceux qui en ont été investis.

Les Mennonistes furent reçus aux conditions qu'ils avaient demandées, et vinrent s'établir dans ces pays déserts. On donna à chaque famille soixante-cinq dessétines de terre en propriété, et des pâturages en proportion. On leur fournit les bois nécessaires pour construire leurs maisons, à la charge de remboursement dans un temps donné, et l'on exigea seulement que chaque famille, pour jouir de cette concession, arrivât avec un capital de douze à quinze cents roubles. Dix-sept cents familles acceptèrent ces conditions. Elles furent réparties en quarante-un villages, et se livrèrent à leur industrie. Aujourd'hui ces villages rappellent les plus belles parties de la Souabe, de la Bavière et de l'Autriche. Ils sont composés de jolies maisons, avec des jardins, et ornés de plantations. Les habitants possèdent un magnifique bétail : ils jouissent tous d'un bien-être évident et d'une véritable aisance ; plusieurs même ont acquis de grandes richesses. J'en citerai un exemple frappant et presque incroyable.

Un Mennoniste, nommé Cornis, ancien marin du port de Dantzig, et qui avait voyagé dans l'Inde, fut du nombre des premiers qui vinrent s'établir dans ce pays. Sa femme et trois garçons composaient sa famille. Le capital qu'il apportait ne dépassait pas mille roubles. Le gouvernement lui donna, comme à tous les autres colons, soixante-cinq dessétines de terre en propriété, et lui avança les bois nécessaires à la construction de sa maison. Il cultiva avec succès, vécut dans un état prospère, et huit ans après, courbé sous le poids des années, il divisa sa fortune entre ses enfants, qui eurent chacun quatre mille roubles, en y comprenant la valeur des terres. L'un de ses fils, chez lequel j'ai logé, et qui est devenu l'homme le plus considérable de ces colonies, n'ayant pas reçu des terres, fit valoir, par un petit commerce de beurre, les quatre mille roubles qui lui échurent en partage. Ce commerce dura trois ans, et au bout de ce temps, son capital s'élevait à sept mille roubles.

Alors il acheta des terres et deux cent cinquante brebis d'une race médiocre; plus tard il se procura des béliers choisis : son troupeau s'améliora et s'accrut. Il loua des terres, puis acheta. Il proportionna sa culture aux besoins de sa famille et de son économie; mais il ne s'occupa jamais de produire du grain pour le vendre. Toute sa

spéculation porta uniquement sur les bestiaux.

Aujourd'hui il possède sept mille bêtes à laine fine, quatre-vingts vaches, cent vingt-cinq juments poulinières, trois mille cinq cents dessétines de terre, qu'il a achetées et payées, et quatre mille qu'il loue, à la vérité bon marché, à raison de quinze copecks chacune. Il a des établissements complets et bien tenus : il a créé des pépinières, fait de grandes plantations. Une de ses bergeries, que j'ai visitée, forme avec d'autres bâtiments un grand ensemble, et tout y est dans de belles proportions. Un grenier à foin existe dans toute son étendue ; elle contient deux mille quatre cents bêtes, et ne lui a coûté que trois mille deux cents roubles. Son troupeau lui rapporte chaque année plus de cinquante mille roubles, le haras dix mille, et les chevaux se vendent de deux cents à deux cent cinquante roubles. Quel admirable et prodigieux résultat (1) !

(1) Voici les renseignements que Cornis m'a donnés sur la spéculation des troupeaux dans ces steppes. Sur mille dessétines, sept cents doivent être consacrées au pâturage, trois cents réservées pour être fauchées. Le blé froment, sans engrais, mais en laissant reposer les terres à des époques déterminées, rend douze pour un : l'avoine et l'orge à proportion. La meilleure récolte est la troisième après le défrichement. Le trèfle ne réussit pas, et la luzerne ne réussit que médiocrement.

On ne saurait se lasser d'admirer ces colonies, où tout ce que l'imagination peut concevoir de bon ordre, de bien-être et de vertus, frappe les yeux de l'observateur. On aura une idée de la justice qui y règne, et des mœurs et de l'esprit de cette population, quand on saura que depuis trente-six ans, dans cette colonie composée de dix-sept cents familles, il n'y a pas eu un seul procès! Cela est à peine croyable; mais Cornis d'abord, et d'autres Mennonistes après lui, me l'ont assuré. Ils n'ont point de ministres de leur religion; ils sont très-pieux, et se réunissent fréquemment pour prier. Le voisinage des Mennonistes doit influer d'une manière salutaire sur la civilisation des Nogais. Ceux-ci commencent à être frappés de la différence qui existe entre leur pays et celui de leurs voisins, et, peu avant mon passage, des Nogais étaient venus demander à Cornis un plan de reconstruction pour leur village.

Le 1er juillet, je quittai ces colonies, en emportant un profond sentiment de respect et d'admiration. Nous entrâmes sur le territoire des Duchoborgs, population singulière, qui présente un grand contraste avec celle que nous venions de voir.

Les Duchoborgs forment une secte qui ne professe aucun culte déterminé. Ils ne font que réciter des prières, selon que chacun les a apprises ou composées. Ils n'ont point de prêtres, et se rassemblent,

à des jours indiqués, pour prier Dieu en commun. Dans ces réunions les sexes sont confondus : on prétend qu'après les prières il se passe de grands désordres, et qu'en cela les Duchoborgs pensent suivre des inspirations célestes. Ils disent que la Divinité réside essentiellement en eux et leur fait connaître ses volontés, quand elle les appelle à confondre leurs âmes, et leur indique leurs choix. Ils ont foi aux traditions, mais non aux choses écrites: ils croient à la transmission des âmes et supposent qu'après la mort les âmes des bons iront aux bons, et celles des méchants aux méchants. Ils n'apprennent ni à lire ni à écrire.

Les Duchoborgs viennent de différents endroits de la Russie, et particulièrement du gouvernement d'Arkangel, de la Finlande et d'Astrakan. On les exilait autrefois en Sibérie pour les empêcher de faire des prosélytes : l'empereur Alexandre renonça à ces mesures, qui lui parurent trop sévères; mais pour empêcher le mal de s'augmenter, il les envoya peupler les steppes, et en fit une seule population. Chose remarquable! c'est qu'une société établie sur de pareilles bases n'est pas trop mal réglée, que les terres sont assez bien cultivées : les villages ne présentent le spectacle d'aucun désordre qui trouble la paix publique, et l'impôt est exactement payé. Plusieurs membres de cette secte l'ont abandonnée, pour revenir à un culte régulier; quarante familles

sont retournées à la religion grecque. Au surplus, toute cette population ne dépasse pas quatre mille âmes de deux sexes.

Une autre secte singulière, qui lui ressemble, nommée Malakas, habite dans le voisinage ; mais elle ne se compose que de huit cents individus.

Le soir du 1er juillet, nous allâmes coucher à un magnifique établissement de bergerie, appartenant au prince d'Anhalt. Il y a cinq ans seulement qu'il a été commencé, et dans peu il sera arrivé à la perfection. L'empereur a concédé au prince d'Anhalt une surface de steppes de cinquante-quatre mille dessétines. Son intention est d'y entretenir quarante mille bêtes : il en existe déjà vingt-quatre mille. Les étables m'ont paru avoir été bâties à trop grands frais; on n'y trouve pas autant d'intelligence qu'on pourrait le désirer : ce ne sont pas des établissements comme ceux du mennoniste Cornis.

Les bêtes sont belles, sans être remarquables; le pâturage est si bon par lui-même qu'il dispense de donner du grain aux brebis. L'administrateur m'a dit qu'il trouvait avantageux de restreindre beaucoup la culture, attendu le bas prix des grains. En temps ordinaire, on a un quintal de farine de seigle, poids de marc, pour vingt-quatre sous de France. Dans l'hiver de 1833 à 1834, les bêtes ont vécu presque toujours au pâturage, et celles qui

sont restées le plus longtemps à l'étable n'y ont été que onze jours. Aucun lieu, dans l'occident et le nord de l'Europe, n'offre de circonstances aussi avantageuses à ce genre de spéculation.

J'ajouterai à ces détails quelques renseignements que je me suis procurés plus tard sur ce genre d'industrie, qui est une chose si importante pour cette partie de la Russie. Ils m'ont été donnés par M. Koulikoski, maréchal de la noblesse dans le district du Pérécope, lorsque je le vis à Kramoi, dans le voisinage de qui il a des possessions étendues et de grands troupeaux.

M. Koulikoski calcule qu'il faut quatre hommes pour mille bêtes à laine, si l'on veut qu'elles soient bien soignées. Le salaire de ces hommes est de quatre-vingts roubles par an, plus deux tchetwerts de froment et un de farine de seigle, et quelques légères gratifications. Il faut six pouds de fourrage, pour l'hiver, par bête. Une dessétine rend souvent trois cents pouds de fourrage fauché; mais on peut compter toujours avec certitude sur la moitié. On ne donne jamais de grain aux brebis, seulement un peu aux agneaux, au sevrage. On doit calculer que l'établissement pour nourrir trois mille bêtes, et loger les hommes nécessaires à les conduire et à les soigner, exige une somme de quatre mille roubles. M. Koulikoski pense qu'il est plus avantageux d'acheter les grains nécessaires à la consom-

mation que de les récolter. Une bête par dessétine est la proportion convenable pour determiner la force du troupeau.

Le 2 juillet, nous partîmes des bergeries du prince d'Anhalt, pour nous rendre à Pérécope, et rentrer en Crimée.

Une ancienne ligne traverse l'isthme dans toute sa largeur, et aboutit à l'ouest à la mer Noire, et à l'est à des lagunes que l'on nomme la mer Pourrie et qui communiquent avec la mer d'Azoff. Cette ligne se compose d'un fossé profond, dont les terres, rejetées du côté de la péninsule, forment une espèce de rempart, mais qui semble n'avoir jamais été réglé. Au milieu, à égale distance des deux mers, se trouve une vieille forteresse, construite par les Turcs : elle est entretenue et réparée, et n'a d'autre importance que celle qui se rattache à la police du pays. Les lagunes de la mer Pourrie ont assez d'étendue. On s'occupe à établir une com-

munication de terre entre elle et le bord de la mer d'Azoff. Cette communication liera la ville de Kertch avec le continent, et sera très-utile.

Après avoir vu Pérécope, je visitai les salines; elles sont naturelles, immenses et inépuisables. Des lacs salés communiquent avec la mer par des infiltrations; mais ces infiltrations sont moins rapides que l'évaporation dans le temps des chaleurs. Il en résulte qu'en été, lorsque l'eau est saturée, le sel se cristallise à mesure que l'évaporation continue. La saumure a un goût amer; mais le sel cristallisé perd ce goût promptement : il est de la meilleure qualité et d'une grande blancheur. Les produits des salines sont de beaucoup supérieurs aux besoins; elles pourraient fournir du sel à toute la Russie; mais ce que l'on tire est limité à la consommation des lieux dont la distance n'élève pas trop le prix du sel, par les frais de transport. Il en sort annuellement dix millions de pouds, ou trois millions deux cent mille quintaux, poids de marc. Leur transport se fait sur cent cinquante mille voitures, attelées de deux bœufs chacune, et portant de vingt-cinq à trente quintaux. Le gouvernement paie aux ouvriers qui récoltent le sel cinq copecks (un sou de France) par poud : il le vend quatre-vingts copecks aux consommateurs; mais les habitants de la Crimée ne le paient que quinze. Les particuliers qui possèdent des lacs salés dans

la presqu'île peuvent récolter et vendre librement dans la Crimée, et exporter à l'étranger tous leurs produits, en payant un léger droit de douane de cinq copecks par poud. Chaque voiture attelée de deux bœufs, chargée, ainsi que je l'ai dit, de vingt-cinq à trente quintaux, coûte deux roubles et quelques copecks par jour.

J'avais été coucher à Kramoi. Nous en partîmes le 3 juillet, pour nous rendre à Kosloff, où je devais m'embarquer. Mais, en chemin, je m'arrêtai à Sark, pour voir des boues médicales dont les effets sont salutaires. Elles sont situées près d'un lac salé, semblable à ceux qui sont voisins de Pérécope, et qui fournit deux millions de pouds de sel par an. Ces boues ont pour base une argile très-onctueuse; elles renferment, avec beaucoup de muriate de soude, une assez grande quantité de soufre et de fer. Elles sont extrêmement noires, s'échauffent au soleil, et acquièrent une température de quarante-cinq degrés Réaumur, qu'elles conservent très-longtemps. On s'y plonge jusqu'au cou. Des malades ne peuvent quelquefois les supporter que pendant un très-court espace de temps; d'autres y restent deux à trois heures. Elles pro-

duisent une grande irritation à la peau, et font tomber quelquefois l'épiderme. Des individus, entièrement perclus, en ont éprouvé les meilleurs effets, et ont été guéris complétement en un petit nombre de jours. Le gouvernement a fait bâtir, sur le lieu même, une maison pour servir de logement à ceux qui viennent se soumettre à ce traitement.

Enfin, j'arrivai à Kosloff. Cette ville est située sur l'emplacement de l'ancienne Eupatorie, ainsi appelée du surnom d'Eupator, que l'on donnait à Mithridate. Catherine II, qui aimait à réveiller les grands souvenirs de l'histoire, lui a rendu son ancien nom, et l'on nomme indifféremment la ville nouvelle, où il ne reste aucune trace d'antiquité, Kosloff ou Eupatorie. Sa population, riche et commerçante, est entièrement composée de juifs Caraïtes et de Tartares; elle s'élève à environ douze mille âmes. Kosloff est un des ports les plus actifs de la Crimée, et une des villes dans lesquelles il se fait le plus d'affaires.

Je trouvai en dehors de cette ville une députation des principaux juifs Caraïtes, qui étaient venus à cheval au-devant de moi, pour me complimenter, et qui me saluèrent d'une espèce de cantique composé en mon honneur. Je logeai chez l'un des principaux, nommé Pabontsch; son habitation est charmante, elle tient du style oriental. J'y fus comblé de soins et d'attention.

Le lendemain 4 juillet, nous visitâmes la principale mosquée et la synagogue, et dans les deux temples des prières furent faites pour le succès de mon voyage.

Nous allâmes voir encore une propriété du comte Woronzow, située dans un canton qui est en possession d'une industrie particulière. C'est de là seulement, et des environs de Kertch, que l'on tire les peaux d'agneaux, appelées à tort agneaux d'Astrakan. Leur poil est frisé et mélangé de noir et de gris. Ils doivent la beauté de leur toison aux pâturages que fournit la petite presqu'île, à vingt lieues au nord-ouest de Kosloff : pourtant l'influence de cette nourriture n'agit que sur une race particulière ; car si un troupeau de cette espèce perd la qualité qui le distingue, au moment même où

il quitte ce pâturage, les troupeaux d'autres races que l'on y conduit ne l'acquièrent pas. Voici comment cette industrie est exploitée : elle est très-productive pour le propriétaire, mais elle est une cause continuelle de destruction pour le bétail.

Pour obtenir de belles peaux, il faut tuer les agneaux au moment de leur naissance, attendu que, lorsqu'ils prennent de l'âge, leur poil change de couleur. Elles se vendent alors cinq roubles la pièce : la chair, qui est de très-bonne qualité, est en outre fort recherchée. Les peaux extrêmement fines proviennent des agneaux dont les mères sont tuées un peu avant leur mise bas ; celles-là sont beaucoup plus chères, puisqu'il faut que leur prix représente la valeur de l'agneau, et celle de la mère.

La spéculation est donc basée presque entièrement sur la naissance des agneaux. On conserve les femelles pour la reproduction, et l'on n'élève des mâles que ce qu'il en faut pour conserver l'espèce. Ces brebis perdant ainsi leurs agneaux, on fait avec leur lait des fromages.

Ces bêtes vivent de peu, et les troupeaux bien conduits rendent à leur propriétaire plus que les plus beaux troupeaux de mérinos.

Le comte Woronzow est en outre propriétaire, dans cette localité, d'un port naturel, qui deviendra, au moyen des travaux qu'il fait exécuter, un

lieu de chargement et d'exportation pour les bois, et appellera la population et le commerce.

Je venais de terminer la première partie de mon voyage : je l'avais entrepris sous les meilleurs auspices. Jamais voyageur n'a été traité avec plus d'égards, et avec une bonté plus soutenue. J'avais vu les choses les plus dignes d'intérêt, les plus faites pour éveiller mon attention, et partout j'avais été comblé de soins. En parcourant cette vaste Russie méridionale, j'ai pu apprécier quel sentiment de respect, d'estime et d'attachement le comte de Woronzow inspire à ses administrés.

De retour à Kosloff, et au moment où je comptais partir, j'eus la charmante surprise de voir arriver, sur le beau yacht impérial, la comtesse Woronzow, et plusieurs des dames de la côte méridionale, qui venaient me faire un dernier adieu. A ma grande satisfaction, le mauvais temps prolongea de plusieurs jours le plaisir que j'éprouvais à rester avec elles, et, le 11 juillet, je partis pour Constantinople, sur le bateau à vapeur qui avait été mis à ma disposition, le cœur rempli de la plus vive reconnaissance pour tant de bontés, dont j'avais été constamment l'objet.

NOTES SUR L'HISTOIRE

ET LA

LÉGISLATION DE LA HONGRIE.

NOTES SUCCINCTES

SUR LA HONGRIE.

Au temps des Romains ; la Hongrie était divisée en cinq parties. Celle du Nord était connue sous le nom de Morave Esclavonie, à l'Orient sous celui de Dacie, au midi, de l'Illyrie, à l'occident, de Pannonie, et au centre, entre le Danube et la Theiss, sous celui de Zazyges et de Quades. — L'an 273 de l'ère chrétiennne, des Valaques envahirent la Transylvanie et le Banat. En 548, des Allemands, sous le nom de Longobards, vinrent s'établir dans la partie occidentale.

Au commencement du septième siècle, les Hongrois (Magyars) venant de l'Asie s'établirent sur le Volga ; ils y passèrent deux siècles environ. Ils élurent un chef suprême au-dessus des sept ducs qui les commandaient. Son nom était Almos, et le gouvernement lui fut confié sous les conditions suivantes, qui pendant longtemps ne furent écrites nulle part mais que la coutume et la tradition rendirent la loi fondamentale de l'État.

1° Almos et sa famille devait être duc suprême héréditaire.

2º Tous les pays nouvellement conquis ou occupés, et les terres qui les composent, seraient considérés comme patrimoine du peuple hongrois, et partagés entre les individus suivant leur mérite (d'où résulte l'établissement des fiefs).

3º Les personnes principales et leurs descendants devaient avoir le droit de participer au pouvoir, et être consultés sur l'administration du pays.

4º Ceux qui seraient infidèles au duc suprême, ou se révolteraient contre lui, seraient punis de mort.

5º Le duc suprême serait anathématisé s'il manquait à ses engagements.

Vers 884, les Hongrois se réunirent aux Slaves, et se portèrent vers l'occident et le midi de l'Europe. Ils comptaient alors quatre-vingt mille familles et deux cent quinze mille hommes armés. Après avoir vaincu les Russes, Cumains, Galiciens, Lodomoriens et Bulgares, ils entrèrent en Hongrie, vers l'an 895, par la contrée de Munkáts, près de la Bucowine. La bataille de Rakos, qu'ils gagnèrent contre Swatoplouk, chef des Moraves, les rendit maîtres de la Pannonie.

A l'arrivée des Hongrois, Gélo régnait en Transylvanie; Glade, duc des Valaques, au Banat (entre Orsova et la Maròs); Maroth dans la partie orientale de la Hongrie; Zalan, duc des Bulgares, entre le Danube et la Theiss. Toutes ces provinces, ainsi que la partie occidentale qui dépendait de l'empereur d'Allemagne, et celle du midi, furent soumises à Arpad, descendant d'Almos, qui les gouverna pendant dix ans. C'est lui qui donna son nom à cette dynastie. Arpad (907) eut quatre successeurs, qui furent : Zoltan (946), Taksony (972), Geisa et saint Étienne (1038) ; ce dernier fut le premier qui porta le titre de roi apostolique, qui lui fut conféré par le pape Sylvestre, en l'an 1,000.

La dynastie saint Étienne eut vingt-trois rois, savoir : Pierre-Samuel Aba (1044); André I; Bela I; Salomon :

Geisa I; (1077); saint Ladislas I, qui conquit la Croatie en 1090; Caloman, qui envahit la Dalmatie en 1102; il fut couronné comme roi de Dalmatie et de Croatie, et s'empara aussi de la Bosnie en 1103; Étienne II perdit la Dalmatie en 1106; Bela II l'Aveugle; Geisa II appela les Allemands et leur donna des priviléges, 1143; Étienne III; Ladislas II; Étienne IV; Bela III, succédèrent. Ce dernier réoccupa la Croatie et la Dalmatie en 1181; il obtint le titre de roi de Galicie en 1185. Emérie fit la conquête de la Servie en 1202, sous le règne de Gela IV. La Hongrie fut dévastée par les Tartares, qui ravagèrent l'Europe sous Gengis-Kan; Ladislas III; André II (surnommé le Jérusalémite), vinrent ensuite. Ce fut celui-ci qui donna la bulle d'or, en 1222, première loi fondamentale écrite. Enfin succédèrent : Bela IV, qui fut aussi roi de Bulgarie (en 1269); Étienne V; Ladislas IV; et André III, en 1301, qui fut le dernier roi de cette dynastie dite d'Arpad. — Pendant l'interrègne qui suivit, régnèrent Wenceslas de Bohême (1301-1305) et Otto le Bavarois (1305-1308). Vient la dynastie dite d'Anjou, savoir : Charles Robert (1308-1342); Louis I le grand (1342-1382), qui fut aussi roi de Pologne et de Valachie en 1358. La Dalmatie fut de nouveau occupée; Marie (1382-85) fut forcée de céder le trône à Charles II (1385-86); Sigismond (1387-1437), fils de l'empereur Charles IV, descendant d'Arpad; il épousa Marie, qui, après la mort de Charles II, remonta sur le trône et régnait conjointement avec Sigismond. Sous ce règne la Podolie et la Russie Rouge furent enlevées à la couronne de Hongrie.

Albert d'Autriche, ayant épousé leur fille Élisabeth, leur succéda (1438-1439): celle-ci régnait comme veuve (1439-1442).

Vinrent ensuite des rois de différentes familles, savoir : Wladislas, roi de Pologne (1440-44); Ladislas le Posthume (1445-57); Mathias I Corvinus (1458-90); celui-ci occupa l'Au-

triche ; Wladislas II de Pologne (1490-1516) ; il réunit toutes les lois éparses, et fit rédiger les coutumes et les règles qui régissaient la Hongrie depuis saint Étienne. Cet ouvrage, connu sous le nom de Code Verbozien, fut la loi universelle. Compilé et rédigé en 1514, il se compose, dans l'avant propos de seize titres, dans la première partie de cent trente-quatre, dans la deuxième de quatre-vingt-six, et dans la troisième de trente six. — Louis II (1516-26) fut tué dans la bataille de Mocah contre les Turcs ; Jean Zapolya (1526-64).

La dynastie d'Habsbourg-Kyburg, dont la branche, dite de Habsbourg-Lorraine, est aujourd'hui sur le trône, leur succéda. Elle fournit quinze rois, savoir : Ferdinand I (1527-64), sous lequel les Turcs prirent Bude. — Maximilien (1564-76). — Rodolphe (1577-1608). — Mathias II (1608-19). — Ferdinand II (1618-37). — Ferdinand III (1637-57). — Ferdinand IV (couronné le 8 juin 1655, mort sans avoir régné en 1654). — Léopold I (1657-1705), qui chassa les Turcs de la Hongrie. — Joseph I (1705-11). — Charles III (1711-1740) ; sous son règne les Turcs quittèrent le Banat. — Marie-Thérèse (1740-80), érigea la Transylvanie en grand duché, et réoccupa la Galicie, Lodomérie, et Bucowine. — Joseph II (1780-90), dont le commencement n'eut pas lieu. — Léopold II (1790-92). — François I (1792-1835) ; — et Ferdinand V (1835), actuellement régnant.

LOIS PRINCIPALES DE LA HONGRIE.

La plus ancienne des lois fondamentales qui régit la Hongrie est connue sous le nom de la Bulle d'or, elle est de 1222, et a été rendue par André II. Les principales dispositions de cette loi sont celles ci-après :

1° Le roi ou le palatin doit solenniser chaque année (1),

2° Les nobles ne peuvent pas être condamnés s'ils n'ont pas été cités régulièrement devant le tribunal.

3° Les nobles ne paient pas d'impôts, et ne sont pas soumis au logement des gens de guerre.

4° Les nobles qui n'ont pas de fils doivent laisser la quatrième partie de leur bien à leurs filles ; ils peuvent disposer librement des trois autres parties ; s'ils n'en disposent pas, les parents héritent, et, à leur défaut, le fisc.

5° Les procès relatifs aux donations ne peuvent pas être jugés par les tribunaux des comitats ; mais seulement ceux relatifs aux dettes, aux dîmes ; et les affaires criminelles.

6° La condamnation pour vol sur simple probabilité est abolie et défendue.

7° L'insurrection (2) se soutient par ses propres moyens, mais seulement sur le territoire de la patrie ; hors du pays le roi doit la payer.

8° Le palatin est le juge suprême ; mais pour la condamnation à mort et la perte des biens, la sentence doit être soumise au roi.

9° La citation du Judex curiæ n'est bonne que devant la cour royale.

10° Le roi doit récompenser les fils des pères morts à la guerre ou qui ont rendu des services à l'État.

11° Le roi sans la diète ne peut pas donner aux étrangers des dignités.

(1) Art. I. De la solennité du saint roi Étienne à célébrer annuellement.

« Nous statuons qu'annuellement à la fête du saint roi nous serons tenu à rendre un jugement solennel à Bude, et si nous n'y étions présent, notre palatin y sera, etc. »

(2) L'insurrection en Hongrie veut dire la prise d'armes régulière, ou la levée du ban.

12° Les veuves ne perdent pas leur dot par le crime de leurs maris.

13° Les gens de cour ne peuvent pas opprimer les paysans logeant chez eux.

14° Un comte suprême qui abuse de son pouvoir perd son emploi.

15° Les officiers de la cour ne peuvent pas loger chez les nobles.

16° Il est défendu de donner des dignités héréditairement.

17° On ne peut reprendre les donations faites.

18° Qui va au fils d'André n'est point coupable de haute trahison (1).

19° Les paysans et les étrangers sont seuls obligés de contribuer aux dépenses publiques.

20° La dîme doit être payée en nature.

21° Les évêques ne sont point obligés de donner les dîmes aux chevaux royaux.

22° Les troupeaux de cochons du roi ne peuvent pâturer dans les forêts des nobles.

23° La monnaie doit rester au même titre que du temps de Bela I.

24° Les Juifs ne peuvent être pourvus d'emploi d'administration.

25° Les magasins de sel doivent être établis à la frontière.

26° Il n'est pas permis de donner des biens aux étrangers ; on peut les reprendre à ceux qui en auraient reçu.

27° L'impôt de la mer, ou la douane, reste tel qu'il était sous Coloman.

(1) Cet article se rapporte à des troubles passés, et semble être une espèce d'amnistie.

28° Il n'est pas permis de résister à l'exécution légitime.

29° Les comtes suprêmes ne doivent pas s'approprier les rentes royales.

30° Il n'est permis à personne d'occuper plusieurs dignités, excepté au palatin au ban et aux chambellans du roi et de la reine.

31° Il est permis de résister au roi s'il viole cette loi.

Le neuvième titre du premier livre du code de Verbotzi détermine les priviléges ci-après pour les nobles.

Art. 1. Les nobles ne peuvent être condamnés et mis en prison, sans avoir été cités légitimement devant leur tribunal, sans être défendus, excepté dans le cas de haute trahison ou de flagrant délit.

2. Le noble n'est subordonné qu'au roi couronné légitimement, qui doit le juger suivant les lois hongroises.

3. Il ne doit rien payer pour ses biens; il n'est soumis à aucun travail pour le public; mais il a le devoir de l'insurrection pour la défense de l'état. Il peut résister au roi, quand celui-ci agit contre la constitution. (Cet article a été abrogé par l'article 4 de la loi 1687.)

Les prélats, les barons du royaume, les magnats et les autres nobles ont les mêmes prérogatives.

Loi de 1608. — Article 1. Le roi ne peut convoquer à la diète que, 1° les prélats; 2° les barons du royaume; 3° les magnats; 4° les nobles; 5° les villes royales et libres. Les prévôts ont une voix avec leurs chapitres ou couvents. — Les prévôts et abbés possesseurs et privilégiés ont une voix séparée. Les barons avec les prélats et magnats composent la chambre haute; le palatin la préside. — La chambre basse est composée : des députés des comitats, de ceux des villes royales, de ceux des pouvoirs des magnats absents, ainsi que des veuves des magnats et des députés des arrondissements privilégiés, des membres de la table royale, des vices-juges su-

prêmes et protonotaires ; le président de la table royale (personal) la préside.

Article 13. (Loi faite avant le couronnement.) Les habitants hongrois, bohémiens, esclavoniens et allemands ont le même droit d'État. Ils peuvent obtenir des emplois et acquérir des biens ; dans les villes, ils doivent être admis aux emplois sous peine de 2000 florins d'amende, quand ils sont régulièrement élus.

Loi de 1653. — Article 40. Les Valaques perdent leurs priviléges et doivent payer comme les autres paysans.

Loi de 1687. — La loi de 1687, qui établit la succession au trône par droit de primogéniture dans la maison d'Autriche, oblige chaque roi avant son couronnement à donner sa déclaration royale. Cette déclaration renferme cinq points : 1° Le roi confirme les lois, coutumes, priviléges et prérogatives, excepté le droit de résister au roi. 2° La couronne doit être conservée en Hongrie par les Hongrois. 3° Le roi doit restituer à la Hongrie les provinces qui lui appartenaient autrefois quand elles viennent en sa possession. 4° Si les trois lignes de Charles, Joseph et Léopold, viennent à s'éteindre, les Hongrois auront la faculté d'élire librement un nouveau roi. 5° Chaque roi héréditaire doit remplir la même formalité.

L'article 10 établit l'ordre des préséances entre les magnats à la diète : 1° Palatin, président ; 2° Judex curiæ, 3° le trésorier et les six autres barons du royaume ; 4° le capitaine de la garde hongroise ; 5° le comte de Presbourg, 6° les conservateurs de la couronne ; 7° les comtes suprêmes héréditaires ; 8° les autres comtes suprêmes, 9° les conseillers nobles ; (10° le gouverneur de Fiume, suivant la loi de 1807.)

Loi de 1789. — Article 63. En cas de nécessité, les villes doivent armer et fournir une quantité déterminée d'infanterie, suivant l'ordre du palatin.

Loi de 1715. — Article 8. 1° Chaque personne noble est obligée de concourir à l'insurrection pour la défense du pays, et d'apporter ses bannières, et le roi peut exiger cette insurrection.

2° La diète consent d'entretenir une armée régulière, au moyen d'une contribution perpétuelle, mais qui sera déterminée par la diète. 3° Cette disposition ne dispense pas de l'insurrection pour le cas de guerre flagrante, imprévue, et la nécessité; et dans ce cas aussi une partie de la diète réunie suffit pour ordonner la levée des contributions.

Loi de 1723. — Article 1. La loi de 1723 confirme la pragmatique sanction : elle détermine que les femmes ont le droit de succéder à la couronne par droit de primogéniture; mais, en cas de degrés égaux dans la même ligne, les hommes ont la préférence. 2° Cette succession de femmes est donnée aux descendants de Charles, de Joseph et de Léopold I, mais seulement aux descendants légitimes, archiducales, catholiques romaines. L'empire est inséparable. Après l'extinction de ces trois lignes, les Hongrois obtiennent le droit d'élection d'un nouveau roi. 6° Les nobles seuls sont obligés d'insurger; le roi convoque l'insurrection. 7° La diète ne doit pas durer ordinairement plus de deux mois, excepté par la volonté du roi qui prolonge sa durée; les magnats qui ne peuvent y assister doivent envoyer un noble avec leurs pouvoirs; la discussion des matières doit être faite avec modération; les États doivent proposer à la fois au roi des choses homogènes, et rester jusqu'à la fin de la diète. Celui qui injurie paie 200 florins; qui bat, perd ses biens; celui qui tue perd la vie. 24° La table septemvirale au tribunal supérieur est composée de vingt-deux membres; elle ne peut juger qu'au nombre de onze, compris le palatin, ou le Judex curiæ, qui le remplace. 25° La table royale (tribunal d'appel) est composée de vingt-trois membres; pour juger, il faut neuf

membres présents. 51° Les quatre tables districtuales ou tribunaux de première instance sont composés de six membres ; pour juger il en faut trois. 56° Les comtes suprêmes dirigent les affaires judiciaires et l'administration dans leurs comitats respectifs ; ils doivent convoquer, tous les trois ans, les gentilshommes et députés des villes et chapitres ; en une congrégation générale pour la nomination des officiers du comitat. Ils proposent quatre candidats pour chaque place. Les vicecomtes et les autres officiers doivent être nobles, possesseurs dans le comitat et pas au service des seigneurs. La congrégation générale fait les nominations. 58° Les congrégations générales des comitats doivent être publiques, et les délibérations doivent être écrites. Les comtes suprêmes n'ont pas le droit de les modifier ; les absents sont obligés comme les présents. 97° Le palatin est président du tribunal. Il y a vingt-deux conseillers, prélats, magnats et nobles. Pour une détermination, il faut douze voix avec le président. En l'absence du palatin, le judex curiæ préside. 98° Le roi nomme les conseillers, le directeur de la chancellerie, le secrétaire, l'enregistrateur, le chef de l'expédition et le protocoliste ; les autres employés sont nommés par le conseil. Les expéditions sont souscrites par le président, le directeur et un secrétaire. 101° Le conseil royal hongrois (à Bude) ne dépend que du roi, qui ordonne par rescrits et des décrets. Sa correspondance avec les divers gouvernements de la monarchie se fait par l'intermédiaire du souverain.

Loi de 1741. — Article 2. La chancellerie aulique hongroise (à Vienne) est indépendante, et est ordonnée avec les autres dicastères auliques. Le roi y doit employer des Hongrois et quelques individus du clergé.

11° La chambre aulique économique hongroise (à Bude) est indépendante de la chambre impériale en Hongrie ; tout lui est subordonné à l'égard des revenus publics.

Loi de 1791. — La loi de 1791 détermine les dispositions suivantes : Article 3. Le roi doit se faire couronner dans les six mois qui suivent la mort de son prédécesseur ; il a, en attendant, le droit de l'administration; mais il ne peut pas faire des donations et ne peut accorder des priviléges. 10° La Hongrie est indépendante et libre, ainsi que la Croatie, Esclavonie, et le Littoral; elle conserve la forme de son régime, sa constitution, ses dicastères, ses coutumes, et ne peut être gouvernée à la manière des autres provinces autrichiennes. 12° Le pouvoir législatif ne peut être exercé que dans la diète convoquée selon les lois, avec le roi couronné. Le pouvoir des tribunaux est fixé. Le roi seul peut exercer le pouvoir exécutif, mais seulement dans le sens des lois fondamentales ; ses actes sont nuls s'ils ne sont pas conformes à la constitution hongroise. 13° La diète doit être convoquée tous les trois ans au moins. Le roi a l'initiative des lois par ses propositions. La diète propose des lois sous le titre de doléances, et le roi doit respecter ces propositions et leur donner cours. 14° Le conseil royal hongrois est le suprême dicastère de la Hongrie. Il est seulement subordonné au roi. Le conseil a le droit de faire des représentations au roi, s'il rend des ordonnances contre la constitution, et le roi doit les prendre en considération; les comitats et les autres juridictions doivent conserver leur autorité légitime. Article 19. La contribution des gens non nobles, les subsides extraordinaires des nobles, soit en argent, soit en nature, ainsi que les levées forcées de soldats, ne peuvent être exigés que par la diète.

22° Le conseil, avec la chambre aulique, dirige les postes, l'organisation des tribunaux de mines et de la législation dans cette matière appartiennent à la diète, et l'administration au roi. 26° Les réformés ont l'exercice libre de leur religion. 2° Ils peuvent ériger des temples et des écoles. 3° Ils ne doivent pas aller aux processions des catholiques. 4° Ils ne sont

dépendants que de leurs ministres. 5e Ils peuvent ériger des écoles supérieures, mais avec le consentement du roi ; ils ont la censure des livres relatifs à leur culte. 6e Ils peuvent visiter les malades catholiques, comme les prêtres catholiques les malades protestants. 7e Ils ne paient rien aux prêtres catholiques. 8e Ils peuvent occuper tous les emplois, et être pourvus de toutes les dignités comme les catholiques. 9e Ils ne jurent pas par le nom de Marie, ni par celui des saints. 10e Leurs fondations doivent être respectées. 11e Les procès entre maris et femmes se font devant le comitat pour les nobles, et devant les magistrats des villes pour les citoyens. La dispense des troisième et quatrième degrés de parenté n'est pas nécessaire. 12e Qui envahit une propriété de la religion est puni de 100 florins d'amende. 13e Pour quitter la religion catholique et prendre la religion réformée, il faut le consentement du roi. 14e En Dalmatie, Croatie et Esclavonie, les protestants ne peuvent posséder des biens. 15e Le mariage, lorsque l'un des conjoints est catholique, est fait par le curé catholique ; si c'est le père qui est catholique, tous les enfants sont élevés dans la religion catholique, si c'est la mère, les filles seulement. 16e Les procès du mariage mixte doivent être jugés par le consistoire catholique qui est composé de l'évêque ou de son vicaire-général et de six ou sept assesseurs choisis par lui. — Il y a appel du consistoire à l'archevêque, et ensuite au primat. — Les consistoires jugent les procès matrimoniaux, les causes de parjure, et les affaires testamentaires en raison des formalités, enfin les affaires de discipline ecclésiastique. 17e Les protestants ne doivent pas observer les fêtes des catholiques, mais ils doivent cesser les travaux en public. Article 27. Les Grecs non unis ont les mêmes droits que les protestants ; ils peuvent occuper tous les emplois. 35e L'urbarium, ou la loi de Marie-Thérèse en faveur des paysans, obtient une exécution provisoire. Le seigneur

ne peut punir les paysans que conformément à cette loi. Les paysans ne peuvent quitter leur seigneur qu'après avoir payé leurs dettes publiques et privées ; ils peuvent vendre leurs maisons et les améliorations qu'ils y ont faites ; mais si personne ne veut les acheter, elles restent au seigneur. Ils doivent annoncer leur départ au 29 septembre pour pouvoir l'effectuer au 12 mars. Ils doivent être pourvus d'un certificat du vice-comte et du seigneur, qui constate qu'ils ont rempli toutes leurs obligations pour pouvoir être reçus par un autre seigneur. Article 38. Les Juifs ne sont que tolérés ; ils ne peuvent demeurer dans les lieux où il y a des mines.

58° La Croatie, Dalmatie et Esclavonie sont aussi subordonnées au conseil royal à Bude. Le ban y a voix et place. Les affaires de ces pays peuvent être traitées dans leurs assemblées particulières, mais avec la permission du roi.

1792. — La loi 1792 détermine : — Article 10. L'archevêque et les évêques grecs non unis obtiennent le droit de venir dans la chambre des magnats.

1802. — Loi de 1802. — La diète offre douze régiments d'infanterie et dix de cavalerie, faisant soixante-quatre mille hommes. Les troupes sont entretenues au moyen de recrutements volontaires, pour lequel il est donné au roi annuellement 200,000 florins, et aussi au moyen de levées forcées, ordonnées par la diète.

1808. — Loi de 1808. — Article 2. L'insurrection générale du royaume doit être ordonnée par la diète. Cette insurrection se compose : 1° de chaque famille noble, un individu.

2° Celui qui a 3,000 florins de rente vient à cheval.

3° Celui qui a moins de 1,000 florins vient à pied.

4° Celui qui a plus de 1,000 florins et moins de 3,000, s'il va à cheval, peut prétendre au fourrage.

5° Les gentilshommes pauvres de l'insurrection sont salariés.

6º Les chapitres de chanoines doivent donner et entretenir un homme à cheval, et les chanoines paient selon leurs revenus.

7º Les évêques, abbés, prévôts, et les monastères doivent donner un homme à cheval.

8º Les villes, un homme à cheval et des subsides suivant leurs revenus.

9º Les Jazyges et Cumaines, et les Haydouks, par 3,000 florins de rente, un homme à cheval.

10º De même les biens de la couronne.

11º La diète règle les subsides.

12º Le palatin tient sa caisse de l'insurrection.

1827. — La loi de 1827 défend :

Article 4. De changer la valeur de l'argent et la quotité de la contribution dans l'intervalle des diètes.

MANIÈRE DE POSSÉDER EN HONGRIE.

Toutes les propriétés viennent de donations ; elles ont été faites à titre de fiefs, et font retour à la couronne à l'extinction de la famille qui les a reçues. On fait des donations, 1º pour des services rendus, et alors on n'exige point d'argent du donataire : c'est une donation pure ; ou bien 2º on exige la valeur de la terre, et c'est une donation mixte.

Le roi fait des donations des terres de la couronne : le palatin, et quelques évêques et prélats, sur quelques terres où ils ont le droit d'être donateurs ; ces derniers ont les mêmes prérogatives que le roi.

Il y a deux natures de fiefs : les fiefs mâles et les fiefs mâles et femelles. — Pour les premiers, le premier possesseur laisse à ses filles le quart du fief, qui passe à leur postérité;

les garçons héritent des trois quarts et partagent également; leurs filles et celles de leurs successeurs n'ont aucun droit sur cette fortune, excepté des aliments. — Dans un fief mâle et femelle, les partages sont égaux à tous les degrés de la descendance.

Le premier possesseur d'un fief mâle a le droit de le rendre mâle et femelle; lui seul en a la faculté, il le déclare, et ses enfants de différents sexes partagent également à perpétuité. Mais quand la branche masculine s'éteint, les branches qui possèdent des biens qui leur sont venus par les femmes sont dépouillées, et leurs biens font retour à la couronne. Une propriété vendue fait retour à la couronne, quand la famille qui l'a reçue s'éteint, à moins que le roi n'ait intervenu et autorisé la vente, auquel cas la famille de l'acheteur est censée avoir reçu pour elle-même l'investiture du fief. Dans le cas où la couronne rentre dans la possession, elle doit payer le prix de la vente et des impenses.

En cas d'extinction probable d'une famille, c'est-à-dire du dernier possesseur, le roi peut intervenir, et défendre toute vente du prêt sur les biens, sous peine de la perte des sommes données.

Les majorats peuvent être institués, mais ils ne peuvent être formés que des biens achetés et non des biens venus par héritage, ou par le premier possesseur de donations reçues.

Si une famille a vendu des biens d'héritage, qu'elle en ait acheté d'autres, elle ne peut fonder son majorat qu'après avoir racheté les biens d'héritage qu'elle a vendus. Il en est de même des fidéi-commis. Les biens venus par héritage ne peuvent être vendus à un étranger, si préalablement ils n'ont été offerts à tous ceux qui ont des droits d'héritage, à quelque degré de parenté que ce soit. Les parents non susceptibles d'hériter peuvent faire l'offre d'achat. Dans le cas où le

vendeur n'a pas rempli la formalité de l'offre de la vente envers ses héritiers ou parents non héritiers, et dans celui où il refuse celle qui lui a été faite, ils possèdent tous, eux et leurs descendants, le droit de retrait. Les voisins ont les mêmes droits de préférence que les parents. — Les ventes publiques en présence des chapitres ou des juges supérieurs, ou des couvents, ou de la chancellerie aulique hongroise, sont seules valables; sans cette formalité, la vente ne serait considérée que comme gage.

Pour qu'un acte de donation soit valable, il faut que le donataire soit Hongrois, ou qu'il ait reçu l'indigénat, qu'il soit noble, et qu'en outre il ait été mis en possession dans l'année par une commission royale avec un membre du couvent ou du chapitre voisin. Il faut aussi que personne, excepté le fisc, n'ait un droit sur sa donation; les droits sur une donation cessent : 1o par l'extinction de la famille ; 2o par le crime de lèse-majesté.

Le clergé possède des terres, et les villes libres en possèdent aussi; ni l'un, ni les autres ne peuvent les aliéner, ni ne peuvent en acheter de nouvelles. La fortune mobilière des prélats qui meurent se partage en trois parts : une pour sa famille, une pour le clergé, et l'autre pour le fisc. Ils peuvent disposer de tout avec la permission du roi.

Lors de la première transmission d'un fief reçu, les filles reçoivent le quart de la valeur. Ce quart leur est payé en argent, à moins qu'elles ne soient mariées avec un homme qui ne possède pas de terres ; il en est de même quand elles ne sont pas mariées. Quand une famille est au moment de s'éteindre, et qu'une fille seule lui reste, il arrive quelquefois que le roi accorde la transmission de l'investiture au profit du mariage et des enfants de l'héritier, auquel cas les enfants qui en résultent sont nobles, quoique le père ne le soit pas.

Par l'adoption on peut transmettre sa fortune avec la permission du roi, et aussi aux non nobles qui deviennent nobles par cet acte de consentement du roi. Le premier et le dernier possesseur peuvent seuls adopter ; les autres ne peuvent le faire qu'avec le consentement de tous ceux qui ont le droit d'hériter.

DE LA MANIÈRE DE POSSÉDER PARTICULIÈRE AUX PAYSANS.

Il faut être noble pour pouvoir posséder des terres en Hongrie : en conséquence les paysans ne reçoivent les terres qu'ils cultivent qu'à titre de jouissance ; toutes les terres appartiennent aux nobles (1). Les terres des seigneurs sont divisées en deux catégories : celles qui sont cultivées par les seigneurs eux-mêmes, et celles qui sont cultivées par les paysans. Ces dernières sont divisées en portions. L'étendue de chaque portion varie suivant le comitat. Le minimum est seize jocks de terre et six de prairies, le maximum de quarante de terres labourables et de vingt-deux de prairies ; ainsi le maximum est soixante-deux jocks et le minimum vingt-deux. Pour une portion, le paysan doit 1° au seigneur la neuvième partie de tous les produits ; 2° cinquante-deux journées de travail avec attelage et cent quatre journées de travail d'un homme ; 3° un florin pour sa maison ; 4° au clergé la dixième partie des produits ; 5° à l'état l'impôt en argent qu'il perçoit.

Le seigneur lui donne des bois pour ses constructions, et du

(1) La diète a rendu un décret en 1834, qui autorise les paysans à vendre la jouissance de leur propriété, ce qui leur donne l'équivalent du droit de propriété, et leur assure la conservation des terres qu'ils cultivent.

bois pour son chauffage. Quand la propriété est divisée, chaque maison qui s'y construit paie un florin au seigneur. Le paysan peut quitter : en prévenant au 25 septembre, il est libre au 12 mars de l'année suivante. Il emporte avec lui sa fortune mobilière. Le seigneur peut renvoyer un paysan contre lequel il a des griefs ; mais il faut qu'il y soit autorisé par son tribunal. Il doit trouver un autre paysan pour remplacer celui le quitte, et ne peut faire cultiver pour son compte direct les terres que celui-ci a abandonnées.

Le paysan peut transmettre à un autre paysan sa propriété avec l'assentiment du seigneur qui admet celui qui le remplace, et touche de celui-ci le prix de la maison. Le paysan peut acquérir de nouvelles portions, en y mettant les cultivateurs qu'elles exigent. Les paysans partagent, hommes et femmes également, et les propriétés ou portions sont divisées jusqu'à la huitième partie ; au delà tout partage est défendu. Si une famille s'éteint, la portion originaire cédée revient au seigneur. Dans la catégorie ci-dessus, à la mort du paysan, la moitié des terres revient au seigneur, l'autre moitié peut être l'objet des dispositions testamentaires. Les biens mobiliers se partagent également entre les héritiers.

ORGANISATION DES TRIBUNAUX, ET MANIÈRE DONT LA JUSTICE EST RENDUE.

A. *Deux paysans ont un procès*. Ils s'adressent à leur seigneur, qui, assisté du juge des nobles de l'arrondissement, d'un assesseur et de deux témoins, juge. — Si les paysans sont de différents seigneurs, le demandeur s'adresse au seigneur du défendeur. — Appel au comitat. Le tribunal du comitat est présidé par un vice-comte, et les juges des nobles du co-

mitat (il y en a cinq ou six par comitat, autant que d'arrondissements). Appel du comitat à la table royale à Pesth. — Appel au tribunal septemviral.

B. *Deux nobles ont un procès.* — Jugement du juge des nobles avec un assesseur, ou bien jugement du vice-comte avec un juge des nobles et un assesseur. Appel au comitat. — Appel à la table royale, et ensuite au tribunal des sept.

Ainsi, il y a juge des nobles avec assesseur, tribunal du vice-comte avec un juge des nobles et un assesseur, tribunal du comitat, enfin appel à Pesth.

En outre, il y a quatre tribunaux de districts situés à Tyrnau, Guns, Éperies et Debretzin, qui jugent les procès qui concernent des biens situés en différents comitats, et de mille florins, jusqu'à l'infini. L'appel est à la table royale. — Pour les mêmes procès il y a aussi une table judiciaire en Croatie, pour la Croatie et l'Esclavonie.

Pour le crime de lèse-majesté, et pour certains cas particuliers, la table royale est tribunal de première instance.

C. *Dans les villes.* Les citoyens nomment les magistrats et les sénateurs qui forment leurs conseils. Ils dirigent au tribunal pour les affaires des citoyens. L'appel est au trésor ou au personal; les villes des montagnes à la chambre des mines et du trésor. — Le tribunal du personal se compose d'assesseurs, qu'il a choisis et qu'il y préside. Celui du trésor est composé de sénateurs des villes qui lui sont subordonnées; appel au tribunal des sept.

Les districts des Jazyges et des Cumaines ont leurs magistrats propres. Ils appellent aux tribunaux des quatre districts, de là au palatin. — En Croatie et en Esclavonie, au lieu de la table royale, il y a une table banale présidée par le ban. Appel à la table des sept.

JUSTICE CRIMINELLE.

Le seigneur seul peut ordonner la punition de vingt-cinq coups de bâton, ou trois jours de prison, ou de travaux : avec son tribunal il peut en ordonner quatre-vingt-dix-neuf, ou moins de trois ans de prison. L'appel est ouvert dans la hiérarchie des tribunaux. Pour cent coups de baton ou la mort, ou trois ans de prison, la confirmation doit avoir lieu par les tribunaux supérieurs, et l'approbation du roi pour l'exécution à mort. Cependant il y a des seigneurs qui jugent à mort par privilége du roi, et qui sont investis du droit de *jus gladio*. Mais le nombre en est peu considérable. — Le palatin peut rendre exécutoire la sentence des tribunaux inférieurs, quand la tranquillité du pays l'exige, même pour les condamnations à mort. En ce cas le jugement est sans appel et exécuté dans les vingt-quatre heures. — Les nobles sont jugés par le comitat. Appel au tribunal de la table royale et aux sept. Les citoyens sont jugés par les magistrats de leurs villes, avec appel au tribunal de la table royale et aux sept.

ADMINISTRATION.

Les comtes suprêmes et les membres du comitat sont les administrateurs du comitat. Les impôts pour l'administration sont à leur disposition ; ils rendent compte de leurs opérations à la diète du comitat, qui s'assemble quatre fois l'an.

L'administration royale est confiée, pour les affaires politiques, au conseil de lieutenance, qui donne ses ordres aux comtes suprêmes ; à la chambre aulique, qui donne ses ordres aux administrateurs des douanes, au commissaire général du royaume et aux magistrats des villes.

Tous les emplois d'officiers du comitat, y compris les vicecomtes, sont remplis par l'élection des comitats. Ils exercent pendant trois ans. Les comtes suprêmes, les membres de la table royale et du tribunal des sept, les *judex curiæ*, sont nommés à vie par le roi. — Les évêques, archevêques et prélats, chanoines, sont nommés par le roi, excepté les nominations seigneuriales, qui sont en petit nombre. Le palatin est nommé par les États sur une liste de quatre candidats présentés par le roi, deux candidats catholiques et deux protestants. Les deux censeurs de la couronne sont nommés de la même mamanière.

Les dix millions d'habitants qui existent en Hongrie sont divisés par race de la manière suivante :

Hongrois.	4,500,000	10,000,000
Havaques.	3,800,000	
Valaques.	» 900,000	
Allemands.	» 800,000	

et divisés ainsi par la religion :

Catholiques romains. . .	4,500,000	10,000.000
Grecs unis.	» 800,000	
Grecs non unis.	1,200,000	
Réformes luthériens. . .	1.200,000	
Réformés calvinistes. . .	2,300,000	

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE SOMMAIRE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE

VOYAGE

DE M. LE MARÉCHAL

DUC DE RAGUSE.

VOYAGE

DE M. LE MARÉCHAL

DUC DE RAGUSE,

EN HONGRIE, EN TRANSYLVANIE,
DANS LA RUSSIE MÉRIDIONALE, EN CRIMÉE ET SUR LES
BORDS DE LA MER D'AZOFF; A CONSTANTINOPLE
ET SUR QUELQUES PARTIES DE
L'ASIE MINEURE; EN SYRIE, EN PALESTINE
ET EN ÉGYPTE.

TOME SECOND.

BRUXELLES,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE
AD. WAHLEN ET Cie, IMPR.-LIBR.

1837



CONSTANTINOPLE.

En cinquante-deux heures, j'avais fait la traversée de Kosloff à Constantinople. Nous arrivâmes sur la côte avant le jour, et j'ordonnai au capitaine de ne pas pénétrer tout de suite dans le canal, voulant voir son embouchure, et jouir du spectacle qu'il offre de ce côté.

La largeur du canal, qui à l'entrée ne dépasse pas six cents toises, se réduit bientôt à quatre cent cinquante, et va encore en se rétrécissant jusqu'à ce qu'elle ne soit plus que de trois cents toises. Des batteries nombreuses, élevées sur ses bords, dans des emplacements convenablement choisis,

rendent sa défense aussi puissante qu'elle est facile : ce passage ne saurait donc être forcé, et le retour d'une escadre qui s'y serait engagée, en venant de la mer Noire, serait même très-difficile; car si les courants et les vents qui règnent habituellement dans ces parages l'avaient favorisée à son entrée, ils opposeraient de grands obstacles à sa sortie.

Aux premiers rayons du soleil, nous entrâmes dans le Bosphore. La réputation de ces lieux est bien grande, et ils ont été si souvent décrits qu'on peut facilement les reconnaître ; mais il est impossible de se faire, par la pensée, une véritable idée de leur magnificence, et de l'impression qu'ils produisent sur celui qui les voit pour la première fois. C'est que la faculté de sentir est, pour ainsi dire, sans limite chez les hommes, tandis que celle d'exprimer ce qu'on éprouve, et de transmettre ses sensations, est restreinte dans les bornes étroites du langage. A chaque pas, depuis l'entrée du Bosphore jusqu'à Constantinople, le spectacle change, le paysage se modifie, mille points de vue différents s'offrent successivement aux yeux. Une population immense répandue sur les rives; des maisons légèrement bâties, il est vrai, mais d'une architecture pittoresque et jolie, bizarre quelquefois, toujours élégante; une végétation qui montre ce que la nature produirait si la main de l'homme venait

diriger ses efforts; un soleil brillant, dont les rayons ont un éclat extraordinaire; un mouvement de barques prodigieux : voilà ce qu'on ne peut se lasser de contempler.

A peine entré dans le Bosphore, on se trouve en face de Buyuckdéré. Ce village est situé à la partie orientale d'un petit golfe intérieur, dont Thérapia occupe la partie opposée. Ces deux villages, semés de maisons de campagne, sont le séjour d'été de tout le corps diplomatique. A partir de ce point, la population riveraine va toujours en augmentant, et les bords du canal ne cessent de s'embellir.

En continuant à parcourir le Bosphore, on parvient au point le plus étroit : c'est là que, jadis, était concentrée la défense maritime. Deux châteaux, celui d'Europe et celui d'Asie, s'élèvent en regard l'un de l'autre, et formaient cette défense. Ils ne comptent plus maintenant parmi les moyens de sûreté. Ce n'est point là qu'est préparée la résistance : si elle y était placée, elle serait beaucoup trop intérieure, car elle abandonnerait à l'ennemi l'excellent mouillage de Buyuckdéré; mais ces châteaux sont des monuments des temps anciens et l'ornement du plus magnifique paysage.

Après les châteaux, une suite de maisons garnit les deux rives. Sur la côte d'Europe, il n'y a presque point d'interruption, et au milieu d'elles quel-

ques palais du grand-seigneur et de sa famille attirent les regards. Sur la côte d'Asie, d'assez grands intervalles séparent les habitations, et les palais semblent recevoir, de leur isolement, un encadrement plus avantageux. De ce côté, se trouve le palais de Beilonbey-Stavros, que le grand-seigneur occupe habituellement depuis quelques années. Enfin, on arrive à la hauteur de Tophana, de Galata, et en face de la ville de Constantinople. On voit l'entrée du port, connu, du temps de l'empire grec, sous le nom célèbre de Corne-d'Or; on contemple l'entrée de la mer de Marmara, qui est une eau captive, une mer intérieure, une propriété turque. On aperçoit cette côte d'Asie, si vénérée des musulmans et si riche en tombeaux; ce village de Chalcédoine, jadis une grande ville, que les anciens appelèrent la ville des Aveugles; le mont Olympe, qui se dresse dans les nuages, et qu'on dirait le trône de l'Éternel. Enfin, de quelque côté que l'on porte les yeux, les plus belles choses, les plus grands noms, les plus illustres souvenirs parlent à l'esprit.

Le bateau à vapeur jeta l'ancre devant Tophana, et je pris terre pour aller habiter la maison qui avait été disposée à Péra pour me recevoir.

Si l'aspect du Bosphore, à Constantinople, dépasse toutes les facultés de l'imagination; si l'on croit arriver dans la ville capitale du monde, que

l'illusion disparaît vite devant la réalité! Une population misérable; des rues étroites, infectes, à moitié dépavées; des maisons de bois, petites et basses; des cafés nombreux, où une multitude de fainéants passent leur vie à fumer et à dormir; des tombeaux accumulés dans les intervalles qui séparent les quartiers; d'autres placés dans les endroits même les plus habités, et où la population est le plus pressée; des morts associés aux vivants; une foule d'animaux immondes, rebut de la création, n'appartenant à personne, et qu'on prendrait pour les maîtres des lieux : voilà le spectacle qui partout vous afflige. Entré dans la maison que l'on doit habiter, d'autres sensations viennent vous assaillir. On vous avertit que si, la nuit, le feu prend dans le quartier, il y a un refuge dans tel couvent voisin, ou dans telle maison bâtie en pierre : ainsi l'incendie est habituel, il doit être prévu, il est une des conditions de la vie à Constantinople. La population est constamment soumise aux dangers de cet horrible fléau; jamais il n'est permis de fermer les yeux avec sécurité : le riche, qui dort sur ses trésors, est constamment exposé à les perdre avec la vie, ou au moins à risquer sa vie pour les conserver. Tout est précaire, incertain, et tant de circonstances peuvent abréger les jours de celui qui demeure à Constantinople, qu'il doit se considérer comme un voya-

geur, dont mille chances menacent sans cesse l'existence et la fortune.

Le 14 juillet, à peine avais-je pris possession de mon logement, que déjà j'étais en course pour visiter Constantinople. Je commençai par le port : il est admirable, et le plus beau du monde sans doute. Le nombre des vaisseaux qu'il peut recevoir est sans limite, et partout le mouillage est également bon et sûr. Une forêt de mâts, et la longueur du port, retracent l'image de la Tamise à Londres. Le mouvement extraordinaire d'une multitude de barques d'une forme particulière, qui sillonnent rapidement les eaux du port dans tous les sens, mais beaucoup plus nombreuses qu'à Venise, rappellent cette ville à l'entrée du grand canal. Tout ici a un caractère de grandeur imposante, et même une apparence de prospérité. L'on ne croirait pas que c'est la capitale d'un empire qui tombe et se meurt, qui n'a plus qu'une existence municipale. C'est que la mort commence toujours aux extrémités du corps, et que les derniers mouvements de la vie se montrent au cœur.

Je débarquai dans le faubourg, où je vis, sans y entrer, la mosquée d'Ajoub. C'est là que le grand-seigneur vient ceindre le sabre d'Othman, lorsqu'il monte sur le trône; vaine cérémonie, qui ne rappelle la puissance et l'énergie des ancêtres, que

pour mieux faire sentir la faiblesse de leurs descendants.

De là nous nous rendîmes à la promenade dite des Eaux-Douces d'Europe. Elle est située au-dessus du port, à l'endroit où un ruisseau va se jeter dans la mer. Le grand-seigneur y possède un palais d'assez peu d'importance ; il y va quelquefois, mais il n'y demeure jamais. Un canal, garni de marbre, borde cette belle promenade, qu'une population considérable anime et vivifie à des jours déterminés. Ici les voitures sont en général des charrettes couvertes, non suspendues, décorées avec plus ou moins de goût, et attelées de bœufs; d'autres, suspendues et conduites par des chevaux, se rapprochent davantage de la forme européenne; mais les bœufs composent le plus grand nombre des attelages, et il faut convenir qu'ils valent mieux que les chevaux pour traîner des voitures dans les rues montueuses et difficiles de Constantinople. Des femmes voilées les remplissent, des enfants s'y trouvent aussi avec leurs mères. Arrivées à la promenade, ces femmes descendent de voiture, s'asseyent sous un arbre, et font un léger repas sur l'herbe : leur voile laisse voir les yeux, souvent le nez, et ne cache guère que la bouche. Quelques musiciens, quelques danseurs ou danseuses, et des jongleurs, animent le paysage, et donnent à ces femmes, qui sortent assez raremen

de leur harem, un divertissement dont elles sont fort curieuses et fort avides.

Le tableau que présentent les Eaux-Douces d'Europe se reproduit aux Eaux-Douces d'Asie. Une sœur du sultan, sur laquelle on fait des récits fort graves, s'y promenait alors à pied, suivie d'une femme et d'un eunuque. On s'éloignait d'elle par respect; peut-être aussi pour n'être pas exposé à ses préférences funestes. Plusieurs individus, assure-t-on, ont péri par ordre du sultan pour avoir été l'objet de son choix. Si des succès auprès des femmes turques, qu'ordinairement celles-ci provoquent, ne sont pas impossibles, ils sont toujours accompagnés de fort grands dangers : on peut juger combien le péril augmente auprès de princesses qu'une surveillance continuelle environne.

Je montai le 15 juillet sur la tour de Galata : c'est de là qu'on embrasse le mieux le vaste ensemble de Constantinople. On a sous les yeux la ville et presque toute la presqu'île qu'elle occupe. On aperçoit les îles des Princes et Scutari ; le regard se promène sur la plus grande partie du canal du Bosphore ; et l'on a à ses pieds les faubourgs de Tophana, Galata, Péra et le port. Aucun point du monde ne présente un spectacle semblable : s'il est maintenant si merveilleux, on se demande ce qu'il fut autrefois, alors que de beaux édifices, des palais vastes et somptueux, couvraient cette terre ! Au-

jourd'hui il n'en reste pas vestige : non-seulement les palais n'ont pas résisté à l'action des siècles et de la main des hommes, mais les ruines mêmes ont succombé à leurs efforts réunis; et le peu qui reste debout, le peu qui atteste la puissance ancienne et les splendeurs passées, est dérobé aux rayons du soleil; c'est sous la terre qu'il faut l'aller chercher. Tout ce qui est à la surface, tout ce que l'on voit, de quelque côté que l'on tourne les yeux, est construit en bois; c'est une immense réunion de baraques, qu'une étincelle peut détruire. Ces maisons, peintes et ornées, ne sont que des abris momentanés et provisoires: on a donc eu raison de dire que « les Turcs ne sont que campés en Europe. »

En descendant de la tour de Galata, je me rendis à Buyukdéré, chez le baron de Sturmer, internonce d'Autriche, qui, plein d'amitié et d'obligeance pour moi, m'avait offert de me recevoir chez lui. J'y trouvai dans madame la baronne de Sturmer une aimable et spirituelle compatriote. J'allai ensuite à Thérapia, où je vis l'amiral Roussin, ambassadeur de France; son accueil empressé, ainsi que celui de madame l'ambassadrice, m'ont vivement touché. Enfin je disposai tout pour visiter, en partant de Buyukdéré, le pays qui environne Constantinople de ce côté. C'est là que se trouvent les constructions qui amènent les eaux à cette grande capi-

tale, et forment le système de leur distribution.

Le 16 au matin, je partis de Buyukdéré, accompagné du baron Testa, attaché à la mission d'Autriche, et du capitaine Folze, aide-de-camp de l'amiral Roussin, tous deux jeunes gens fort distingués. En entrant dans le vallon de Thérapia, je m'arrêtai au pied du platane de Godefroi de Bouillon. La tradition veut que ce grand homme, avant de passer en Asie, se soit reposé sous son ombrage. Ce platane, évidemment très ancien, est, de plus, fort extraordinaire; il se compose de la réunion de sept arbres, sortant tous des mêmes racines, qui ont tracé en terre, et qui ne forment ainsi qu'un seul individu. Les troncs de plusieurs se touchent, ou se tiennent de très-près; d'autres sont un peu plus distants. Ces arbres ont chacun sept ou huit pieds de diamètre; mais deux sont creux, et réduits à moins de moitié : ils embrassent, dans leur ensemble, un cercle de trente-cinq à quarante pieds de diamètre.

Nous remontâmes le vallon de Buyukdéré, et, à assez peu de distance, nous entrâmes dans des bois. C'est le commencement de ceux que l'on appelle, fort improprement, la forêt de Belgrad. D'abord on ne trouve que des arbres d'une mauvaise croissance; ensuite on en voit de très-beaux : ce sont des futaies de châtaigniers et de chênes. Nous arrivâmes à l'aqueduc de Bachikoug, puis au

réservoir Validé. Ce dernier tire son nom de celui de la mère d'un sultan, qui le fit construire; il est magnifique et revêtu en marbre blanc. La digue qui retient les eaux est fort élevée; elle traverse la partie inférieure du vallon, où se rassemblent les eaux des pluies, et celles qu'amène un petit ruisseau. De là nous nous rendîmes au petit et misérable village de Belgrad, qui donne son nom à la prétendue forêt. Nous nous y reposâmes sous un arbre, et nous fîmes un déjeuner délicieux, qu'un chariot attelé de bœufs, et expédié de Buyukdéré par l'obligeance du baron de Sturmer, y avait apporté. Quelques maisons propres et bien bâties contrastent avec le plus grand nombre des habitations. Les terres qui entourent le village ne sont qu'en partie cultivées, et le sont fort mal. On pressent quel doit être l'état des choses dans les provinces, quand on le trouve tel à la porte de la capitale; mais on s'étonne que les premiers symptômes s'en montrent si promptement.

Près de Belgrad est un second réservoir, connu sous le nom de petit réservoir, et un bassin circulaire, où toutes les eaux viennent se rassembler. De là elles se partagent pour se rendre, soit par les aqueducs, soit par des souterrains, à Péra ou à Constantinople. Plus loin est le village de Bourgas; dans son voisinage est situé l'aqueduc dit le Long-Aqueduc: c'est un grand monument

sans beauté, qui suffit toutefois à sa destination. Je visitai, après, celui qui porte le nom de Justinien, mais dont on doit attribuer l'érection à Constantin. Ici on retrouve la grandeur romaine : la maçonnerie est la même que celle des anciens amphithéâtres romains, et la hauteur de l'édifice est de quatre-vingts pieds environ. Trois autres aqueducs, de moindre dimension, qui sont établis sur de petits vallons, complètent le système des eaux, qui mérite d'être étudié et admiré. Nous revînmes sur nos pas et visitâmes un autre beau réservoir, dont la digue est revêtue en marbre blanc ; il a été construit par le sultan Mahmoud, actuellement régnant. D'autres travaux ont encore été exécutés dans le même but.

En général, le système consiste à profiter des nombreux vallons, qui composent un pays fort tourmenté, et qui tous ont leur pente vers Constantinople ou vers le Bosphore, et à y rassembler les eaux, pour les mener ensuite à leur destination. L'exécution de ces travaux et l'administration des eaux est dévolue, d'une manière héréditaire, à des fontainiers musulmans qui s'en acquittent parfaitement bien. Cet ensemble de réservoirs vastes et magnifiques, ces digues revêtues en marbre, ces nombreux aqueducs qui s'aperçoivent dans toutes les directions, présentent un coup d'œil imposant. Quoique placées dans un pays presque désert et

inculte, toutes ces constructions sont cependant bien entretenues. Cette opposition frappe l'observateur; mais l'on voit que ces soins sont indispensables pour que la grande population de Constantinople puisse vivre réunie. Cette course de neuf heures, pendant lesquelles je fis quinze lieues, fut remplie du plus grand intérêt pour moi.

Le 17 juillet, je commençai mes courses régulières dans la ville de Constantinople. Je traversai le port, et j'allai voir un monument appelé le Bachapoucon, ou la porte des jardins. C'est une construction grecque fort médiocre. Nous allâmes ensuite au bazar égyptien, bâtiment très-ancien, séparé du grand bazar. C'est là que se vendent les épices, les médicaments, les baumes, les résines, et toutes les marchandises d'Orient. Ce bazar, comme tous ceux de Constantinople, est fort beau et très-vaste; mais le grand bazar est immense. L'ensemble de ces marchés formerait une ville entière, dont toutes les rues seraient couvertes; les hommes, les chevaux et les voitures y circulent facilement. Les bazars sont une spécialité de l'Orient; on ne voit rien de semblable ailleurs: ce sont des villes uniquement consacrées au commerce, où les marchandises sont réunies par espèce. Le grand bazar en contient de presque toutes les sortes, mais particulièrement de celles auxquelles n'est point affecté un établissement particulier.

En quittant le marché égyptien, nous nous dirigeâmes vers la Porte. Sur mon chemin je vis le tombeau du sultan Abdulhamid, père du sultan régnant : il n'offre rien de remarquable, et consiste dans une rotonde de petite dimension, éclairée par un assez grand nombre de fenêtres, et au milieu de laquelle se trouve le tombeau. Ce bâtiment est entouré d'un petit espace planté de cyprès. Tous les tombeaux des sultans ou des sultanes-mères, qui sont placés dans ces quartiers, se ressemblent. Quelques-uns renferment plusieurs individus, et ont à l'entrée une fontaine. L'eau a tant de prix dans ces climats chauds, elle est si rare naturellement dans ces pays secs et dépouillés, que c'est une grande charité, et une grande munificence, que d'en procurer partout au peuple.

Ce qu'on nomme la Porte est un vaste bâtiment situé en face de la grande entrée du sérail. Le grand-visir y réside, et tous les autres ministres y ont leurs bureaux et leur chambre de travail. L'étymologie de ce nom vient sans doute du temps où toutes les affaires se traitaient en plein air, à la porte du palais ou de la maison, comme chez nous l'étymologie du mot cour vient de l'usage où l'on était d'employer l'espace vide et non couvert de l'enceinte d'une maison. A Constantinople, la Porte est le palais du gouvernement proprement dit.

C'est une chose assez remarquable que ce soit

l'empire le plus absolu qui ait, le premier, fait la division établie aujourd'hui, dans les gouvernements représentatifs, entre le souverain qui règne, et les ministres qui gouvernent. Ce principe est consacré de tout temps en Turquie. Le souverain est là seulement pour occuper le sommet de l'édifice : il choisit ses ministres, il les punit lorsque le gouvernement va mal, et que l'opinion les condamne; mais il n'est pas censé prendre part à la direction des affaires : et c'est au point que, lorsque le grand-visir commande l'armée, c'est son caïmacan, c'est-à-dire son lieutenant, qui gouverne à sa place et en son nom, et c'est à lui qu'il rend compte. Les sultans ont été quelquefois victimes de la fureur populaire; mais c'est un événement qui est dans l'exception : il est en dehors des principes, et tout à fait indépendant du jeu de la machine gouvernementale. C'est une révolution, et nous savons que les révolutions, quand elles arrivent, n'y regardent pas de si près.

Après avoir parcouru le palais de la Porte, nous entrâmes dans le sérail. Le sérail, ou palais, occupe toute la pointe de la presqu'île sur laquelle Constantinople est bâtie. Sa forme est celle d'un triangle; ses murs, construits sur les deux côtés qui regardent la mer, se lient avec les murs de la ville, et en sont la continuation : le troisième côté, qui est intérieur, sépare le sérail de la ville. L'en-

trée principale est au milieu, en face de la sublime Porte, et tout près de Sainte-Sophie. Nous la franchîmes. Une première enceinte, assez vaste, renferme une très-grande cour, ainsi que le bâtiment de la monnaie. C'est sous les yeux du sultan, que, depuis cinquante ans, on altère chaque jour le titre de l'or et de l'argent; que l'administration ruine le pays, se ruine elle-même, et rend incertaines toutes les transactions par une cupidité ignorante, qui, loin d'atteindre le but qu'elle se propose, en rencontre un tout opposé. Il y a cinquante ans, la piastre valait cinquante sous de France; plus anciennement, elle était de la même valeur que la piastre d'Espagne; aujourd'hui, elle ne vaut plus que cinq sols, et elle ne restera pas à ce taux. La fabrication annuelle produit un bénéfice frauduleux de quelques millions, attendu que le gouvernement paie avec une quantité d'or et d'argent inférieure à celle qu'il lui faudrait pour acquitter ce qu'il doit. Mais aussi il est lésé dans ce qu'il reçoit; car la quotité des droits et des impôts ne changeant pas, chaque année le trésor se trouve recevoir une somme inférieure à celle qu'on aurait dû lui verser, et son avidité est ainsi trompée et punie.

Cet état de choses a produit un effet pire encore : il a ruiné tous ceux qui avaient d'anciennes créances; chaque jour il fait de nouvelles victimes, et jette une confusion et une incertitude extrême dans

les transactions. La seule manière de s'en garantir, et les Européens l'ont prise, c'est de stipuler tous les marchés dans une monnaie étrangère, dont la valeur est fixe; ces marchés se soldent alors en piastres au cours du jour. Les Turcs n'ont pas cette intelligence, et leurs fortunes ont été bouleversées.

Le matériel de l'établissement de la monnaie est assez bien ordonné : on peut le comparer à ce qui existait partout autrefois. Les balanciers se meuvent à la main; les pièces sont assez bien frappées. On fabrique des pièces d'or de vingt, de dix et de quatre piastres; des pièces d'argent de cinq, de trois, de deux, d'une et d'une demi-piastre; et des pièces de cuivre, soufflées d'argent, d'un para, c'est-à-dire de la quarantième partie d'une piastre, ce qui équivaut à vingt-cinq quarantièmes d'un centime. On conçoit que ces pièces soient assez légères pour que le vent les emporte.

Nous ne pûmes traverser la seconde cour : un vieil et misérable eunuque s'y opposa, en jetant les hauts cris; mais, de l'entrée, nous vîmes tout son développement, et la colonnade, d'une dimension fort mesquine, qui est sur la gauche. C'est là que les ambassadeurs des puissances chrétiennes sont admis d'abord, le jour de leur audience solennelle, et que le grand-visir les reçoit. On sait quelle est l'extravagante pensée d'orgueil qu'attachent les

Turcs à cette cérémonie, et l'idée qu'elle représente à leurs yeux. Voici comment les choses se passaient encore il a quelques années. L'ambassadeur introduit, mais encore dans la seconde cour, s'arrêtait. On allait dire au sultan : « Un pauvre chrétien, » nu et mourant de faim, demande à être admis à » l'audience de votre hautesse. — Qu'on l'habille, » et qu'on le fasse manger, » répondait le sultan : là-dessus une pelisse était donnée au pauvre chrétien, et on l'introduisait dans la salle du banquet. Du point où nous étions, on voit la troisième porte, qui conduit immédiatement aux appartements du grand-seigneur. Dans cette troisième enceinte sont deux belles coupoles, destinées, l'une à recevoir le dépôt de l'étendard sacré, l'autre à couvrir la salle du trône.

Ne pouvant pas pénétrer plus avant dans l'intérieur, nous revînmes sur nos pas, et nous nous présentâmes à une porte, qui, de la première cour, donne issue dans les jardins, et sur la place des Bombes, et mène à la pointe du sérail. Un factionnaire nous refusa le passage ; mais j'entrai en conversation avec lui, au moyen de mon interprète. C'était un pauvre soldat de recrue, bien naïf et bien innocent. Je lui demandai s'il savait faire l'exercice, et sur la réponse affirmative, je me mis à lui en commander les mouvements. Il s'y prêta avec beaucoup de bonhomie, et nous de-

vînmes si bons amis, qu'il nous laissa passer. Les premiers jardins que l'on traverse se composent de quelques plates-bandes de fleurs, et n'ont rien que de très-vulgaire : sur la place des Bombes, on voit de beaux cyprès ; et c'est à cela que se réduit la parure de ces lieux. Nous pénétrâmes ensuite dans une autre enceinte, dite la place de la Colonne. La colonne, encore debout, est antique et de belle proportion : elle porte à sa base cette inscription : « Fortunæ reduci ob devictos Gothos, » et elle est pour les Turcs l'objet d'une superstition particulière. De là une rampe nous conduisit dans un jardin, ou plutôt un parterre, garni d'assez belles fleurs. On me dit que c'était le jardin du trésorier.

Notre promenade nous avait donné une idée générale de ce sérail, si célèbre et si vanté sans motifs : il n'y a de beau que sa position. Le massif de la maison, dont nous avions fait le tour, nous restait interdit; mais il piquait faiblement notre curiosité. Nous sortîmes par une autre issue que celle qui nous avait donné entrée dans le palais, et nous allâmes à la place de l'Hippodrome.

Aucune ruine n'y rappelle l'ancienne destination de ce lieu. Les seules antiquités qu'on y remarque sont un obélisque égyptien, de granit rouge, connu sous Théodose ; une colonne composée de plusieurs tronçons, sans beauté et sans

grandeur ; enfin une colonne torse en bronze, dont il n'existe qu'une partie, et qui est d'un faible module.

Ces débris ne font aucune impression sur l'esprit ; mais il n'en est pas de même de plusieurs citernes que nous visitâmes ensuite. Les restes de ces édifices souterrains portent seuls, dans ce que l'on voit encore aujourd'hui à Constantinople, le cachet de la grandeur romaine. La première renfermait de l'eau ; des colonnes, grandes et belles, ne soutiennent les voûtes ; j'ignore quel est leur nombre, l'eau m'ayant empêché de parcourir la citerne. Jadis un palais s'élevait au-dessus ; mais ces ruines mêmes ont disparu, à peine en reste-t-il quelque trace.

La citerne dite des trente-deux colonnes est à sec, et sert d'atelier aux ouvriers qui filent pour l'usage des cordonniers. Ses colonnes, également belles et hautes, appartiennent à l'ordre dorique ; comme l'autre citerne, elle servait sans doute de fondation à un palais, mais on n'en retrouve aucun indice. Enfin nous nous rendîmes à celle dite des mille colonnes ; il y en a trois cents qui soutiennent des voûtes, et l'espace qu'elles occupent est immense. C'est dans ce local que travaillent les fileurs de soie. On croit qu'au-dessus était jadis le palais de Constantin ; et la grandeur des ouvrages souterrains dont je viens de parler autorise cette

opinion. Mais le palais du maître, pas plus que ceux de ses sujets, n'a pu résister aux efforts du temps, réunis à ceux de la passion et de la cupidité des hommes.

L'action du temps sur les édifices de l'antiquité se comprend : elle laisse encore un caractère de grandeur à leurs débris, et l'imagination, s'en emparant, reconstruit le passé avec son éclat et sa magnificence; mais la destruction des ruines! Il n'y a que les hommes qui soient capables de l'opérer, d'anéantir ce que les siècles mêmes avaient respecté, et de poursuivre ainsi jusqu'aux souvenirs. Encore si les débris des palais et des édifices de Constantinople avaient servi, comme à Rome, à la réédification d'une foule de monuments! Mais, excepté quelques parties des murs, et quelques mosquées, où ils ont été employés comme matériaux, on n'en aperçoit rien nulle part.

Nous vîmes la colonne brûlée, dite de Constantin; elle est de plusieurs morceaux, et n'a aucune beauté. Nous retournâmes au grand bazar, et nous le parcourûmes en détail dans toutes ses parties. La quantité de marchandises qu'il renferme est prodigieuse et d'une grande valeur.

Je désirai voir le marché des esclaves. C'est un bien triste spectacle : il n'y a aucune différence entre la vente d'un cheval et celle d'un homme. Ces malheureux sont exposés dans des loges qui

donnent sur une galerie couverte ; chacun circule, examine, compare, choisit, marchande et achète, suivant son caprice et son goût. Le bon docteur Seng, véritable philanthrope, plein d'humanité et de vertu, fut d'abord atterré et ensuite furieux de ce tableau : il doit être odieux en effet aux regards du moraliste et du chrétien. Vu comme état momentané de l'individu, il inspire une grande pitié; mais, considéré comme sort définitif, l'esclavage en Orient n'a rien de douloureux, de pénible, d'abject. Il est au contraire entouré de considération : c'est une manière d'adoption, qui incorpore l'esclave dans la famille du maître, l'associe à la destinée de celui-ci, et le met sur le chemin de la fortune. Il sait que le maître peut tout sur lui, mais immédiatement et sans intermédiaire. L'esclave le plus docile rejette avec indignation tout ordre que son maître ne lui a pas donné lui-même, et il se place bien au-dessus, à une distance immense, de l'homme libre, à gages. C'est un enfant de la maison. Il n'est pas rare de voir un Turc éprouver un sentiment de prédilection décidée pour l'esclave qu'il a acheté, le préférer au fils que la nature lui a donné. Souvent il le comble de biens, lui accorde sa confiance, l'élève dans ses fonctions, et, quand il est puissant, lui ouvre la porte des honneurs et le lance dans la carrière des fonctions publiques. Que l'on regarde autour

du sultan; que l'on examine quels sont les hommes les plus marquants de l'empire turc, et l'on verra l'application de ce que je viens de dire. Cosrew-Pacha, l'ancien séraskier, l'homme qui a gouverné et disposé de tout à Constantinople, est un esclave venu du Caucase, acheté par un capitan-pacha, et que la protection de son maître a fait parvenir aux plus hauts emplois. Halil-Pacha, gendre du sultan, est un ancien esclave du séraskier, que le sultan a distingué, et devant qui s'ouvre le plus vaste avenir.

Emus du sentiment d'une profonde pitié, au moment où nous entrâmes au marché, lorsque la première impression fut amortie, et que l'état de nos esprits nous permit d'observer, nous remarquâmes sur les figures de ces esclaves un calme extraordinaire. Ils savent que c'est un état de transition, les conditions d'un acheminement à un état nouveau, qui peut être brillant ou obscur, selon que la volonté de Dieu l'a décrété. A leurs yeux la destinée est fixée d'avance, et ils l'attendent avec confiance et résignation. Suivant son caprice, le hasard nous fait naître, nous autres Européens, dans une condition plus ou moins élevée, plus ou moins fortunée; les Orientaux qui sont vendus ont, pour ainsi dire, une double naissance, et leur vie est soumise deux fois aux caprices du sort. Non-seulement les mœurs protégent les esclaves,

en Orient, et leur permettent une existence assez douce ; mais les lois la leur garantissent d'une manière efficace. L'esclave dont le maître abuse de son pouvoir va se plaindre au cadi ; celui-ci, après vérification, ordonne que l'esclave soit vendu dans un espace de temps déterminé et très-court, et le soustrait ainsi aux passions d'un mauvais maître. Enfin les punitions corporelles ne peuvent pas être infligées par les maîtres d'une manière directe : c'est au bazar, et par l'entremise de l'autorité publique, que le coupable subit ces corrections.

Ordinairement il n'y a que les esclaves noirs ou Abyssiniens qui soient exposés dans le bazar public ; les blancs et les blanches sont tenus à part ; les musulmans, qui seules peuvent les acheter, sont seuls admis à les voir.

Parmi les esclaves, je remarquai une négresse qui gémissait beaucoup. A côté d'elle était une femme turque, assez belle, autant que je pus en juger, mais qui avait un air méchant et irrité. Je demandai à la première la cause de sa douleur, et à l'instant même sa maîtresse, la femme turque, répondit à sa place que cette esclave allait être battue, pour avoir levé la main sur elle. La coupable niait son crime et implorait son pardon. J'adressai des observations suppliantes à celle de qui son sort dépendait, j'invoquai sa commisération : elle parut d'abord étonnée de mon langage, et finit par céder

à mes prières et par accorder la grâce que je sollicitais.

En sortant du bazar, nous passâmes devant le palais du séraskier. Il est situé sur le point le plus élevé de la presqu'île, et a une tour du haut de laquelle on decouvre toute la ville. Ce palais a servi autrefois de prison aux princes de la famille ottomane qui avaient des droits au trône. On prétend que les empereurs grecs l'ont habité dans les derniers temps de leur puissance.

Nous visitâmes ensuite la maison des aliénés. C'est partout, et dans toutes les circonstances, un spectacle pénible; mais il est horrible ici. Tout ce qu'une stupidité barbare peut inventer de plus monstrueux vient aggraver l'état de ces infortunés; garrottés, enchaînés, battus, leur vie se passe dans des convulsions et des angoisses; il n'y a pas un seul exemple qu'un aliéné ait recouvré la raison; celui qui ne l'avait perdue qu'imparfaitement doit y renoncer pour toujours. L'âme sensible du docteur Seng s'enflamma de la plus énergique indignation qui jamais, et avec de plus justes motifs, soit entrée dans le cœur d'un honnête homme. Je voudrais, pour sa consolation et pour effacer ce cruel souvenir, que, comme moi, il eût vu depuis l'établissement des aliénés de Palerme. Aucun ne lui est comparable en Europe; c'est le plus bel ouvrage d'un philanthropie éclairée. Il est admi-

nistré, d'après les principes du docteur Gall, par un homme que l'on peut dire doué d'un génie supérieur, comme d'une douceur et d'une patience sans bornes. M. Pesani, directeur de cette maison, n'emploie aucun moyen violent : son influence morale est établie sur les malheureux confiés à ses soins d'une manière irrésistible. Ils obéissent tous à sa voix, ont une vie occupée, se livrent pour la plupart à des travaux utiles, et sont enfin aussi heureux que leur maladie cruel le leleur permet. La guérison des deux cinquièmes est constamment le résultat de ce régime, de ce système et de ces soins.

De la maison des fous, nous allâmes voir l'emplacement de la caserne des janissaires, qui fut brûlée lors de la révolution de 1826. On laisse cette solitude vivante, si je puis m'exprimer ainsi, pour conserver dans la mémoire du peuple la répression de la révolte, et le châtiment infligé aux rebelles, châtiment dont l'opinion exagéra beaucoup la sévérité. Dix-huit ou vingt mille janissaires se trouvaient réunis à Constantinople, et depuis longtemps cette troupe indisciplinée était en possession de donner des lois à ses maîtres. Un mécontentement éclata soudainement chez elle. Le sultan était sans defenseurs, sa vie paraissait compromise; il en appela à ses droits et à son peuple, et sa voix fut entendue. Depuis longtemps il avait eu

soin de nommer un muphti sur lequel il pût compter, et il le trouva, au jour du danger, tel qu'il l'avait espéré. Un fetva du muphti ordonna la sortie du sandjak-chérif, l'étendard sacré, et prescrivit aux bons musulmans de s'armer pour la défense de la religion et du trône. On se réunit sur l'Atmeïdan, où les grands officiers de l'empire et les ulémas vinrent dresser leurs tentes : on marcha aux révoltés; ceux-ci se retranchèrent dans l'immense caserne qu'ils occupaient près de l'Atmeïdan. Trois pièces de canon tirèrent pour en faire tomber les portes, et un combat s'engagea; mais il fut de peu de durée. Un horrible incendie embrasa bientôt tous les bâtiments, contruits, seulement en bois, et la terreur se mit parmi les révoltés : ils se dispersèrent de toutes parts. Trois cents avaient péri dans le combat. On poursuivit ceux qui furent considérés comme ayant exercé une influence coupable, et ils furent mis à mort. Des personnes en situation d'être bien informées, capables de juger sainement, et sans intérêt pour déguiser la vérité, m'ont donné l'assurance qu'à peine cinq cents hommes avaient perdu la vie, soit dans le combat, soit par les supplices. On a dit et répété que leur nombre s'était elevé à huit ou dix mille, et cette opinion s'est accréditée; mais les Orientaux en général, et les Turcs en particulier, n'ont aucune idée des nombres : ils les emploient

sans discernement comme sans exactitude, et ils sont par caractère portés à l'exagération. D'un autre côté, le gouvernement a dû favoriser cette opinion populaire, pour frapper l'imagination et inspirer une plus grande terreur.

Il y eut de la resolution de la part du sultan; mais il y allait de sa vie, et il ne paraît pas qu'il eût un choix à faire dans la conduite à tenir. Ses dangers se presentaient sans doute très-grands, parce que d'abord il n'était entouré de personne; mais un souverain trouve bientôt des défenseurs quand l'opinion le soutient, et qu'il appelle le peuple à son secours : c'est ce qui arriva ici. La resistance fut nulle, parce que les janissaires, si arrogants, comme toutes les troupes sans discipline et factieuses, avaient abdiqué depuis longtemps leur ancien courage. C'est à peine si les assaillants eurent cent hommes hors de combat, et cette puissance des janissaires, si redoutée, et qui avait miné l'empire ottoman, disparut en un moment.

A peu de distance de la caserne brûlée, et dans l'enceinte de la ville, s'élève l'aqueduc de Valeur; cet ouvrage manque de grandeur et de magnificence. Je me rendis ensuite à la colonne de Martial, qui est d'une belle proportion, mais composée de deux morceaux. A côte est l'emplacement d'une autre caserne des janissaires, encore couvert des

cendres de l'incendie. Le bâtiment qui l'occupait équivalait seul, par son étendue, à une ville entière. Enfin de là nous allâmes au tombeau dit de Constantin, en passant par la mosquée de Mahomet II, et ensuite dans l'ancienne mosquée du même nom, qui est détruite aujourd'hui, et qui paraît avoir été primitivement une église grecque. De faibles restes indiquent, d'une manière incertaine, le lieu où le fondateur de Constantinople fut enterré. Nous prîmes le chemin de Zevreck, ancienne église, et nous terminâmes cette immense course en nous rendant à l'échelle de Natkapu, pour rentrer à Péra, en traversant Tophana.

Le lendemain 18 était un vendredi. Chaque semaine, à pareil jour, le sultan se rend à la mosquée. J'appris que ce jour-là il irait à celle de Concailès, située sur la côte d'Asie; je me hâtai de m'embarquer pour m'y faire transporter. C'est une chose singulière que la pompe et l'éclat avec lesquels le sultan fait cet acte de piété. Lorsqu'il va par mer à la mosquée, il monte sur une magnifique barque dorée, conduite par vint-huit rameurs élégamment vêtus : cette barque est suivie d'une seconde aussi riche, et la poupe de chacune d'elles est couverte d'un superbe dais de couleur cramoisie. Au moment où elles quittent le rivage, l'escadre salue le sultan ; chaque bâtiment de guerre tire vingt et un coups de canon, et cela se

répète tous les huit jours. Lorsque les dynasties tombent, l'étiquette remplace l'exercice du pouvoir : il est dans les dispositions du cœur humain de se réfugier derrière une apparence de grandeur, pour cacher la réalité de sa faiblesse. A mesure qu'un souverain sent davantage qu'il lui est interdit de montrer, par des faits, une puissance qu'il n'a pas, il est plus exigeant sur les hommages qu'on lui rend. Le même pays, à l'époque du Bas-Empire, a déjà présenté le même spectacle.

Ces deux barques fendaient la mer avec la vitesse d'une flèche, et en un moment le sultan fut arrivé au point de la côte sur lequel il se dirigeait; il debarqua et entra à la mosquée. Trop eloigné pour le voir de près à son entrée, je me plaçai convenablement pour le regarder tout à mon aise au moment où il sortirait. Une partie d'un régiment de troupes à cheval de sa garde, dont la caserne est voisine, était placée en bataille, à pied, en face de la mosquée, et un nombreux corps d'officiers, d'une tenue peu régulière, s'y trouvait réuni.

Après être resté dans la mosquée pendant vingt minutes, le sultan sortit et monta à cheval : il etait informé de ma présence, et il me regarda attentivement à plusieurs reprises. Sa figure me parut belle, et elle l'est en effet, quoiqu'elle n'ait ni beaucoup de noblesse ni une grande expression.

Ses traits prononcés n'ont pas la dureté que l'on m'avait dite. Le cortége se composait de plusieurs officiers-généraux, parmi lesquels étaient le séraskier, le capitan-pacha, Halil-Pacha, gendre du sultan, et selon l'usage, on brûlait des parfums devant lui. De là il se rendit à la caserne pour voir exercer le régiment qui l'occupait. Je partis alors et je me rendis à Scutari, faubourg de Constantinople, situé en Asie.

Scutari est fort considérable; les rues sont plus larges que celles de Constantinople, de Péra et de Galata; mais le quartier le plus beau sans contredit, le plus vaste, et qui mérite d'être visité tout exprès, c'est le quartier des Morts. Ce cimetière est immense, et les cyprès qui y sont plantés sont si nombreux et si grands, qu'ils forment un bois magnifique. Cette vue est imposante, et l'on ne peut pas traverser ce bois sans éprouver un recueillement involontaire. Le respect pour les morts, la religion des tombeaux, sont une vertu des peuples; mais chez les Turcs, elle est portée si loin, qu'ils s'occupent beaucoup plus des morts que des vivants : il semble pourtant que les derniers mériteraient la préférence. On voit constamment dans ce cimetière des femmes qui viennent pleurer sur la tombe de leurs maris ou de leurs enfants; le vendredi est plus particulièrement consacré à ce devoir de piété. Ce cimetière ne sert pas

seulement aux habitants de Scutari, mais encore à ceux de Constantinople. Les Turcs zelés s'y font enterrer. Une tradition leur fait croire qu'ils doivent un jour évacuer la partie de l'Europe qu'ils occupent, et ils ne veulent pas que leurs cendres cessent de reposer sous la loi du prophète. Ils ne songent point que, lorsqu'un prince chrétien régnera à Constantinople, il ne se bornera pas à la possession de la ville et de la côte d'Europe, et que son autorité s'étendra aussi sur une partie plus ou moins grande de l'Asie.

J'allai jeter un coup d'œil sur la caserne de Scutari, que je devais examiner en detail quelques jours plus tard. C'est un immense bâtiment carré, qui peut loger dix mille hommes. De là nous allâmes voir l'ancienne ville de Chalcédoine, dont il ne reste plus que quelques ruines, et où s'est tenu un concile célèbre. C'est là que les croisés, conduits par le doge Dandolo, abordèrent avant de descendre sur la terre d'Europe, et d'entreprendre le siége sacrilége d'une place, qu'il était dans leur devoir de traiter en amie et en alliée, et non en ennemie. De la pointe de Chalcédoine qui avance dans la mer, on jouit d'un magnifique coup d'œil : on voit dans son entier le développement de la ville de Constantinople et du château des Sept-Tours. Ce lieu est habituellement un but de promenade, comme les Eaux-Douces, et il est aussi le théâtre

des parties de plaisir. Non loin est une maison de plaisance, appartenant au grand-seigneur, qui vient s'y promener quelquefois. Je gravis la montagne de Bourguelon : un voyageur ne peut omettre de s'y rendre. Du sommet de cette montagne, la vue embrasse le pays, à une très-grande distance, et dans toutes les directions ; je ne crois pas qu'il soit possible de promener ses regards sur un plus admirable panorama.

En revenant à Scutari, je passai devant une autre maison de campagne du sultan, et qu'il habite de temps en temps ; je la visitai. La disposition intérieure en est fort simple ; beaucoup d'eau et une fontaine dans chaque chambre, luxe qui, aux yeux des Orientaux, est le premier de tous. Une vaste pièce, formant le divan, et quatre autres chambres à chacun des angles, voilà tout l'appartement. Je remarquai que dans l'ameublement on avait introduit des usages européens ; indépendamment des canapés garnis de coussins, qui s'y trouvent toujours, l'appartement contenait un grand nombre de chaises. Nous revînmes nous embarquer en passant par le nouveau Scutari, qui n'est habité que par des Grecs et des Arméniens. Toutes leurs maisons enveloppent de ce côté l'ancien Scutari ; elles sont tournées vers la campagne, et semblent offrir des habitations agréables.

Le 19 juillet était l'anniversaire de la naissance

de Mahomet, grande fête chez les musulmans. Je me rappelai que lorsque nous étions en Égypte, le général Bonaparte l'avait fait célébrer par de nombreuses réjouissances et de brillantes illuminations. Le général Kléber commandait alors à Alexandrie; il fit placer devant sa porte un transparent où était écrit : « La naissance d'un grand homme est un bienfait de Dieu. » S'il y a bienfait toutes les fois qu'un grand homme vient sur la terre, ce n'est pas toujours un bienfait gratuit pour les peuples, et souvent même ils l'achètent bien cher.

Tout était préparé à Constantinople pour la pompe du jour, et avait été disposé dans la mosquée du sultan Achmet : elle a une reputation de sainteté qui la fait choisir pour cette cérémonie. Je me rendis de bonne heure sur la place de l'Atmeïdan pour être témoin de l'arrivée du sultan. Les troupes formaient la haie, depuis l'échelle de Tophana jusqu'à la porte de la mosquée; tous les pachas des provinces, venus pour assister aux fêtes du mariage de la fille du grand-seigneur, et qui se trouvaient encore à Constantinople, se rendirent de bonne heure à la mosquée, avec leurs officiers et leurs cavaches. Les officiers de la Porte arrivèrent successivement. Enfin le sultan, annoncé d'abord par de nombreuses salves d'artillerie tirées par l'escadre et ensuite par les batteries de Tophana, parut avec un cortége de trois ou quatre cents per-

sonnes. Les chambellans, les officiers de son service personnel précédaient, ainsi que douze chevaux magnifiquement harnachés : il était suivi de pages à cheval, coiffés de bonnets couvert de plumes, et d'un autre groupe de pages à pied, armés de haches d'armes, et portant des casques surmontés de plumes énormes, en forme de cimier. Le sultan était sur un très-beau cheval bai-brun. Il avait un costume d'une médiocre richesse, un manteau brun qu'il porte toujours, et qui a une broderie au collet; des diamants à son bonnet, avec une aigrette jaune très-belle. Il montait à la manière européenne, et se tenait à cheval avec aisance et grâce.

Nous pûmes juger de la différence des costumes nouveaux avec les costumes anciens, en les voyant réunis sous nos yeux. Avec l'adoption des premiers toute dignité a disparu. De misérables redingotes sans grâce, des bonnets sans turban, qui éteignent la physionomie; des pantalons étroits, au lieu de culottes amples, ont défiguré complétement les Turcs. Porter l'ancien costume est un privilége réservé uniquement aux hommes de la loi : eux seuls ainsi représentent le passé. Ils vinrent à la cérémonie, et toute la grandeur musulmane, toute la beauté qui distinguait autrefois cette race, semblaient réfugiées chez eux. Les autres avaient un air chétif et misérable; ils n'offraient à la vue

que des êtres déchus. Le prestige oriental a disparu avec le changement de costume. Une foule de peuple et un grand nombre de voitures de toute espèce couvraient la place.

A peu de distance de moi, un arabas, rempli de femmes voilées plus ou moins complétement, était stationné; des enfants s'y trouvaient aussi. Une petite fille de sept à huit ans, parée avec soin, et d'une beauté ravissante, attira mon attention : je la regardai et la fis remarquer à un de mes voisins. Sa mère s'en aperçut, et la prenant dans ses bras, elle la caressa, l'éleva en l'air comme pour me la présenter, et ensuite me fit des gestes de satisfaction et de remercîment. Cette femme était heureuse des succès de son enfant. La tendresse et l'amour-propre des mères sont de tous les pays.

Nous allâmes ensuite visiter le château des Sept-Tours, si célèbre autrefois par sa destination spéciale. C'est là que la Porte tenait prisonniers les ambassadeurs, ministres ou chargés d'affaires des puissances avec lesquelles elle était en guerre. Je crois que nous lui avons fourni son dernier hôte, et que M. Ruffin, chargé d'affaires de France à l'époque de l'expédition d'Égypte, qui y fut détenu et y séjourna longtemps, n'a eu de successeur d'aucune nation : aussi ce fort, qui était habitable anciennement, est-il aujourd'hui en ruine. Son nom indique la nature de ses fortifications : il est

composé de sept tours, unies par des courtines, et forme ainsi un triangle. Placé à l'extrémité méridionale de l'enceinte de terre, et au lieu même où elle vient aboutir à la mer de Marmara, l'enceinte de la ville en fait partie. On s'occupait à y faire quelques réparations.

Après avoir visité ce fort, nous sortîmes par la porte des Sept-Tours. A l'extérieur se trouve le tombeau de Mustapha-Baïractar. C'était un homme doué d'un grand caractère. Il entreprit de rendre le pouvoir au sultan Sélim, l'un des souverains les plus éclairés qu'ait eus la Turquie; mais il ne fit que précipiter sa mort. On lui jeta le corps inanimé de son maître, au moment où il forçait la porte du sérail, pour le délivrer. Il renversa du trône Mustapha, par l'ordre de qui Sélim, oncle de celui-ci, avait été assassiné, et il fit monter à sa place, le sultan qui règne aujourd'hui. Peu de temps après, les janissaires se révoltèrent contre lui : il se défendit longtemps et vaillamment; mais enfin, voyant sa maison envahie, il s'ensevelit sous ses ruines, et avec lui un grand nombre de ses ennemis, en faisant jouer une mine qu'il avait préparée d'avance. J'avais été en rapport d'affaires et en correspondance avec lui; je lui avais envoyé, par ordre de Napoléon, des officiers de mon état-major, lorsqu'il était, à Viddin, sur le Danube, et que je commandais en Dalmatie. C'était assuré-

ment un homme d'énergie, de courage et d'une grande fierté; mais son esprit était peu étendu, et, comme les Turcs, son ignorance était si complète, qu'il demanda à l'un des officiers que je lui avais envoyés, s'il avait traversé la mer pour venir de la Dalmatie. Il refusa tous les secours que je lui avais fait offrir.

En suivant les remparts par l'extérieur, nous passâmes devant l'hôpital des Grecs, situé hors de la ville, et qui était rempli de pestiférés; car déjà depuis quinze jours la peste commençait à s'étendre. Nous allâmes visiter l'église des Poissons, ainsi nommée parce qu'elle renferme une fontaine souterraine où vivent des poissons. Cette source est l'objet d'une foi particulière et de récits miraculeux.

Nous nous rendîmes à la porte de Sylvestre où, l'on conserve les têtes d'Ali, Pacha de Janina, de ses enfants, Véli et Muctar-Pacha, et de ses petits enfants. En 1806 et 1807, j'avais eu des rapports fréquents et journaliers avec Ali-Pacha, qui, de voleur de grand chemin, était devenu visir et une espèce de souverain. Son énergie, sa finesse, sa cruauté sont connues, et l'ont rendu aussi célèbre que la catastrophe qui a terminé ses jours. Celui-là n'avait pas la dignité de Mustapha-Baïractar : il demandait sans cesse et ne refusait jamais rien. Lors de la paix de Tilsitt, il imagina de solliciter

Napoléon de lui faire cadeau de Corfou et des îles Ioniennes, et à cet effet, aussitôt qu'il eut appris que les hostilités étaient suspendues sur le Niémen, il envoya un agent de confiance près de l'empereur. Cet agent passa chez moi en Dalmatie, et me fit part de l'objet de sa mission. Le choix de l'ambassadeur était aussi singulier que l'argument qu'il employait, par ordre de son maître, pour motiver sa demande. Cet homme était un Romain, que nous avions trouvé à Malte, où il exerçait les fonctions d'inquisiteur. Il nous avait suivis en Égypte. Dégoûté de ce séjour, il s'était embarqué pour revenir en Europe avec deux officiers français, dont un vit encore, les colonels Poitevin et Charbonnel. Pris par un corsaire, ils furent conduits à Janina et jetés dans un cachot. Notre Romain n'hésita pas au bout de quel que temps à abjurer sa religion pour recouvrer la liberté. Il devint peu après un homme de la loi, le confident et le serviteur dévoué d'Ali-Pacha. L'argument dont il devait se servir auprès de Napoléon, et dont il fit usage en effet, était celui-ci : « Ali-
» Pacha est ami des Français : l'empereur va pos-
» séder Corfou et envoyer un général pour y
» commander ; le général aura des démêlés avec
» Ali-Pacha, se brouillera avec lui, et l'on dira :
» Ali-Pacha est ennemi des Français, ce qui est faux.
» Pour empêcher une chose semblable, il faut lui
» donner Corfou. » Cette logique ne méritait pas

que Napoléon fît de grands efforts d'imagination pour répondre. Sans contester la bonté de l'argument, il se borna à dire : « Mais je n'ai pas Corfou, et comment le prendre ? — Votre majesté l'aura. — » Mais je ne l'ai pas, et comment le prendre ? » Il répéta une troisième fois cette réponse, congédia le négociateur, et Ali-Pacha en fut pour les frais de voyage de son émissaire.

J'examinai avec soin cette enceinte de la ville. Elle est composée d'un rempart flanqué de tours, avec un bon fossé, où quelquefois se trouve une espèce de fausse braie. La porte d'Andrinople vient ensuite et puis la porte dite des Canons. Toute cette partie de l'enceinte est triple, mais elle est en ruine. C'est sur ce front qu'une partie des attaques des croisés, et plus tard celle des Turcs, se sont faites: les choses sont restées telles que l'entrée de Mahomet II les a laissées.

Après la porte des Canons, vient celle dite de Travers, nommée ainsi à cause de sa position, qui est oblique par rapport à la muraille. Nous entrâmes pour voir les ruines du palais de Constantin, de ce séjour du dernier empereur grec, dont la mort fut si magnanime et si généreuse. Ces ruines font partie de l'enceinte. Nous en ressortîmes, et en longeant la muraille nous arrivâmes près de la mer, sur la rive droite du port. C'est là, dans l'enceinte, qu'était le palais de Blaquerne.

Le court intervalle qui sépare le mur d'enceinte du port est occupé par des maisons dont la réunion s'appelle le faubourg du Fanal, quoiqu'il n'y ait plus de fanal. Dans ce faubourg demeurent ces grandes familles grecques qui jouent un rôle si important dans toutes les intrigues politiques. Les emplois de drogman de la Porte leur sont dévolus, ainsi que les dignités d'hospodars de Valachie et de Moldavie. Au milieu de ce côté du triangle qui renferme Constantinople, il n'y a qu'une seule enceinte, et le mur en est fort bas; il est en outre très-rapproché du bord de la mer, c'est-à-dire du port. C'est probablement sur ce point que le doge Dandolo a dirigé ses attaques et par là que la place fut emportée et conquise. Le côté opposé du port, la rive septentrionale, n'était point couverte d'habitations comme aujourd'hui. La ville ne s'étendait pas de ce côté, car ce fut à la côte de Galata et de Tophana, alors entièrement découvertes, que la flotte vénitienne aborda, et que les chevaliers qui la montaient prirent terre.

Après avoir parcouru Constantinople dans tous les sens, je fis la même remarque que déjà la vue de Scutari m'avait inspirée, c'est que, dans l'intérieur de la ville, aussi bien qu'à Péra, et dans les autres faubourgs, on vit autant avec les morts qu'avec les vivants. Il semble même que les premiers soient l'objet d'une sollicitude exclusive; il

4.

est certain que, grâce aux magnifiques et nombreux cyprès qui les ornent, les tombeaux offrent un coup d'œil plus agréable, et leur ombre semble promettre un meilleur abri, que les barraques confuses et infectes qui servent d'asile aux vivants. En renfermant en peu de mots le sort des habitants de Constantinople, on pourrait mettre dans leur bouche ces paroles : « Nous logeons sur des ruines, » nous nous promenons au milieu des tombeaux, » et nous vivons avec la peste. » Car telle est leur existence de tous les jours.

Le 20 juillet, je continuai mes courses. Le docteur Seng ne m'accompagna pas ; il satisfit l'ambition, qui le dévorait depuis longtemps, de voir de près des pestiférés, et d'étudier sur place les circonstances de cette maladie. L'hôpital des Grecs, qui était rempli de ces malheureux, lui en donna les moyens. Pour moi qui avais eu autrefois, pendant cinq mois, ce triste avantage, à Alexandrie en Égypte, je me rendis de bonne heure à Buyukdéré. La baronne de Sturmer donnait un bal, et je pus juger de ce que sont les sociétés en Orient, et particulièrement à Constantinople. Elles se réduisent aux membres du corps diplomatique et aux familles de quelques négociants. Plusieurs femmes, qui s'y trouvaient, étaient agréables ; mais, en général, ceux qui ont contracté les habitudes sociales de l'Europe, et qui en éprouvent le besoin,

sont fort à plaindre à Constantinople, quelle que soit la position élevée qu'ils occupent. Il n'y a que les charmes d'une vie de famille qui puissent en rendre le séjour supportable.

Le 21, je parcourus une partie de la côte d'Asie, sur le Bosphore. Je vis l'emplacement du camp qu'avait occupé la division russe qui, en 1833, fut envoyée au secours du grand-seigneur et l'empêcha de tomber du trône. Un monument, avec une inscription, rappelle cet événement, un de plus importants de notre époque. De là j'allai voir la montagne du Géant. De ce point l'œil embrasse les deux mers ; la vue est d'une étendue immense ; mais elle est beaucoup moins belle que celle dont on jouit sur la montagne de Bourguelon. On raconte la fable ridicule qu'un géant de cinquante pieds est enterré sur cette montagne, et l'on y montre l'emplacement que l'on dit qu'il occupe : beaucoup d'ex-voto, qui y sont suspendus, attestent combien cette croyance est populaire.

Je descendis à mi-côte pour visiter un château en ruine, jadis bâti par les Génois, et qui ne présente rien de curieux. On est étonné de toutes les traces de possession et de puissanee que ce petit État maritime a laissées en Orient. Sa puissance, dans le moyen âge, résultait, tout à la fois, d'une civilisation plus avancée, de la navigation, du commerce et de ses richesses. Ce fort doit être du trei-

zième siècle ou du quatorzième. De ces deux points je vis les îles Syanés ; ce sont deux rochers que l'on pourrait armer pour la défense du canal ; mais ses propres bords offrent à chaque pas des points également avantageux, et qui doivent être préférés. Après avoir passé le reste de ma journée agréablement à Buyukdéré et à Thérapia, je rentrai à Péra. Mon compagnon de voyage, le docteur Seng, qui avait visité plusieurs hôpitaux, m'apprit que la peste prenait un développement inquiétant. A en juger par le tableau qu'il me traça, ces différents asiles offraient la réunion la plus épouvantable de toutes les misères qui peuvent affliger l'humanité.

Le 25, je rendis visite au séraskier Cosrew : nous nous connaissions beaucoup, quoique nous ne nous fussions jamais vus. En 1806 et 1807, il était pacha de Bosnie. La guerre existait alors entre la Porte et les Serviens. Napoléon m'avait donné l'ordre de lui fournir tous les secours dont il pourrait avoir besoin. J'envoyai à Cosrew des armes et des munitions : il en résulta des relations fréquentes et de très-bons rapports de voisinage. Il me reçut avec des attentions extraordinaires, m'embrassa à plusieurs reprises et me serra dans ses bras à m'étouffer. Je ne pouvais prévoir un accueil aussi tendre. Nous parlâmes du temps passé, de nos relations anciennes, des guerres de ma jeunesse et particulièrement des campagnes d'Italie. Il fit appor-

ter un ouvrage relatif à ces immortelles campagnes, et, pour preuve que je les avais faites, je lui montrai mon nom cité dans le récit de la bataille de Castiglione, où, quoique bien jeune encore, je commandais toute l'artillerie à cheval réunie de l'armée. Il me dit qu'il voulait se faire traduire ce chapitre en turc et le garder précieusement. Le séraskier m'exprima le regret que mon séjour à Constantinople dût être très-court, et me dit que, nonobstant mon prochain départ, le grand-seigneur voulait me voir, et qu'il me ferait avertir. Effectivement, peu de jours après, cette audience me fut donnée, sans que j'en eusse fait la demande formelle.

Le séraskier Cosrew a joué un rôle trop important dans l'empire ottoman pour ne pas dire quelques mots qui le fassent connaître. Il est né dans le Caucase, au pays des Abbas. Acheté dans son enfance pour le célèbre capitan-pacha, Kutchuk-Hussein, il fut élevé dans sa maison, et bientôt son maître lui ouvrit la porte de la fortune et des honneurs. Nommé pacha du Caire, après la retraite de l'armée française, il gouverna quelque temps l'Égypte. Mais Méhémet-Ali, qui servait alors dans l'armée turque comme simple bimbachi, ou chef de bataillon, ayant trouvé le moyen de se rendre nécessaire et de grouper autour de lui, avec habileté, une grande masse d'intérêts, se révolta,

chassa Cosrew du Caire et le poursuivit jusqu'à Damiette, où il le força de s'embarquer. Telle est l'origine de la haine que le séraskier porte à Méhémet-Ali, et qui ne s'est jamais éteinte.

Revenu à Constantinople, Cosrew fut nommé pacha de Bosnie, et chargé de combattre les Serviens, ce qu'il fit sans peine ; puis il fut élevé à la dignité de capitan-pacha. Envoyé plus tard à Trébisonde, il eut ordre de marcher contre les Persans; mais il n'éprouva que des revers. Redevenu capitan-pacha, il commanda les escadres pendant la guerre contre les Grecs. On sait quel fut, malgré les grands moyens dont il disposait, le résultat de ses efforts et les étranges accidents qu'il eut à subir. Il aida puissamment le sultan dans la destruction des janissaires, et il adopta avec passion l'idée de la création des nouvelles troupes. Il s'y livra tout entier; mais dépourvu des connaissances nécessaires il ne sut pas donner une bonne direction à cette œuvre, et jamais la nouvelle milice, dont il est devenu le chef, n'a pu prendre de consistance et acquérir quelque valeur. Depuis ce temps, il a commandé constamment à Constantinople et maintenu avec habileté la tranquillité dans cette grande ville.

Cosrew est d'un âge très-avancé, et qui approche, dit-on, de quatre-vingts ans. Petit et trapu, il est d'une complexion forte et vigoureuse : son ac-

tivité est extrême, son regard perçant. Son esprit est vif, fin, rusé, et personne ne sait conduire aussi habilement les intrigues les plus compliquées. Il a opéré le prodige de traverser une longue suite d'années au milieu de changements de règnes, et de révolutions sanglantes de toute nature, en ajoutant constamment à son pouvoir et à son crédit, et cela sans faire aucune de ces actions qui éveillent l'admiration et appellent la reconnaissance publique. Pour arriver à ses fins, ce ne sont pas les ressorts nobles du cœur humain qu'il fait mouvoir de préférence. On le dit bien plus occupé de ses intérêts propres que de ceux de l'empire, et il faut convenir qu'il a mieux conduit ses affaires que celles de son maître et de l'État.

Cosrew a perdu récemment la dignité de séraskier; mais la confiance et d'immenses bienfaits du sultan l'ont accompagné dans sa retraite.

En sortant de chez le séraskier, j'allai à la caserne de Scutari pour voir une brigade de la garde qui y est logée, et Namük-Pacha qui commande la brigade, et demeure également dans la caserne. Placée sur une hauteur, cette caserne est parfaitement saine. Elle est vaste et magnifique, et peut contenir dix mille hommes. C'est un carré long, entièrement fermé, de manière qu'une seule porte en donne l'entrée.

En attendant l'arrivée d'Achmet-Pacha Mouschir,

qui commande en chef la garde, j'examinai l'intérieur de la caserne et tout ce qui tient au régime du soldat. Namük-Pacha m'en fit les honneurs. C'est un jeune homme très-distingué, instruit, actif, poli, parlant français très-purement : il est rempli du désir de voir son pays se relever de son abaissement; ses idées sont justes et sages, et son esprit est éclairé. C'est un phénomène dans ce pays; aussi est-il l'objet de l'envie universelle.

Le sort des soldats turcs est très-heureux. Mieux nourris qu'aucuns soldats de l'Europe, ils ont en abondance des vivres d'une excellente qualité, et mangent tous les jours de la viande, et deux fois par jour la soupe. Leur habillement est laid, d'une vilaine coupe et mal entendu, mais il suffit à leurs besoins. Une bonne administration a rempli d'effets les magasins, et les régiments ont de grandes réserves. La solde de chaque soldat est de vingt piastres par mois (cinq francs). Il n'est pas permis de lui faire de retenue sur cette somme, en sorte qu'il la touche en entier. On n'a négligé aucun soin pour le bien être du soldat, et l'on doit reconnaître qu'il ne peut rien prétendre de plus.

Si, sous le rapport du matériel, il n'y a rien à dire, il y a beaucoup d'observations à faire sur le personnel. Achmet-Pacha étant arrivé, nous nous rendîmes au champ de manœuvre qui est à peu de distance. Quatre bataillons étaient en bataille. J'en

passai la revue, et ils manœuvrèrent ensuite devant moi. Il est difficile de voir quelque chose de moins beau et de moins bon; ce ne sont pas des troupes, c'est une réunion d'hommes qui a pour caractère général de physionomie l'air misérable et humilié. On voit qu'ils ont le sentiment de leur faiblesse. Presque tous semblent avoir de la bonne volonté, mais une sorte de honte de leur métier; et, depuis le soldat jusqu'au colonel, personne ne sait rien de ce qu'il a à faire. Puis les hommes sont petits et chétifs, beaucoup sont trop jeunes, et on se demande ce qu'est devenue cette race turque si grande, si belle, si fière et si majestueuse; on n'en trouve pas trace dans les troupes actuelles.

J'ai cherché à m'expliquer pourquoi on n'avait pas jusqu'à présent mieux réussi dans les nouvelles formations, et voici comment je m'en suis rendu compte. Le sultan a eu la volonté d'organiser des troupes à l'européenne, et son ambition a été d'avoir sur-le-champ une armée Il a donc formé à la fois un grand nombre de régiments; mais tous ses moyens d'exécution ont consisté en quelques subalternes, misérables instructeurs sans capacité et sans talent, que le caprice des révolutions lui a envoyés. De pareils éléments ne pouvaient rien produire. L'organisation a eu lieu dans tous les corps simultanément. C'étaient des hommes semblables qui se trou-

vaient répandus partout. Dans les grades les plus élevés, comme dans les grades inférieurs, personne n'avait le sentiment de sa capacité, ni foi en celle des autres. Personne n'avait donc le droit de commander; car ce droit est toujours la conséquence d'un titre vrai, ou du moins supposé tel, de supériorité quelconque. Ce n'est que par suite de ce principe qu'on trouve les hommes disposés à l'obéissance. Dans les troupes de toutes les puissances de l'Europe, il y a deux titres à faire valoir. L'un est appuyé sur une situation sociale plus élevée, et, par conséquent, sur une éducation meilleure, qui, en développant les facultés intellectuelles, a grandi l'intelligence. L'autre tient à des services anciens, à l'expérience et à l'instruction qui en sont les suites. En Turquie, il n'y a aucune classe supérieure : tout est peuple, chacun est l'égal de tous. Le fils d'un porteur d'eau marche de pair avec le fils d'un grand-visir, et souvent leur éducation a été la même. Il n'y a dès lors aucune présomption de faculté supérieure en faveur de celui que l'on investit d'un grade; et une égalité, aussi absolue, aussi réelle, ne peut pas céder au moment même à une supériorité qui semble n'être que l'objet d'un caprice. Quant aux titres qui viennent du service et de l'expérience, lorsque tous les hommes sont de nouvelle formation, les titres sont les mêmes pour tous. On voit le vice radical

qui a présidé à la création de l'armée turque. Le remède serait, en reprenant tout dans ses éléments, d'établir dans l'opinion une hiérarchie de capacité dont chacun aurait la conscience et la conviction, afin d'arriver à fonder l'obéissance, et à faire naître la confiance, qui est le lien nécessaire dans les troupes. Car la confiance est le complément de l'organisation proprement dite, de la discipline et de l'instruction : c'est la puissance morale qui rend tout intime, compacte, et énergique.

Si le sultan, au lieu de penser à créer une armée tout d'abord, avait voulu seulement former un bataillon, qu'il eût fait en sorte de se procurer trente ou quarante individus véritablement bons officiers, et un homme capable de comprendre l'importance de sa mission, il est probable qu'en deux ans il serait parvenu à avoir un bataillon modèle. Une fois ce résultat obtenu, il aurait eu entre les mains les éléments d'une armée Six mois, ou tout au plus une année après, en dédoublant le bataillon, il aurait eu un régiment. Les hommes du bataillon les plus anciennement formés auraient été déjà d'anciens serviteurs aux yeux des nouveaux, et des gens instruits aux yeux de ceux qui, commençant à servir, n'auraient rien su. On conçoit qu'en dix ans il aurait eu une armée. Avec le système qu'on a pris, il est probable qu'on n'y arrivera pas, et

que cette réunion d'hommes ne pourra jamais en mériter le nom.

Quand Pierre le Grand voulut former ses troupes en Russie, il fit l'application du principe que je viens d'établir, et il en poussa même les détails jusqu'à l'excès. Il fonda le droit de commander uniquement sur la capacité démontrée, ou au moins supposée, et le titre fut tout à la fois l'ancienneté et la succession des services dans tous les grades. Comme tous les hommes supérieurs, il comprit que c'était en donnant l'exemple, qu'il ferait entrer la conviction dans les esprits. On sait qu'il se fit tambour, et que successivement il parcourut tous les grades. Il n'avait pas abdiqué le pouvoir politique; mais il se contentait, quant au pouvoir militaire, des fonctions dont il avait cru, par ses services réels, pouvoir justifier l'exercice aux yeux de ses soldats. A la bataille de Pultava il était général-major, et combattit en cette qualité.

Chez les puissances du nord de l'Europe, où l'on peut dire que les vraies doctrines militaires se sont conservées pures, où le métier de soldat est entouré de la considération à laquelle il a droit, le fils du souverain commence par les derniers grades de la milice. Il sert dans chacun un espace de temps positif et non imaginaire; il est en contact avec les soldats, connaît leur esprit et sait tout ce

qui les concerne. Il ne surgit pas comme dans d'autres pays, pour commander les armées, avant d'avoir étudié et appris les éléments de cette fonction si difficile; fonction qui exige dans un temps donné, et au plus haut degré, l'emploi de toute l'intelligence et de toutes les facultés que la providence accorda à l'homme.

Qu'y a-t-il de plus raisonnable et de plus utile, que d'inculquer au soldat, que l'on mène à une mort probable, la conviction que ce ne sera pas en pure perte, mais pour la gloire de la patrie que son sang sera répandu. C'est la seule manière d'obtenir de tous et de chacun tous les efforts dont ils sont capables. En France, plus qu'ailleurs, c'est une nécessité, parce que le soldat, intelligent, juge, calcule, raisonne et se conduit en conséquence du résultat qu'il prévoit, qu'il redoute ou qu'il espère. Je pourrais citer plus d'un fait qui prouverait la vérité de ce que j'avance; mais ce serait sortir de mon sujet.

Après la manœuvre d'infanterie, je me rendis à Scutari avec Achmet-Pacha, pour voir la caserne de la cavalerie et le régiment qui s'y trouvait. Ce corps est également attaché à la garde, et fait partie d'une brigade qui est commandée par un eunuque, Reschid-Pacha. Un eunuque noir devenu général de brigade! On ne comprend pas en Turquie que c'est un contre-sens de donner des fonctions mili-

taires, qui exigent de la force, de l'énergie et du courage, à des êtres dégradés, dont l'état suppose la faiblesse et la pusillanimité, et qui ne peuvent exercer aucun ascendant sur les autres hommes. Dans ce régiment de cavalerie les hommes sont mieux que dans l'infanterie. Je ne les vis pas manœuvrer; mais ils n'etaient pas trop mal placés à cheval, et leurs chevaux, quoique fort petits, paraissaient assez bons. Les soldats de ce corps sont armés de sabres et de lances.

Achmet-Pacha-Mouschir, qui m'avait fait les honneurs de la garde, commandait en chef ce corps. Il ne manque pas d'esprit et de finesse: il est bienveillant et modeste; mais la faveur et le caprice du maître ont seuls motivé son élévation rapide. Aujourd'hui, comme autrefois, ce sont les seuls titres pour occuper les emplois les plus importants. Les prétendus progrès en civilisation du gouvernement turc n'ont pas encore consacré le principe qu'il faut apprendre ce que l'on veut savoir.

Achmet-Pacha, comme presque tous les Turcs, a commencé par exercer un métier. Il était cordonnier, et a été aussi batelier dans le port. On m'a raconté, qu'envoyé en ambassade à Saint-Pétersbourg, et traité avec considération, on le mena dans les casernes. Traversant les ateliers d'un régiment de la garde il ne put résister au désir de montrer ses talents : quittant le cortége qui l'ac-

compagnait, il s'empara, au grand étonnement de chacun, d'un tire-pied et d'une alène, et fit voir qu'il n'avait rien perdu de son habileté d'autrefois (1).

Le 24 juillet j'allai à la Porte pour voir le grand-visir et les autres ministres. Le grand-visir me reçut avec le cérémonial d'usage. Nous nous fîmes réciproquement des compliments, nous échangeâmes divers lieux communs, et après le café, la pipe, les confitures et les parfums, je me retirai pour aller faire une autre visite, tout aussi peu intéressante. Le grand-visir a l'apparence d'un vieillard d'un âge avancé, et cependant il n'a que cinquante-huit ans. De la demeure du grand-visir je me rendis chez le kiaja-bey, ou ministre de l'intérieur. Les choses s'y passèrent de même. C'est un homme qui paraît austère.

Le reis-effendi, ou ministre des affaires-étrangères, étant malade, je ne le vis point, et j'allai à l'arsenal de la marine, où le capitan-pacha m'attendait. Cette visite-là fut pour moi du plus grand intérêt. Tahir-Pacha est un homme de cinquante

(1) Le sultan a, depuis quelques mois, nommé Achmet capitan-pacha, c'est-à-dire grand-amiral. Il a arboré son pavillon sur le principal vaisseau, et le jour où l'escadre combattra il sera appelé à la commander. On peut deviner l'habile direction qu'elle recevra et quelle confiance intime animera ses équipages.

ans, d'une belle physionomie, bien fait, leste et actif : son regard a de l'autorité, et on reconnaît en lui un homme de capacité et d'exécution. Il a beaucoup navigué, et l'on dit qu'il a fait toutes sortes de métiers à la mer. Il me reçut remarquablement bien, sans étiquette, comme il convient à un homme de guerre d'en recevoir un autre, quand d'avance ils se connaissent de réputation. Il me montra l'arsenal, qui est assez bien tenu et dont les magasins sont bien remplis. Un vaisseau, d'une forme particulière, et d'une dimension extraordinaire, était en construction sous la direction d'un ingénieur américain. Les gens de métier n'avaient pas grande idée du résultat. Je vis une très-belle usine, pour laminer le cuivre, qui est mue par une machine à vapeur. Je visitai deux beaux bassins pour les réparations des vaisseaux. L'un a été construit sous le règne du sultan Selim III, l'autre sous le règne actuel.

Après avoir parcouru l'arsenal, le capitan-pacha me proposa de visiter l'escadre, qui était forte alors de cinq vaisseaux armés. J'acceptai seulement d'aller voir le vaisseau amiral, le *Mahmoudié*, bâtiment à trois ponts, portant cent trente canons. Le capitan-pacha a mis son pavillon sur ce vaisseau, qui est magnifique, très-bien aménagé, et présente de grandes ressources pour le combat ; on le trouve un peu court dans ses proportions. Son armement,

comme celui de tous les vaisseaux turcs, est fait avec des pièces de bronze, et ce métal, prodigué dans l'intérieur, l'embellit beaucoup à l'œil et lui donne apparence d'une richesse extraordinaire.

Je puis difficilement exprimer la surprise que j'éprouvai en voyant cet équipage, entièrement composé de Turcs : il est d'une agilité surprenante. Le capitan-pacha le fit exercer devant moi au maniement d'armes, à la manœuvre du canon; le fit monter sur les vergues et dans les manœuvre hautes, puis descendre par les étais : tout cela se fit avec une prestesse, une diligence, et une adresse extrêmes. Les matelots français les plus lestes ne feraient pas mieux; j'exprimai mon admiration au capitan-pacha; il me répondit : « C'est à force de » soins et de punitions qui je suis arrivé là : il n'y » a pas un seul de ces braves gens qui n'ait reçu » cinq cents coups de bâton. » Il paraît que la rigueur des punitions corporelles convient aux Turcs, car cet équipage est parfaitement dressé à tous les exercices et paraît très-discipliné. Ce régime est apparemment aussi fort bon pour la santé, puisque, sur douze cents hommes, il n'y avait que huit malades. Au surplus le capitan-pacha est un homme dont on ne peut méconnaître l'énergie et la volonté; et je puis dire que c'est le seul homme de cette trempe que j'aie remarqué à Constantinople. Si les punitions sévères et les moyens violents,

jusqu'à la brutalité, réussissent si bien auprès des Turcs dans la marine, il en serait probablement de même dans les troupes de terre, et quelques chefs de l'armée ressemblant au capitan-pacha rendraient de grands services à leur pays.

En rentrant chez moi j'eus la visite de Namük-Pacha, qui me prévint que le grand-seigneur me recevrait le lendemain. Je me rendis le 25, à une heure et demie, au palais de Beilonbey-Stavros, demeure actuelle du sultan. Il y a très-peu de temps qu'il est construit. Cette habitation est délicieuse, les appartements sont vastes, frais et élégants ; le voisinage de la mer, et les terrasses qui s'élèvent à une assez grande hauteur dans la montagne, l'encadrent merveilleusement. L'architecture n'est d'aucun style régulier, mais elle est originale et agréable à l'œil. Le palais ne tient au harem que par un point élevé, qui forme une galerie vitrée. Le harem composé de pavillons qui se touchent les uns les autres, et dont les pignons sont sur la même ligne, est immense, et plus grand que le palais proprement dit ; de beaux kiosques, placés sur les terrasses à diverses hauteurs, forment des points de vue agréables pour le palais. Le sultan Mahmoud aime à bâtir, et il est entretenu, dit-on, dans ce goût, par son architecte qui lui a fait prédire qu'il ne mourrait jamais, tant qu'un palais nouveau serait en construction ; sans doute parce que Dieu

ne voudrait pas, en l'appelant à lui, laisser ses ouvrages imparfaits. Aussi, quand un palais est terminé, un autre est entrepris immédiatement.

A mon arrivée je fus conduit dans un appartement du rez-de-chaussée. J'y trouvai rassemblés le séraskier, le capitan-pacha, le Mouschir Achmet-Pacha, Osman- Pacha, Namük-Pacha, et cinq ou six autres qu'on me nomma. Un demi-heure fut employée à causer avec eux. Je m'entretins longtemps avec Osman-Pacha. C'est cet amiral de Méhémet-Ali, qui l'a quitté brusquement. On donne pour cause de ce départ un acte de sévérité exercé à Candie, sur les Grecs, contre la parole formelle d'Osman-Pacha. D'autres disent que ce qui le décida ce fut particulièrement la haine d'Ibrahim-Pacha, haine motivée par la conduite faible d'Osman, à la tête de l'escadre, dans une circonstance où la supériorité de ses forces livrait l'escadre du sultan à sa discrétion. Son attitude était humble et embarrassée. Bien traité à la cour du sultan, il y jouissait de peu de crédit et de peu confiance, comme il arrive à tous les transfuges. Il parlait très-bien français ; il avait demeuré en France pendant deux ans et ensuite voyagé en Italie et en Allemagne : c'était un homme de bon sens. Il connaissait plusieurs de mes amis de Paris, et m'en demanda des nouvelles : il conservait pour eux beaucoup d'attachement et de recon-

naissance, particulièrement pour la mémoire du général Rapp. Osman-Pacha mourut de la peste peu de temps après mon départ.

Puisque je parle de la peste, je dirai que des mesures de précaution sont maintenant adoptées assez généralement par les Turcs; mais on conçoit que leur irrégularité ne donne pas des résultats bien favorables. A mon entrée dans le palais, on me fit passer dans le cabinet aux parfums, pour y subir une fumigation complète; mais j'appris que, la veille, un tapissier étant venu apporter des étoffes, on l'avait parfumé avec soin, puis renvoyé; mais que les étoffes avaient été reçues sans difficulté et sans purification. Voilà comment les Turcs adoptent nos usages, suivent nos exemples et croient nous imiter.

Le sultan m'ayant fait appeler, je montai au premier étage, et, après avoir parcouru trois salles, je fus introduit dans une pièce à droite, où il se trouvait. Il s'assit sur un canapé, et je me tins debout devant lui, au milieu de sept ou huit des principaux pachas. Les autres, d'un rang inférieur, étaient près de la porte par laquelle j'étais entré. Je dis au Sultan que je me trouvais heureux d'être admis en la présence d'un prince qui marquait en Europe par les grandes choses qu'il a entreprises ou exécutées. Il me répondit qu'il avait entendu parler de moi, et qu'il était

bien aise aussi de faire ma connaissance. Alors le séraskier lui rapporta que nous étions d'anciens amis, ce que je confirmai : il lui avait parlé avec détail de nos relations de bon voisinage d'autrefois. Le sultan me demanda comment j'avais trouvé ses troupes. La réponse à faire était délicate : je m'en tirai de mon mieux, sans rien exprimer de désobligeant, et sans m'éloigner trop de la vérité, et je passai bien vite aux éloges que méritait l'équipage du vaisseau amiral, éloges qui étaient bien sincères de ma part. J'ajoutai que je me réjouissais de voir l'école de la garde, que Namük-Pacha m'avait promis de me montrer, et je saisis cette occasion pour faire comprendre toute l'importance, qu'en général, devaient avoir des écoles bien organisées et bien conduites, et quelle influence elles pouvaient exercer sur les destinées de la nouvelle armée. Le sultan me répondit qu'il y en avait d'autres encore, et qu'il en établirait de nouvelles ; mais ici les résolution n'ont pas beaucoup de durée, et le même système n'est pas suivi longtemps. Dans ce pays, plus que dans aucun autre, ce sont les jalousies et les petites passions qui décident de tout. Je m'étais servi, en parlant de l'école de la garde, de cette expression : « L'école établie par Namük-Pacha. » J'ai appris, depuis que ce mot avait choqué les amours propres, éveillé les rivalités et donné des armes contre Namük-

Pacha auprès du sultan. Ces détails ne rappellent-ils pas le Bas-Empire ? Ne semble-t-il pas que les mêmes lieux doivent toujours inspirer les mêmes sentiments et faire naître les mêmes situations ?

Le sultan me parla du grand nombre d'années qui s'est écoulé depuis que mon nom est prononcé en Europe. Je lui dis que je devais ce triste avantage d'abord à ce que j'étais vieux, et ensuite à ce que, de bonne heure, j'étais sorti de la foule par une suite de circonstances heureuses, et qu'avant l'âge de vingt-quatre ans j'étais arrivé au grade d'officier-général. Il m'engagea à aller voir le régiment de cavalerie caserné à Coucoulès, et à assister aux manœuvres qu'on lui ferait exécuter. Le grand-seigneur me congédia ensuite d'une manière bienveillante, et ajouta que l'on me montrerait tout ce que je désirerais visiter à Constantinople. Je fus reconduit par les personnages les plus considérables, et en particulier par Halil-Pacha, gendre de Mahmoud, qui me fit de grandes protestations de ses sentiments pour moi.

En sortant de cette audience, j'allai visiter les jardins du palais. Ils se composent de terrasses fort élevées, d'assez bon goût : des bassins et des jets d'eau les décorent, et des arbustes les embellissent. Une chose singulière, c'est que les terrasses les moins élevées, et les plus rapprochées du palais,

sont abandonnées à une culture commune et vulgaire.

Le 26 juillet, je me rendis à l'école de la garde. Elle est située à peu de distance de la caserne de l'artillerie, et au-dessus de la manufacture d'armes portatives. Cette école, qui renferme cinq cents jeunes gens, me paraît bien organisée. Sa direction est l'objet des soins constants et de la sollicitude journalière de Namük-Pacha. Les jeunes gens montrent du zèle et de l'émulation; ils ont été choisis dans la garde parmi ceux qui faisaient preuve de plus d'intelligence : c'est le seul titre que l'on ait consulté. On a adopté la méthode de l'enseignement mutuel, d'après Lancaster, et les résultats que l'on obtient sont remarquables. Malgré la très-grande difficulté qu'il y a à lire et à écrire le turc, les élèves de l'école de la garde parviennent à le faire correctement en dix mois de temps, tandis que, par les autres méthodes, il faut six à sept ans. Les objets enseignés sont les suivants : lire, écrire et calculer; la géométrie, la géographie, l'algèbre, les ordonnances des manœuvres et les devoirs militaires. Il y a des instruments de physique et d'astronomie; mais ils attendent des professeurs. Si cette école se maintient et se développe, elle pourra être d'un grand secours et devenir, pour ainsi dire, la base fondamentale de l'armée turque; mais il est douteux qu'elle ait de la durée : elle

végétera ou tombera par l'effet de la première intrigue. Au surplus, son succès, tout important qu'il soit, n'est pas la seule chose indispensable pour donner un peu de vie à la puissance turque; il faudrait que l'administration dans les provinces fût entièrement régénérée, et c'est ce qui paraît impossible à quiconque est de bonne foi, et connaît l'état des choses.

Le 27 juillet, nous allâmes parcourir l'enceinte maritime. Lorsque Constantinople était une place forte, cette enceinte était la partie la plus faible de la défense : il y a des points d'un accès facile; et, puisque les croisés ont fait une attaque par mer, on s'étonne qu'ils n'aient dirigé aucune tentative de ce côté. Il est probable qu'il auront redouté l'inconstance de la mer. Une portion des murailles a, à sa base, des colonnes de marbre qui sont couchées horizontalement, et employées comme simples matériaux de construction; ainsi ces murailles ont mis à contribution les beaux édifices et les palais qui tombaient en ruine, probablement peu avant la dernière catastrophe qui enleva Constantinople aux chrétiens. Nous revînmes par les eaux douces d'Europe, que je visitai de nouveau. Je vis les danses de jeunes garçons, plaisirs d'usage en Orient, exécutées par des gens de mœurs infâmes; c'est un spectacle si scandaleux, que je n'oserais le décrire.

Le grand-seigneur m'ayant fait donner un firman pour entrer dans les mosquées, j'en profitai; mais je ne pus les visiter toutes, et je me contentai de voir les principales. Frappés d'abord par la grandeur et la beauté de la mosquée de Sainte-Sophie, ce fut par elle que nous commençâmes. Autrefois église chrétienne, bâtie par Justinien, elle est située en face et à peu de distance du sérail.

C'est un magnifique monument. Son immense coupole est d'une majestueuse élégance; mais la réflexion en diminue beaucoup l'effet quand on se rappelle nos belles églises d'occident, leurs vastes dimensions, leur style gothique élancé qui semble communiquer avec le ciel, et leur obscurité religieuse qui laisse l'homme avec lui-même et au milieu de ses réflexions. Bien plus encore quand on se rappelle l'église de Saint-Pierre de Rome, le plus admirable monument, sous le rapport de l'art, que les hommes aient jamais exécuté.

Sainte-Sophie est une simple rotonde inscrite dans un carré; la coupole est à la fois d'une grande élévation et d'un grand diamètre. Comme ses côtés ne regardent pas les quatre points cardinaux, et qu'il faut que les musulmans se tournent vers l'orient quand ils font leurs prières, la ligne, servant à indiquer la position qu'ils doivent prendre, est tracée par une suite de nattes rayées, qui sont placées dans cette direction. La disposi-

tion de ces nattes, formant une ligne oblique avec celle qui part de la porte d'entrée, et divise la mosquée en deux parties égales, produit un désaccord tout à fait désagréable à l'œil. Nous montâmes au sommet de la coupole, et de cet endroit nous pûmes voir l'ensemble du sérail avec une grande facilité. Nous nous rendîmes ensuite à la mosquée du sultan Achmet, qui est l'objet d'une dévotion toute particulière. Elle est bâtie sur la place de l'At-Meïdan, et a six minarets; c'est la seule qui en compte un pareil nombre. De là nous allâmes voir celle d'Osmanüff. Elle est petite, mais d'une architecture élégante, et toute revêtue en marbre blanc; elle a une belle fontaine dans l'intérieur. Nous terminâmes nos courses par la visite de la mosquée de Soliman, qui est fort grande et très-belle, mais inférieure de toutes les manières à Sainte-Sophie. Quatre grands piliers, de vingt-cinq pieds de largeur, soutiennent seuls tout l'édifice. Les voûtes reposent sur les piliers, et sur les voûtes sont bâties les coupoles. Les piliers sont espacés dans un sens de quatre-vingts pieds et dans un autre de soixante-dix.

Dans toutes les mosquées, il y a au milieu, du côté de l'est, une espèce de niche vers laquelle les assistants se tournent lorsqu'ils font leurs prières. A la gauche est une grande tribune grillée et dorée, destinée au grand-seigneur, quand il lui con-

vient de se rendre à la mosquée. A droite sont l'escalier et le siége de l'Iman, qui doit parler et faire l'enseignement religieux. Parallèlement au côté de l'est, et à quelque distance, il y a une plate-forme soutenue par des colonnes, sur laquelle monte, quand il le veut, l'homme de la loi qui enseigne le coran, ou fait la prière. Les mosquées ont une enceinte extérieure, qui ordinairement est plantée d'arbres, et décorée d'une fontaine dont l'eau coule sans cesse. Aux dimensions près qui varient, voilà quelle est la disposition de toutes les mosquées, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Le 30, nous allâmes voir les derviches tourneurs. On permet aux étrangers d'assister à leurs cérémonies. Nous fûmes introduits dans l'intérieur d'une salle assez vaste, dont le pourtour formait une espèce de galerie pour les spectateurs. Les derviches entrèrent processionnellement. Le chef commença à prier : des chants, accompagnés d'une mauvaise musique, se firent entendre de la partie supérieure de la salle. Alors les derviches se mirent à pirouetter avec un mouvement si rapide, que leur robe s'élevait presque horizontalement. Ils firent tous assaut d'agilité, et ne se retirèrent que lorsqu'ils furent épuisés de fatigue. Jamais rien de plus ridicule ne provoqua le rire. Ce spectacle ne produisit cependant pas cet effet

sur moi. Ce mélange de gravité et d'extravagance, chez des hommes d'une apparence respectable, qui croyaient ainsi honorer et prier la divinité, m'inspira une profonde tristesse : un sentiment de commisération s'empara de moi, comme il m'arrive toujours lorsque, dans une maison d'aliénés, je me trouve en face de la dégradation de l'intelligence humaine. Je sortis en m'étonnant des excès auxquels les hommes peuvent être conduits par la bizarrerie des conceptions de leur esprit.

Il est si fort dans le caractère humain de se livrer à des actions qui dépassent les limites de la raison, particulièrement quand des idées religieuses sont le principe de son exaltation, que la croyance des derviches tourneurs, si absurde qu'elle soit, peut encore s'expliquer. Mais, que ces malheureux, dignes au plus de pitié, soient un objet de vénération publique, voilà ce qui ne peut se comprendre. Cette vénération a beaucoup diminué : il faut qu'elle ait été bien grande autrefois, puisque ce corps fut comblé de priviléges et d'honneurs éclatants, qu'il conserve aujourd'hui. C'est le chef des derviches tourneurs qui ceint le sabre d'Othman au sultan, lorsque celui-ci monte sur le trône, et qui joue ainsi le premier rôle dans la cérémonie solennelle qui représente le couronnement du grand-seigneur.

Avant de quitter Constantinople, je pourrais

parler de l'organisation intérieure de l'empire, mais ces renseignements se trouvent partout, et chaque voyageur les a donnés. On sait que dans toutes les provinces, les pachas et, sous leurs ordres, des musselims dans les arrondissements, administrent, commandent et gouvernent sans contrôle; que, d'un autre côté, le corps des oulémas ou gens de la loi, qui consacrent leur vie à l'étude du coran, et des commentaires qui ont été faits par des scheiks renommés pour leurs lumières et leur sainteté, fournit dans tout l'empire les hommes chargés de rendre la justice. Ce corps jouit d'une grande considération, tant par les fonctions qui lui sont attribuées, que par la puissance de son chef, dont les actes sont quelquefois supérieurs à ceux du sultan, et vont jusqu'à légitimer la déposition du souverain.

Mais je dirai un mot sur les prétendues réformes opérées par Mahmoud. Le bruit en a retenti dans toute l'Europe, et il semblerait que ce sultan a créé un ordre de choses tout nouveau, et commencé une ère de civilisation pour la Turquie. En réalité tout ce grand ouvrage se réduit à peu près à la destruction des janissaires et à l'établissement de la milice nouvelle. La destruction des janissaires fut une chose utile, importante; elle mérite qu'on loue le sultan; mais les troupes nouvelles qui les ont remplacés sont loin de répondre aux espéran-

ces que l'on avait conçues. Pour le surplus, les réformes ne portent guère que sur des choses futiles; ce sont des changements de costumes, ou de titres. Ainsi on a déclaré une guerre opiniâtre aux turbans qui ont été proscrits. Le reis-effendi a échangé son nom contre celui de ministre des affaires étrangères : les attributions du grand-visir ont subi quelques diminutions, et les circonscriptions de queques provinces, des modifications. On a adopté pour l'armée un recrutement forcé; mais cette conscription, que l'arbitraire des pachas exécute souvent de la manière la plus injuste, ne fournit qu'une espèce d'hommes, que l'on a peine à reconnaître pour appartenir à cette belle race turque, qui semble avoir disparu. Un décret du sultan avait ordonné l'adjonction à chaque pacha d'un fonctionnaire, placé dans une sorte d'indépendance du pouvoir de celui-ci, et qui serait chargé de la perception des impôts: soit faute de sujets capables, soit par toute autre cause, cet ordre n'a point reçu son exécution; et l'avidité et l'injustice des pachas et des musselims n'ont jamais été pires qu'à présent. Les Turcs, aussi bien que les chrétiens, abandonnent la culture de leurs terres, parce qu'ils savent que ce ne sont pas eux qui recueilleront le fruit de leurs labeurs, et partout la population diminue ou disparaît. Quelques tyrans rebelles ont été détruits; Ali-Pacha, le célèbre oppresseur de Janina,

et ses enfants ont succombé; l'anarchie règne à leur place, et le sultan n'en est ni plus riche ni plus fort. De grands timars ou fiefs, sagement gouvernés et régulièrement administrés, existaient en Asie, et, en temps de guerre, ils fournissaient à l'empire vingt mille hommes de bonne cavalerie : le sultan les a détruits, et, comme ses agents ne peuvent exercer sur la population l'autorité dont jouissaient les possesseurs des fiefs, il n'y a plus là pour lui ni revenus ni troupes, et, à la place, un désordre dévorant. Tout enfin est faiblesse, rien de vital ne se montre nulle part, partout surgissent des éléments de dissolution.

Le caractère des Turcs, dans ces derniers temps, s'est modifié d'une manière remarquable. Un sentiment d'éloignement pour un souverain qui imite les chrétiens, impose leurs usages et leurs mœurs, et qui souvent oublie les préceptes du coran, a remplacé le respect profond et religieux qu'ils portaient au sang d'Othman. Le fanatisme, ce second lien qui réunissait les Turcs, s'est calmé, et, comme chez eux il n'y a aucune distinction sociale de castes, aucune classification procédant de la naissance, les liens une fois rompus, ou seulement relâchés, il ne reste plus que des individualités, partant plus de force réelle, plus de puissance morale. Le Turc est honnête homme, simple et vrai; mais il est orgueilleux et d'une intelligence peu

étendue, et de plus il est apathique. Cette manière d'être n'a pas changé, parce qu'il n'y a aucun mobile qui agisse sur lui et le réveille. Des jouissances matérielles, qu'il demande au repos, à sa pipe, aux voluptés du Harem, composent, avec quelques prières, tout l'intérêt de sa journée. Son intelligence, naturellement médiocre, réclamerait une forte excitation pour se développer. On comprend qu'une telle existence, que viennent affadir encore le dégoût et le découragement, conduise la nation à une sorte de stupeur léthargique et d'affaissement complet. La seule chose importante qui soit résultée des changements opérés, c'est un grand adoucissement dans les mœurs : le pouvoir respecte davantage la vie des hommes ; les supplices sont plus rares, et une espèce de jugement, après l'examen d'une commission, précède presque toujours les condamnations.

Mais pour rendre plus claire la question de l'empire ottoman, tel qu'il est aujourd'hui, il faut entrer dans plus de détails et remonter aux éléments qui le composent.

Une population turque, de trois millions et demi au plus, d'individus des deux sexes et de tout âge, est répandue sur une surface immense : d'un côté, elle est intercalée ou mêlée dans une population chrétienne plus nombreuse qu'elle, et dont la soumission n'est qu'apparente et les senti-

ments hostiles; de l'autre, elle domine une population arabe, qui, après l'avoir crainte et respectée longtemps, a aujourd'hui l'instinct de sa supériorité. Voilà les éléments qui constituent à présent ce que l'on appelle l'empire turc; c'est à cela qu'on attribue encore quelque puissance.

Les Turcs ont toujours été peu nombreux, eu égard à la population des territoires où ils commandaient. Jamais ils n'ont eu qu'une puissance factice, incertaine et mal assise : dans aucun temps les éléments de ce pouvoir n'ont eu rien d'homogène, rien qui fût complétement organisé; aussi chaque jour l'anarchie et des désordres de tous genres sont-ils venus l'attaquer dans ses fondements.

Jamais les Turcs et les chrétiens réunis n'ont formé un corps de nation; les Turcs sont demeurés constamment isolés; ils n'ont régné que par la force et la tyrannie sur les peuples soumis à leurs armes; ils conservent vis-à-vis d'eux l'attitude de la conquête, et par conséquent ils n'ont jamais cessé d'avoir l'apparence d'un pouvoir passager.

L'histoire nous présente le spectacle de conquêtes analogues à celle des Turcs; mais les résultats ont été différents, parce que la conduite des autres conquérants n'a pas été la même.

Quand les Francs, qui ne formaient d'abord qu'une tribu, furent devenus les maîtres de la

Gaule, ils se convertirent à la foi chrétienne; embrassant la religion des vaincus, ils se confondirent avec eux : la féodalité vint organiser ensuite la société, combiner et réunir les intérêts, et les Francs furent ainsi la tête et le cœur d'un nouveau peuple.

Quand les Tartares eurent conquis la Chine, leur conduite fut à peu près la même; ils adoptèrent les mœurs et la religion des Chinois, et se mêlèrent avec le peuple qu'ils avaient soumis.

Les Turcs n'ont pas suivi des exemples si sages. Refusant d'associer à leur grandeur les populations qui dépendaient d'eux, ils les ont toujours traitées en ennemies; et, malgré leur infériorité numérique, ils n'ont cessé de faire peser sur elles tout le poids d'une autorité capricieuse et sans frein. Aucune hiérarchie sociale n'ayant jamais existé chez eux, il en résulte une égalité absolue, qui est tout à la fois dans les lois et dans leurs mœurs, et cette égalité, poussée jusqu'à ses plus extrêmes limites, est loin d'être une condition de stabilité et de puissance. La famille même, premier élément de la société, n'est pas constituée, en Turquie. D'un côté, la pluralité des femmes, de l'autre l'achat des esclaves, espèce d'adoption, en change la nature, en diminue la consistance, et lui donne un caractère tout autre que celui de la famille chez les autres peuples de l'Eu-

rope civilisée. Les Turcs, oppresseurs des chrétiens, avaient une communauté d'intérêt dans ces exactions constantes. Exercées exclusivement par eux, elles les enrichissaient et flattaient leurs passions. Aujourd'hui ils ne jouissent d'aucune protection spéciale. S'ils pillent quelquefois, ils sont pillés aussi, suivant le caprice du pouvoir : tour à tour oppresseurs et opprimés, rien ne les distingue des autres sujets du grand-seigneur; ils partagent le sort commun, excepté que des charges particulières pèsent sur eux.

Les divers intérêts qui liaient ensemble tous les hommes de la race turque, pour n'en former qu'une seule masse, n'existant plus à présent, on se demande comment l'empire turc pourrait renaître. Les bases qui ont servi à le fonder ont disparu, et c'est en vain qu'on chercherait à faire intervenir, dans de nouvelles combinaisons, les chrétiens, qui forment la plus grande partie de la population de la Turquie d'Europe. Comment les faire concourir aujourd'hui à sa puissance? C'était dans le temps de leurs triomphes et de leur éclat que les Turcs pouvaient tout amalgamer, opérer cette fusion devenue impossible à présent. Il reste donc deux peuples divisés ou plutôt deux peuples ennemis, dont l'un, les Turcs, n'offre, pour contenir l'autre dans la dépendance, qu'un faible réseau sans consistance et sans force.

En Asie la population se compose, indépendamment des Turcs et des chrétiens, d'un grand nombre d'Arabes, qui professent la religion musulmane, et qui forment même la très-grande masse des habitants. Les Arabes ont compris leur force, essayé leur affranchissement, et ils marchent avec rapidité vers un perfectionnement social. Chez eux une intelligence facile accompagne une grande bonne volonté. Le prestige qui protégeait les Turcs s'est évanoui, ils sentent aujourd'hui leur supériorité. Le mouvement imprimé en Égypte et en Syrie y crée des ressources importantes et des richesses; et ces moyens de puissance ne sont pas destinés à consolider un trône, qui, avant de tomber voudrait détruire un ordre de choses déjà régulier, élevé non-seulemnet sans son concours, mais contre sa volonté.

Ainsi, de tous côtés, le sultan est environné d'obstacles insurmontables. Comment pourrait-il faire pour les surmonter? Sur quoi pourrait-il s'appuyer? Où sont les éléments de nationalité qu'il pourrait remuer et rassembler?

Quand Pierre le Grand entreprit de civiliser les Russes, il agissait sur une population qui formait une masse homogène; il pouvait parler à son esprit, à ses intérêts, à ses sentiments, à ses opinions : placé loin des affaires de l'Europe, n'y prenant que la part qui lui plaisait, il avait du temps

devant lui pour tout organiser. En Turquie, les éléments de la société sont faibles, divisés, contradictoires; comment les coordonner et les réunir pour les pousser vers un but commun, lorsque surtout on se trouve, comme le sultan, placé précisément au point de contact et de choc d'intérêts opposés, qui chaque jour peuvent donner naissance à une crise universelle?

La création de l'empire ottoman et la puissance des Turcs furent le résultat de l'anarchie qui dévorait les peuples au milieu desquels ils se trouvaient, et qui ne purent leur opposer aucune résistance. Mais la conquête ne fut pas suivie de l'organisation, tout demeura vague et confus. Les spoliations, une guerre longtemps heureuse, parce que les circonstances se trouvaient toujours les mêmes, soutinrent leur domination; et cependant les Turcs étaient même alors peu redoutables par eux-mêmes, car leur nombre était si peu considérable, leur population si faible, que ce n'était qu'au moyen d'enfants chrétiens, enlevés de force à leur parents, et élevés dans l'Islamisme, qu'ils pouvaient recruter leur armée. On conçoit cet état de choses maintenu par la guerre et par le mouvement; mais lorsque le calme succéda, quand tout devint stationnaire, on aurait dû reconnaître que cet empire portait en lui-même les germes d'une prompte destruction. Si depuis il a vécu malgré cela, c'est que ses voi-

sins étaient encore faibles et divisés, et que la jalousie des puissances chrétiennes lui assurait toujours, après des revers, une intervention salutaire. Les temps sont bien changés : les circonstances qui ont donné la vie à l'empire ottoman ne peuvent plus se représenter, et Soliman le Grand reviendrait sur la terre, qu'il ne serait plus redoutable à personne.

L'administration, qui crée les ressources, qui en ménage l'emploi, n'existe pas en Turquie, et même ne lui est guère applicable : il faudrait des éléments qui y manquent absolument ; des vues étendues et constantes, une volonté ferme, une masse d'individus éclairés, et le pays n'en renferme peut-être pas un seul. Tout serait à régénérer à la fois, parce que tout est soumis à l'action de l'ignorance et de la corruption. Quels que soient les désirs de Mahmoud et son instinct de civilisation, il ne lui est pas donné d'atteindre le but qu'il se propose, et qu'il n'entrevoit que d'une manière vague et confuse, et sans probablement s'en rendre bien compte. La faiblesse et la misère de ce pays iront donc toujours en croissant. Les désordres interieurs que le premier événement imprévu fera naître, entraîneront la destruction d'un État dont l'existence véritable ne consiste plus que dans une seule ville ; ils le feront disparaître tout à fait, et raieront son nom de la liste des empires de l'Europe.

C'est déjà un démembrement qui s'est opéré, dans la création des états de Méhémet-Ali. Cet État nouveau offre un contraste remarquable avec la Turquie; et quoique je ne sois pas arrivé encore au moment de traiter à fond ce qui le concerne, je crois devoir en dire quelque chose dès à présent. En Égypte, une volonté forte, constante et énergique s'est montrée, et n'a pas cessé d'agir dans un but utile. On peut accuser ce gouvernement d'être avide et fiscal, et de dépouiller les peuples; mais le rôle qu'il a entrepris de jouer nécessite de grandes dépenses. Comment pourrait-il autrement se procurer l'argent dont il a besoin? Je ne traite ici ni la question de justice, ni la question philanthropique : je ne m'occupe que de ce qu'elle a de réel, de positif et de politique.

Méhémet-Ali a fait trois choses immenses. Il a établi l'ordre et l'obéissance, et une police parfaite, dans les vastes pays soumis à sa domination. Son nom est respecté et l'opinion qu'il a su donner de lui est telle, que la pensée de lui désobéir n'entre aujourd'hui dans l'esprit de personne, de ceux-là même qui étaient le plus habitués à la rébellion et à l'indépendance. Voilà le premier fondement d'un ordre régulier; car, pour parvenir à civiliser des barbares, il faut commencer par les discipliner.

La seconde chose qu'a faite Méhémet-Ali a été de changer complétement la culture en Égypte. Il

a substitué à ces cultures vulgaires dont les succès surabondent partout et dont les produits offrent un faible bénéfice, des cultures précieuses, qui donnent des récoltes de la plus grande valeur. Si les améliorations qu'il a entreprises et les travaux qu'il a fait commencer arrivent à un bon résultat, ses revenus, déjà sept ou huit fois plus grands que ceux que l'Égypte donnait à l'armée française lorsqu'elle occupait ce pays, seront encore accrus. D'un autre côté, des manufactures, appropriées aux circonstances naturelles, se sont élevées et prospèrent; elles pourvoient aux besoins du gouvernement et de la population, et leurs produits peuvent paraître avec de grands avantages sur les marchés de l'Europe. Ainsi des richesses se créent partout en Égypte et par tous les moyens. Je sais bien que cette richesse n'est pas au profit du peuple égyptien, qu'elle est tout pour le pacha; mais elle tourne en même temps au profit de la puissance politique de l'Égypte, de sa création en État indépendant, et du développement de l'ordre moral parmi la population arabe, qui se sent de la propension à devenir une nation. Et quand les besoins de Méhémet-Ali seront satisfaits; quand l'étendue et la nouveauté de ses entreprises n'exigeront plus les immenses dépenses auxquelles il est forcé aujourd'hui, qu'il fasse alors participer les producteurs à ces bénéfices, qu'il augmente le prix des denrées,

qu'il leur achète exclusivement, tout le monde y trouvera son compte : le peuple aura de l'aisance et du bien-être, il s'attachera à son gouvernement, et le gouvernement possédera encore suffisamment de richesses pour maintenir ce qu'il aura créé.

Ce que Méhémet-Ali a fait encore de très-remarquable, c'est d'avoir créé une puissance effective. Il a une armée, dont la formation a présenté de très-grandes difficultés. On sait la répugnance extrême qu'ont les Orientaux pour un service militaire régulier, et leurs préjugés à cet égard ; mais il les a surmontés, parce qu'il s'y est bien pris, et qu'il a passé par les intermédiaires qui devaient lui assurer le succès. Il a déjà obtenu des résultats satisfaisants, il est en voie de les augmenter et de les améliorer. Des écoles nombreuses lui forment des officiers de toute arme, et sa confiance dans un homme capable, qui est la pierre fondamentale de l'édifice, lui garantit que dans très-peu d'années son armée méritera d'être comparée aux armées de l'Europe. Il a une marine aussi forte que le comportent ses moyens, l'exigence de ses besoins et l'ennemi qu'il a à combattre, et cette marine créée si récemment, avec des éléments si peu favorables, et dans des circonstances naturelles si difficiles, manœuvre déjà avec régularité, est bien tenue, et semble promettre les meilleurs services.

Méhémet-Ali a donc jeté les bases d'une puissance durable, car son gouvernement a cette force intérieure, cette volonté énergique qui maintient l'ordre, fait naître les ressources, établit la vie, l'unité, et des moyens d'action extérieure qui protégent, font respecter les États, et sont les garanties de leur indépendance. Il a agi sur une population homogène et compacte, susceptible de perfectionnement, et remplie d'intelligence; remarquable par son amour-propre et une grande disposition à l'enthousiasme; mobile, quoique laborieuse, sobre et robuste; facile à contenter, disposée à l'obéissance, et propre à prendre toutes les formes qu'on veut lui donner, à recevoir toutes les impressions, et par conséquent à servir les intérêts du pouvoir et à entrer dans toutes les combinaisons qu'il lui convient d'adopter. Avec de tels éléments on crée un État, une puissance, et l'on marche à grands pas dans la route que l'on s'est ouverte, pour peu que les circonstances soient favorables. La population chrétienne qui existe en Syrie est dans des conditions favorables au pouvoir nouveau. Elle est rassemblée dans le même canton, disciplinée, assez forte pour pouvoir le servir utilement, pas assez pour rêver l'indépendance, et elle redoute le gouvernement turc. En ménageant ses intérêts on peut la faire entrer dans l'État arabe comme un des éléments de sa force.

En opposition au tableau que je viens de tracer de l'avenir qui semble promis aux créations de Méhémet-Ali, on peut assurer que si la puissance qu'il fonde venait à disparaître en Égypte et en Syrie, et que l'autorité directe du sultan s'y établit, à l'instant même tous les progrès qui ont eu lieu, tout ce qui a été fait d'utile serait anéanti; toutes les améliorations seraient abandonnées, et la confusion renaîtrait en même temps que l'anarchie; le pays retomberait dans un état pire que le point d'où il est parti, et le sultan n'obtiendrait de ce changement aucune augmentation de puissance : ce serait seulement quelques provinces de plus livrées à la pauvreté et au brigandage. Pour que les ressources d'un pays, riche par lui-même, tournent au profit du gouvernement, il faut que l'autorité y maintienne la paix, et que les ressources soient exploitées avec suite et méthode.

En un mot, ou l'autorité nouvelle se consolidera, et elle n'est pas favorable au sultan, qui est son ennemi et qui voudrait la détruire; ou elle s'écroulera, et les sources de richesse et de puissance qui se montrent aujourd'hui tariront et seront perdues pour lui. Ainsi, d'aucune manière, les provinces du midi ne peuvent servir à la résurrection de l'empire ottoman; et nous avons vu que ses possessions d'Europe ne lui promettent pas plus d'appui. L'empire ottoman est donc en réa-

lité réduit à la ville de Constantinople et aux provinces qui l'entourent immédiatement, où la population turque est le plus agglomérée.

Cela posé, et cette vérité démontrée, on se demande si un tel État a des éléments d'indépendance, et s'il peut être considéré comme une puissance? On tombera sans doute d'accord que non.

Quelle est la conséquence à tirer de ce fait? C'est que le grand-seigneur ne peut exister que par la protection des autres, et qu'il doit indispensablement se lier, d'une manière intime et absolue, avec un des deux systèmes qui divisent l'Europe aujourd'hui. Tout se résout pour lui dans le choix du maître qu'il se donnera.

D'un côté est la Russie; de l'autre sont les puissances maritimes, auxquelles j'ajouterai l'Autriche, et que je nommerai l'alliance de l'Occident de l'Europe. Leurs intérêts sont en opposition, et par la manière dont on les a envisagés jusqu'ici ils semblent inconciliables.

Il faut, pour éclaircir la question, examiner sur quelle base les droits et les prétentions de chacun sont fondés, quelles sont les causes qui assurent la suprematie à l'un des deux partis, quel est le véritable etat des choses. Il faut en outre apprécier aussi quelle est la protection qui, avec une égale efficacité, présente le moins d'inconvénients pour la Porte, et par conséquent lui convient davantage;

enfin quelle est en résultat la tutelle la moins dure pour elle. Une fois ces faits reconnus, l'alliance à laquelle le sultan doit tenir ne peut plus être un sujet de doute.

La différence qu'il y a pour la Porte, entre la protection de la Russie et celle des trois puissances que j'appelle alliance, c'est que la première y commande naturellement par son influence; que cette influence lui suffit tant que la paix dure, ou qu'une révolution ne vient pas bouleverser Constantinople, et que la Porte sait que le jour où de nouvelles circonstances rendraient nécessaire qu'elle eût des forces effectives sur les lieux, la Russie a les moyens de les y conduire rapidement sans que rien puisse l'empêcher. Pour que la protection de l'alliance soit efficace, au contraire, il faut que l'occupation soit constante, qu'elle ne soit jamais interrompue; car, au moment même où elle cesserait, les Russes pourraient intervenir pour empêcher qu'elle se renouvelât.

Sébastopol est un des plus magnifiques ports du monde. La Russie y entretient une escadre de douze vaisseaux de ligne, parfaitement armée, équipée, et toute prête à mettre à la voile. Cette escadre peut recevoir tel accroissement que la politique exigerait. Une division d'armée est cantonnée à portée : en deux jours cette division peut être embarquée, et trois jours après rendue à Con-

stantinople ; car il n'y a, de Sébastopol au Bosphore, que cent quatre-vingts milles, et les vents du nord qui règnent constamment, ainsi que les courants sortant de la mer Noire, lui donnent la certitude d'arriver toujours promptement et sûrement. Ainsi donc, aux premiers troubles qui auraient lieu à Constantinople, à la première crainte d'une entreprise faite par les flottes de France et d'Angleterre, l'escadre russe franchirait le Bosphore avec douze mille hommes de troupes de terre, et irait prendre la position que les circonstances commanderaient ; tandis qu'un corps d'armée, qui est constamment réuni dans la Russie méridionale, et fort de soixante mille hommes, se porterait sur les bords du Danube, franchirait ce fleuve, et se rendrait sans embarras, à marche d'étapes, au-delà du Balkan. Ce corps se placerait à Andrinople, et serait à même de se porter partout où il serait jugé utile. Tout cela serait fait si vite et si facilement, qu'on ne serait informé à Paris et à Londres du départ, que par l'arrivée, ou par une marche déjà avancée des troupes ; et du projet que par l'exécution : exécution dont pas une seule chance ne contrarierait et ne mettrait en doute le succès.

Si, en opposition à ce projet, on suppose que c'est l'alliance qui veut agir, on doit calculer et apprécier quel temps il lui faut pour préparer ses

moyens, quel temps pour les combiner et exécuter ses projets; combien de circonstances favorables doivent en outre les seconder pour en amener la réussite : l'éloignement de nos ports et la longueur de la navigation; les vents et les courants contraires, si puissants dans ces parages, qu'ils mettent souvent des obstacles insurmontables à la navigation, dans la direction qu'il faudrait suivre; les bruits qui annonceraient et précéderaient cette expédition, et qui d'avance retentiraient en Russie, etc., etc. On comprend qu'avec de pareilles conditions toute surprise est impossible, qu'instruits même fort tard des projets hostiles formés sur Constantinople, les Russes auraient toujours bien plus de temps qu'il ne leur en faut pour prévenir et pour déjouer tous les calculs qui auraient été faits contre eux.

Il est certain en outre que cette entreprise, qui n'aurait jamais que de faibles probabilités de succès, serait tout à fait impossible sans le concours du sultan. Mais comment imaginer qu'il se jetterait volontairement dans des combinaisons inextricables et dont le résultat le plus sûr serait de lui faire perdre le peu qui lui reste, une apparence de pouvoir, et une sorte de liberté municipale, seule grandeur et seule puissance auxquelles il puisse raisonnablement prétendre aujourd'hui?

En effet, si une escadre alliée paraissait subite-

ment devant Constantinople et qu'elle eût, comme on doit le présumer, des troupes à bord pour occuper les forts maritimes des Dardanelles et du Bosphore, chose indispensable à sa sûreté, la politique de la Russie serait sans doute en défaut, ses intérêts seraient compromis; mais qu'arriverait-il alors? A l'instant une guerre opiniâtre éclaterait; la Turquie en serait le théâtre, et finirait par en être la victime, quelle qu'en fût l'issue.

Il était donc dans la raison, comme dans les principes d'une sage conduite, de la part du grand-seigneur, d'envisager à quelle condition il pouvait rester paisiblement sur le trône, et de reconnaître que c'était de se lier intimement à la Russie, et de s'unir d'intérêt avec elle, en se mettant de bonne foi et sincèrement sous sa protection, et en servant constamment sa politique. Cette mesure était la seule que le sultan eût à prendre pour conserver encore une ombre de souveraineté. Et cette conduite est d'autant plus dans la nature des choses, qu'elle est en harmonie avec les besoins de la Russie, auxquels elle suffit, et qu'elle cadre certainement avec les désirs et les intérêts bien entendus de ce gouvernement. L'empereur de Russie est trop sage pour ne pas souhaiter sincèrement le maintien de ce qui existe à présent à Constantinople. Il le préfère, j'en ai la conviction intime, de beaucoup à la possession de cette ville. Qu'a-t-il en vue e

quel est l'objet de ses efforts? C'est de jouir librement d'un passage maritime qui lui est nécessaire, et il aime mieux le devoir à son influence qu'à une autorité directe, attendu qu'il possède les avantages qu'il ambitionne légitimement, sans avoir à supporter les inconvénients qu'une occupation entraînerait après elle. Il n'alarme pas l'Europe par son ambition, il respecte des droits reconnus, il maintient ce qui est debout, il est fidèle allié, et cependant il atteint son but.

La possession prématurée de Constantinople serait même, sous les rapports de la prospérité intérieure, funeste à la Russie méridionale, en arrêtant le développement des richesses qui s'y créent aujourd'hui, parce qu'elle appellerait ailleurs les capitaux et la population qui se fixe à leur suite; et ces pays si susceptibles de grandes améliorations, et qui peuvent recevoir une nombreuse population, seraient condamnés à rester éternellement des déserts.

Un souverain dont l'empire a une surface égale à la septième partie de tous les continents du globe, n'a pas besoin d'en augmenter l'étendue.

Un souverain qui tient sous son sceptre soixante millions de sujets ne doit pas attacher de prix à en accroître le nombre. Ce ne sont pas de nouvelles provinces ni de nouveaux sujets que l'empereur de Russie veut acquérir; c'est une libre navi-

gation qu'il lui faut : un empire qui a des côtes étendues ne peut s'en passer. Et là où un mouvement est imprimé, là où une culture immense se déploie chaque jour davantage et amène des produits toujours croissants, là où les habitants se multiplient, et où se créent des intérêts nouveaux; là enfin où tout est jeunesse, avenir, progrès et véritable progrès, il faut, pour assurer un développement constant, des facilités de commerce et d'échange qui correspondent à ces efforts intérieurs et complètent leurs succès.

Un souverain qui a une marine formidable dans une mer intérieure, ne peut pas volontairement s'y laisser enfermer et exclure du droit de parcourir les autres mers du globe, et de prendre sa part de ce bien que la providence a départi en commun à la race humaine. Il ne peut consentir à se voir privé de cette concurrence universelle, et doit briser, s'il en a les moyens, les portes que l'on prétend fermer sur lui. Or, ici, ce pouvoir est dans ses facultés : le jour où on lui dispute le passage, il s'en empare et le possède en son nom; et le jour où il le possède et où il veut le garder, personne ne peut le forcer à l'abandonner.

On conviendra après cela qu'il est dans l'intérêt du sultan de se concilier ce pouvoir, qui peut si facilement le renverser, mais qui n'y trouve pas d'avantage; et l'on sentira qu'il doit surtout se

garder de le combattre, parce que le résultat de cette lutte serait, ou sa ruine immédiate, ou l'obligation de se jeter dans les bras d'autres puissances, dont la protection serait moins efficace, ne serait pas plus douce, et lui laisserait encore moins de liberté, car elle en perdrait jusqu'à l'apparence.

Si les passages du Bosphore et de l'Hellespont avaient une ou deux lieues de largeur, il est très-probable que peu de personnes en Russie penseraient à la conquête de Constantinople. Mais des passages tellement étroits que l'on peut les considérer comme des portes, et qui ferment toute une mer, arrêtent au moindre caprice toute la prospérité d'un grand empire, et tiennent captives des escadres et des flottes ; ce sont des conditions auxquelles un souverain ne peut se soumettre de plein gré, et il n'y a aucun effort qu'il ne doive faire pour prévenir une semblable dépendance, ou s'en affranchir s'il y était tombé.

J'ai démontré que les Russes peuvent toujours, avec la plus grande facilité, se rendre à Constantinople : j'ai fait remarquer que l'on doit supposer que ce sera non-seulement du consentement du sultan, mais encore d'après sa demande et sur son invitation. Je vais prouver maintenant que cette occupation, une fois effectuée, si les combinaisons de la politique n'y font pas renoncer volontairement, l'alliance la plus intime entre la France,

l'Angleterre et l'Autriche, et les efforts les plus énergiques de ces trois puissances, ne peuvent pas avoir pour résultat de forcer les Russes à évacuer la position qu'ils auraient prise sur les Dardanelles.

Voici comment j'établis la question, et l'hypothèse du système qui serait suivi par les Russes.

Un corps d'armée, réuni aux troupes venant de Crimée, serait employé à cette occupation ; et l'on peut établir que ces forces s'élèveraient au moins à soixante mille hommes.

Je les suppose réparties de la manière suivante. Dix mille hommes seraient placés aux Dardanelles. On y construirait une place équivalente à cinq ou six bastions, qui serait soutenue par deux forts ; l'un situé à l'extrémité du plateau que l'on nomme Maltipi, et l'autre sur la hauteur qui commande les batteries de Nagare. Trois forts, placés en amphithéâtre sur la côte d'Europe, mettraient ses batteries à l'abri de toute entreprise du côté de terre. Dix mille hommes seraient campés sur les hauteurs de Constantinople, qu'ils maintiendraient dans l'obéissance, tandis que quelques vaisseaux de ligne seraient mouillés dans le port.

Le reste de l'armée, c'est-à-dire quarante mille hommes seraient campés à Andrinople, et un camp retranché à la manière des fortifications de Lintz, c'est-à-dire un système de tours, occuperait un grand espace, embrassant les rivières qui s'y réu-

nissent, et dont les eaux vont grossir la Maritza. Dix-huit ou vingt tours rendraient ce poste inattaquable : une armée de trente à quarante mille hommes, qui l'occuperait, ne pourrait pas y être renfermée et elle tiendrait en échec une armée de quatre-vingt mille hommes, qui n'oserait jamais s'avancer, en la laissant derrière elle. Pour compléter le système, j'imagine que quatre-vingt mille Russes seraient rassemblés en Moldavie et en Valachie, et que leur avant-garde serait sur le bord du Danube, prête à franchir ce fleuve; enfin que la grande armée russe serait rassemblée entre Varsovie et Cracovie, prête à passer la Vistule.

Dans un système semblable je demande ce que pourrait faire l'alliance pour forcer les Russes à évacuer Constantinople? Une armée française et anglaise s'embarquera-t-elle pour venir débarquer aux Dardanelles? mais on sait quels sont les préparatifs et les dépenses immenses qu'exige une expédition de cette nature; quelque effort que l'on fasse, quelles que soient les sommes que l'on y sacrifie, il y a une limite assez restreinte dans le nombre des soldats que l'on peut y employer. Trente ou quarante mille hommes, c'est le maximum que l'on peut atteindre : et encore ces trente ou quarante mille hommes ne sont équipés et organisés que d'une manière incomplète pour faire

la guerre ; ils ont une très-faible cavalerie parce que les chevaux sont difficiles à transporter en grand nombre et aussi loin, il en est de même des attelages de l'artillerie, et l'artillerie de campagne n'est nullement en proportion avec les besoins et les usages de la grande guerre. Enfin cette armée embarquée à grands frais arrive lentement : sa marche connue, l'arrivée est prévue; elle vient pour attaquer en debarquant une armée en position, munie de tout ce qu'il lui faut, et dont la force peut-être augmentée à volonté. Il y aurait de la démence à se livrer à une telle entreprise, car on ne voit pas comment on pourrait raisonnablement espérer de réussir, et on doit supposer qu'on ne la tenterait pas.

De la part de la France et de l'Angleterre il n'y aurait donc que des escadres seules qui seraient destinées à agir? Mais alors tout se réduit à des blocus : car, comme l'escadre russe resterait sans doute à l'ancre sous les forts des Dardanelles, elle serait inattaquable, et cependant menaçante puisqu'elle pourrait toujours sortir, si elle y trouvait de l'avantage, sans être jamais forcée à combattre contre sa volonté. L'alliance serait alors obligée d'entretenir à grands frais une escadre très-nombreuse, loin de chez elle, sans espoir d'y trouver d'autre avantage que d'empêcher celle de l'ennemi de sortir.

Ce serait donc aux Autrichiens à agir; mais comment pourraient-ils le faire avec sécurité? Une armée autrichienne entre en Servie, elle passe le Balkan et trouve au revers méridional le camp retranché d'Andrinople, qui l'arrête et suspend son offensive. Et, pendant qu'elle manœuvre, l'armée de Valachie passe le Danube, vient la prendre à revers pour la forcer à rétrograder. Dira-t-on qu'une seconde armée autrichienne se rassemblera en Transylvanie et s'opposera à la marche offensive de l'armée russe de Valachie, soit en l'attaquant d'une manière directe, soit en se plaçant sur son flanc ou sur ses derrières? mais la masse des troupes russes, rassemblées sur la Vistule, oblige, en raison de sa position avancée, la plus grande partie des forces autrichiennes à rester en présence pour couvrir le cœur de la monarchie et même la capitale, et empêche de faire un détachement important. Il est donc probable que le simple placement des forces russes, tel que je l'ai indiqué, neutraliserait l'offensive autrichienne, suspendrait les opérations de cette armée, que tout resterait en repos, et que les Russes conserveraient sans contestation Constantinople et les Dardanelles. C'était l'objet de la question.

Il faudrait alors que l'armée française intervînt, qu'elle s'unît à l'armée autrichienne pour combattre l'armée russe en Pologne. Mais c'est une

combinaison, qui, si militairement parlant, et dans l'hypothèse donnée, elle pouvait être une bonne opération, n'est cependant guère exécutable sous d'autres rapports, qu'il est superflu de développer. Je crois donc que l'on peut la faire disparaître des calculs. Et remarquons bien qu'au besoin l'armée russe de Pologne pourrait être affaiblie sans grand inconvénient, car elle n'est pas nécessaire pour couvrir les capitales de la Russie. La distance où elles se trouvent de la frontière, suffit pour les mettre en sûreté, et cette armée de Pologne est purement et constamment offensive. Si elle a des ennemis trop nombreux devant elle, elle peut même en s'éloignant menacer toujours, car elle reviendra sur ses pas et entrera en Autriche, si les événements de la guerre lui en donnent la possibilité.

Je ne me dissimule pas que tous les avantages militaires que je viens de développer en faveur des Russes, sont particulièrement une affaire de premier occupant : que, si l'on retourne la question, on verra que l'avantage des Russes disparaît en grande partie. En effet, si une flotte française et anglaise passe le détroit des Dardanelles, et arrive à Constantinople ; si en même temps un corps de cinquante mille hommes de l'alliance, autrichien ou français, vient prendre position à Andrinople, et y établir le camp retranché dont j'ai parlé,

alors les Russes ont d'immenses difficultés à vaincre pour enlever ces positions à leurs ennemis; dès ce moment leur escadre rentre à Sébastopol et n'en sort plus, et s'ils dirigent une armée sur les Balkans, cette armée est soumise à tous les dangers que lui ferait courir une armée autrichienne qui déboucherait, soit de la Transylvanie, et entrerait en Bessarabie, soit de la Hongrie pour marcher en Servie, et prendre à revers l'armée russe qui serait en Bulgarie. Il est vrai que dans ce cas le mouvement offensif de la part des Russes serait sans doute précédé de l'entrée en Transylvanie d'une grande armée, qui, prenant position dans cette principauté, couvrirait le corps qui marcherait sur Constantinople. Ainsi, cette opération des Russes deviendrait difficile : mais, à la rigueur, elle pourrait être exécutée ; tandis que, dans la combinaison opposée, il y a impossibilité absolue, à cause de la proximité de Vienne, à moins que de faire intervenir contre la Russie, non-seulement les flottes de la France et de l'Angleterre, et l'armée autrichienne, mais encore une grande armée française, et peut-être l'armée prussienne, dont le concours aurait évidemment une influence assez grande sur les combinaisons militaires, et les modifierait. Mais on connaît assez quelles sont les exigences qu'impose à la Prusse la configuration de son territoire, et les tendances naturelles

de sa politique, qui peut-être lui feraient prendre une route opposée.

Il y a aussi une considération importante à mettre en ligne de compte en faveur de la Russie; c'est que, pour que les flottes et les armées de l'alliance agissent simultanément, il faut un concours parfait entre les trois puissances qui sont appelées à la former, tandis que, pour la Russie, qui fournit et les armées et les escadres, il ne faut que la volonté d'un seul homme; et puis cette seconde considération, non moins grave, c'est que la priorité est d'un intérêt immense dans cette question militaire, et que la possession la décide à peu près.

Tout est en faveur de la Russie, je le répète en peu de mots : elle a pour elle la politique du sultan, la proximité, les vents, les courants, ce qui résulte de la nature des choses; et ses compétiteurs, privés de tous ces avantages, sont obligés au contraire de les combattre.

Il faut donc que l'Europe s'accoutume dès à présent à l'idée que la Russie doit posséder une influence décidée à Constantinople, et qu'on ne peut la contrebalancer : qu'elle occuperait cette ville, sans qu'on pût l'empêcher, si ses intérêts le lui commandaient; et que si cela arrive jamais, c'est qu'elle y sera forcée, mais qu'elle en différera le moment autant qu'elle le pourra. Que, si un

jour il en est ainsi, il sera de la prudence de renoncer à l'idée de la combattre sur un terrain où les circonstances naturelles lui donnent de si grands avantages, et qu'il faudra alors trouver dans les combinaisons de la politique le moyen de concilier les intérêts de la sûreté de l'Europe avec ceux de la sécurité de la navigation de la Russie. Les politiques habiles doivent d'avance chercher la solution de ce problème : je ne l'entreprendrai pas ici, cette immense question m'entraînerait trop loin.

Une chose d'une bien haute importance s'est passée il y a quatre ans à Constantinople ; c'est l'arrivée des troupes russes, qui ont sauvé le trône du grand-seigneur, leur séjour momentané, et leur départ le jour même où elles n'ont plus été nécessaires. Il est difficile de calculer l'effet d'opinion que cet événement a produit. Il a accoutumé les Turcs à la présence des Russes. Un monument (1) rappelle à la mémoire des peuples, comme à l'es-

(1) L'inscription suivante, en langue turque, a été rédigée par Pertew-Effendi, ministre de l'intérieur, et gravée sur le rocher :

« Cette plaine a donné une courte hospitalité à l'armée » russe. Que cette pierre monumentale en perpétue le souvenir ! Puisse l'alliance des deux cours demeurer aussi ferme » et aussi solide ! Puisse cet événement être à jamais célèbre » dans les annales de l'amitié ! »

prit du sultan, le service qui lui a été rendu. Le grand-seigneur était sur le bord d'un abîme, le temps pressait, la catastrophe était certaine; aucune puissance, hors la Russie, ne pouvait l'empêcher. Le sultan a appelé cette puissance à son secours, et elle est arrivée à l'instant même. Dès ce moment tout danger a disparu pour lui. Aussitôt la crise passée, l'escadre et l'armée russes sont rentrées en Crimée, sans que la Russie ait fait acheter par aucun sacrifice le service qui avait été rendu. Grande et habile politique, qui déjà a porté ses fruits, puisqu'elle a disposé à la confiance, démontré l'efficacité des secours, leur promptitude, leur désintéressement relatif, et donné au sultan une sécurité personnelle que le terrain toujours mouvant de Constantinople n'est pas fait pour inspirer à ceux qui y règnent. Les préjugés religieux s'effacent, les haines farouches des Turcs s'éteignent, et cette protection avouée, reçue et promise, est sans doute regardée par celui qui reçoit comme un droit, dont il usera dans toutes les occasions où cela deviendra nécessaire; et les conditions en seront remplies de tous les côtés, car chacun y trouvera son compte.

J'ajouterai encore que, de tous les dangers qui menacent le pouvoir du sultan, le plus éminent à mes yeux, c'est une révolution provoquée par le mécontentement des peuples. Elle peut éclater, comme toutes les révolutions, à la première occa-

sion fortuite, qui naîtra d'un caprice de la fortune. Les embarras d'argent doivent être mis en première ligne parmi les causes secondes, et ils peuvent chaque jour se faire sentir. Un retard dans le paiement des troupes nouvelles peut tout bouleverser; car ces troupes, qui sont impuissantes pour défendre l'État, sont merveilleusement capables de renverser le trône. Une difficulté de solde les a déjà une fois agitées; il a fallu que le gouvernement revînt sur sa décision pour les calmer. Elles connaissent parfaitement leur force à cet égard, et quand elles s'abandonneront aux suggestions des factieux, ou à des sentiments hostiles, que la moindre circonstance peut développer chez elles, elles détruiront tout sans obstacle, parce que le sultan, abandonné par l'opinion, ne sera soutenu par personne. C'est ce qu'il sent et ce qui donne un prix immense, pour lui, aux secours de Crimée, sur lesquels il peut toujours compter; et on comprend que, pénétré de l'idée de cette utilité, il ne fera rien pour en compromettre l'efficacité.

L'avenir est presque toujours caché aux hommes, et j'ignore le temps que restera encore debout cet empire d'une ville; mais si, comme on doit le craindre, une révolution intérieure vient renverser ce qui existe aujourd'hui, il sera indispensable d'établir un nouvel ordre de choses, et c'est sur cet objet qu'il est bon d'asseoir d'avance ses idées.

Il y a aussi une circonstance qui peut précipiter la chute de l'empire turc, c'est le concours imprudent et l'arrivée intempestive de prétendus amis, qui, sous le prétexte de le secourir et d'assurer une indépendance qui est devenue impossible, y amèneront la guerre, feront naître infailliblement les événements que l'on redoute, et hâteront une catastrophe que l'on voudrait prévenir, et que l'on ne pourra éviter.

ASIE-MINEURE.

SMYRNE.

Le 30 juillet au soir, je quittai Constantinople, après avoir nolisé un bâtiment pour me conduire à Smyrne, sur la côte de Syrie, et à Alexandrie. Pendant que ce bâtiment se préparait au départ, je me suis mis en route pour faire une course en Bithynie et au mont Olympe, donnant au vaisseau rendez-vous aux îles des Princes.

Une mer calme et tranquille, et le temps le plus serein, nous favorisèrent, et le lendemain matin nous arrivâmes à Moudania, petite ville, ou plutôt village, situé à l'entrée du golfe, et qui lui donne son nom. C'est à peu de distance que s'élevait autrefois cette belle ville de Nicée, célèbre par les deux con-

ciles qui y furent tenus, par le siége mémorable qu'en firent les premiers croisés, et par la déloyauté de l'empereur Grec, Alexis Comnène, qui leur enleva le prix de leurs travaux au moment où ils allaient le recevoir. Nicée devint plus tard la capitale de l'empire grec, pendant la durée de l'empire latin de Constantinople; elle était située sur le lac Ascanius, au milieu du pays le plus riant et le plus fertile. Elle n'existe plus aujourd'hui. A quelques lieues plus loin, au fond du golfe voisin, se trouvait la ville de Nicomédie, dont on voit encore quelques ruines : toute cette côte était anciennement chargée de population; aujourd'hui Moudania, qui est l'échelle de Broussa, et le village de Ghio, l'ancien Gemlik, où l'on construit des vaisseaux, sont presque les seuls lieux qui soient habités.

Après avoir débarqué à Moudania, et fait une première opération hypsométrique, pour déterminer la hauteur du mont Olympe, je m'acheminai vers Broussa.

Les environs de Moudania sont couverts de vignes et d'oliviers : ce pays est charmant, d'une fertilité extrême, et parfaitement cultivé. Toutes les parties de cette vaste presqu'île de l'Asie-Mineure sont également comblées des faveurs de la nature; mais presque partout la population manque, et là où elle se trouve elle s'abstient le plus

souvent de travailler, parce qu'elle a la triste certitude que ce ne serait pas à son profit.

Dans les environs de Broussa, il en est autrement. Soit que le voisinage de Constantinople donne un peu plus de sécurité aux populations; soit que le hasard ait voulu qu'une succession de pachas moins avides ait laissé ce peuple respirer, et jouir du fruit de ses travaux, on voit sur ce point autant de culture, et de bonne culture, que le comporte le petit nombre de ses habitants.

En quittant le bord de la mer, le pays s'élève, on franchit une montagne, et l'on descend ensuite. Les villages que l'on aperçoit sont hors de la route : ils ont bonne apparence. On passe et repasse l'Asser : c'est une rivière qui prend sa source dans un contrefort de l'Olympe : elle coule d'abord à l'est, revient sur elle-même, prend une direction au sud-ouest, et se jette dans la mer de Marmara, à dix lieues plus à l'ouest que Moudania.

On découvre Broussa d'une assez grande distance. Cette ville est située précisément au pied de l'Olympe : son aspect est magnifique; son étendue, le nombre de ses mosquées, l'éclat de l'élévation de leurs dômes, produisent un effet très-vif sur l'esprit, et charment l'imagination. Plus on approche de Broussa et plus le pays s'embellit et s'anime; des eaux vives et abondantes surgissent de toute part. Le mont Olympe domine ce superbe

tableau et l'empreint de majesté; la population considérable et industrieuse qui y est rassemblée lui donne de la vie, et la fertilité prodigieuse des environs immédiats de Broussa enchante le voyageur. Le roi Prusias avait raison de vouloir y vivre dans une douce tranquillité, et d'éviter avec soin tout ce qui aurait pu compromettre la possession d'un pays aussi favorisé de la nature.

La culture des environs de Broussa présente une disposition qui me paraît mieux endendue que ce que l'on fait dans les autres pays. Broussa est une ville de fabrique d'étoffes de soie; le pays étant très-favorable à l'éducation des vers qui la produisent, on se livre en grand à cette industrie, et l'on cultive en conséquence beaucoup de mûriers. Partout où l'on cultive les mûriers, on cultive aussi autre chose dans les champs : il y a une culture basse, une culture elevée, et ce sont ordinairement les mûriers qui forment cette dernière. Cependant les récoltes ombragées sont médiocres et souvent presque nulles, attendu que les rayons du soleil sont particulièrement nécessaires pour faire arriver les fruits à leur maturité. Ici on renverse ce système : la culture supérieure donne des fruits, l'inférieure donne des feuilles, et le résultat est beaucoup meilleur, attendu que les feuilles croissent aussi bien à l'ombre qu'au soleil. Les mûriers sont très-rapprochés les uns des autres : on les

coupe constamment et on les force par là à donner beaucoup de branches, sans s'élever. Ces arbres nains produisent une quantité énorme de feuilles qui sont enlevées avec facilité. Enfin ces mêmes champs sont plantés d'oliviers ou d'autres arbres à fruit, et en aussi grand nombre que s'il n'y avait aucune autre culture à leur pied. Cet arrangement me parut assez remarquable pour le consigner ici.

Broussa est l'ancienne Prusée. Sa population se monte à environ cent mille âmes. Il y a beaucoup de Grecs, d'Arméniens et de juifs ; mais la grande majorité de la population est composée de Turcs. Ces Turcs sont de mœurs douces, ils n'ont point de fanatisme, et vivent en bonne intelligence avec les chrétiens. Les maisons sont en bois, les rues étroites et obscures, comme dans toutes les villes de l'Orient ; mais elles sont décorées et rafraichies par une multitude de belles fontaines, qui coulent constamment. De vastes et nombreux bazars sont fournis de riches marchandises, presque toutes produites par l'industrie locale. Les étoffes de Broussa ont une grande vogue dans toute l'Europe : cette ville est, par rapport à l'empire turc, ce que celle de Lyon est par rapport à la France.

Les flancs de l'Olympe fournissent de l'eau avec abondance ; à la partie supérieure de la ville, il y a une source très-forte, qui sort de la montagne, et qui se répand dans un grand nombre de quartiers. Sa température est de treize degrés cinq dixièmes, centigrades. D'autres sources plus élevées qui viennent d'assez loin, et sont amenées avec intelligence, complètent cette richesse d'eau si précieuse, et si recherchée en Orient. Aucun lieu, dans cette partie de l'Asie, n'en est aussi bien pourvu, et cette circonstance, jointe à la quantité et à la beauté des arbres qui l'environnent de toutes parts, font de Broussa un séjour délicieux.

La ville possède aussi des eaux minérales abondantes et de magnifiques bains. La puissance de ces eaux est très-grande, leur emploi efficace, et leur réputation fort étendue. Les bains sont au nombre de quatre. Le plus grand est d'une belle architecture, revêtu de marbre et composé de plusieurs bassins. Différentes chambres, plus ou moins vastes, reçoivent un grand nombre de Turcs qui s'y réunissent ; ils s'y délassent des fatigues du bain et s'y livrent à toutes les jouissances compatibles avec le repos. Ce spectacle, que reproduit chaque ville de l'Orient, rappelle un peu les bains des anciens Romains, qui etaient de vastes établissements destinés aux réunions et au plaisir. La tempéra-

ture des eaux varie depuis quarante-deux jusqu'à quatre-vingt-quatre degrés centigrades ; l'usage de prendre des bains à une haute température est tel, que je vis un homme se baigner dans un bassin, dont l'eau avait une température de soixante-dix-huit degrés, et y rester longtemps. Ayant décomposé ces eaux, nous trouvâmes qu'elles contenaient du sulfate de soude, de l'argile, de la chaux, du fer et des gaz carbonique et sulfureux. Dans ces bassins, la nature a fait les premiers frais en fournissant des eaux chaudes et actives ; les hommes ont exécuté de leur côté de beaux et grands travaux pour rendre les bains d'un usage facile et agréable ; mais aucune mesure satisfaisante n'a été prise pour en déterminer et pour en régulariser l'application. L'ignorance des médecins chargés de ce soin est telle, qu'ils n'avaient aucun renseignement, ni sur la propriété, ni sur la composition, ni même sur la température des eaux. L'instinct des malades, la puissance de la nature et le hasard opèrent seuls ici les guérisons.

A peu de distance de Broussa, au village de Chirchie, se trouvent les tombeaux des deux premiers sultans de la dynastie turque.

Cette puissance, dont l'origine est incertaine et obscure, devint redoutable aussitôt que son existence eut été révélée, et qu'elle parut sur la scène du monde. Des Tartares, descendus du Caucase,

avaient conquis l'Asie et fondé en 1037 la dynastie des Seljoucides, qui se divisa en trois branches : celle d'Iran ou de Perse; celle de Kerman ou du golfe Persique; et celle de Roume, dont les possessions comprenaient une grande partie de l'Asie-Mineure, et se composèrent des débris et des lambeaux de l'empire grec. Cette dernière avait pour siége la ville d'Iconium.

Gengis-Kan, descendu du Tibeth en 1206, était venu à son tour ravager l'Asie. Une tribu errante (débris des Tartares que Gengis-Kan, et plus tard son fils, avait combattus), et dont le chef se nommait Ortogul, vint s'établir dans un petit territoire, entre Alep et Césarée. Ce chef ayant acquis une grande réputation de sagesse, de fermeté et de justice, le sultan d'Iconium, Aladin, prince faible, en butte aux entreprises d'autres Tartares, l'appela près de lui, le prit à son service, et lui donna des terres sur le bord du fleuve Sangara, à quinze lieues de la mer Noire.

Toutes les forces de la tribu d'Ortogul se composaient de quatre cents tentes et quatre cents familles. C'est cette faible population qui est la souche de la nation ottomane, c'est ce lieu qui fut son berceau.

Semblables à ces grands fleuves, dont l'origine est faible, inconnue ou incertaine, et qui étonnent bientôt par la masse des eaux qu'ils réunissent et

roulent dans leur lit, les Ottomans, d'abord obscurs et peu redoutables, firent promptement écrouler les trônes chancelants qui les environnaient, et formèrent une puissance formidable, qui menaça la liberté de l'Europe. Leur puissance eut un prodigieux éclat; mais un éclat passager, parce qu'ils ne firent rien pour en assurer la durée, et pour lui donner une base stable.

Des prédictions avaient annoncé à Ortogul les destinées de sa race et sa grandeur future; la faiblesse du trône d'Iconium, et l'anarchie qui régnait dans tout l'Orient, purent sans doute l'expliquer mieux à son esprit. Osman, son fils, qui lui succéda en 1300, était doué par la nature de hautes vertus, de rares talents et d'un grand courage. Les services qu'il rendit au sultan d'Iconium, les actions qui marquèrent les premiers pas de sa carrière, lui donnèrent de l'importance; mais une révolte des émirs, et une invasion des Tartares, ayant renversé le trône d'Aladin et mis fin à sa dynastie, Osman se jeta sur la Bithynie, qui lui échut en partage.

Au milieu de l'anarchie du moyen âge, de la division des peuples et des souffrances qui les accablaient, celui qui, avec une force quelconque, se présentait pour être, tout à la fois, un maître et un protecteur, pouvait partout élever un trône.

Osman établit sa résidence à Yenissteims. Il fit des tentatives infructueuses sur Nicomédie et sur Prusée, l'une et l'autre occupées et défendues par les troupes de l'empereur grec de Constantinople. Orcan, fils d'Othman, renouvela ses attaques et s'empara de Prusée. Othman en prit possession après sa mort, car, d'après sa volonté, son corps y fut transporté par les soins de son fils; un triomphe fut ainsi uni à des cérémonies funèbres.

Orcan, qui continua son père avec gloire, agrandit ses possessions, ajouta à l'éclat de sa nation et de sa race, et choisit pour demeure cette ville, qui était la capitale de la Bithynie. Il conquit Nicée, la seconde ville de l'empire grec, et bientôt après la ville de Nicomédie. Plus tard, il traversa l'Hellespont et parut en Europe. Il entra dans les combinaisons fugitives et variées de la politique de l'empire grec, et profita de ses divisions. Il épousa la fille de l'empereur Cantacuzène, et prépara ainsi l'influence sur l'Europe, et les conquêtes futures de sa nation.

C'est le tombeau de ces deux grands hommes, Othman et Orcan, que nous avions sous les yeux au village de Chirchie. Une mosquée d'une dimension médiocre les renferme; les noms et les souvenirs qu'ils retracent parlent plus à l'esprit que le monument.

Les progrès de l'empire ottoman furent si ra-

pides en Europe, que Broussa cessa d'en être la capitale, et céda peu après cette gloire à Andrinople. Aussi ces deux sultans sont-ils les seuls qui y aient leur sépulture.

Le 1er août, à cinq heures du matin, nous nous mîmes en route pour exécuter le voyage pénible, mais intéressant, du mont Olympe. La première partie du trajet se fait sur le magnifique contrefort au pied duquel Broussa est bâtie. Cette montagne est d'une végétation très-riche, et garnie d'arbres magnifiques; des sources abondantes et fraîches coulent de toute part. Les plus importantes sont maîtrisées par des travaux et dirigées sur le quartier des Arméniens, qu'elles arrosent et embellissent.

Ce sont des châtaigniers séculaires qui ombragent toute cette partie. Après eux vient la région des arbres verts; toutes les espèces s'y rencontrent. C'est la partie supérieure du contrefort que l'on a gravi : au-dessus est un plateau fort étendu; là il n'y a

plus d'arbres, mais des pâturages dont l'herbe est assez haute, mais peu épaisse.

Ces pâturages sont occupés en été par des Turcomans, peuple pasteur, qui change de résidence suivant les saisons, et va camper dans les vallées ou sur les montagnes, selon qu'elles offrent des moyens de subsistance pour leurs bestiaux. Ils tirent ainsi quelques produits de ces terres, qui restent abandonnées et incultes par le défaut de population, dans cette Asie-Mineure autrefois si peuplée, si riche et si puissante.

Les villages des Turcomans ne sont que des camps, rétablis chaque année au même endroit. Ces tribus, ou portions de tribus, logent sous des tentes faites avec du feutre, comme celles des Tartares. Un bétail nombreux forme leur richesse et les nourrit : ce bétail se compose pour la plus grande partie de bêtes rouges d'une haute taille et d'une grande beauté. On s'étonne qu'elles puissent trouver, dans des pâturages si maigres, la subsistance qui leur est nécessaire.

Je visitai deux de ces villages, ou camps des Turcomans. La population est hospitalière, comme le sont tous les barbares; mais elle a cependant beaucoup de propension au vol et au brigandage.

Le plateau inférieur du mont Olympe est ondulé. Il s'élève en amphithéâtre, et forme une espèce de bassin, dont la dimension, en largeur et en lon-

gueur, est de plusieurs lieues. Le pic qui le domine est le point le plus élevé d'une chaîne fort peu épaisse.

Tout ce plateau est calcaire; il en est de même de la partie élevée et du pic. Les rochers dépouillés, les aiguilles, comme les pierres éparses répandues sur le sol, sont tous de marbres gris ou blanc.

La végétation devient toujours plus chétive, plus rare, et sous ce rapport, à pareille élévation, les Alpes présentent un tout autre aspect. On ne voit, dans ces régions supérieures, d'autre végétation que des immortelles. Après avoir marché pendant une heure pour gravir le pic et atteindre le point le plus elevé, nous y arrivâmes à midi. C'est un cône qui n'a d'escarpement que d'un côté, et qui, dans toutes les directions, a des pentes assez rapides, mais unies et régulières.

Nous nous mîmes en mesure de faire les observations qui avaient motivé notre voyage. La plus importante de toutes, celle relative à la détermination de la hauteur de la montagne, ne put d'abord avoir lieu, à cause de quelque dérangement dans nos thermomètres hygrometriques. Étant parvenus à les remettre en état, vers trois heures, nous pûmes opérer. Nous trouvâmes que le thermomètre, à l'ebullition, marquait quatre-vingt-douze degrés quatre dixièmes centigrades; la tempéra-

ture de l'atmosphère était de quatorze degrés centigrades; ce qui nous donna pour l'élévation du pic, au-dessus du niveau de la mer, deux mille deux cent quarante-sept mètres.

Ce résultat se trouve parfaitement d'accord avec le principe établi que la température diminue d'un degré centigrade par cent toises d'élévation. Et en effet, ici, la température des bords de la mer, sur la Propontide, est constamment de vingt-quatre à vingt-six degrés centigrades, dans cette saison; le terme moyen est de vingt-cinq degrés. La température du pic est de quatorze degrés, différence onze degrés; ce qui correspond à onze cents toises, hauteur à peu près équivalente à deux mille deux cent quarante-sept mètres, par l'observation.

Le mont Olympe était complétement dépouillé de ses neiges; il ne s'en trouvait que dans quelques crevasses, ou à quelques expositions du nord, et les bergers que je questionnai me dirent que, dès le 10 juillet de chaque année, les neiges étaient fondues. Le mont Olympe de Bithynie n'a donc jamais eu et ne peut avoir des neiges éternelles, quoi qu'aient pu dire quelques voyageurs.

Le soir, à neuf heures, nous étions de retour à Broussa. Après y avoir vu de nouveau, le lendemain, les choses qui méritaient le plus notre attention, nous nous mîmes en route pour Moudania, où nous arrivâmes à la fin de la journée. Ma première traversée en barque et pendant la nuit, en venant de Constantinople, avait été agréable et très-heureuse : nous désirâmes retourner ainsi ; mais ce court trajet faillit nous devenir funeste. Nos matelots grecs, à moitié ivres, voulant profiter d'un vent favorable, déployèrent les voiles. Ces voiles immenses ne sont destinées à servir que par un très-beau temps, car ces bateaux, si bons marcheurs à la rame, ne sont pas assez lestés pour soutenir la voile par un temps frais. Un coup de vent survint brusquement, réveilla nos matelots qui dormaient, et nous

fûmes au moment de périr. Sauvés par une espèce de miracle, nous nous dirigeâmes sur les îles des Princes, et nous y arrivâmes de bonne heure dans la matinée du 4. Ces îles ont été nommées ainsi parce qu'elles étaient, du temps de l'empire grec, un lieu d'exil pour les princes.

Ce fut d'abord à l'île de Halski que nous descendîmes. Nous visitâmes deux monastères qui autrefois étaient célèbres. L'un a une église très-riche et très-ornée; mais il n'est plus habité que par deux moines. L'autre, la Pagania, n'a plus de religieux, et a été converti en une maison d'éducation, qui renferme cinquante enfants. Je ne pus pénétrer dans l'intérieur, attendu qu'on s'y était enfermé, à cause de la peste qui régnait à Constantinople. Il me parut, d'après les réponses faites à mes questions, que l'instruction donnée dans cette maison est assez bien entendue et s'appuie sur des bases assez larges. Ce sont des fils des Grecs les plus considérables de Constantinople qui s'y trouvent réunis. Le gouvernement turc vient d'établir, au pied de la montagne, une école pour le service de la marine. Le bâtiment est très-beau et très-bien situé. Cet établissement étant tout à fait dans l'enfance, je crus superflu de le visiter. Je me rendis ensuite à l'île des Princes, proprement dite, pour y attendre le bâtiment que j'avais nolisé, et qui, le lendemain au soir, vint nous joindre et nous rece-

voir à son bord. C'était un brick très-anciennement construit à Raguse, commandé par un capitaine et un second de cette ville, et naviguant sous le pavillon russe : il se nommait *La Célestine*.

Il serait difficile de décrire la vue dont on jouit de l'île dite des Princes : à peu de distance les trois îles qui dépendent de celle-ci ; dans l'éloignement Constantinople, et, de revers, Scutari, Chalcédoine et toute la côte d'Asie. Je ne crois pas que nulle part la nature se présente sous des aspects plus majestueux.

Le 5 au soir, nous mîmes à la voile pour les Dardanelles. Dès le lendemain, je sus à quoi m'en tenir sur le mauvais choix du bâtiment qu'on avait frêté pour moi. *La Célestine* faisait eau, et il fallut, de ce moment, faire jouer les pompes, plusieurs heures chaque jour, durant les deux mois de notre navigation, ce qui augmenta considérablement le travail pénible de son faible équipage. Ce bâtiment était très-vieux et hors d'état de soutenir une navigation d'hiver ; mais, en été, la navigtion de ces mers d'Orient est si douce et si belle, que je crus pouvoir continuer à m'en servir. J'éprouvai bientôt une beaucoup plus grande contrariété : les accidents qui avaient mis en péril la vie du docteur Seng, pendant notre navigation de la mer Noire, reparurent avec une telle violence, qu'ils rendaient évidemment

impossible la continuation d'un voyage dont une grande partie s'exécuterait par mer, et nous dûmes convenir que notre séparation aurait lieu aux Dardanelles.

Ce fut l'objet d'une affliction véritable pour tous les deux. Le bon docteur était frappé particulièrement de l'espèce de phénomène qu'il présentait; il répétait souvent au milieu de ses souffrances: « Je » suis, en vérité, l'exemple d'un cas médical bien » extraordinaire; » et cette préoccupation de la science, dans la circonstance, offrait quelque chose de singulier et de touchant à la fois.

Nous passâmes en vue de la presqu'île de Sizygue qui renferme encore d'immenses ruines de la ville de ce nom. Les souvenirs de Sizygue remontent à la plus haute antiquité. C'est là que les Argonautes relâchèrent avant de se rendre au Bosphore, et qu'ils se munirent de pierres pesantes, pour servir d'ancre à leur vaisseau. Ils y combattirent les Dollions, peuple de cette contrée. Sizygue, leur roi, périt dans la bataille, et donna à la presqu'île son nom, qu'elle a conservé.

Située dans une position favorable pour le com merce, la ville de Sizygue devint riche et florissante; fidèle à l'alliance qu'elle contracta avec les Romains, elle résista à Mithridate. Ses habitants adoptèrent de bonne heure la religion chrétienne. Comme beaucoup de villes de cette partie de l'Asie,

elle fut détruite quand les barbares l'eurent envahie.

Nous vîmes l'île qui possède les plus beaux marbres de l'Orient, et qui a donné son nom moderne à l'ancienne Propontide. Nous passâmes devant l'embouchure de Granique, de ce ruisseau devenu célèbre, parce qu'il marqua le premier pas du conquérant de l'Asie dans sa glorieuse carrière, et rappelle le commencement d'une suite de succès qui étonnèrent le monde. Nous suivîmes cette côte, consacrée jadis au dieu des jardins, et qui, par la richesse actuelle de sa végétation, justifie le choix qu'on en avait fait pour lui élever des temples.

Nous arrivâmes à l'entrée du canal. Le canal, qui va toujours en se rétrécissant, a une largeur variable ; mais elle finit par ne pas dépasser sept cents toises.

La direction et les sinuosités de la côte donnent le moyen d'y établir des défenses infranchissables ; mais, dans leur état actuel, ses batteries seraient insuffisantes pour arrêter une escadre, qui, secondée par un vent prononcé et favorable, voudrait forcer le passage. Il est vrai que cette première condition se trouve rarement remplie. Les vents du nord, qui sont les plus habituels, et les courants, dont la direction est constante vers la Méditerranée, opposent un grand obstacle à une navigation

rapide pour pénétrer dans la mer de Marmara. Les plus fortes batteries furent d'abord placées à l'endroit où le canal est plus étroit, c'est-à-dire au village des Dardanelles, en Asie, et au point d'Europe qui lui correspond. Ces deux châteaux, très-anciennement bâtis, forment le centre de la défense, et de nombreuses batteries ordinaires, fort considérables, mais faites avec si peu d'intelligence que le feu de l'ennemi les rendrait promptement inhabitables, sont élevées à leur pied. Sur cette côte on peut en mettre partout où on le juge utile. Mais il est evident que le complément de cette défense maritime doit se trouver plus en arrière; parce que, par la direction de la côte, les batteries peuvent alors diriger leur feu dans la longueur du canal et battre les vaisseaux pendant un temps fort long, avant que d'avoir rien à redouter de leur feu. C'est à Nagara, où se trouvent dejà des batteries, que cette defense devrait être beaucoup augmentée, et il faudrait que les batteries des châteaux des Dardanelles fussent reconstruites et refaites sur de meilleurs principes. Je ne parle pas de cette monstreuse défense formée par des pièces sans affûts, mises sur chantier, qui sont d'un calibre prodigieux, et lancent des boulets de marbre: la direction de leur tir étant perpendiculaire au canal, elles ne peuvent frapper qu'un seul coup, au moment où le vaisseau en passant vient de lui-même se placer devant

elles; c'est une défense d'opinion, mais non une défense réelle. Tout cela devrait être changé ou remanié.

La défense de terre serait facile à établir contre toute entreprise de débarquement. Le château et les batteries du village des Dardanelles pourraient être couverts par une fortification régulière d'un assez grand développement. Elle embrasserait une surface suffisante pour en faire une petite place. Les montagnes sont trop éloignées pour la dominer d'une manière fâcheuse, et cinq bastions, du côté de terre, feraient de ce poste une forteresse qu'on ne pourrait prendre qu'au moyen d'un siége régulier. Il serait également facile de couvrir les batteries de Nagara. Un mouvement de terrain qui forme un rideau, pourrait être occupé par deux fronts de fortification de petites dimensions : à l'extrémité du plateau, au lieu que l'on nomme Maltipé, il faudrait un fort isolé, très-petit, et une batterie fermée. Les feux de la forteresse, de cette batterie, et de Nagara, se combinant ensemble et se soutenant réciproquement, donneraient une telle force de résistance à cette défense de terre, que l'on ne comprend pas comment une armée de débarquement, dont les moyens sont toujours bornés, et le temps d'agir limité, qui de plus éprouve des obstacles inhérents aux conditions dans lesquelles elle est toujours placée, pourrait s'en emparer.

Quant au point d'Europe correspondant, le pays étant très-accidenté et la côte élevée, la défense devrait consister en trois bons forts de petites dimensions, mais avec réduits casematés, dans le genre des fortifications de Coblentz. L'emplacement à choisir se montre au premier coup d'œil de l'ingénieur le moins exercé ; et, sous la protection de ces forts, les batteries de mer pourraient recevoir un très-grand développement.

Une défense première des Dardanelles existe plus bas. Elle est établie à Koukalé. La batterie qui s'y trouve voit l'entrée du canal, du côté de la mer Égée : le nombre des bouches à feu est considérable ; mais la batterie est construite de manière à ne pas rendre de grands services. Un donjon la protége du côté de la terre, et lui sert de réduit. Cette batterie pourrait être refaite et améliorée, et couverte par un ouvrage régulier contre les attaques de terre. Ce serait toutefois un travail superflu : une bonne défense maritime, établie sur ce point, est suffisante, et il vaudrait mieux porter sur les Dardanelles mêmes les dépenses et les travaux que l'on serait tenté d'ajouter à Koukalé.

Il n'est pas possible de naviguer sur le canal de l'Hellespont sans que les grands événements qu'il rappelle ne reviennent à la mémoire. On se souvient de ces ponts immenses que fit construire Xercès, pour le passage de son armée, quand il allait attaquer la Grèce; travail prodigieux d'un succès très-incertain, et monument de caprice et d'orgueil bien plus qu'objet réel d'utilité. La pensée remonte aussi vers cette entreprise si vaste, si éclatante, mais dont le génie de son chef pouvait seul assurer la réussite; à cette expédition d'Alexandre, qui avec la petite, mais brave armée d'une petite nation, parvint, en moins de quatre années, à soumettre l'Asie et ses peuples innombrables. Grand exemple de la puissance magique qu'exercent l'ordre, l'organisation et la discipline! Les Grecs l'avaient déjà

prouvé, avant Alexandre, en repoussant de leur territoire la multitude confuse qui deux fois l'avait envahi ; mais ils étaient chez eux, pourvus de tout, et leurs ennemis, au contraire, devaient être sous le poids des besoins et en butte à toutes les privations que leur nombre leur imposait nécessairement. Ici ce sont trente mille hommes qui vont non-seulement disperser des armées nombreuses qui les attendent, mais subjuguer des nations, et prendre possession d'un immense territoire. Combien il y eut de courage et de génie dans l'exécution de cette entreprise ! Ces triomphes militaires, obtenus sur le champ de bataille, malgré une si grande disproportion de force, sont compris par tous ceux qui ont combattu les Orientaux. Une agrégation de soldats, quelque peu considérable qu'elle soit, quand elle se compose d'hommes instruits et disciplinés, forme une unité qui a de la consistance ; une multitude de soldats qu'aucun lien ne réunit ne présente jamais au contraire que des individus isolés, dont chacun n'a que sa propre force, qui vient se briser contre la résistance de plusieurs. L'effet moral qui résulte de l'impuissance des premiers efforts fait le reste. Ce ne sont donc point les succès d'Alexandre, sur les armées des Perses, qui doivent surprendre ; mais ce dont on s'étonne à juste titre, c'est qu'avec de si faibles moyens il ait pu soumettre, posséder et conserver le pays.

Je trouvai aux Dardanelles, employé comme consul de France, un homme qui me rappela des souvenirs bien anciens, car ils dataient de ma jeunesse. Il avait été mon drogman à Alexandrie, pendant tout le temps que j'y avais commandé, et se nomme Batus. Je me présentai chez lui inopinément et sans être annoncé, et je lui dis avec assurance en voyant son étonnement : « Comment, vous ne me » reconnaissez pas? » Il fut pendant quelques moments dans une perplexité risible, et finit par me dire, en balbutiant : « Mais je crois que vous êtes » mon général. — Eh ! sans doute, » lui répondis-je en l'embrassant; puis il ajouta : « Ah ! mon Dieu, » combien vous êtes vieilli ! » Il oubliait que je pouvais faire la même réflexion sur lui : il y avait trente-six ans que nous nous étions vus pour la dernière fois. Cette rencontre fut pour moi une bonne fortune, car il est des époques et des circonstances dans la vie, où les souvenirs font tout le charme de l'existence; et, quand ils naissent subitement et d'une manière fortuite, ils acquièrent un prix plus grand encore.

Je vis aussi aux Dardanelles Méhémet-Pacha, qui commandait dans cet arrondissement. Il me reçut avec beaucoup d'égards et arrangea tout pour ma course du lendemain dans la plaine de Troie.

Nous allâmes le 8 août au matin, par mer, jusqu'au fort de Koukalé. Après avoir fait une courte

visite à l'aga, pris le café dans l'appartement chétif qui formait son divan, et fumé la pipe d'usage, nous montâmes à cheval, et nous nous rendîmes sur ce terrain où, depuis trois mille ans, vit la mémoire des héros. C'est une belle chose qu'une gloire de trois mille ans! Mais elle appartient bien moins à ceux qui ont combattu, qu'au poëte qui les a chantés; et les noms d'Achille, de Patrocle et d'Hector, ne sont qu'un cadre dans lequel se détache la grande figure d'Homère. Il fallait toute la puissance du père de la poésie pour faire arriver à nous, environnés d'éclat, les noms de ceux qui ont pris part à des combats qui, de nos jours, seraient connus à peine au delà de leur théâtre. Mais le génie créateur d'Homère sut exprimer dans un langage sublime les passions du cœur humain, dévoiler ses secrets, peindre l'homme au milieu des agitations de la vie; et ces admirables tableaux ont donné de l'importance aux plus minces exploits. Il sut aussi retracer les mœurs anciennes et en transmettre l'image à la postérité. C'est donc la gloire d'Homère qui conduit sur le lieu où fut Troie, et c'est avec l'intérêt qui s'attache à l'étude de ses ouvrages, que l'on contemple les lieux qu'il a célébrés.

Nous tenions à la main, tout à la fois, l'Iliade et l'ouvrage de Le Chevallier, en parcourant le pays compris entre la mer et le village de Bournabachi, incontestablement bâti sur l'ancien empla-

cement de Troie. Avec un aussi bon guide que Le Chevallier, on ne peut s'égarer. On reconnaît sans hésiter les lieux décrits par Homère : tout est si exact, que l'on croit vivre avec les héros qu'il a chantés, et assister aux événements qu'il raconte.

La plage comprise entre la hauteur voisine de Koukalé et celle qui borde la rive droite de l'Imbris, était évidemment occupée par la flotte des Grecs : le mouillage est bon, et les bâtiments pouvaient être tirés à terre, suivant l'usage alors adopté. Le camp des Grecs, placé en avant, couvrait la flotte : il était appuyé à droite aux hauteurs qui dessinent la vallée de ce côté, et se terminent par le cap Sigée, et à gauche ou à l'embouchure de la rivière, ou plutôt au delà, de manière à la comprendre dans l'enceinte du camp, et peut-être jusqu'au cap Réthée. Des retranchements le couvraient. A droite du camp étaient les tombeaux d'Achille et de Patrocle, et deux *tumulus*, qui portent encore ces noms, ont dû être effectivement leur sépulture.

A peu de distance de là, on retrouve également les ruines du temple consacré à Minerve, ainsi que le tombeau d'Antiloque, qui fut une des premières victimes de la guerre de Troie. Les deux fleuves, le Scamandre et le Simoïs, qui circulaient dans la plaine, ne peuvent être méconnus. Le premier est un ruisseau tranquille, alimenté par de nombreuses sources qui surgissent fort près de la ville, et l'au-

tre un impétueux torrent qui se joint à lui. On peut aisément suivre leurs cours. Le Scamandre, grossi du Simoïs, arrivait jusqu'au camp des Grecs, et le traversait. On voit par sa direction l'endroit où certainement étaient situés les retranchements des Grecs, qu'il détruisait après de grandes pluies. La réunion de ces deux fleuves m'a paru être plus rapprochée de Troie que les cartes ne l'indiquent.

Cette plaine fertile, qui séparait le camp des Grecs de la ville de Troie, ou du camp que les Troyens avaient établi en avant de leur ville, était le champ de bataille habituel. On reconnaît le lieu où s'élevaient les portes Scées, par lesquelles sortaient les Troyens. C'était, près des sources du Scamandre, le point le plus faible et le plus accessible de la ville. Le côté opposé domine la plaine et forme une hauteur isolée, couverte et enveloppée extérieurement par le Simoïs, qui roule ses eaux au pied d'une pente abrupte et rapide, dont plusieurs parties présentent même des escarpements. Cette portion du terrain répond complétement aux descriptions de l'Acropolis, où était placé le temple de Minerve, et où fut introduit le cheval de bois, dont les flancs renfermaient des guerriers. Le tombeau d'Hector, qui y fut élevé, se retrouve de même. Il n'était pas composé de terres amoncelées, mais de pierres accumulées les unes sur les autres.

On voit distinctement, de l'emplacement de Troie, le *tumulus* qui était le tombeau de Daisyetes, et où des postes d'observation, dont la retraite ne pouvait être compromise, étaient merveilleusement placés pour surveiller les mouvements des Grecs. Enfin il n'y a pas une seule localité indiquée par le poëte qui ne s'offre aux regards, et que Le Chevallier n'ait reconnue. Rien ne fait plus d'honneur à son discernement, et ne prouve davantage les soins qu'il a mis dans ses recherches. Jusqu'à lui, tout sur ces questions était obscur, incertain et contradictoire; depuis son beau travail, il n'y a plus matière à discussion.

Je visitai là, encore, les ruines d'un temple : elles sont à peu près au centre de la plaine et non loin du village de Kanes-Keus. Ces débris sont imposants : ils se composent de belles colonnes de marbre de grandes dimensions, de chapiteaux, et de divers ornements d'un travail achevé. En remontant jusqu'au village de Tchiblack, je trouvai d'autres débris de construction antique. C'était là qu'était le nouvel Ilium que les Romains, en raison de leur origine, comblèrent de biens et embellirent. Le temple d'Apollon Tymbri, célèbre dans l'antiquité, était placé à peu de distance, à l'est, au delà de la petite rivière de Tymbri. On me dit que les Anglais avaient emporté de nombreuses richesses de cet endroit.

En quittant ce village, je me rendis à Bournabachi. On éprouve une véritable jouissance en étudiant ses environs, parce qu'à chaque pas on trouve l'indication et la preuve que l'on est sur le lieu même dont on fait la recherche, et qu'on foule l'emplacement occupé jadis par la ville célèbre dont le plus ancien et le premier des poëtes nous a transmis l'histoire et le nom. Je pris la température des sources du Scamandre : elle était partout la même, et s'élevait à dix-sept degrés cinq dixièmes centigrades ; mais je ne trouvai aucune trace de la source chaude qui, selon le dire de divers voyageurs, se jette dans cette rivière.

Je m'étais muni à Constantinople de tentes et d'effets de campement. Je n'avais pas cru nécessaire de les prendre avec moi dans notre course rapide aux ruines de Troie, et nous nous établîmes dans une maison de Bournabachi, qui avait quelque apparence. Je ne saurais exprimer les souffrances que nous firent éprouver les myriades d'insectes que nous y trouvâmes. Presque toutes les maisons de l'Asie mineure sont soumises à ce fléau, et l'on se demande comment les habitants peuvent supporter le supplice auquel ils sont en proie tous les jours, ou par quelle organisation ils peuvent y être insensibles.

Après avoir subi cette espèce de torture pendant tout une nuit, nous partîmes de Bournabachi le 9 au matin, pour aller visiter les ruines d'Alexandria-Troas, qu'on appelle aujourd'hui l'Eskistambul. Quatre heures de marche à travers un pays varié et en partie cultivé nous y conduisirent. Cette ville fut une création d'Alexandre, et la plus grande, après Alexandrie d'Égypte, des dix-huit villes de ce nom que le conquérant fit bâtir. Il chargea Antigone, un de ses capitaines, de veiller à sa construction. Ce qui détermina Alexandre dans le choix de ce lieu a été sans doute le voisinage de la mer; mais il eût été plus conforme à la justice, puisqu'il voulait faire revivre Ilium, de rebâtir Troie à la place même où il avait existé, et de rétablir, au nom des Grecs, une ville que les Grecs

avaient détruite. Cette ville d'Alexandria-Troas paraît avoir été fort belle, et avoir joui d'une grande splendeur. Elle se signala par sa fidélité aux Romains dans la guerre qu'ils eurent à soutenir contre Antiochus, et reçut les mêmes priviléges que les villes d'Italie. Elle fut l'objet d'une protection toute particulière d'Auguste, qui lui envoya une colonie romaine. Tout ce qui se rattachait d'une manière quelconque à l'origine des Romains était sacré pour eux. C'est pour les peuples, comme pour les individus, un principe de vertu que le respect que l'on porte à ses ancêtres. Cette ville fut une des premières qui embrassa le christianisme.

Des ruines magnifiques existaient encore il y a quarante ans. La plus grande partie a été employée à des constructions faites à Constantinople, aux Dardanelles et sur la côte, et a disparu ainsi. Les colonnes de marbre ont été sciées en tronçons arrondis en forme de boulets, pour fournir les approvisionnements des bouches à feu gigantesques qui défendent le détroit. Il ne reste debout que quelques parties des épaisses murailles d'un palais d'ordre dorique d'une grande étendue. Il était placé dans un lieu élevé, en vue de la mer, dont il est distant de deux milles environ. On peut encore reconnaître l'enceinte de ses jardins, et un pareil monument fait juger de ce que devait être la ville.

Sur le bord de la mer, on voit aussi des débris de constructions antiques, qui devaient appartenir au port. Au dehors de la ville on retrouve les restes d'un aqueduc, qui a plusieurs milles de longueur. Près de là sont des tombeaux, et l'un d'eux est d'une maçonnerie réticulaire, qui ne fut en usage à Rome que depuis Auguste jusqu'à Dioclétien. Mais tout cela forme un chaos au milieu duquel il est difficile de se reconnaître.

A la partie méridionale, et hors de l'enceinte de la ville, à quatre milles des bords de la mer, sur le penchant du plateau sur lequel Alexandria-Troas était bâtie, au-dessus d'une petite rivière qui le sépare de la base du mont Ida, il existe une source d'eau thermale très-abondante, qui alimentait autrefois des bains. Une statue d'Hercule enfant, qui se trouve placée dans des constructions turques récentes, peut faire présumer qu'ils étaient consacrés à Hercule. Les bains des anciens étaient d'ailleurs généralement placés sous son invocation, et on le conçoit : leur effet était d'ajouter à l'énergie de la vitalité, il était naturel de les dédier à celui que l'on considérait comme le symbole de la force matérielle.

Les bains actuels sont ce que l'on peut imaginer de plus misérable ; mais les eaux sont, à ce que l'on assure, fort efficaces. Elles sont très-chaudes et très-salées, et déposent du sel marin fort pur

en grande quantité, ainsi que de l'oxyde de fer. Rien n'indique qu'elles renferment des parties sulfureuses. Un accident m'ayant privé de mon thermomètre, je ne pus déterminer d'une manière précise leur température, mais elle est au moins de soixante degrés centigrades; on les dit très-efficaces pour les rhumatismes et pour la goutte.

Je vis pour la première fois, dans l'enceinte d'Alexandria-Troas, et dans le pays aux environs, une espèce de chêne, que j'ai retrouvée depuis, sur la côte, dans le territoire de Smyrne. Ces arbres, souvent assez espacés pour permettre la culture des céréales, couvrent la campagne. Ils ne sont ni d'une grande élévation, ni d'une belle venue, mais en général médiocres et rabougris. Leurs branches s'étendent beaucoup, et ils produisent une assez grande quantité de fruits, qu'on appelle valonée.

C'est une espèce d'amande ronde, qui a une enveloppe épaisse, couverte en entier de feuilles superposées, ressemblant assez à celles de l'artichaut. Quand le fruit n'est pas mûr, l'amande se cuit au feu et se mange comme un marron; mais la valeur de la récolte n'est pas dans l'amande : elle est particulièrement dans l'enveloppe, que l'on emploie au tannage, et aussi dans la teinture, comme mordant. Lorsque le fruit est bien mûr, l'intérieur n'est bon que pour le bétail. La récolte qui s'en

fait sur cette côte est considérable; on en charge chaque année environ vingt bâtiments du port de cent cinquante à deux cents tonneaux. La valonée sèche se vend au poids; son prix est de quarante à quarante-cinq piastres le quintal (dix à douze francs): les marchands qui s'occupent de cette spéculation l'obtiennent à meilleur prix, au moyen d'avances faites aux paysans.

Ces arbres appartiennent, avec les champs où ils croissent, à une multitude d'individus : tel homme est propriétaire de quatre, cinq, dix arbres, ou de beaucoup plus. Le droit d'exporter la valonée est un privilége accordé chaque année par un firman. On paie une somme plus ou moins grande au séraskier qui le fait obtenir, et cet officier partage ainsi les avantages et les bénéfices que le commerce procure au spéculateur.

Après avoir vu en détail tout ce que les ruines d'Alexandria-Troas présentaient de digne d'intérêt, je me rendis à mon bâtiment qui m'attendait sur la côte. J'avais à peu de distance de moi l'île de Ténédos, placée comme un point d'observation en face de l'embouchure de l'Hellespont; et cette autre île de Lemnos qui semble destinée à devenir le boulevard de l'Occident, le bouclier de l'Europe, et le point d'appui de la puissance maritime qui tiendra un jour en échec les forces de la Russie, au débouché de ces passages : passages dont elle a

besoin d'user pour sa prospérité; mais dont la possession absolue et exclusive serait menaçante pour la liberté de l'Europe.

Mon intention était de passer par le canal qui sépare la terre ferme de l'île de Mételin, l'ancienne Lesbos, si célèbre par la beauté et les mœurs dissolues des femmes qui l'habitaient. J'aurais voulu voir de près toute cette côte; mais, ayant mis à la voile trop tard, nous fûmes forcés de prendre notre route à l'extérieur, et nous naviguâmes à l'ouest de cette île. Le 10, nous entrâmes dans le superbe golfe de Smyrne. Sa largeur, sa sûreté, sa profondeur, l'abri qu'il donne contre tous les vents; la facilité de son entrée, que les brises de mer favorisent constamment; celle de sa sortie, résultant de sa grande ouverture, qui permet aux bâtiments de louvoyer, et des vents de terre que chaque nuit voit s'élever régulièrement; les mouillages multipliés qu'il offre aux flottes entières, comme aux bâtiments isolés; enfin la beauté ravissante de la côte et sa fertilité, tout en fait, sans contredit, le plus beau golfe du monde, et la digne avenue de la première place commerciale de l'Orient. Le 10 au soir, nous mouillâmes sous le fort neuf, qui est à trois lieues de Smyrne : c'est une simple forteresse de police et de protection pour le cabotage. Le 11 au matin, nous jetâmes l'ancre dans le port.

La ville de Smyrne est dans une position magnifique. Placée à l'entrée d'une large et fertile vallée, elle est bâtie en amphithéâtre, et s'étend depuis la moitié de la hauteur du mont Pagus qui la domine, jusque dans la plaine qui borde la mer. C'est sur la rive même qu'est bâti le quartier franc, qui se compose de très-belles maisons, vastes et nombreuses. Le sommet de la montagne est couronné par un vieux château, dont la première construction est l'ouvrage d'Alexandre.

Smyrne remonte aux temps les plus éloignés; son origine est antérieure aux siècles historiques On dit qu'une amazone fonda la ville et lui donna son nom. Peuplée par une colonie venue d'Éphèse, les Lydiens la détruisirent, et ses habitants misérables vécurent pendant quatre cents ans dispersés

dans le pays qui l'environne. Alexandre la rebâtit, fit construire un fort pour la défendre, et depuis cette époque, avec des fortunes diverses, elle n'a pas cessé d'exister. Parmi les nombreuses villes qui réclament la gloire d'avoir été la patrie d'Homère, Smyrne semble avoir les prétentions les mieux fondées; il est certain au moins qu'il l'habita longtemps. En suivant les bords du Mélès, petite rivière qui coule autour de la ville et audelà du Pagus, on est donc assuré de fouler le sol sur lequel le grand poëte se reposait lorsqu'il faisait entendre ses chants sublimes.

Par une rare exception, Smyrne, au milieu des vicissitudes qui ont pesé sur elle, et des dominations qui se sont succédé à travers les siècles qui la séparent de l'époque de sa naissance, n'a jamais perdu son nom, et porte encore aujourd'hui celui qu'elle reçut le jour où elle fut fondée.

Cette ville devint riche et puissante peu après son rétablissement, ordonné par Alexandre, commencé par Antigone, son lieutenant, et terminé par Lysimaque. Le Pagus fournit abondamment les matériaux et le marbre nécessaires, et les flancs de la montagne servirent de base aux théâtres et aux édifices publics. Sous les Romains, Smyrne devint la plus belle des villes de l'Orient, et fut l'objet de la protection spéciale des empereurs. Elle s'enrichit par un commerce que tout

favorisait, devint bientôt le lieu de réunion d'une foule de sophistes, qui s'y rendirent comme à Éphèse, et reçut le surnom d'ornement de l'Asie. Voici ce qu'en dit Strabon, qui vivait sous Auguste. « Les Lydiens ayant détruit Smyrne, sa population, » pendant quatre cents ans, vécut dans des bourgs; » mais Antigone la rétablit, et ensuite Lysimaque. » C'est aujourd'hui la plus belle de toutes les villes. » Une partie est bâtie sur la montagne; mais la » plus grande partie s'étend dans la plaine, vers le » port, et vers le temple de Cybèle et le gymnase. » Les quartiers sont divisés à angles droits, aussi » parfaitement que possible; les rues sont pavées. » Il y a des portiques vastes et carrés, tant dans la » plaine que sur les hauteurs. Il y a une biblio- » thèque et un Homérium, c'est-à-dire un portique » carré renfermant un temple dédié à Homère, » avec sa statue. Car ceux de Smyrne revendiquent » vivement Homère pour un des leurs, et une cer- » taine monnaie de cuivre porte chez eux le nom » d'Homérienne. Près des murs coule le fleuve » Mélès. En outre de ses autres avantages, la ville » a un port qui peut être fermé. »

Saint Polycarpe, martyr, disciple de saint Jean, et établi par les apôtres, fut son premier évêque. Dans le onzième siècle, elle tomba aux mains des musulmans. Reprise par Jean Ducas, amiral grec, elle retourna sous le pouvoir des empereurs grecs.

Au treizième siècle, Smyrne n'offrait plus à l'œil que des ruines. L'empereur Jean-Ange Comnène la fit réparer et relever. Plus tard, en 1322, elle devint la propriété d'un sultan Amir. En 1345, les chevaliers de Rhodes se présentèrent devant Smyrne, pendant l'absence du sultan, et faillirent la surprendre. Ils s'établirent dans le voisinage, y bâtirent le fort Saint-Pierre, qui tenait la ville en échec, et dont le sultan Amir ne parvint pas à les chasser. En 1402, Tamerlan, qui ravageait l'Asie, parut devant Smyrne. En quatorze jours il s'en empara, fit périr un grand nombre de ses habitants, et força les chevaliers de Rhodes, qui occupaient encore le fort Saint-Pierre, à se rembarquer.

Elle devint bientôt après la conquête de Mahomet I; et la domination des Turcs, non contestée depuis ce temps, y rappela des habitants; le commerce l'enrichit de nouveau, et elle redevint la première place de commerce et la ville la plus importante de la côte d'Asie, que baigne la mer Méditerranée.

Aujourd'hui Smyrne est encore la grande place, et l'on pourrait dire, l'unique place de commerce de l'empire ottoman. Sa population s'élève à quatre-vingt mille âmes, et malgré les efforts inouïs que des intérêts particuliers ont fait faire pour attirer son commerce à Constantinople, elle restera

en possession du peu d'affaires que comporte l'état de l'empire ottoman. Sa position lui donne une supériorité incontestable sur toutes les autre villes. Placée au milieu des pays les plus fertiles, c'est le lieu naturel par lequel les exportations doivent s'opérer. Elle est sur la route la plus fréquentée et la plus courte qui mène dans l'intérieur de l'Asie ; elle a une population agricole et industrielle, une réputation commerciale ancienne, des relations étendues, et son port est d'un accès et d'une sortie également faciles ; tandis que Constantinople ne réunit aucun de ces avantages. La navigation de l'Hellespont n'est favorable que pour la sortie ; les vents et les courants constants qui y règnent empèchent souvent, pendant plusieurs mois de suite, aucun bâtiment d'arriver à Constantinople ; et le commerce dont cette ville pourrait être l'intermédiaire avec la Russie sera toujours fait d'une manière directe, et sans son concours, par les négociants russes. C'est donc contre la nature des choses que l'on voudrait changer l'ordre existant. et les efforts tentés pour y réussir resteront inefficaces.

Smyrne a le caractère de toutes les villes de l'Orient ; toutefois, si les rues sont étroites, et les maisons pour la plupart construites en bois, elles sont plus belles que partout ailleurs, et une assez bonne police tient la ville dans un meilleur état ; la grande quantité d'Européens qui l'habitent, le

rôle important qu'ils y jouent, influent d'une manière remarquable sur les habitudes et sur les mœurs de cette population. La moitié se compose de Turcs, et ces Turcs, encore féroces il y a peu d'années, à l'époque de la révolution de la Grèce, ont perdu leur rudesse et leur orgueil. L'autre moitié est composée de Grecs, d'Arméniens, de Juifs et d'Européens. La physionomie dominante est grecque, et on ressent l'influence de l'esprit de cette nation. Les femmes grecques sont d'une beauté ravissante. Elles cherchent à imiter les usages de l'Europe : leur exemple, et l'empire qu'elles exercent sur tout ce qui les environne, tourne au profit de la douceur des mœurs et de la civilisation. Smyne est sans contredit la seule ville sociable de l'Orient, la seule où un Européen puisse trouver un reflet de sa patrie, et une manière de vivre qui lui donne quelques souvenirs de son pays. Le corps des consuls-généraux des puissances de l'Europe, à Smyrne, est habituellement le mieux composé des villes de l'Orient; l'existence considérable dont ils jouissent dans ce pays, et leur bon goût, rendent leurs maisons très-agréables. J'eus beaucoup à me louer de tous, et en particulier du consul-général de France, M. Chalet, qui y joue le premier rôle; de M. de Sestiaux, consul-général d'Autriche, et de M. Van Leneps, consul-général des Pays-Bas.

Je visitai d'abord la ville et ses environs immédiats. Je suivis le cours du Mélès, « divin Mélès. » L'eau a un si grand prix, elle est si nécessaire dans ces climats brûlants, et elle y est souvent si rare, qu'il est tout simple que les anciens poëtes aient divinisé les fleuves. Celui-ci est fort peu de chose, il roule peu d'eau : mais cette eau est de bonne qualité. Il sort d'un vallon étroit, situé au pied oriental du Pagus, serpente dans la plaine qui est en arrière de Smyrne, et se jette dans la mer. Son cours, comme on le voit, a très-peu d'étendue : c'est le nom du poëte qui le chanta, qui fait toute sa gloire. Il était dans la destinée d'Homère de grandir et d'embellir, en l'ennoblissant, tout ce que sa main touchait, tout ce qu'animait son souffle.

A peu de distance de la ville, du même côté, au delà du Mélès, se trouvent des sources abondantes, qui forment un petit lac. Des ruines antiques et de beaux marbres, souvenirs du temps passé, se remarquent sur ses bords, et beaucoup de roseaux, qui rappellent au temps présent, croissent en liberté aux environs. Cette pièce d'eau porte le nom pompeux de bains de Diane, et il paraît que cette divinité y avait autrefois un temple. On pourrait tirer de ces eaux un grand parti, pour l'utilité comme pour l'agrément. Aujourd'hui elles servent aux usages domestiques, et les blanchis-

seuses de Smyrne viennent y exercer leur industrie : leur température est de dix-huit degrés centigrades. Ce sont des sources de fond. Je mesurai la température d'une autre source, dans l'intérieur de la ville, qui est connue sous le nom de fontaine du Pacha. Elle paraît venir d'une grande profondeur, et sa température s'élève à vingt degrés centigrades. Il faut qu'il y ait à Smyrne une chaleur locale et souterraine considérable, pour tenir, dans cette latitude, les eaux qui sortent de terre à une température aussi élevée.

J'allai voir le château. Ainsi que je l'ai déjà dit, il fut bâti par Alexandre, et est beaucoup augmenté depuis. On reconnaît sa partie la plus ancienne à une plus belle construction. Il acquit un très-grand développement sous les empereurs grecs, et renferme d'immenses souterrains, qui communiquaient avec la ville. L'aigle impériale est scupltée dans plusieurs endroits du mur d'enceinte ; près de la porte, on remarque aussi, dans la maçonnerie, le buste colossal d'une femme, que la tradition suppose être celui de l'amazone qui donna son nom à Smyrne; mais aucun attribut ne justifie cette opinion.

Après mes courses dans la ville, je visitai les environs. J'allai voir les eaux chaudes qui se trouvent sur la rive méridionale du golfe. On leur donne le nom de Liggia; mais en grec Leggia veut

dire bain; c'est donc un nom générique et point un nom propre. Strabon parle de ces eaux, situées, dit-il, sur la route de Smyrne à Clazomène, ville celèbre placée sur l'isthme de la péninsule qui, avec le continent, forme le golfe de Smyrne, et sur l'emplacement de laquelle se trouve aujourd'hui le village de Vourla.

Ces bains ont été rétablis depuis peu ; ce qu'on y a fait est de fort peu d'importance. Les eaux ont une température de cinquante-six degrés centigrades; mais elles sont sans saveur, et ne donnèrent à l'analyse qu'une petite quantité de carbonate de fer.

Le pays que j'avais parcouru, bien que la nature lui ait prodigué tous ses dons, est sans culture et sans habitants: quelques oliviers en font la eule richesse.

De là je me rendis au village de Sédiceuil, qui renferme quelques maisons de campagne, habitées par des Grecs ou des Européens : il est bâti à une grande distance des bords de la mer, et il faut traverser des bois rabougris et un pays sans culture. Les environs de Sédiceuil sont assez agréables, parce que la main de l'homme les a mis en valeur. Nous reçûmes une hospitalité momentanée dans la maison d'un médecin grec, où toute sa famille était rassemblée. Les femmes étaient charmantes, d'une beauté admirable, et avaient une séduction de manières extraordinaire. Les femmes grecques modernes ont tous les attraits et les dons naturels dont les femmes de l'ancienne Grèce étaient comblées.

Nous revînmes par Bougia : là un plus grand

nombre de maisons de campagne se trouvent réunies, parce que ce lieu est beaucoup plus à portée de Smyrne. L'eau y est assez rare et même y manque quelquefois, ce qui en diminue l'agrément.

Le pays que l'on traverse, en revenant vers Smyrne, est très-fertile, et pourrait être fort riche; mais il est inculte en grande partie malgré la proximité de la ville : il en est de même dans toutes les directions. Dans le rayon immédiat de Smyrne, un tiers au moins des terres cultivables est en friche; c'est bien pire encore dans les vallées intérieures de l'Asie mineure, dont la terre est cependant naturellement si prodigieusement fertile. On calcule que la portion cultivée dans l'intérieur de la Péninsule ne s'élève pas au delà de la vingtième partie de la surface cultivable du pays; et, comme les causes qui ont produit cet état de choses ne cessent pas d'agir, leurs effets ne cesseront de s'accroître, jusqu'à ce qu'enfin ce beau pays, si favorisé par son climat et sa fécondité, ait perdu ses habitants, et soit devenu un désert.

Le jour suivant, je fis une excursion à Bournaba, qui est le lieu par excellence des environs de Smyrne : c'est là que sont agglomérées les plus belles maisons de campagne. Il y en a en effet de charmantes, que décorent de très-beaux jardins, et où sont réunis toutes les recherches du luxe, et tous les agréments de la vie. On y retrouve l'image

et les souvenirs de l'Europe. Je gravis ensuite les montagnes voisines, et j'arrivai à un rocher escarpé, au milieu duquel se trouvent cinq petites cavernes qui portent le nom de grotte d'Homère. Le grand poëte est encore vivant dans ces contrées; sa mémoire se reproduit partout.

Un des charmes de l'Orient, c'est que les plus grands noms de l'histoire la plus reculée, que ceux de la fable, résonnent à chaque pas à l'oreille, et réveillent les souvenirs de notre jeunesse et des premières émotions de notre vie. Ces sensations, qui rappellent le premier âge, sont les trésors de la vieillesse. Au-dessus du rocher, où est située la grotte d'Homère, est un sarcophage taillé à plein dans le roc. La tradition n'en parle point, et on peut supposer qu'il a renfermé les restes d'Homère, et donné à cette grotte le nom qu'elle porte aujourd'hui.

Au pied du rocher coule un ruisseau appelé l'Achélaüs, qui se jette, fort près de là, dans une autre rivière portant le nom de Mélès, mais qui n'est pas la même que le Mélès de Smyrne. Laquelle des deux est le véritable? Les apparences et les probabilités sont pour celui de Smyrne.

Après avoir marché deux heures en suivant la direction de Magnésie, et gravi la chaîne de montagnes, nous arrivâmes dans un vallon sauvage, près d'un petit lac, dont les bords pittoresques

sont ornés de beaux arbres. C'était le lac de Tantale. C'est là que le roi de Phrygie subit le supplice auquel il fut condamné par les dieux, pour leur avoir offert un horrible festin. Cette eau est si belle et si limpide qu'il est impossible d'en approcher sans éprouver le désir d'en boire, et il est certain que les souffrances d'un homme dévoré par une soif ardente s'irriteraient cruellement si, comme Tantale, il voyait sans cesse cette eau fuir devant lui.

La température des sources qui se rendent dans ce lac, et celles qui sont sur le flanc de la montagne, dans une région inférieure, varient suivant leur élévation. Les premières ont quatorze degrés cinq dixièmes centigrades. La température des eaux du lac, à l'ombre, était de vingt-deux degrés cinq dixièmes. A cent mètres plus haut, la température d'une source était de douze degrés cinq dixièmes, une source inférieure au lac avait une température de quinze degrés. Ainsi ces températures sont toujours relatives aux élévations : c'est une loi constante dans son application.

Nous nous reposâmes, et nous fîmes notre déjeuner sur les bords du lac de Tantale. Un négociant de Smyrne, rempli d'obligeance, M. Issaverdeus, et le fils de M. Chalet, jeune homme plein d'ardeur et d'activité, nous avaient accompagnés. Un camp des Turcomans était établi à peu de distance. Ils nous fournirent avec empressement du

lait de leurs troupeaux. Ces pasteurs, qui habitent de préférence les régions les plus élevées et les plus solitaires, sont en général craints et redoutés des voyageurs, et cependant jamais ils n'ont refusé d'accueillir et de prêter leur assistance aux gens qui sont venus réclamer leur appui et leurs secours; mais ils se croient libres à l'égard de ceux qui essaient de s'en passer, et c'est à leurs yeux un acte de guerre légitime que de les dépouiller. Le nombre de ceux qu'ils rencontrent, et leur attitude, influent aussi sans doute sur leur conduite. Pour nous, nous n'eûmes qu'à nous en louer.

Du haut de cette montagne on découvre un immense pays. D'un côté la vallée de Smyrne et la vaste plaine de Sédiceuil, de l'autre la plaine de Nemen, qui forme le commencement de celle de Magnésie, puis enfin le cours de l'Hémus, qui se jette dans la mer à quatre lieues au nord-ouest de Smyrne, et dont les bords sont d'une admirable fertilité. Les montagnes présentent au contraire l'image de la stérilité : on y voit quelques arbres épars, mais rarement des bois.

C'est en général le caractère des montagnes de l'Asie, comme de tous les pays qui ont été très-anciennement civilisés. La population y étant considérable autrefois, les besoins de la société ont fait couper les arbres : les guerres, les révolutions, et les désordres qui en sont la suite, empêchèrent de pren-

dre des soins de conservation et de replanter; le génie turc, qui est éminemment dévastateur, ne cessa de détruire, ne fit jamais rien pour recréer, et les montagnes dépouillées devinrent arides, perdirent leurs ornements, leur fraîcheur et leurs eaux. Quand les législateurs anciens proclamèrent les bois des lieux sacrés, ils furent inspirés par le ciel lui-même.

Malgré cet apparent manque d'arbres, il se fait une grande récolte de valonées. Ce pays est si vaste, que sa grande étendue explique la quantité des produits. Tout ce qui se récolte s'exporte par Smyrne. La valonée envoyée par ce port à l'étranger, en y comprenant ce qui vient de la Troade, s'élève à quinze mille tonneaux, et représente une somme d'environ trois millions de francs.

En général, malgré l'état déplorable de ce pays, l'anarchie qui y règne, le désordre de l'administration, l'avidité des autorités, et les avanies fréquentes, qui chaque jour font abandonner la culture des terres, les circonstances naturelles sont si favorables, que le commerce offre encore de grands avantages.

D'après un relevé exact des entrées et des sorties du port de Smyrne dans l'année 1833, le commerce d'exportation a été d'une valeur de soixante-quatorze milliards six cent quatre vingt-douze mille cent vingt-neuf piastres, et celui d'importa-

tion de cinquante milliards trois cent cinquante-neuf mille quatre cent cinquante-quatre : différence à l'avantage de l'exportation, vingt-quatre milliards trois cent trente deux mille six cent soixante-quinze piastres (six millions quatre-vingt-trois mille cent soixante-huit francs), qui tendent à créer chaque année des capitaux dans ce pays. Que devait-ce être anciennement, quand une population immense couvrait toute cette surface de villages et de villes florissantes; quand un commerce maritime étendu les mettait en rapport avec toutes les côtes de la Méditerranée et quelques parties de celles de l'Océan; quand une civilisation avancée et une culture soignée mettaient en valeur les terres les plus fertiles; quand enfin dans ce pays tout était mouvement, industrie et liberté?

On ne peut expliquer ce que l'histoire raconte de cette côte d'Asie, on ne peut concevoir les monuments dont les restes frappent encore nos regards, et les étonnent par leur immensité, par leur nombre et leur beauté, qu'en réfléchissant qu'ils étaient le produit des circonstances que je viens d'indiquer. Ces monuments, dont on voit les restes sur la côte de l'Asie mineure, et qui appartenaient à une seule ville feraient aujourd'hui la gloire d'un roi et la parure d'un royaume.

Aujourd'hui un musselim commande à Smyrne et dans la province; il réunit tous les pouvoirs, et

l'on se doute bien qu'il n'a pour guides que son intérêt et son avidité. Il est en même temps le fermier et le contrôleur de l'impôt; ses agents perçoivent la dîme; mais, au lieu de la prélever avec méthode et justice, ils évaluent capricieusement à quel produit elle doit monter, et la fixent d'après leur évaluation. Si le propriétaire réclame, et va se plaindre à l'autorité, on le renvoie sans pitié, et au lieu de la dixième partie du produit de ses biens, qui était dévolue au gouvernement comme impôt, on le force à en donner la sixième ou le cinquième. Il en est de même dans tous les pachalicks; chaque pacha pressure, selon sa volonté, et à son profit, le peuple qui dépend de lui.

Le musselim est aussi fermier des douanes; sous de vains prétextes il rançonne à son gré le commerce. Tout est livré à un arbitraire qui anéantit peu à peu la fortune des particuliers et la puissance du souverain. Il n'y a aucune espèce de doute que le quart des sommes enlevées au peuple entre à peine dans les coffres du sultan. Autrefois des abus de pouvoirs étaient fréquents, des exactions avaient lieu; mais les chrétiens seuls, et non les Turcs, en étaient victimes : cette portion énergique de l'état conservait sa puissance et sa richesse. Depuis la destruction des janissaires, les Turcs sont compris dans ces mesures capricieuses. Leur abaissement est complet, ils vivent, comme les chrétiens,

dans l'humiliation et la misère. Que résulte-t-il d'un ordre de choses semblable? C'est qu'un dégoût universel s'est emparé des esprits, et que les terres ne sont plus cultivées. Un Turc n'ensemence que tout juste ce qui est indispensable pour nourrir lui et sa famille; il renonce à un travail dont les produits ne seraient pas pour lui.

Comme il n'y a aucun moyen en Turquie de détruire le chaos des abus et d'établir quelque chose de régulier, ce désordre ira toujours en augmentant. Les besoins du gouvernement, se faisant chaque jour sentir davantage, autoriseront de nouvelles exactions, qui croîtront en raison composée de l'avidité de ses agents, à qui ces besoins serviront de prétexte pour piller et pour tout prendre. Pour arriver à une régénération, il faudrait sur le trône de Constantinople un homme d'un ordre tout à fait supérieur, qui sût se dégager de l'entourage misérable qui l'enlace; il faudrait que cet homme eût pour le seconder dans ses travaux un bon nombre d'individus capables et éclairés, qui comprissent l'esprit du pays, les éléments qui le constituent, et la manière de s'en servir; il faudrait enfin un concours de circonstances impossibles à renconrer, et qu'il est impossible de faire naître.

Je partis de Smyrne, le 17 au matin. Le lendemain, 18, nous sortîmes du golfe, et nous doublâmes le cap de Bernabou pour entrer dans le canal de Scio. Mon intention était d'aller visiter cette île autrefois si riche, aujourd'hui si désolée, et dont les malheurs récents frappent et attristent encore les yeux du voyageur. Une quarantaine qu'il aurait fallu subir me fit renoncer à ce projet, car ma curiosité n'était pas assez vive, pour la satisfaire au prix d'un retard dans mon voyage.

La côte est toujours riante et couverte de culture et de moissons; mais un grand nombre de ces dernières, qui, vues de loin, semblent orner le pays, constatent au contraire ses désastres, quand on en est rapproché, car elles sont à moitié démolies.

Ce fut en 1826 que le colonel Fabvier, qui avait organisé un corps de troupes régulières en Grèce, entreprit de chasser les Turcs du fort qu'ils occupaient dans l'île de Scio, afin de réunir la population de cette île à la confédération grecque. Il fallait que ses moyens matériels fussent presque nuls, puisqu'un aussi bon officier ne put s'emparer de ce fort, qui, situé sur le bord de la mer et dominé par les hauteurs voisines, semblait devoir offrir peu de résistance.

Cette attaque intempestive fut la cause de grands malheurs. Il se fit une espèce de levée en masse des Turcs du continent voisin, pour venir au secours des assiégés : ils accoururent à Scio comme à une chasse et pour assister à une curée. L'escadre mouillée dans le canal les protégea ; arrivés à la pointe de Tschesmé, ils franchirent le canal. On assure qu'ils étaient au moins cinquante mille. Fabvier, forcé de lever le siége, se retira, et les habitants, hors d'état de se défendre, ne l'essayèrent même pas. Leur soumission n'adoucit pas les Turcs. Presque tous les hommes qui tombèrent entre leurs mains furent massacrés sans pitié ; quarante mille femmes et enfants furent faits esclaves, amenés et vendus sur la place de Smyrne.

La rage de ces furieux ne s'arrêta pas là : partout où ils se trouvaient en force, ils immolaient des victimes à leur furie. La ville de Smyrne fut

en particulier le théâtre de ces horreurs. Les Grecs étaient assassinés dans les rues, sur les places, dans les champs; pour eux, la rencontre d'un Turc était un arrêt de mort. Aussi, toute la population grecque se dispersa-t-elle alors afin de se cacher. On assure que sept à huit mille périrent à Smyrne et dans les environs.

Au milieu de cette confusion, les Francs ne cessèrent pas un moment d'être respectés, et rien ne prouve mieux à quel point l'opinion qui les environne les rend inviolables aux yeux des Turcs. Aussi, en profitèrent-ils pour sauver beaucoup de ces malheureux Grecs; ils en rachetèrent un grand nombre, qui furent ainsi rendus à la liberté. Aujourd'hui, le respect des Turcs pour les Francs va jusqu'à l'humilité, et les Grecs, si misérables et si humbles autrefois, sont devenus impérieux et insolents avec leurs anciens oppresseurs.

Ainsi va le monde!

Scio m'intéressait à cause de son ancienne célébrité, et de la grande richesse qui la distinguait autrefois. Cette île, dont le développement est de cent vingt milles environ, est dominée à son centre par une montagne élevée, sèche, aride, sans culture, et même sans végétation. Mais dans les différentes directions, ses vallées présentent un contraste frappant. Des mûriers, des grenadiers, des oliviers, des vignes, couvrent la campagne in-

férieure. Ces vignes produisent un vin, célèbre dans l'antiquité, et qui est aujourd'hui aussi exquis qu'il l'était autrefois. Les anciens lui avaient donné le nom de nectar, et ce nom lui est resté. C'était le vin que César buvait avec ses amis, dans ses triomphes et dans les festins qu'il offrait aux dieux. La quantité que l'on en récoltait était extrêmement considérable.

La population de Scio a toujours été nombreuse et riche ; il a fallu les événements de notre époque pour la ruiner et la presque anéantir. Cette île occupée par les Turcs, comme tout l'empire grec, leur fut enlevée par les Vénitiens, en peu de jours, à la fin du dix-septième siècle. Peu d'années après, le fameux Mezzo-Morto, capitan-pacha, la reprit après la victoire complète qu'il remporta aux îles de Spalmadozi. A cette époque, la population grecque était si grande qu'il y avait trois cents églises dans la ville de Scio. Les catholiques, accusés d'avoir servi les intérêts des Vénitiens, furent persécutés et à peu près détruits par les Turcs, excités par les schismatiques grecs, qui portaient une haine violente aux catholiques.

Le fort, sur le bord de la mer, qui fut pris si vite par les Vénitiens, et repris si facilement par les Turcs, est le même qui existe encore aujourd'hui, et dont l'attaque infructueuse causa tous les malheurs de cette côte. Cette île si riche, dont la

civilisation était la plus avancée dans tout l'archipel, qui produisait une énorme quantité de soie, que l'on travaillait dans ses propres manufactures, est tombée dans le plus grand état de décadence et de misère.

Une culture particulière à Scio est celle des lentisques, qui donnent le mastic. Les produits de cet arbre, de la famille des térébinthacées, sont réservés exclusivement pour l'usage des femmes du sérail; c'est une volupté pour elles que d'en mâcher constamment. On obtient cette résine aux mois d'août et de septembre, en faisant à l'arbre de larges incisions par lesquelles elle coule, et on la recueille à son pied. On peut l'employer à faire de très-beaux vernis.

L'île de Scio renferme aussi beaucoup de térébinthes, et on exporte une grande quantité de térébenthine. Tous ces baumes sont une richesse de l'Orient; mais le mastic appartient exclusivement à l'île de Scio, quoique l'on puisse, avec des soins de culture, en obtenir dans toutes ces contrées.

Cette côte rappelle de grands désastres éprouvés à diverses époques par la marine turque. En 1770 une escadre turque, mouillée dans le canal, ne s'y croyant pas en sûreté, à l'apparition de la flotte russe commandée par Alexis Orloff, se retira dans la rade de Tschesmé, sur la côte d'Asie en face de Scio. Cette rade dont l'entrée est facile, et qui était

alors sans défense, livrait les Turcs à la discrétion de l'ennemi. L'escadre russe put combiner à l'aise son attaque : elle lança sur l'armée navale des Ottomans des brûlots faits à la hâte, dont l'impéritie de ceux-ci ne sut pas se garantir, et bientôt tout fut réduit en cendres.

En 1824, l'escadre turque était aussi mouillée à Scio. Canaris, à l'entrée de la nuit, accrocha un brûlot au vaisseau amiral, monté par le capitan-pacha, il se jeta ensuite dans une barque et s'échappa en bravant le feu dirigé sur lui. Le vaisseau amiral en feu sauta quelques moments après.

Ainsi cette côte, hospitalière pour les navigateurs étrangers, ne rappelle que des désastres aux Osmanlis qui la possèdent. Il est vrai que dans leurs combinaisons, comme dans l'exécution de leurs projets, les Turcs s'abandonnent ordinairement à la volonté de Dieu, et que Dieu se déclare presque toujours en faveur de ceux qui par leurs calculs, leur prévoyance, et leur courage, savent mériter sa protection.

N'ayant point fait à Scio la station projetée, je continuai ma route et je me dirigeai sur Scala-Nuova, d'où je voulais aller voir les ruines d'Éphèse. Scala-Nuova est une petite bourgade située sur l'emplacement où autrefois était bâtie Néapolis, nom qui signifie en grec la même chose que Scala-Nuova en italien. C'est donc un port de commerce,

un lieu d'embarquement et de relâche, dont le nom, depuis bien des siècles, indique un établissement nouveau.

Lorsque les mots, qui désignent des qualités, deviennent ainsi des noms propres, le temps fait souvent un contre-sens de leur application. C'est notre Pont-Neuf de Paris, qui est un des ponts les plus anciens de cette ville.

Scala-Nuova a un mauvais fort qui renferme la population turque, et dans lequel commande un musselim. Les Turcs et les juifs peuvent y coucher. Il est singulier que les juifs, qui sont en Orient un objet d'horreur, jouissent d'un privilége refusé aux chrétiens de toutes les communions.

Peu après mon débarquement, le 26 août, je me rendis à cheval aux ruines d'Éphèse, qui sont éloignées du fort de quatre lieues. Je pris le chemin de la montagne, pour y arriver sans passer la rivière du Caïstro. Je franchis un mur qui bouche hermétiquement la vallée et qui semble avoir été plutôt un travail défensif que destiné à servir à un aqueduc; du moins il ne porte aucune trace aujourd'hui de cette destination, que la disposition des lieux ne saurait faire supposer.

On reconnait facilement l'emplacement d'Éphèse, ses limites et son enceinte. Ass-éalout n'est point l'ancienne Éphèse, quoi qu'en aient dit plusieurs voyageurs. Éphèse était bâtie sur la montagne qui forme un amphithéâtre d'une pente assez douce, dont le développement est entouré en partie par un

mur, et en partie par des escarpements naturels. C'était une manière assez habituelle aux Grecs, que de choisir ainsi l'emplacement de leurs villes, et de leur préparer une facile défense. Girgenti (l'ancienne Agrigentum), que j'ai vue plus tard en Sicile, me rappela la même pensée de la part de ses fondateurs.

Ass-éalout n'était qu'une dépendance d'Éphèse, l'un de ses faubourgs. La grande importance de cette ville, sa richesse, sa beauté, son renom, comportent une aussi grande étendue. La ville proprement dite avait un développement médiocre; mais les accessoires en faisaient une des plus grandes villes de l'Asie.

L'emplacement du célèbre temple de Diane, qui fut élevé aux frais de presque toutes les villes de cette péninsule, se reconnaît sans hésiter, quoi qu'en dise Chandler. Il était situé au pied de la montagne, en face de la ville, et en dehors de ses murs, au commencement des marais. Toutes les conditions se rencontrent dans cet endroit pour s'accorder avec les récits des anciens historiens. L'immensité des ruines, l'étendue des constructions souterraines, leurs longues lignes, la richesse des matériaux, témoignent assez que c'est là qu'était placé le plus magnifique temple de la Grèce.

La majeure partie des plus beaux débris a été

enlevée pour servir à des constructions dans divers lieux, et particulièrement pour les mosquées de Constantinople. Ce qui existe encore sur place, quoique brisé et mutilé, peut faire juger du passé. Je remarquai des tronçons de colonnes d'un granit rouge superbe. Elles n'ont sûrement pas été transportées en ce lieu depuis la destruction du temple; c'est donc à cette même place qu'elles avaient été élevées.

Ces colonnes ont dû être amenées de loin, car aucune carrière de ce granit ne se rencontre à portée. On sait que différents princes de l'Asie envoyèrent les cent vingt-sept colonnes qui décoraient le temple; et chacun, tenant à honneur de concourir à l'édification d'un monument de gloire et d'orgueil pour tout le pays, fournit sans doute ce qu'il pouvait offrir de plus beau et de plus précieux.

Le droit d'asile que possédait le temple de Diane s'étendait à cent vingt-cinq pieds au dehors, dans tout son pourtour. Ce que l'on voit cadre parfaitement avec cette circonstance. L'emplacement actuel montre des ruines compactes, isolées, et séparées par un chemin pavé, qui passait entre le temple et la ville. La distance totale est beaucoup plus grande que cent vingt-cinq pieds : tout doit donc faire assigner, pour emplacement au temple, le lieu que désigne Tournefort.

On reconnait aussi à quelque distance les traces d'un autre temple. Celui-ci était plus petit, mais également situé l'extérieur de la ville. Ne serait-il pas raisonnable de supposer que ce temple était celui qui fut brûlé par Érostrate, le jour de la naissance d'Alexandre? On sait que le nouveau temple était plus vaste que l'ancien, et qu'il fut bâti sur un autre emplacement.

En face du centre de la ville, audelà d'un large pavé de pierres plates, on voit un tertre de forme carrée, qui a quelque élévation. L'intérieur est garni de constructions ornées ; au milieu il y a un rocher taillé, indiquant la place d'un sanctuaire : on reconnait qu'il y avait seize colonnes, et on voit encore les bases qui les supportaient ; enfin on retrouve les vestiges de l'escalier qui conduisait au temple.

Il est singulier que tous les voyageurs aient passé sous silence ses ruines ; elles présentent un ensemble si remarquable et si complet qu'elles sont faites pour frapper l'attention.

En avant de la ville, dans la direction de Scala-Nuova, et en suivant la montagne qui fait un angle droit avec l'amphithéâtre sur lequel Éphèse fut construite, on trouve beaucoup de ruines en dehors de l'enceinte, mais cependant sous la protection de fortifications isolées. C'était de ce côté, en deçà de la ville, un vaste faubourg, comme il

y en avait un au delà, qui s'étendait jusqu'au point où est aujourd'hui Ass-éalout. Un château de construction grecque, et qui porte le nom de prison de Saint-Paul, occupe la sommité.

Ce faubourg devait être très-considérable, en raison de la proximité du port et du canal qui conduisait à la mer. On reconnaît distinctement le lieu où le port et le canal furent creusés. Les différences de niveau dans la plaine en indiquent le tracé. Un petit étang fangeux, qui existe encore sur le bord du Caïstro, devait en faire partie.

Les établissements maritimes d'autrefois n'avaient aucune ressemblance avec ce que nous voyons aujourd'hui. Pour qu'un emplacement fût favorable à l'établissement d'un port, il fallait des conditions toutes différentes de celles que l'on recherche à présent.

Avec nos grands bâtiments, et leur tirant d'eau considérable, il faut une mer profonde et des côtes élevées et sinueuses, qui garantissent des efforts de la mer et des vents. Une côte plate, n'offrant pas d'abri et peu de fond, est toujours une côte dangereuse et redoutable.

Dans l'antiquité les bâtiments, même d'une très-grande charge, pouvant naviguer dans une mer peu profonde, ne s'éloignaient que rarement des côtes. Une plage de sable et une rivière étaient des localités merveilleuses pour y creuser un port

et un abri. Une excavation était faite, un chenal était ouvert, un bassin creusé, et des flottes entières pouvaient s'y placer, et s'y réfugier. C'étaient des travaux semblables à ceux que nous exécutâmes sur les côtes de la Manche, à Boulogne et à Étaples, quand, en 1804, Napoléon projetait l'expédition d'Angleterre, et avait réuni une grande flottille dans cette vue. Toutes les conditions désirables dans l'antiquité se trouvaient réunies dans la vallée que parcourt le Caïstro. On peut se figurer que là étaient les établissements maritimes, les arsenaux, les magasins, et toute la partie commerciale de cette immense cité.

Des ruines, qui se remarquent encore sur le bord de la rivière, et jusque près de son embouchure, prouvent qu'Éphèse s'étendait jadis dans le voisinage de la mer. C'est probablement cette partie de ville, qui, étant la plus riche, fut détruite la première par suite des désastres qu'amènent les guerres et les révolutions. Les saccagements multipliés, les pillages et les malheurs de toute nature, qui se succédèrent, le renversement du temple ordonné par Constantin, reportèrent sa population dans le lieu qui avait le moins souffert; on évacua la partie maritime, qui avait d'abord appelé la cupidité, on abandonna les palais, et, avec leurs debris, on bâtit, dans le faubourg le plus éloigné, des maisons modestes, qui depuis

disparurent aussi, en ne laissant que de faibles traces.

Un aqueduc, dont la construction date du bas-empire, et qui subsiste encore, amenait des eaux à Éphèse; une église grecque, dédiée à saint Jean, s'éleva, et donna son nom à la ville nouvelle. Celui d'Ass-éalout, que porte aujourd'hui le chétif village qui en est le seul reste, n'est que la corruption de Agios-Théologos, qui signifie saint théologien. Cette église grecque devint plus tard une mosquée, et la mosquée à son tour est devenue une ruine. C'en est une de plus ajoutée à tant d'autres. Les empereurs grecs firent aussi construire un fort, et aujourd'hui il est de même abandonné.

Ainsi Ass-éalout fut d'abord un faubourg d'Éphèse, puis la ville des Grecs, ensuite la ville des Turcs, et enfin le néant, comme il arrivait toujours, au bout d'un certain nombre d'années, sous le gouvernement des Ottomans.

La ville d'Éphèse fut une des premières à recevoir le christianisme, saint Jean l'évangéliste et saint Paul y prêchèrent l'Évangile. Le premier s'y retira, fut son premier évêque, et y mourut.

Dans une antiquité plus reculée, Éphèse, comme toutes les villes d'Asie, avait éprouvé de grandes vicissitudes. Bâtie, dit-on, par une amazone dont elle porte le nom, elle reçut une colo-

nie d'Ioniens, et prit part aux guerres qui éclatèrent entre les Athéniens et les Lacédémoniens ; elle fut favorable à ceux-ci.

Alexandre y rétablit la démocratie, et proposa de se charger de reconstruire le temple ; mais il voulait que la dédicace fût faite en son nom, et les habitants d'Éphèse, qui ne voulaient pas lui en abandonner la gloire, refusèrent son offre, en alléguant pour prétexte qu'il ne convenait pas à un dieu d'élever un temple à d'autres dieux.

Cette ville appartint à Antigone et à Lysimaque. Annibal vint s'y concerter avec Antiochus, et plus tard tous les Romains qui s'y trouvaient furent massacrés par l'ordre de Mithridate. Elle devint le lieu de la résidence d'un proconsul. Tout ce que Rome eut d'illustre la visita : Auguste s'y rendit et éleva des temples à Jules-César et à la ville de Rome ; elle fut augmentée par Tibère, puis saccagée par les Perses, et son temple fut détruit par l'ordre de Constantin.

Les Grecs du bas-empire s'y défendirent contre les Musulmans avec des chances de fortune diverses. Enfin elle fut conquise par Mahomet I, et depuis cette époque demeura aux Turcs sans contestation ; mais son commerce disparut. Smyrne s'en empara, et, assez peu d'années après, cette ville cessa tout à fait d'exister.

Il est probable que ce qui compléta sa ruine, ce

fut sa richesse et sa grande beauté, qui, excitant la cupidité des barbares, sans jamais l'assouvir, alimenta pendant longtemps leurs pillages : les matériaux qu'elle renfermait furent enlevés et portés à Constantinople, et de tant de ports creusés, d'asenaux construits, de palais, de temples élevés, renversés, rebâtis si souvent ; de tant de trésors accumulés, de cette ville, enfin, une des plus grandes, des plus peuplées, des plus riches et des plus belles du monde, le voyageur ne retrouve plus aujourd'hui que quelques débris informes.

Les montagnes qui couronnent Éphèse sont arides et rocailleuses, comme toutes celles de l'Asie-Mineure ; mais la vallée est fertile, et au pied des coteaux des oliviers, sans culture, donnent des récoltes magnifiques, qui sont sans doute abandonnées, parce qu'il n'y a personne pour en recueillir les produits.

En revenant d'Éphèse, nous suivîmes la rive droite du Caïstro, jusqu'à son embouchure dans la mer. Quelques pêcheurs y sont établis et vivent d'une manière misérable. Nous traversâmes la rivière, au gué que les atterrissements ont formé à son embouchure, et nous rentrâmes à Scala-Nuova à une heure fort avancée de la nuit. Dans le cours de cette journée, nous n'avions vu que des ruines et des choses inanimées. A peine trois ou quatre

habitants d'Ass-éalout, couverts de haillons, et quatre ou cinq pêcheurs, plus misérables encore, s'étaient offerts à nos regards.

Le lendemain, 21 août, nous mîmes à la voile pour l'île de Samos, prenant notre route par le petit Bogaz, détroit fort resserré qui sépare cette île de la côte de Mycale, où se rassemblaient autrefois les députés de la confédération Ionienne. Nous allâmes mouiller dans le port Colome, qui est le plus voisin de l'ancienne ville de Samos.

Le 22, j'allai faire une excursion dans l'île. Sur le bord de la mer il existait, au dire d'Hérodote et de Pausanias, un temple dédié à Junon, qui était un des plus vastes de toute la Grèce. Une seule colonne reste debout : son module est de près de sept pieds. Elle est de marbre blanc, mais formée de tronçons, mis les uns sur les autres; elle n'a aucun des caractères de grandeur, qui sont inhérents à ce genre de construction.

Les bases de quelques autres colonnes se reconnaissent, quelque débris rares se retrouvent ; mais tous les matériaux précieux ont disparu, sans doute pour être employés à d'autres constructions. Il se peut aussi qu'ils aient été recouverts par les alluvions qui ont exhaussé le sol antique du temple, originairement très-bas. Probablement des fouilles faites en ce lieu seraient productives. Le temple était situé à l'extrémité de la ville.

De ce point, en marchant parallèlement à la côte, et allant joindre la rivière, qui coule à quelque distance à l'est, on foule constamment le sol sur lequel Samos était construite. Passé la rivière, les débris deviennent toujours plus nombreux, et ils couvrent même les champs livrés à la culture. A une lieue, on voit les restes d'un temple de petites dimensions, mais du goût le plus exquis, qui a été découvert seulement depuis deux ans. Les colonnes sont cannelées, et le fronton chargé d'ornements et d'inscriptions.

Tout ce côté formait la partie basse de la ville : la partie supérieure est au delà, en s'approchant de Cora, et les travaux anciens, les limites de la ville, ainsi que son enceinte, se reconnaissent là mieux encore qu'ailleurs. Cora, qui est à trois milles environ, a été bâtie avec des matériaux tirés de ces débris.

Dans la montagne on voit des cavernes taillées

par la main de l'homme, et d'un travail régulier, qui servaient sans doute à faire arriver les eaux à la ville haute. Hérodote les place au nombre des plus mémorables et des plus grands travaux de la Grèce.

Toutes les montagnes, tous les rochers que l'on aperçoit, sont de marbre blanc. Ainsi, quand les habitants de cette île construisaient des temples et des palais, c'était la nature elle-même qui faisait les frais de leur décoration et de leur éclat.

L'île de Samos joua un rôle important dans l'antiquité. Elle fut la première qui se livra en grand à la navigation, et qui entretint des flottes; elle eut jusqu'à cent vaisseaux propres au combat, et portant cinquante rameurs. Un grand nombre d'archers faisaient sa sûreté. Elle prit part aux guerres des Athéniens contre les Lacédémoniens, et changea plusieurs fois de parti. Polycrate, qui la gouverna, fut célèbre par l'immensité de ses trésors et par le bonheur qui l'accompagna constamment jusqu'à sa fin misérable. Enfin des travaux immenses exécutés pour la conduite des eaux, l'étendue de la ville, qu'on peut juger par les restes qui s'aperçoivent encore, des fortifications qui la mettaient en état de repousser toutes les attaques de ses ennemis, et un temple dédié à Junon, fameux dans l'univers, ont rendu cette île célèbre.

On peut se faire une idée de ce qu'étaient autre-

fois sa population, sa richesse et sa puissance : aujourd'hui elle compte à peine vingt mille habitants misérables ; et cependant toutes les îles de cet archipel, jouissant de priviléges, étaient protégées par des institutions municipales, et se trouvaient ainsi garanties d'une partie de ces horribles exactions qui désolent les sujets de l'empire ottoman. Mais la présence des Turcs, leur souffle seul, suffit pour tout détruire.

C'est à Samos que Pythagore reçut la naissance. C'est près de cette île, à Pathmos, qui n'en est séparée que par un canal étroit, que saint Jean l'évangéliste se retira et écrivit l'Apocalypse.

L'île de Samos produit des vins muscats très-estimés. Ils sont achetés au moment même de la vendange par des spéculateurs qui demeurent dans l'île ou sur le continent. La pauvreté des cultivateurs est telle, qu'aucun d'eux ne conserve son vin pour attendre qu'il ait acquis toute sa valeur. Le vin doux est mis dans de petits tonneaux et transporté immédiatement, soit sur des ânes, soit en barque.

Cependant tout le raisin récolté dans cette île n'est pas employé à faire du vin ; une portion est séchée pour être vendue. On l'étend pour cela sur un terrain uni et battu, qui est à proximité de la vigne, et destiné à cet usage. Six jours suffisent pour donner au raisin la qualité nécessaire pour

sa conservation. Il est réduit alors au quart de son poids primitif, et vaut un prix qui convient aux intérêts du propriétaire.

Je vis faire cette opération, et de jolies paysannes grecques nous invitèrent avec instance à manger de leurs raisins. C'est un usage de ce pays que de partager avec les étrangers les fruits que donne la terre. Le propriétaire offre avec sincérité ce que les champs ont produit, et celui à qui l'on offre accepte sans hésiter. L'hospitalité est la vertu de l'Orient, et le peu de valeur des denrées en facilite l'exercice.

La côte de Samos a la propriété de fournir d'excellente eau, lorsque l'on creuse le sable à une très-faible profondeur. L'excavation faite se remplit immédiatement d'eau bonne à boire. Il est assez ordinaire, sur les côtes, de trouver ainsi de l'eau dont on peut se désaltérer, dans un extrême besoin ; mais à Samos, elle est parfaitement bonne et susceptible de servir à l'approvisionnement des vaisseaux.

Nous quittâmes l'île de Samos dans la journée, et un vent fort et favorable nous fit aborder, en peu de temps, sur la côte opposée du continent, dans une anse où nous jetâmes l'ancre; nous nous trouvions à peu de distance du lieu où était situé un temple d'Apollon très-célèbre dans l'antiquité. Il dépendait de la ville de Milet, bâtie sur les bords du Méandre, qui coule dans le voisinage.

Cette ville de Milet était une colonie d'Ioniens, et se trouvait renfermée dans les limites de la Carie. Elle fut très-considérable, très-riche et très-puissante. C'était une des plus importantes ville de l'Ionie : son commerce était très-étendu et ses colonies nombreuses. Elle eut la gloire de donner la naissance à des philosophes célèbres, au nombre desquels fut Thalès. Après la conquête

qu'en firent les Musulmans, elle conserva quelque renommée; mais il ne reste plus de tout cela que des ruines confusément dispersées sur un grand espace de terrain.

Cette localité présente un des exemples les plus frappants des changements opérés par la seule action du temps. Milet était autrefois une ville maritime. A l'époque de Strabon elle avait quatre ports, dont un très-spacieux, et un groupe d'îles couvrait la côte. La mer est aujourd'hui très-éloignée de Milet: d'immenses alluvions, apportées par le Méandre, et qui se continuent chaque jour, ont créé un nouveau pays dont l'étendue future ne saurait se calculer, si l'on fait intervenir, sans limite, la succession des siècles. C'est un autre Delta, dont le Méandre est le père et le créateur; une source abondante de richesse, mais dont les produits sont nuls, parce que les hommes sont nécessaires pour mettre en valeur les dons de la nature.

De toutes les ruines dont le pays est couvert, celles du temple seules méritent l'attention du voyageur. Ces ruines sont entières et d'une magnifique conservation. On dirait qu'un tremblement de terre a bouleversé le temple, et que cette catastrophe date d'hier; ou plutôt il semble que cette destruction est l'ouvrage de l'homme et le résultat d'une opération prescrite par une disposition du

pouvoir, et exécutée sous l'empire de l'ordre et de la discipline. Il est même assez vraisemblable que cette explication est la véritable, car on sait que Constantin, dans son zèle barbare pour la religion chrétienne, ordonna la destruction de tous les temples du paganisme, au lieu de les conserver pour les donner au culte du vrai Dieu. Ce n'est donc pas le temps seul qui est coupable de toutes les destructions qui désolent l'Asie : la puissance publique a beaucoup fait pour aider à ses ravages. Trois colonnes ont échappé à la fureur qui a tout démoli ; elles seules sont debout. Deux sont liées par une architrave, l'autre est isolée ; elles se voient de la mer à une assez grande distance, signalent ce lieu au navigateur, et semblent commander à toute la contrée.

Il m'est impossible d'exprimer l'impression que me firent éprouver tant de ruines accumulées dans un si petit espace, la beauté et l'élégance de ce qui reste debout, et le fini des détails de sculpture dont chaque morceau de marbre est couvert. Tout est encore sur place, et l'esprit peut aisément se représenter le temple tel qu'il était jadis. Si bien que, s'il était question de la reconstruire, je crois qu'il n'y manquerait rien et qu'il ne faudrait que réunir et mettre ensemble, dans leur ordre primitif, les marbres qui ont été dispersés.

C'est une immense et magnifique carrière, un

énorme magasin de morceaux de marbre blanc, dont chacun est taillé, poli et sculpté. On est, si je peux m'exprimer ainsi, étonné de la fraîcheur de ces ruines. Une architrave, demeurée intacte, dont je pris la mesure, a dix-huit pieds de long sur trois pieds d'épaisseur, et quatre pieds de haut. Les colonnes sont cannelées; leur diamètre est de six pieds. Elles se composent chacune de dix-sept tambours de différente épaisseur. Les détails des ornements sont admirables, et le ciseau le plus délicat les a exécutés. Ce temple était du plus bel ordre ionique; on voit treize énormes soubassements, qui servaient à supporter les colonnes. Les autres sont masqués par des ruines.

Le jour où l'on commencera à faires des fouilles dans ces lieux, on y trouvera des trésors pour les beaux-arts. Cette énorme masse de riches débris doit être l'objet des observations, des études et des recherches des premiers voyageurs qui en auront l'occasion et la possibilité.

Une centaine de paysans, réunis dans des cabanes adossées à ces ruines, donnaient un peu de vie à cette vaste plaine. Leur industrie habituelle est l'agriculture : ils cultivent le coton. C'est là, pour la première fois, que je vis des champs de cette plante. La vente de monnaies et de médailles anciennes est une industrie accidentelle pour ces hommes; mais, ignorants et avides, ils n'ont aucune

idée de ce qui donne du prix à ces objets, et nos demandes ayant fait hausser leurs prétentions, nous ne pûmes en acheter qu'en petit nombre et de peu de valeur.

Ils furent plus accommodants pour nous fournir de bons chevaux, dont nous nous servîmes pour retourner à portée de notre bâtiment, à une heure assez avancée de la nuit. Nous pûmes cependant aller coucher à bord. Au jour, nous continuâmes notre route.

Je longeai la terre ferme autant que possible, dans l'espoir de m'arrêter dans ces lieux, que les souvenirs rendent dignes d'intérêt. Nous passâmes devant l'île de Cos, patrie de l'homme le plus vertueux et l'un des plus éclairés, d'Hippocrate, dont la vie entière fut consacrée à soulager l'humanité souffrante, et qui devança tellement son siècle qu'aujourd'hui encore, son nom est une autorité dans la science difficile qu'il enseigna.

Nous jetâmes aussi un regard sur cette côte de Gnide, où Vénus avait son temple le plus révéré, et dont il existe encore de beaux restes. Le temps et les circonstances de notre navigation ne nous permirent pas d'y débarquer; le 24 août au soir, nous arrivâmes devant Rhodes, et nous jetâmes l'ancre dans la rade.

Le 25, dès le grand matin, j'avais débarqué dans l'île. J'entrai avec une émotion profonde dans cette ville, dont les souvenirs sont faits pour toucher si vivement. Elle rappelle à l'esprit des services rendus à la religion, à l'humanité, à la civilisation; elle fut comme le boulevard de l'Europe, et tint en échec les forces des barbares qui menaçaient les plus beaux pays de la chrétienté. La gloire acquise par les chevaliers Saint-Jean, au nom de la religion, au nom de la patrie, fut une gloire tout européenne, et surtout une gloire française, car le plus grand nombre des chevaliers, et les grands maîtres dont les noms ont traversé les siècles avec le plus d'éclat, étaient français. Il y a trois cent quinze ans que la fortune devint contraire à cet ordre illustre, et qu'il fut obligé d'abandonner la

conquête qu'il avait faite, après l'avoir possédée pendant deux cent douze ans. Les souvenirs qu'il a laissés sont encore si présents, qu'on pourrait croire que c'est hier seulement qu'a cessé sa puissance. La rue des Chevaliers est intacte; la porte de chaque maison est ornée des écussons de ceux qui les ont habitées les derniers. Cette rue est silencieuse; quoique conservées, les maisons sont désertes, et l'on se croirait entouré des ombres de ces héros. Les armes de France, les nobles fleurs de lis, se voient partout. C'est que la gloire et la puissance de la France sont de tous les temps et de tous les lieux : quelque lointain que soit le pays que parcourt un voyageur, quelle que soit l'époque du moyen-âge dont il étudie l'histoire, le nom de France et ses souvenirs s'y trouvent toujours mêlés.

Je parcourus cette rue des Chevaliers avec un saint recueillement. Je reconnus les armes des Clermont-Tonnerre, et d'autres de nos plus anciennes et plus illustres maisons. Après avoir donné quelques instants aux rêves de mon imagination, je cherchai à me rendre compte des derniers événements dont Rhodes fut le théâtre, et qui forcèrent l'ordre de Saint-Jean à chercher un autre asile. Mais, avant d'exposer les réflexions que la vue des lieux m'inspira sur le dernier siége de la ville, dont les détails nous ont été transmis

par l'histoire, je dirai deux mots de ce qui regarde l'île en général.

Rhodes fut d'abord nommée par les Grecs Ophieuse, ou l'Ile des serpents, à cause du grand nombre de ces reptiles qui n'a jamais cessé de l'infester : elle reçut depuis celui qu'elle porte aujourd'hui, à cause, dit-on, de l'abondance des roses qu'on y trouvait. Son territoire, d'une étendue assez grande et dont le développement est de quarante lieues de tour, jouit d'une extrême fertilité, et se prête à la culture des produits les plus riches. Des eaux abondantes la distinguent des autres îles, et lui donnent un avantage précieux. Du temps des Grecs, sa marine puissante la rendait maitresse des mers voisines; sa population s'élevait à quinze cent mille âmes. Son commerce était étendu, ses fabriques renommées, ses teintures excellentes. Les arts y étaient cultivés avec succès : on prétend qu'elle renfermait jusqu'à trois mille statues faites par d'habiles artistes en l'honneur des dieux ou des héros. Le colosse, d'un superbe travail, qui était consacré au soleil, divinité tutélaire de l'île, avait, d'après Pline, soixante-dix coudées de haut. On ne peut méconnaître les deux rochers placés à fleur d'eau sur lesquels il était placé. Enfin les Rhodiens, cultivateurs, fabricants, artistes et marins, étaient aussi des guerriers renommés, et soutinrent, du temps des Romains, un

siége qui les rendit illustres, comme les chevaliers le devinrent dans les temps postérieurs.

Cette île fut conquise par les califes, puis retourna à l'empire grec. Les Vénitiens s'y établirent en 1203; mais bientôt ils en furent chassés par Jean Ducas. Des Grecs révoltés, unis aux Saracènes, s'en rendirent maîtres, et l'empereur grec Andronic, réduit à n'y posséder qu'un fort, y conservait à peine une ombre d'autorité. C'est dans cet état qu'était Rhodes, quand Foulques de Villaret, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean, qui, chassé de la terre sainte et de la Syrie, s'était réfugié à à Chypre, où il n'avait qu'une existence secondaire et incertaine, eut la pensée de s'emparer de Rhodes, et d'y établir l'autorité de la religion. Soutenu par les secours du pape Nicolas IV, du roi de France Philippe le Bel, et d'une foule de croisés, qui à la voix du pape étaient venu se joindre à lui, il débarqua dans cette île, en 1308, avec les forces qu'il avait réunies. Après des combats multipliés devant la place, son siége fut entrepris, et, le 25 août 1310, elle tomba entre ses mains. Peu après toute l'île, ainsi que plusieurs d'une moindre importance, qui l'entouraient, subirent le même sort.

L'ordre de Saint-Jean ainsi établi, ayant son territoire, ses États, ses revenus et sa marine, lutta avec avantage pendant deux cents ans contre les Turcs, qui, pendant ce temps, poursuivaient sur

terre le cours de leurs succès. Maîtres enfin de Constantinople et de tout l'empire grec, ceux-ci résolurent de détruire un ennemi, qui, par sa proximité, son courage et son énergique persévérance, ne cessait de leur nuire.

Un premier siége avait été entrepris sans succès, en 1480, sous le règne de Mahomet II, ce sultan qui avait conquis Constantinople, et porté si haut la gloire de l'empire ottoman. La défense mémorable de Rhodes, à cette époque, avait immortalisé le nom du grand-maître Pierre d'Aubusson.

En 1520, Soliman II résolut de renouveler cette tentative, et il ne crut pas au-dessous de sa dignité de la conduire en personne. Il rassembla donc une armée forte, dit-on, de cent mille hommes, et composée de ses meilleures troupes. Une nombreuse marine la débarqua dans l'île, et elle s'empara de la place, après un siége de près de six mois. Cette défense, quelque longue qu'elle paraisse, et quelle que soit l'admiration qu'on lui accorde, n'est pas si extraordinaire que l'on le suppose, et je dois même dire, d'après ce que j'ai vu et étudié sur les lieux, qu'elle aurait encore pu être prolongée.

On partirait d'une base fausse, si l'on comparait les siéges d'autrefois avec les siéges de l'époque actuelle. Il n'y a rien d'absolu dans le monde, tout est relatif. C'est la comparaison entre les moyens d'attaque et les moyens de défense, qui détermine

le mérite de celui qui attaque et de celui qui se défend. Une simple muraille, contre des ennemis qui n'ont que des flèches pour arme offensive, donne des moyens de défense indéfinis; tandis que les fortifications modernes, construites avec le plus de soin et faites avec le plus d'intelligence, doivent céder, dans un temps donné, aux moyens d'attaque que l'on connaît aujourd'hui. A la première guerre on verra que, la science de l'artillerie ayant fait de grands progrès depuis vingt ans, et son service étant devenu plus facile et plus simple, les places résisteront moins de temps qu'elles ne l'ont fait jusqu'ici. Si l'on remonte aux siècles passés, et si l'on arrive à l'époque où l'artillerie était dans l'enfance, où tout était, dans son usage, obstacle, difficulté, lenteur, incertitude, on trouve l'explication de ces défenses de plusieurs années, qui nous étonnent et qui aujourd'hui ne seraient plus possibles. C'est précisément le cas du siége de Rhodes, il y a trois cents ans.

La place de Rhodes est bâtie sur un terrain assez défavorable. Elle est commandée de fort près, et si les assiégeants eussent été plus habiles, il est probable qu'elle eût été emportée beaucoup plus tôt. Les attaques ne furent pas dirigées sur le point où les fortifications sont dominées. En cela les Turcs eurent raison, parce que les défenses y sont accumulées, et qu'en résultat, malgré cette circon-

stance, ce point est des plus défensifs. Mais, au lieu de porter leurs efforts et de diriger leurs attaques sur le saillant qui, au milieu de l'enceinte, n'est soutenu par rien, que l'on pouvait écraser et détruire promptement, et dont la disposition du terrain rend les approches extrêmement faciles, ils s'attaquèrent à la partie de l'enceinte qui suit, où le front de fortification est en ligne droite, et présente de grands moyens de défense. On peut juger des brèches qui furent faites par les réparations qu'elles ont nécessitées; elles se reconnaissent aisément à l'inspection de la maçonnerie, qui est, en ces endroits, plus récente, et faite avec des matériaux différents. On voit aussi les mêmes indices à la première enceinte; mais les brèches étaient partielles et nullement aussi grandes que les historiens l'ont raconté.

Sans vouloir trop diminuer le mérite d'une défense honorable, et même glorieuse, on doit dire cependant que, puisque les Turcs n'ont jamais été maîtres de la partie occupée maintenant par les juifs et les Turcs, et qu'il y a de plus une enceinte intérieure qui entoure la ville dite les Chevaliers, on pouvait encore prolonger la défense, parce que cette dernière enceinte formait un réduit qui était intact, indépendamment de celui du fort qui consistait dans le palais du grand-maître. On ne comprend guère de quel point les batteries turques

pouvaient battre avec avantage le fort de Saint-Nicolas, qui est très-avancé dans la mer, et comment les assiégeants pouvaient conduire cette attaque, dont les historiens parlent beaucoup. Ce devait être une canonnade sans objet. En général, il est évident que les dégâts causés par l'artillerie ont été moins grands qu'on ne l'a dit, et que ceux que l'on ferait à présent en dix jours, avec soixante pièces de canon; et qu'à l'exception de deux brèches assez grandes, les autres parties de l'enceinte qui ont été endommagées, n'en étaient pas moins défensives.

Les historiens donnent pour cause dernière à la capitulation, le manque de poudre; et effectivement, si la chose eût été vraie, le motif était fondé; mais ce qui prouve que cette raison fut un prétexte et non une cause réelle, c'est qu'il y a peu d'années on a découvert un souterrain où il en existait vingt mille livres, dépôt du temps des chevaliers, et qui jusqu'à ce moment avait été ignoré.

Il y a donc eu beaucoup d'exagération dans le récit qu'ont fait les historiens. La défense a été belle, mais elle pouvait durer encore, et dès lors elle n'est pas telle que l'époque et les siècles l'ont consacrée. Elle a été longue parce que l'on était dans l'enfance de l'art des siéges et du service de l'artillerie, et qu'alors il n'y avait aucun équilibre entre l'attaque et la défense des places.

Je parcourus rapidement les environs de Rhodes,

et je pus apprécier dans quel état de misère est tombée cette île, et ce qu'elle devait être autrefois. Dans l'antiquité, il y avait quinze cent mille habitants; du temps des chevaliers, trois cent soixante mille; aujourd'hui l'île entière n'en renferme que vingt-huit mille de toutes religions, des deux sexes et de tout âge. Aussi les propriétés y sont-elles sans valeur. Je vis une belle maison de campagne, en bon état, ayant un jardin de cinquante arpents planté de trois mille cinq cents pieds d'orangers ou de citronniers, qui avait été vendue peu de temps auparavant, pour la somme modique de trois mille cinq cents francs.

J'assistai à la pêche des éponges. C'est un spectacle assez curieux et un métier pénible et périlleux pour ceux qui l'exercent, mais quelquefois si lucratif, que cinq ou six jours d'une pêche heureuse suffisent pour les faire subsister pendant toute l'année. Les pêcheurs plongent jusqu'à cent pieds de profondeur, où ils vont saisir les éponges. Elles sont attachées aux rochers au fond de la mer, et servent de retraite à une foule de petits animaux de l'espèce des crustacés, qui se logent dans les ouvertures et les vides de l'éponge.

Les plongeurs restent sous l'eau pendant quatre à cinq minutes, et, portant tout ce qu'ils ont pu ramasser, ils remontent au moyen d'une corde blanche qui leur sert de point de direction, et les

empêche de s'éloigner du bateau qu'ils doivent rejoindre. Cette corde sert aussi quelquefois, comme point d'appui, à favoriser leur retour. Car le retour est difficile quand ils sont chargés de beaucoup de butin, dont le volume et le poids les gênent et les embarrassent dans leur mouvement. Dans ce cas ils tirent la corde, et à ce signal on les amène immédiatement à la surface de l'eau. Les éponges sont fortement pressées pour en faire sortir les animaux qu'elles renferment, ensuite lessivées pour enlever les matières mucilagineuses qui y sont contenues, et, après cette double opération, elles sont mises dans le commerce. Il arrive de temps à autre que des plongeurs rencontrent dans l'eau des requins dont ils deviennent les victimes.

Le 26 août, je remis à la voile, et je me dirigeai sur la Syrie. J'aurais désiré relâcher dans le golfe de Macre, un des plus vastes et des plus beaux mouillages de cette côte, ainsi que dans celui de Satalée, et visiter toute la rive méridionale de l'Asie-Mineure, si riche en antiquités; mais le temps que je voulais consacrer à mon voyage, et les circonstances de notre navigation, ne le permettant pas, nous continuâmes notre route pour Bayruth, où nous arrivâmes le 29 au soir.

Bayruth est l'ancienne Béryte. Cette ville remonte à la plus haute antiquité; elle fut une colonie de Sidon, et ce'st à Béryte que l'on inventa la fabrication du verre, elle devint une colonie romaine sous Auguste, prit le nom de sa fille Julie (Félix Julia), et devint la plus belle ville de la Phénicie. Elle fut renversée de fond en comble

par un tremblement de terre, en 566. Relevée de ses désastres, les Sarrasins s'en emparèrent après un siége opiniâtre. Le roi de Jérusalem, Baudouin, l'enleva au Sarrasin. En 1111, Saladin la reprit : plus tard, elle changea encore de maîtres, suivant la fortune variable des croisés. Elle devint la résidence de l'émir Fakhr-Eddyn, prince des Druses, qui y périt en défendant ses États contre le sultan Amurath IV. Cette conquête fixa le sort de Bayruth : depuis cette époque elle fait partie de l'empire ottoman.

L'émir Fakhr-Eddyn, qui séjourna à la cour de Florence, avait rapporté d'Italie le goût de l'architecture et des beaux-arts. Il fit bâtir un superbe palais, dont quelques vestiges existent encore. Ce fut lui, dit-on, qui planta près de la ville le bois de pins qui, malgré la stérilité du terrain, lui procure une promenade agréable.

La rade ouverte de Bayruth n'offre qu'un abri peu sûr aux vaisseaux ; il en est de même de toute la côte de Syrie, qui est droite, et presque partout fort dangereuse. Un môle, très-court, forme un petit fort pour les bâtiments d'un faible tonnage. C'est à une distance d'une lieue environ, à l'embouchure du Nahr-el-Bayruth, qui descend du Liban, et que les anciens nommaient le Magoras, que les bâtiments tirant beaucoup d'eau vont prendre leur mouillage.

La ville de Bayruth a aujourd'hui une population de huit à dix mille âmes. C'est l'échelle de la partie centrale de la Syrie, et le port par lequel la la ville de Damas, qui est la place d'entrepôt, servant d'intermédiaire au commerce de l'Europe avec l'Asie, fait ses expéditions et reçoit ses marchandises. C'est aussi par ce point que les produits du sol, et principalement les soies du Liban, sont transportés à l'étranger. Il se fait par cette ville, annuellement, pour quatre à cinq millions de francs d'affaires, tant en importation qu'en exportation.

Je trouvai chez les consuls européens, et particulièrement chez MM. Guis, consul de France, et Loretta, consul d'Autriche, le plus obligeant empressement pour moi. C'était le premier lieu dépendant du pouvoir de Méhémet-Ali sur lequel je mettais les pieds, et mon esprit, prévenu en faveur de ce qu'il a fait de grand et de remarquable, fut péniblement surpris du peu de popularité dont il jouissait. Son administration était l'objet d'une critique amère. Un changement complet s'était opéré à son égard, depuis l'établissement de son pouvoir. Il avait essayé d'étendre à la Syrie son système de monopole, qui n'est exécutable qu'en Égypte, à cause du caractère particulier des habitants, et de la configuration du pays, et qui là seulement est aussi très-profitable, à cause de la richesse de la culture et des produits. Il avait voulu

s'emparer de toutes les soies récoltées dans le Liban, qui composent presque uniquement la fortune de la population de ce canton, et il en était résulté un tel mécontentement parmi ces peuples, qu'il avait été forcé de revenir sur sa décision. La révolte qui avait éclaté dans les arrondissements de Naplouse et de Jérusalem, dont la répression à peine connue était même encore mise en doute, avait fait relever la tête à ses ennemis, exhaler toutes les plaintes que chacun se croyait autorisé à faire : enfin l'autorité égyptienne, reçue d'abord avec une grande faveur, était devenue odieuse ; et le sultan, si peu considéré chez lui, si mal obéi dans les États qu'il gouverne immédiatement, avait repris une sorte de popularité auprès d'une population qui, trois ans auparavant, avait vu briser son sceptre avec plaisir. Nouvel exemple d'une vérité souvent démontrée par l'histoire; c'est que l'amour que l'on montre aux souverains, celui qu'on croit éprouver pour eux, ou plutôt qu'ils supposent qu'ils inspirent, n'est souvent que l'expression de la haine que l'on porte à leur compétiteur. Me réservant de traiter plus en détail tout le système de gouvernement et d'administration de Méhémet-Ali, je n'en dirai rien de plus en ce moment : je rends compte seulement de la sensation que j'éprouvai au moment où j'entrais dans les provinces soumises à son gouvernement.

Les environs de Bayruth sont fort bien cultivés, et le pays d'un aspect agréable; il est couvert de figuiers et de mûriers nains. C'est un usage universel que de conserver les mûriers dans ces dimensions, et j'ai déjà fait remarquer les avantages qui en résultent.

Du côté du midi, Bayruth est cependant menacée d'un avenir funeste; des sables très-fins ont envahi la côte, et s'avancent vers la ville d'une manière constante, régulière et progressive. Chaque année ils usurpent douze à quinze toises, sans que l'on fasse rien pour les arrêter. Une maison, des arbres mêmes, sont en peu de mois ensevelis; d'abord à moitié couverts, ils ont bientôt tout à fait disparu. Le même sort attend la ville, et l'on peut calculer d'avance, d'une manière assez précise, à quelle époque elle aura cessé d'exister. C'est un spectacle triste, même pour un étranger. Les habitants de Bayruth semblent ne pas s'en apercevoir, et jouissent du présent sans s'occuper de l'avenir.

Je fis mes dispositions de voyage pour entrer dans le Liban, visiter le pays des Druses et des Maronites, gravir le mont Sannin, l'un des points les plus élevés de cette chaine; mesurer sa hauteur, voir les ruines de Balbek, ainsi que la ville de Damas; parcourir la Syrie dans sa longueur, et visiter la Terre-Sainte.

La chaîne du Liban, que nous allions parcourir, s'étend parallèlement à la côte. Elle prend naissance auprès de Tripoli et finit près de Saïde (l'ancienne Sidon). Cette chaîne, dans sa plus grande hauteur, ne dépasse pas treize cents toises. L'Écriture parle avec admiration des forêts de cèdres qui l'ornaient jadis. Elles fournirent les bois nécessaires aux flottes de Tyr et de Sidon, et pour la construction du temple de Salomon. Ces forêts ont disparu : sept arbres seulement restent aujourd'hui pour en conserver le nom et les souvenirs. Cette chaîne de montagnes a perdu sa parure primitive, comme il arrive à tous les pays anciennement civilisés. Des rochers nus et âpres s'offrent partout à l'œil du voyageur. Cependant une population active, libre, laborieuse et intelligente, est venue habiter ces montagnes, et y a rappelé la fertilité dont elles sont encore susceptibles. Des bouquets de pins, plantés près des monastères et des villages, reposent agréablement la vue, et s'élèvent dans les airs, tandis que chaque intervalle qui sépare les rochers montre un champ cultivé en blé, en vigne ou en mûriers. Là où l'espace ne comporte pas le mouvement d'une charrue, c'est à la bêche qu'on travaille la terre. Des eaux vives abondantes sortent des flancs des montagnes, et servent à la fois aux besoins journaliers de la population et à l'arrosement des terres, dont elles

accroissent les produits. Mais, avant que d'entrer dans ce pays, il est bon de donner quelques renseignements sur la population qui l'habite : c'est d'après les auteurs qui ont fait les recherches les plus profondes, et ce que j'ai appris moi-même sur les lieux, que je vais parler.

La population de la chaîne du Liban s'élève à peine à quatre cent mille âmes. Trois races la composent, et sont bien distinctes : les Ansariés, qui habitent la partie septentrionale de la chaîne dans les environs de Tripoli, les Druses, et les Maronites, qui occupent toute la partie venant ensuite, et qui est de beaucoup la plus considérable.

Les Ansariés ne forment pas une population supérieure à soixante mille âmes ; ils ne sont ni mahométans ni chrétiens ; ce sont des idolâtres. Les uns professent le culte du soleil, d'autres celui du chien. Le christianisme n'a jamais pénétré qu'imparfaitement chez eux. Il en fut de même du mahométisme, qui se trouva cependant convenir davantage à leurs habitudes et à leurs goûts. Il en est résulté un mélange de toutes les religions, où les pratiques qui tiennent à leurs croyances anciennes sont unies à d'autres, consacrées par les religions plus récentes.

Du reste l'importance de ces peuples est minime; et, comme je ne les ai point observés moi-même,

je ne m'étendrai pas plus longuement sur leur compte.

Les Druses et les Maronites, quoique ayant des croyances différentes, ont des rapports de politique et des souvenirs communs, qui établissent entre eux quelque similitude. Ils sont unis d'intérêt, dépendent du même gouvernement, de la même administration ; leurs mœurs sont également douces et hospitalières, et leur vie régulière et laborieuse.

Les Maronites viennent des bords de l'Oronte. A la fin du sixième siècle, un solitaire, nommé Maronne, s'acquit, par ses austérités et ses prédications, une grande autorité parmi les peuples au milieu desquels il vivait. Des querelles religieuses avaient déjà éclaté entre Rome et Constantinople. Maronne se déclara pour les doctrines de la première, et se trouva ainsi en opposition avec celles des Grecs, en guerre avec le pouvoir de Constantinople. Opprimés et persécutés, lui et ses sectateurs se retirèrent dans les montagnes du Liban.

Les Druses tirent leur origine des mêmes lieux. Initiés à la croyance de l'islamisme, ils prirent part aux discussions qui eurent lieu à l'occasion de la légitimité du calife, dans l'ordre de la succession à cette dignité suprême. Plus tard, une multitude de sectes diverses se forma à la voix d'un grand nombre de prétendus apôtres.

Dans leurs idées confuses, mêlant aux nouveaux dogmes qu'elles adoptaient ceux auxquels elles avaient eu foi auparavant, ces sectes retournèrent alors, en partie, à la religion qu'elles avaient anciennement professée, et revinrent aux croyances de la métempsycose et d'une seconde vie six mille ans après la mort. L'anarchie civile qui régnait donna de la consistance à cette anarchie religieuse.

Un schisme nouveau éclata en Égypte à la voix du troisième calife Fatimite, qui voulut se faire reconnaître pour Dieu incarné. Il affranchit ses sectateurs de la prière et de tous les devoirs religieux imposés aux mahométans par le Coran. Un nommé Mohamed-ben-Ismaël prêcha cette doctrine, qui se répandit dans diverses parties de l'Orient, et particulièrement en Syrie. La mort du calife et celle du prophète n'empêchèrent pas ces doctrines de se répandre. Les Druses, persécutés à cause de leur croyance, se réfugièrent dans les montagnes. Ils s'associèrent, dans l'intérêt de leur sûreté, aux Maronites, qui déjà y avaient cherché un asile, et les deux peuples vécurent constamment en bon accord.

Ils conservèrent l'un et l'autre leur indépendance pendant plusieurs siècles, repoussant les Turcs, qui à plusieurs reprises tentèrent sans succès de les soumettre. Enfin, Amurath III, fatigué des troubles qu'ils causaient dans cette province, et

des embarras qu'ils lui suscitaient incessamment, donna l'ordre de les soumettre. Ibrahim, pacha du Caire, rassembla des forces considérables, marcha contre eux, s'empara de leur pays, et leur imposa un tribut. Un chef de son choix, pris dans une des familles les plus distinguées du pays, leur fut donné; et cette autorité unique, en comprimant les factions, fit disparaître l'anarchie, maintint l'ordre, et augmenta l'importance de ces peuples.

Fakhr-Eddyn, qui occupa ce poste suprême, ajouta beaucoup au pouvoir dont il était investi, par son adresse et l'appui qu'il trouva moyen de se créer à la cour du sultan. Il s'empara de la ville de Bayruth, qui était à sa convenance, en chassa l'aga, et se fit pardonner cette aggression en augmentant le tribut qu'il payait au grand-seigneur. Il agit de même sur d'autres points, et agrandit son territoire des villes de Saïde, de Sour et de Balbek. Le nombre de ses ennemis s'étant accru, il prit, pour les calmer, le parti de s'éloigner, et remit l'autorité à son fils. Après une longue absence, pendant laquelle il séjourna à la cour de Médicis, il revint en Syrie, et rapporta de l'Italie le goût du luxe et des arts. Le sultan Amurath, jaloux de sa puissance et de sa renommée, chargea le pacha de Damas de le soumettre; celui-ci y parvint après une résistance de plusieurs années, et Fakhr-Eddyn, prisonnier du sultan, fut mis à mort.

Ses enfants lui succédèrent dans l'autorité qu'il avait exercée sur les Druses et les Maronites. Sa race s'étant éteinte, l'autorité fut déléguée par le sultan à une famille arabe illustre, que les uns font venir des environs de Bagdad, les autres des environs de Damas, et qui fut établie dans le Liban, et reçut l'investiture de ce pays. C'est la maison de Scheback, qui est devenue très-nombreuse, et compte aujourd'hui deux cent cinquante émirs. Les sultans ont toujours désigné depuis, à leur volonté, l'émir chargé de gouverner ces nations, parmi les membres de cette famille.

L'émir Beschir, chef actuel des Druses, les gouverne depuis près de quarante ans. Il était déjà grand-prince, quand l'armée française, après avoir conquis l'Égypte, se porta en Syrie. Il aurait infailliblement fait cause commune avec nous, si nos armes eussent triomphé à Saint-Jean d'Acre, et que le terrible Djezzar-Pacha eût succombé sous nos coups.

Il résulte de la situation dans laquelle se sont trouvés ces divers peuples, que les Maronites sont demeurés chrétiens et zélés catholiques. Divers priviléges ont été accordés au clergé de ce pays par la cour de Rome, et ont modifié sa discipline. Les prêtres sont mariés, l'office divin se dit en langue syriaque, et le patriarche, qui réside dans le Liban, est nommé par les évêques réunis, et con-

firmé par le pape qui lui envoie le pallium. Ses pouvoirs sont étendus, et le nombre des diocèses est de huit.

Les Druses, au milieu de la confusion de leurs idées religieuses, des incertitudes résultant des diverses croyances qui leur ont été enseignées, n'en ont adopté aucune d'une manière absolue, et semblent les pratiquer toutes. Ils vont à la mosquée, comme à l'église, suivant qu'ils se trouvent avec des chrétiens ou des musulmans. C'est ainsi qu'agit le plus grand nombre. On les divise cependant en deux classes : les instruits et les ignorants; ces dernier forment la masse. Les autres se livrent en secret à des pratiques que l'on ne connaît qu'imparfaitement, et se réunissent en secret. Les initiations sont difficiles, rares, et accompagnées de grandes formalités. On dit que, dans leurs assemblées, ils adorent une petite statue qui représente un veau, ce qui indiquerait une origine juive, ou plutôt égyptienne, en faisant remonter les traditions de leur idolâtrie jusqu'au culte du bœuf Apis. Ils ont un livre que peu de personnes ont possédé, et qui, assure-t-on, n'est rempli que d'un jargon mystique, et rappelle la prétendue incarnation, dix fois renouvelée, de la divinité. L'émir Beschir s'est converti au christianisme, et suit ce culte publiquement.

L'administration du pays est entre les mains des émirs et des cheicks. Le grand-prince lève l'impôt, qui est fixé d'après un usage ancien, et par suite d'un consentement général, à une somme déterminée par pied de mûrier ou par arpent de terre. Sur cette somme il paie le tribut qu'il doit au gouvernement; le reste lui appartient et forme la plus grande partie de ses revenus. Car la fortune propre de la famille de Scheback, qui primitivement était très-considérable, se trouve fort réduite aujourd'hui, par suite des partages que l'accroissement de cette famille a nécessités.

L'émir Beschir réside à Deïr-el-Kamar, dans une vaste et belle habitation située sur le versant occidental du Liban, d'où l'on découvre la Méditerranée. La dignité de ce séjour est relevée par un nombreux entourage de l'émir. Il commande les forces de la contrée, et c'est par son ordre que la population prend les armes. En général tout se fait par lui, et il est l'intermédiaire nécessaire de l'exécution de toutes les dispositions du gouvernement. Il est craint et respecté, et passe pour juste et pour humain. Deux traits, que je vais raconter, feront connaître comment on peut acquérir ce renom parmi les Druses.

Il y a vingt ans que l'émir Beschir eut une discussion de pouvoir avec deux de ses neveux; il leur fit crever les yeux. Il y a peu d'années que

deux de ses cousins conspirèrent contre lui : il déjoua leur complot, et ils promirent de se conduire à l'avenir avec fidélité, ajoutant que, s'ils manquaient à leurs promesses, ils consentaient à ce que l'émir leur fît arracher les yeux et couper la langue. Quelque temps après, ils conspirèrent de nouveau. Leurs intrigues ayant été découvertes, ils furent arrêtés. L'émir Beschir leur demanda quel sort ils lui auraient réservé s'ils avaient réussi : ils répondirent qu'ils l'auraient fait mourir. Alors il leur dit qu'il se contentait de jouir des droits qu'ils lui avaient eux-mêmes donnés d'avance. A l'instant un fer rouge fut passé devant leurs yeux, et un rasoir leur coupa la langue. Un des deux est chrétien et l'autre est mahométan. Le premier est entièrement aveuglé, et a perdu l'usage de la parole : l'autre a conservé la faculté de se conduire, et, sa langue ayant guéri et même un peu repoussé, il peut, quoique avec un peu de difficulté, parvenir à se faire comprendre. Partout cette manière d'agir serait de la justice sévère : ici cela s'appelle de la clémence.

J'aurais désiré faire connaissance avec l'émir Beschir, et je comptais passer par Deïr-el-Kamar pour le voir ; mais il était absent, et à la tête des milices qui avaient pris les armes à l'occasion des insurrections de Naplouse et de Jérusalem. L'attitude de ces troupes a contribué puissamment à em-

pêcher les insurrections de s'étendre, et à conserver la tranquillité dans la plus grande partie de la Syrie.

La nombreuse population du Liban, traitée avec justice par Méhémet-Ali, et maniée avec habileté, peut devenir une des bases les plus durables de sa puissance, parce que l'émir Beschir a trop de lumières pour ne pas craindre une réaction terrible en Syrie, contre les chrétiens, si le sultan, ou plutôt les Turcs de Constantinople y rétablissaient leur autorité; il ne doit donc rien négliger pour l'empêcher.

Autrefois tous les membres de la famille de Scheback étaient unis et obéissaient fidèlement au chef que le sultan avait choisi. Mais depuis que Djezzar-Pacha, voulant affaiblir leur puissance, exalta l'ambition de ceux qui pouvaient prétendre à la dignité de grand-prince, et fomenta les mécontentements, la désunion s'est introduite parmi eux. De là ces conspirations qui amenèrent les actes de sévérité dont j'ai parlé plus haut.

Le 1er septembre, je me mis en route, pour me rendre dans le Liban, à Balbek et à Damas. Ma caravane était composée de vingt-trois chevaux, dont treize portaient nos bagages. J'étais muni de trois tentes, une pour moi, une autre pour mes compagnons de voyage, et la dernière pour mes gens, et de tous les ustensiles de campagne nécessaires. J'avais ajouté un certain nombre de domestiques arabes à mes domestiques français. Chaque jour nous campions auprès d'une fontaine dans un site choisi, et depuis ce moment jusqu'à la fin de mon voyage, je ne cessai de mener un genre de vie qui me rappelait celui de mes belles années.

Mes compagnons de voyage étaient le comte de Brazza, dont la complaisance et le talent m'ont donné les nombreux et charmants dessins destinés

à orner un jour cet ouvrage, et qui m'ont créé des souvenirs durables des lieux que nous avons parcourus; un jeune Anglais, M. Burnn, que j'avais rencontré à Odessa, et qui avait désiré me suivre dans mon voyage; M. Lorella, fils du consul d'Autriche à Bayruth, et un bon interprète. C'est avec cette agréable compagnie, et des moyens matériels complets, que j'entrai dans le mont Liban.

Nous suivîmes le littoral pendant une heure. Il est cultivé avec soin, très-fertile et magnifique à voir. Avant d'arriver à la rivière de Bayruth (anciennement le Magoras), nous passâmes par l'endroit où, suivant la tradition populaire, saint Georges fut vainqueur du dragon et l'immola. On montre sérieusement, sur un rocher, quelques points d'une couleur rougeâtre, comme étant des taches produites par le sang du dragon.

Un beau vaisseau de guerre américain, *la Delaware*, était mouillé à peu de distance de l'embouchure de la rivière. Après l'avoir traversée, nous gravîmes les montagnes de la rive droite par des sentiers étroits et difficiles. Les grands obstacles que présentent ces communications font la force et la sûreté du Liban. En parcourant ce pays si âpre, je ne pouvais assez m'étonner de la beauté de la culture qui s'offre constamment aux yeux. Nulle part je n'en ai vu de meilleure. Les petits champs resserrés entre deux rochers, comme ceux qui

ont plus d'étendue, donnent l'idée de jardins parfaitement soignés. Le désir d'augmenter la culture décide souvent ces paysans laborieux à déchausser des massifs de pierres afin d'utiliser la terre qu'ils recouvrent. Là où une pente rapide exposerait la terre à être entraînée, par les eaux, des murs ont été élevés pour la soutenir et la mettre dans une position horizontale; enfin tout ce que le travail le plus assidu, la prévoyance la plus éclairée et la plus minutieuse peuvent demander, est fait avec exactitude. La culture des mûriers est ici la chose principale et l'éducation des vers à soie la spéculation la plus profitable.

Étant partis assez tard de Bayruth, nous campâmes à quatre lieues de la ville, auprès du village de Doura, qui est habité par des Druses. Nous trouvâmes la population la plus douce, la plus obligeante et la plus hospitalière; tous les habitants avaient une physionomie bienveillante, et la justifiaient par leurs procédés et leurs attentions pour nous.

Le lendemain nous partîmes à la pointe du jour et nous allâmes déjeuner au couvent de Marmousset. La situation du monastère est pittoresque : d'un côté des escarpements profonds et des rochers à pic ; de l'autre, un bois de sapins assez spacieux ; de tous côtés des champs en produit, des fontaines d'eau vive à différentes hauteurs. Quand nous nous

présentâmes au couvent, pour le visiter et pour y réclamer une hospitalité momentanée, nous reçûmes d'abord un accueil froid et qui semblait presque vouloir nous repousser. Sur dix voyageurs qui parcourent la Syrie, neuf sont Anglais, et on nous avait supposé de cette nation, dont l'esprit de prosélytisme ardent a inspiré aux moines le plus grand éloignement.

Nous étant fait reconnaître pour Français et pour catholiques, on nous reçut avec empressement, je dirai même avec des transports de joie. On fit de grands efforts pour nous fournir un repas, qui, as saisonné par un grand appétit, nous parut délicieux: sa frugalité nous donna cependant une idée de la règle austère que suivent ces bons religieux. Jamais il ne leur est permis de faire gras. Une partie de la nuit est employée en prières, et sept fois par vingt-quatre heures, ils se rendent à l'église. Sauf le peu de temps nécessaire au sommeil et à un seul repas, tout le reste du jour est consacré aux travaux des champs. C'est de leurs pieuses mains que ces moines cultivent la terre; leurs sueurs fertilisent ces champs, dont les produits sont em ployés en aumônes. Aucune trace de mollesse, pas même de simple bien-être dans leurs cellules.

Ces moines ont les vertus et l'esprit de ceux de l'église primitive. Prier, travailler, souffrir, telle est leur existence: aussi sont-ils un objet de res

pect pour la population, qui les a adoptés pour ses guides spirituels. et pour exemple dans la vie temporelle. Leur influence est toute salutaire ; jamais ils ne l'ont employée que dans la ligne de leurs devoirs, et pour un intérêt légitime. Les mœurs douces de la population, la culture soignée de ces champs, la paix qui règne, et l'accord qui existe entre tous les habitants, sont en grande partie l'ouvrage de ces vertueux solitaires.

Ces couvents maronites sont au nombre de cinquante-neuf. et suivent tous la règle de Saint-Antoine, modifiée par diverses réformes. On les distingue en trois catégories.

La première se compose de trente-deux couvents appelés Libanès. Ils sont en partie consacrés à l'éducation de la jeunesse : les moines desservent trois paroisses, et ils ont huit hospices dans différents lieux, pour donner l'hospitalité à ceux de leur congrégation. Ces hospices sont de fort petites maisons habitées chacune par un frère.

La deuxième catégorie consiste en quatre couvents, connus sous le nom d'Alépini : elle possède deux hospices.

La troisième compte seize couvents du nom de la congrégation d'Isaïe. et quatre hospices. Il y a en outre quatre couvents de moines eremites, qui suivent une règle encore plus rigoureuse : enfin quatorze couvents de femmes de diverses règles.

Pendant ce voyage dans le Liban, j'éprouvai d'une manière très-vive une sensation que je n'avais pas prévue, et dont je n'aurais pas deviné la puissance. Le bruit des cloches des monastères et des églises éclata tout à coup dans les airs, et vint retentir à mon oreille. Ce bruit, si souvent importun dans nos pays, a quelque chose de délicieux pour l'Européen qui l'entend dans ces montagnes. Ces sons argentins, qui s'élevaient vers le ciel et me rappelaient mon culte et ma patrie, ne pouvaient me trouver indifférent. Cet appel solennel fait à la prière agit sur tout être raisonnable et sensible, car il apporte avec lui le souvenir de ce que nous devons au créateur, et le sentiment du besoin que nous avons chaque jour de ses bienfaits. Cette voix commune, dont le langage est uniforme dans toute la chrétienté; qui

parle si haut aux limites de la vie, à notre naissance et à notre mort; qui a établi des rapports intimes entre ceux qui habitent la brûlante Ibérie et les bords glacés de la Newa; cette parole sonore comprise de tous, et qui partout exprime les mêmes pensées, les mêmes vœux, ne peut retentir loin de l'Europe sans faire éprouver au voyageur chrétien un frémissement involontaire et plein de charmes. Tout est exprimé par ses sons : croyance, souvenirs, patrie, espérance, enfin tout ce qui remplit le cœur de l'homme, tout ce qui l'élève au-dessus de lui-même, et le sépare momentanément de ces besoins vulgaires auxquels il est soumis. J'avais déjà ressenti à Constantinople une douce émotion en me rendant à l'église. L'homme a un besoin si grand de s'associer à ceux qui forment les mêmes vœux que lui; son cœur craint si fort l'isolement ! Ce cœur, tel que Dieu l'a formé, est avide de donner, avide de recevoir, il veut entrer en partage de biens communs. L'être isolé est condamné à des souffrances, qui ne devraient appartenir qu'aux seuls criminels. Le voyageur qui, au milieu des barbares, rencontre sa croyance et son culte, retrouve un but et un emploi pour ses affections ; il se croit au milieu des siens.

Après une marche longue et pénible j'arrivai au pied du pic, qui porte le nom de Sannin , à deux heures après midi. Il restait assez de temps pour le gravir et le mesurer. Nous exécutâmes donc cette

ascension, et je trouvai, au moyen de la méthode thermométrique que j'avais déjà employée pour mesurer le mont Olympe, que la hauteur du Sannin est de deux mille cinq cent vingt-cinq mètres. Nous campâmes sur le plateau, qui est immédiatement au-dessous du pic. Là est la dernière source, à une hauteur de quinze cent dix-neuf mètres au-dessus du niveau de la mer; sa température est de sept degrés. L'opération que je fis au sommet du Sannin, comme celle que j'avais faite à Broussa, confirme l'opinion établie, que la chaleur diminue à peu près d'un degré centigrade par chaque cent toises d'élévation.

Le Sannin ne conserve point de neiges perpétuelles, il n'en reste que dans des crevasses et dans quelques lieux abrités des rayons du soleil. Une chose assez remarquable, c'est à quel point les sensations sont relatives. Il est arrivé à tout le monde de plonger la main dans une eau d'une température plus froide que sept degrés sans en éprouver de souffrance. En Syrie, avec l'habitude d'une température de trente degrés à l'ombre et de soixante ou soixante-dix au soleil, et les pores ouverts par cette chaleur constante, l'eau, à sept degrés de température, faisait éprouver à la main une sensation de douleur insupportable.

Du Sannin, nous vîmes le soleil se coucher dans la mer. Découvrir un immense horizon, d'une aussi

grande hauteur. c'est un admirable spectacle; il ne s'était jamais offert à ma vue, et je ne saurais en perdre le souvenir.

Le 3 septembre, nous partîmes pour nous rendre à Balbek, et, après avoir traversé la chaîne du Liban, nous descendîmes son revers oriental. Ce côté de la chaîne est loin de ressembler à celui qui lui est opposé. C'est tout ce que l'on peut imaginer de plus triste, de plus brûlant, et de plus stérile; pas un ruisseau, pas une fontaine, pas une goutte d'eau; partout des montagnes âpres, d'une blancheur éclatante, qui réfléchissent les rayons d'un soleil dévorant. Nous passâmes au-dessus de Rachné, village situé au pied de la montagne, et qui dans ce pays désert a quelque importance. C'est la résidence d'un évêque, aussi pauvre que ceux de la primitive église.

C'est une chose digne de remarque que le contraste des deux versants de la même chaîne de mon-

tagnes. A l'occident, des sources, de la végétation, des habitants nombreux, une culture soignée, une apparence d'aisance sinon de richesse; à l'orient la stérilité et le néant. Quelques chênes verts seulement croissent dans la vallée, qui n'est qu'une espèce de ravin. Auprès d'une route qui la suit, j'aperçus des débris dont la vue m'étonna beaucoup : ce sont des scories de forges, qui prouvent qu'il y a eu là une fabrication de fer; mais en quel temps? Combien de siècles ont dû s'écouler pour apporter un si grand changement dans la nature du pays? Quels moyens avaient les hommes pour vivre dans cet endroit stérile? où était l'eau pour servir de moteur à l'usine? quel motif a fait choisir ce lieu pour point de fabrication? Le champ reste ouvert à toutes le hypothèses, pour les esprits qui voudront s'occuper de la solution de ce problème.

C'est à quelques lieues de là, sur le même versant du Liban, et dans la proximité de Saïde, que se trouve une mine très-riche de charbon de terre, qui paraît d'une excellente qualité. Les agents de Méhémet-Ali en ont fait la découverte depuis peu, et vont s'occuper de son exploitation.

Le revers occidental du Liban paraît être composé à sa base de terrain de transition, de calcaires anciens, de grès à schiste, tandis que, sur le revers opposé, on ne voit que calcaires nouveaux, au milieu desquels se trouvent des agates.

En descendant de la montagne, nous aperçûmes Balbek, situé au delà de la vallée, au pied de l'Anti-Liban. Ses ruines hautes, blanches et étendues, parlent de loin à l'imagination du voyageur. Cinq lieues nous restaient à faire pour y arriver. Nous nous reposâmes dans un village ruiné, nommé Tareita, qui se compose de misérables cabanes détruites ou qui s'écroulent. Un vaste cimetière prouve que ce lieu fut considérable autrefois : une femme y priait auprès des restes de son mari qu'elle avait perdu depuis peu : elle lui avait offert en sacrifice sa magnifique chevelure, qui, attachée à un pieu, flottait au gré du vent sur la tombe. Toute la nature semblait en harmonie avec cette triste scène. Trois arbres donnaient la seule verdure sur laquelle les yeux pussent se reposer : des hommes couverts de haillons, des femmes curieuses et importunes, une plaine sans culture, à l'exception de quelques champs de doura ; enfin l'image du désert, attristée encore par celle de la misère et de la dégradation humaine, poussées au plus haut degré, voilà le spectacle que nous présenta ce lieu. C'était cependant le seul où nous pussions nous arrêter, parce que nous y trouvions un peu d'eau. Une mare, qui approvisionne ordinairement ce village, était à sec; mais quelques cruches apportées d'un puits éloigné formaient la richesse des habitants. Ils nous en firent hommage, quoique or-

dinairement, dit-on, ils soient peu hospitaliers.

Les habitants de Tareita, et tous ceux qui en petit nombre vivent dans la vallée de la Cœlé-Syrie, comprise entre les deux chaînes du Liban et de l'Anti-Liban, appartiennent à la nation des Métuâlis. Ce sont des musulmans schismatiques de la secte d'Ali, qui est nombreuse dans la Perse et dans le centre de l'Asie. Ses principes sont beaucoup moins rigoureux que ceux de la secte opposée, celle d'Omar, que suivent les Turcs. Les Métuâlis sont fort superstitieux, et se regardent comme souillés par le contact des étrangers. Ils sont en général livrés au brigandage, passent pour braves et pour entreprenants. Ils ont joué un rôle important dans les troubles et les guerres qui, à différentes époques, ont désolé la Syrie. Leur nom n'est pas connu depuis longtemps dans ce pays, et cependant on ignore d'où ils viennent. Leur nombre est fort réduit, par suite des guerres qu'ils ont soutenues, et de la misère extrême qu'ils éprouvent en général. Ils sont craints dans le pays, et les voyageurs les redoutent.

En quittant Tareita, nous nous dirigeâmes sur Balbek, dont les ruines nous servaient comme de phare. Une plaine immense était devant nous. Cette plaine, autrefois si riche, est inculte, et sans eau courante en été. La rivière principale, qui sort de l'Anti-Liban, et se rend à Saïde, entre dans la plaine au-dessous du lieu où nous nous trouvions; les ruisseaux qui coulent en hiver des deux côtés de la vallée, et réunissent leur cours dans un même lit, étaient à sec. Ainsi nous marchions sans rencontrer aucun obstacle ni suivre aucune trace. Il y a une sorte de charme à voyager de cette manière: ces liens volontaires auxquels on se soumet en suivant une route, ces conditions de direction que nous acceptons comme des lois, disparaissent pour faire place à un sentiment d'indépendance et de liberté.

La Cœlé-Syrie est aujourd'hui la demeure accidentelle de peuples pasteurs qui viennent y vivre pendant une partie de l'année. Nous traversâmes une tribu de Bédouins, qui y était campée, et qui considère cette vallée comme son domaine.

C'est une chose singulière pour un Européen que l'état de la propriété en Orient ; ces pays sont si vastes, ceux qui peuvent y prétendre si peu nombreux, et la constitution de la société est tellement différente de la nôtre, que l'unité, ce n'est ni l'individu ni la famille, c'est la tribu. Telle province, telle vallée, tel espace appartient à telle ou telle tribu ; chacune, à une époque déterminée, s'y établit avec ses troupeaux ; elle y campe et jouit des biens que la nature lui dispense. La saison passée, les ressources locales taries, elle lève ses tentes, va les planter ailleurs, et reprend la possession du pays qu'elle a abandonné l'année précédente. Partout elle trouve la patrie ; car, pour elle, la patrie c'est la famille dont le développement a formé la tribu.

Celle qui est connue sous le nom d'Amamera occupe ces contrées ; nous la traversâmes et nous pûmes voir son bétail nombreux : elle est riche en moutons et en chevaux, qui sont d'une grande beauté. Ce camp, comme celui de tous les Bédouins, était misérable : quelques tentes, plus habituellement des portions de tentes, formaient les seuls abris de cette famille nomade ; des chiens énormes

et obéissants faisaient sa sûreté. Sa population est de deux mille âmes ; elle se subdivise en plusieurs fractions, qui, suivant les besoins et les circonstances, se séparent ou se réunissent pour obéir aux exigences du pâturage.

Nous avions sur notre gauche, dans cette marche, le mont Bécharre, qui domine Tripoli, et qui, à l'œil, semble plus élevé que le mont Saunin. Des neiges s'apercevaient près de son sommet, mais par petites places seulement, et dans des expositions qui diminuaient sur elle l'action des rayons du soleil. A droite et en arrière, nous pouvions voir le mont du Cheick, qui termine la chaîne de l'Anti-Liban ; son élévation est à peu près la même que celle des deux autres. Ainsi, nous avions sous les yeux, à la fois, les trois pics supérieurs des deux chaînes du Liban et de l'Anti-Liban.

Nous arrivâmes fort tard à Balbek, et nous campâmes sur le bord d'un ruisseau délicieux et abondant, dont l'eau limpide est ombragée par de magnifiques noyers. Son doux murmure, au milieu du calme de ces nuits de Syrie, si tranquilles et si belles, où le firmament brille de tout son éclat, donnait au silence un charme extraordinaire. Nos tentes dressées, notre établissement de nuit terminé, et nos précautions prises contre les tigres, dont on nous dit qu'il fallait prévoir la visite, nous nous livrâmes à un repos devenu nécessaire après

une journée longue et fatigante; mais avec l'impatience d'être au lendemain, pour contempler et admirer à notre aise les beaux restes de l'antiquité que nous étions venus chercher.

Dès la pointe du jour nous étions levés et rendus au pied du temple. Cette masse est prodigieuse, et ce qui ajoute à l'étonnement qu'elle cause, c'est que les ornements les plus delicats, les ouvrages les plus finis, l'embellissent et la décorent.

Balbek est une des plus anciennes villes de l'Asie. De temps immémorial elle a possédé un temple dédié au soleil. Son nom l'indique, car Balbek veut dire, en syriaque, «ville du soleil,» de même que le nom d'Héliopolis en grec, qui n'en est que la traduction, et qu'elle a aussi porté. La ville a toujours été petite, et n'a jamais eu qu'une importance religieuse. On sait qu'une légion romaine y tenait garnison.

L'ancien temple ayant été sans doute détruit, ce fut sous le règne d'Antonin-le-Pieux que le nouveau

fut élevé. Le style de l'architecture, d'un ordre corinthien très-pur, indiquerait l'époque de cette construction, si les inscriptions ne la déterminaient d'une manière précise. On croit retrouver à Rome des débris du temple de Balbeck, quand on contemple ce qui reste de celui d'Antonin et Faustine, qui existe encore près du Forum. Cette époque explique pourquoi les anciens historiens, et particulièrement Hérodote, n'ont pas parlé de ce temple, une des constructions les plus grandes, les plus majestueuses que nous ait laissées l'antiquité. Élevé peu de temps avant que le christianisme fût établi en Asie, le temple de Balbeck perdit bientôt son importance ; une partie fut momentanément transformée en église; plus tard il devint une espèce de forteresse, employée comme poste de défense par ceux qui occupaient le pays ; enfin, le temps en a fait une ruine.

Deux temples furent accolés l'un à l'autre ; leur réunion présente ce qu'on peut imaginer de plus vaste. Une entrée décorée de douze colonnes, une façade de plus de cinquante mètres, deux cours immenses, ornées de ce que l'architecture a de plus riche ; de nombreuses colonnes de cinquante-huit pieds de fût et de vingt-deux pieds de tour ; des ornements du travail le plus fin et le plus achevé, qui partout sont prodigués ; des matériaux d'une dimension si extraordinaire que beaucoup de pièces

ont de cent jusqu'à cent cinquante mètres cubes, et qu'il y en a une, entre autres, qui a été préparée et détachée aux trois quarts dans la carrière où elle se trouve encore, dont la masse n'est pas moindre de quatre cent cinquante mètres cubes; tout cela forme un ensemble dont la vue étonne d'abord; mais l'étonnement fait bientôt place à une admiration qui permet à peine de comprendre l'exécution de pareils travaux (1).

(1) Pour donner une idée plus exacte de ce monument, j'emprunterai à Volney la description qu'il en a faite, et qui est tellement exacte et circonstanciée qu'elle ne laisse rien à désirer.

« Il faut supposer que l'on descend de l'intérieur de la » ville. Après avoir traversé les décombres et les huttes dont » elle est pleine, l'on arrive à un terrain vide, qui fut une » place; là, en face, s'offre, à l'ouest, une grande masure » fermée de deux pavillons ornés de pilastres, joints à leur » angle du fond par un mur de cent soixante pieds de lon- » gueur : cette façade domine le sol par une espèce de ter- » rasse, au bord de laquelle on distingue avec peine les bases » de douze colonnes qui jadis régnaient d'un pavillon à l'au- » tre, et formaient le portique. Le portail est obstrué de » pierres entassées, mais, si l'on en surmonte l'obstacle, l'on » pénètre dans un terrain vide, qui est une cour hexagone de » cent quatre-vingts pieds de diamètre. Cette cour est semée » de fûts, de colonnes brisées, de chapiteaux mutilés, de dé- » bris de pilastres, d'entablements, de corniches, etc.; tout » autour règne un cordon d'édifices ruinés, qui présentent à » l'œil tous les ornements de la plus riche architecture. Au

Voilà ce qu'un empereur romain put créer avec facilité dans une petite ville obscure, à six cents lieues de sa capitale. Aujourd'hui, les efforts unis de tous les souverains de l'Europe ne suffiraient pas à de telles entreprises.

» bout de cette cour, toujours en face, à l'ouest, est une is-
» sue, qui jadis fut une porte, par où l'on aperçoit une plus
» vaste perspective de ruines, dont la magnificence sollicite
» la curiosité. Pour en jouir, il faut monter une pente, qui
» fut l'escalier de cette issue, et l'on se trouve à l'entrée
» d'une cour carrée, beaucoup plus spacieuse que la pre-
» mière. Le premier coup d'œil se porte naturellement au
» bout de cette cour, où six énormes colonnes, saillant ma-
» jestueusement sur l'horizon, forment un tableau vraiment
» pittoresque. Un objet non moins intéressant est une autre
» file de colonnes qui règne à gauche, et s'annonce pour le
» péristyle d'un temple : mais, avant d'y passer, l'on ne peut,
» sur les lieux, refuser des regards attentifs aux édifices qui
» enferment cette cour à droite et à gauche. Ils font une es-
» pèce de galerie distribuée par chambres, dont on compte
» sept sur chacune des grandes ailes ; savoir deux en demi-
» cercle, et cinq en carré long. Le fond de ces chambres con-
» serve des frontons de niches et des tabernacles, dont les
» soutiens sont détruits. Du côté de la cour elles étaient ou-
» vertes, et n'offraient que quatre et six colonnes, toutes dé-
» truites. Il n'est pas facile d'imaginer l'usage de ces apparte-
» ments : mais l'on n'en admire pas moins la beauté de leurs
» pilastres et la richesse de la frise de l'entablement. L'on ne
» peut non plus s'empêcher de remarquer l'effet singulier qui
» résulte du mélange des guirlandes, des feuillures des cha-
» piteaux, et des touffes d'herbes sauvages qui pendent de

Diverses constructions modernes ont été faites sur ces ruines pour les rendre propres à la défense; mais il est facile de les reconnaître et de les écarter par la pensée. L'état du temple est encore aujourd'hui tel à peu près que Volney l'a décrit ; seule-

» toute part. En traversant la cour dans sa longueur, l'on » trouve au milieu une petite esplanade carrée, où fut un pa- » villon dont il ne reste que les fondements. Enfin, l'on arrive » au pied des six colonnes : c'est alors que l'on conçoit toute » la hardiesse de leur élévation et la richesse de leur taille. » Leur fût a vingt-un pieds huit pouces de circonférence, sur » cinquante-huit de longueur ; en sorte que la hauteur totale, » y compris l'entablement, est de soixante-onze à soixante- » douze pieds. L'on s'étonne d'abord de voir cette superbe » ruine aussi solide et sans accompagnements ; mais, en exa- » minant le terrain avec attention, l'on reconnaît toute une » suite de bases qui tracent un carré long de deux cent » soixante-huit pieds sur cent quarante-six de large : l'on en » conclut que ce fut là le péristyle d'un grand temple, objet » premier et principal de toute cette construction. Il présen- » tait à la grande cour, c'est-à-dire à l'orient, une face de » dix colonnes sur dix-neuf de flanc (total cinquante-quatre). » Son terrain était un carré long de plain-pied avec cette » cour, mais plus étroit qu'elle ; en sorte qu'il ne restait au- » tour de la colonnade qu'une terrasse de vingt-sept pieds de » large : l'esplanade qui en résulte domine la campagne du » côté de l'ouest, par un mur escarpé d'environ trente pieds ; » à mesure que l'on approche de la ville, l'escarpement di- » minue ; en sorte que le sol des pavillons se trouve de niveau » avec la dernière pente de la montagne : d'où il résulte que » tout le terrain des cours a été rapporté. Tel fut le premier

ment, la pierre servant de clef à la voûte de la porte du petit temple, qui porte un aigle sculpté à sa surface, avait glissé entre les parois de celles qui l'avoisinent. A l'époque du voyage de Volney, cette pierre s'était abaissée de huit pouces; depuis elle a

» état de cet édifice; mais, par la suite, on a comblé le flanc
» du midi du grand temple, pour en bâtir un plus petit, qui
» est celui dont le péristyle et la cage en bois subsistent en-
» core. Ce temple, situé plus bas que l'autre de quelques
» pieds, présente un flanc de treize colonnes sur huit de front
» (en tout trente-huit). Elles sont également d'ordre corin-
» thien, leur fût a quinze pieds huit pouces de circonférence
» sur quarante-quatre de hauteur. L'édifice qu'elles environ-
» nent est un carré long, dont la face d'entrée, tournée à
» l'orient, se trouve hors de la ligne de l'aile gauche et de la
» grande cour. L'on n'y peut arriver qu'à travers des troncs
» de colonnes, des amas de pierres, et même un mauvais mur
» dont on l'a masquée. Lorsque l'on a surmonté ces obstacles,
» on se trouve à la porte, et, de là, les yeux peuvent par-
» courir une enceinte qui fut la demeure d'un dieu; mais au
» lieu du spectacle imposant d'un peuple prosterné, et d'une
» foule de prêtres offrant des sacrifices, le ciel, ouvert par la
» chute de la voûte, ne laisse voir qu'un chaos de décombres
» entassés sur la terre, et souillés de poussière et d'herbes
» sauvages. Les murs, jadis couverts de toutes les richesses
» de l'ordre corinthien, n'offrent plus que des frontons de ni-
» ches et de tabernacles dont presque tous les soutiens sont
» tombés. Entre ces niches règnent des pilastres cannelés,
» dont le chapiteau supporte un entablement plein de brè-
» ches; ce qui en reste conserve une riche frise de guirlandes
» soutenues d'espace en espace de têtes de satyre, de cheval,

continué son mouvement, et, à présent, elle est descendue de plus de trois pieds; le moindre ébranlement nouveau en occasionnera la chute et celle de la voûte dont elle joint les parties.

Je visitai la ville, dont l'ancien établissement

» de taureau, etc. Sur cet entablement s'élevait jadis la voûte, » dont la porte avait cinquante-sept pieds de largeur sur cent » de longueur. Le mur qui la soutenait en a trente-un d'élévation sans aucune fenêtre. L'on ne peut se faire une idée des » ornements de cette voûte que par l'inspection des débris » répandus à terre; mais elle ne pouvait être plus riche que » celle de la galerie du péristyle : les grandes parties qui en » subsistent offrent des encadrements à losange, où sont re- » présentées en relief les scènes de Jupiter assis sur son aigle, » de Léda caressée par le cygne, de Diane portant l'arc et le » croissant, et divers bustes qui paraissent être des figures » d'empereurs et d'impératrices. Il serait trop long de rap- » porter tous les détails de cet étonnant édifice. Le tremble- » ment de 1789 a causé la chute de plusieurs colonnes, il a » aussi ébranlé les murs du petit temple. Mais la nature n'a » pas été ici le seul agent de destruction : les Turcs y ont » beaucoup contribué pour les colonnes. Leur motif est de » s'emparer des axes de fer qui servent à joindre les deux ou » trois pièces dont chaque fût est composé. Ces axes remplis- » sent si bien leur objet, que plusieurs colonnes ne se sont » pas déjointes dans leur chute : une, entre autres, a enfoncé » une pierre du mur du temple, plutôt que de se disloquer. » Rien de si parfait que la coupe de ces pierres; elles ne sont » jointes par aucun ciment, et cependant la lame d'un couteau » n'entre pas dans leurs interstices. Après tant de siècles de » construction, elles ont, pour la plupart, conservé la cou-

n'a pas changé. On reconnaît encore les murs de son enceinte ; ils forment un triangle isocèle sur un des flancs de la montagne qui, par sa pente régulière, présente un amphithéâtre; le sommet du triangle est placé à la partie la plus élevée.

On ne saurait rien imaginer de plus hideux et de plus sale que la réunion de baraques détruites

» leur blanche qu'elles avaient d'abord. Ce qui étonnera da-
» vantage, c'est l'énormité de quelques-unes dans tout le mur
» qui forme l'escarpement. A l'ouest, la seconde assise est
» formée de pierres qui ont depuis vingt-huit jusqu'à trente-
» cinq pieds de longueur, sur environ neuf de hauteur. Par-
» dessus cette assise, à l'angle du nord-ouest, il y a trois
» pierres qui, à elles seules, occupent un espace de cent
» soixante-quinze pieds et demi, à savoir la première cin-
» quante-huit pieds sept pouces, la deuxième cinquante-huit
» pieds onze pouces, et la troisième cinquante-huit pieds juste,
» sur une épaisseur commune de douze pieds. La nature de
» ces pierres est un granit blanc à grandes facettes luisantes
» comme le gypse; sa carrière règne sous toute la ville et dans
» la montagne adjacente : elle est ouverte en plusieurs lieux,
» entre autres, sur la droite, en arrivant à la ville. Il y est
» resté une pierre taillée sur trois faces, qui a soixante-neuf
» pieds deux pouces de long, sur douze pieds dix pouces de
» large, et treize pieds trois pouces d'épaisseur. Comment les
» anciens ont-ils manié de telles masses ? C'est sans doute un
» problème de mécanique curieux à résoudre. Les habitants
» de Balbek l'expliquent commodément, en supposant que cet
» édifice a été construit par les djénoûm, ou génies, sous les
» ordres du roi Salomon. »

ou en destruction qui couvrent cette surface; c'est l'indigence et la confusion au plus haut degré.

Balbek présente à la vue, sur une plus grande échelle, le même spectacle que le village de Tareita, dont j'ai parlé : ce sont des Metuàlis qui habitent l'un et l'autre.

La population de cette ville est cependant favorisée par la nature; elle a des terres fertiles, de l'eau en abondance, un climat sain; mais la misère la détruit rapidement. Il y a quelques années qu'elle comptait dix mille habitants, et aujourd'hui elle n'en a pas douze cents.

A l'entrée de la ville, du côté du grand temple, j'en vis un autre beaucoup plus petit, de construction romaine, du goût le plus pur et d'une époque qui semblerait un peu antérieure à celle du grand temple. Malgré le peu d'étendue de celuici il a, dans sa construction, un beau et imposant caractère; il est formé d'un double arc de triomphe avec quatre entrées, et rappelle le temple de Janus à Rome.

Je me rendis au fond du vallon, au point où la petite rivière de Balbek sort de l'Anti-Liban. C'est une des plus belles sources que j'aie vues; l'eau en est excellente et limpide, et elle est si abondante qu'elle a assez de force pour mettre immédiatement en mouvement les chétives usines nécessaires à la pauvre population de ce canton. Je

trouvai que sa température, à l'endroit où elle sort de terre, était de quinze degrés centigrades.

La chaleur était dévorante, et nous comprenions qu'on eût choisi ce lieu pour élever un temple au soleil ; car il y règne impérieusement, et fait sentir sa puissance avec énergie.

La forme du temple de Balbek dément l'opinion de quelques antiquaires, que tous les temples consacrés au soleil étaient ronds, afin de rappeler le mouvement régulier et circulaire qu'il accomplit chaque jour. Le plan de celui que je viens de décrire est rectangulaire ; mais les faces sont orientees de manière que l'entrée donnait passage aux rayons du soleil, qui pénétraient dans le sanctuaire au moment où l'astre paraissait à l'horizon. La divinité prenait ainsi chaque jour possession de sa demeure, à l'instant même où elle se montrait aux hommes.

Le 5 septembre, je partis pour Damas. La chaîne de l'Anti-Liban, que je devais traverser, s'abaisse beaucoup dans cette partie, et ne forme qu'un plateau élevé, sillonné par quelques ravins : elle s'élève ensuite, en s'approchant des bords de la mer, pour se terminer par le mont du Cheick. Le versant ouest, que je gravis, est couvert de terre qui pourrait être cultivée, si la population y suffisait ; mais quelques villages pauvres se rencontrent seulement de distance en distance.

Nous descendîmes dans une vallée étroite, arrosée par la Surgaya. Cette petite rivière, en entrant dans la Cœlé-Syrie, se joint à celle qui vient de Zathné, et leur réunion forme la rivière de Saïde, qui se rend à la mer. Ces eaux sont vives et bonnes : elles fertilisent l'étroit vallon qu'elles arrosent, et qui est bien cultivé. En général, dans ce pays, par-

tout où il y a de l'eau, on voit une nature jeune riche et féconde, qui ne demande qu'à produire. Je remontai la Surgaya jusqu'à sa source. A l'endroit où elle sort de la terre, ses eaux ont une température de douze degrés cinq dixièmes centigrades. A peu de distance on trouve un autre cours d'eau, dont la direction et opposée et la force non moins considérable; il se dirige du côté de Damas, et la Surgaya vers la Méditerranée.

J'avais donc traversé la crête de la chaîne; et le mouvement du terrain est si peu sensible, que je m'en aperçus seulement à la direction des eaux. Dès ce moment j'étais dans le bassin de l'Euphrate et du golfe Persique. Ces eaux s'y rendraient en effet, si elles n'étaient pas d'abord absorbées par les arrosements auxquels on les emploie, et ensuite contenues dans le lac, peu encaissé, qui est au-dessous de Damas, et dont les eaux ne s'élèvent pas assez pour en sortir. Cette petite rivière se nomme la Barada; ses bords sont charmants, frais et bien cultivés.

Le versant oriental de l'Anti-Liban est incomparablement plus beau que l'autre. C'est une chose digne de remarque, que dans les deux chaînes parallèles du Liban et de l'Anti-Liban, les deux versants stériles se regardent, et que ceux fertiles soient des versants opposés : celui du Liban à l'ouest et celui de l'Anti-Liban à l'est. La Cœlé-Syrie est

ainsi comprise et renferme entre deux lignes de montagnes sèches et arides.

Nous campâmes sur un joli ruisseau, à peu de distance de Zubdam, que nous avions traversé. Ce village est superbe, le plus beau que j'aie vu en Syrie, et par le nombre de ses habitants, et par les signes de richesse et de bien-être qui s'y montrent : on n'y trouve aucun des caractères de misère qui sont la physionomie dominante de l'Orient.

Pendant toute cette journée nous avions marché sous la conduite d'un jeune homme, nommé Élyas, qui nous avait été donné pour guide à Sassayach, village misérable situé au haut de l'Anti-Liban, à deux heures de Balbek. C'était un Arabe chrétien, Grec uni, bien fait, d'une figure agréable, d'un caractère gai et bienveillant. Il avait cette insouciance apparente et cette philosophie pratique, apanage particulier des Orientaux; comme tous ceux de sa nation, s'occupant peu de l'avenir, se contentant de jouir du présent et des souvenirs du passé. Son imagination vive, réveillée sans cesse par les charmes d'un beau climat, savourait la vie, et se créait une existence imaginaire, préférable à la réalité. Élyas montait une jument du plus grand prix, élevée par lui, et évidemment l'objet d'une affection très-vive de sa part. C'était un Arabe tel que les contes orientaux nous les représentent; fondant la séduction, qu'ils exercent, sur la sim-

plicité et la candeur de leurs manières, la vérité et l'innocence de leur caractère, et qui frappent l'imagination par l'enthousiasme naturel qu'ils ressentent si facilement pour tout ce qui a de la beauté, de la grandeur et de la magnanimité. Je me plus à causer fréquemment avec ce jeune homme. Constamment ses réponses avaient le cachet d'un jugement sain, d'une âme sensible et généreuse. Je lui demandai une fois s'il était marié : il me répondit que non : s'il avait une jolie maîtresse : il en convint ; et, à la demande que je lui fis s'il la défendrait contre ceux qui voudraient la lui enlever, il s'écria, avec une énergie dont je n'oublierai jamais l'accent : « Contre dix, et jusqu'à la mort, si elle m'est fidèle ; » pas un moment, et pas contre un seul, si je » pouvais soupçonner sa loyauté. » Quelle belle et noble inspiration, quel sage instinct dans ce cœur primitif ! Cette réponse si simple, si bien exprimée, m'enchanta et m'inspira un véritable intérêt pour Élyas.

Le lendemain 6, nous nous mîmes en route à la pointe du jour pour Damas. Nous marchâmes toujours dans la même vallée, en suivant le cours de ses eaux, qui vont arroser les admirables et délicieux jardins qui environnent cette ville. La largeur de la vallée varie beaucoup : là où des rochers la resserrent, c'est une simple lisière de verdure, dont quelques arbres indiquent la direction et les contours ; quand elle s'élargit, c'est la nature la plus riche et les plus beaux produits. Mais, dès que l'on s'élève au-dessus du niveau que les eaux peuvent atteindre, on trouve la stérilité, et on ne voit plus que d'affreux rochers blancs ou une terre poudreuse, dont la physionomie ne change que pendant quelques mois de l'hiver et le commencement du printemps. A l'époque de mon passage

rien n'indiquait la moindre végétation : c'était une nature morte et brûlée.

En approchant de Damas, et pour éviter un circuit inutile, on gravit une colline de rochers calcaires, d'une élévation médiocre. Une fois arrivé sur le plateau, on voit Damas, à une fort petite distance, au pied des montagnes qui bordent la plaine à l'occident et au nord. Rien dans le monde ne peut être comparé au spectacle enchanteur qui s'offre alors. Après l'impression pénible causée par les rochers arides que l'on vient de franchir, et par cet horizon de mort que l'on n'a pas cessé d'avoir devant soi, on entre dans une sorte d'extase quand on decouvre cette vaste oasis, qui apparait tout à coup à l'entrée d'une plaine sans limite. La vue s'etend sur une surface de six à sept lieues de long et de trois à quatre de large, couverte de la plus éclatante verdure, et, au milieu de cette plaine, la ville de Damas, dont l'aspect est embelli par un grand nombre de mosquées, de vastes bazars, de maisons de bains, d'autres édifices publics et de beaux palais de particuliers. Toute cette plaine verte ne se compose que de jardins, arrosés à profusion; les arbres, qui y ont été plantés, sont si nombreux qu'ils satisfont aux besoins de la population sous tous les rapports, sans que, grâce au climat, leur presence diminue en rien la bonté et les produits de la culture. Les arrosements sont si

étendus, qu'ils absorbent la totalité des eaux de la Barada, grossie d'une seconde rivière qui vient s'y joindre, et qu'au-dessous de Damas son lit est toujours à sec, excepté, en hiver où les pluies augmentent beaucoup leur masse.

Au moment où nous entrâmes dans la ville, un mécontentement général s'y était manifesté : il avait pour cause l'ordre qu'avait donné Ibrahim-Pacha de désarmer la population. C'était une sage précaution, car ce peuple de Damas s'est révolté fréquemment, et a été toujours difficile à gouverner. Le désarmement s'exécutait cependant avec succès, et ce n'était pas un faible résultat de la puissance d'opinion et de l'autorité qu'exerçait le nom de Méhemet-Ali.

Nous allâmes demander l'hospitalité aux religieux de l'ordre de Saint-Lazare et prendre notre logement dans leur modeste couvent.

Nous y reçûmes le meilleur accueil, et les pères Pousson et Teste, français de naissance, nous en firent les honneurs.

Je visitai Damas avec soin, sans y découvrir beaucoup de choses qui puissent être l'objet d'une curiosité particulière. La ville est belle, pour une ville turque; la population doit s'élever à peu près à cent mille âmes. Un recensement fait en dernier lieu, pour l'établissement de l'impôt de capitation nouvellement établi, porte à vingt-cinq mille le

nombre des individus qui doivent le payer. Or, comme d'après les règles de l'assiette de cet impôt les mâles seuls, et même à un âge encore tendre, en sont frappés, on ne peut pas supposer que la population entière dépasse cent mille âmes, si même elle atteint ce chiffre.

Les bazars sont beaux et d'une très-grande étendue; mais presque uniquement remplis de marchandises étrangères. C'est une chose extraordinaire à quel point l'industrie a disparu de cette ville, où autrefois elle était renommée. Aujourd'hui on n'y fabrique rien absolument que ce qui correspond aux premiers besoins, à ceux les plus urgents de la population. Tout ce qui a un prix un peu élevé, tout ce qui exige un travail soigné, est tiré d'ailleurs, et cette ville n'est qu'une place d'échange entre les marchandises venant de Perse ou d'Arabie, et celles qui arrivent d'Europe.

Il y a à Damas une sorte de grandeur d'existence et de faste dans les familles turques, que l'on ne voit pas ailleurs. C'est là que l'on trouve les plus belles maisons de l'Orient; de grandes salles revêtues en marbre blanc, avec des jets d'eau, de belles cours bien plantées, qui forment des espèces de jardins, y sont assez communes. Ce luxe s'est étendu à quelques riches négociants chrétiens. J'allai visiter plusieurs de ces palais : on m'y reçut avec les politesses d'usage : du café, des

boissons fraîches, des confitures et du sorbet.

Ces maisons me rappelèrent celles qu'autrefois les beys possédaient au Caire, et que j'avais vues dans ma jeunesse.

La population de Damas a toujours été une des plus violentes et des plus fanatiques de l'Orient. La haine contre les chrétiens et les Francs ne connaît pas de bornes, et c'est une chose tout à fait nouvelle que de pouvoir circuler dans cette ville avec un habit européen. Cela ne s'était jamais vu avant l'époque actuelle ; mais Méhémet-Ali a le don de se faire respecter, craindre et obéir, et il accorde une protection spéciale aux Européens, dont il sait qu'il a besoin et qu'il emploie beaucoup. Par une disposition de police, qui existe aussi dans d'autres villes de l'Orient, mais qu'on y observe moins rigoureusement qu'à Damas, la ville est divisée en quartiers, séparés par de grosses portes qui sont fermées tous les soirs, et dont les clefs demeurent, la nuit, entre les mains du gouverneur. Il en résulte que toute circulation dans la ville, pendant ce temps, est interdite aux habitants, qui sont ainsi comme parqués, et qui auraient beaucoup de difficulté à se réunir pour opérer une révolte soudaine.

Je trouvai à Damas un agent commercial français, qui est l'homme d'affaires de tous les Européens. Il est venu en Syrie en qualité de comptable de l'administration des haras, à l'époque à laquelle

on envoya faire une acquisition considérable d'étalons. Il est resté dans ce pays, s'y est marié, et il est aimé et considéré. M. Baudin, c'est son nom, a le titre d'agent consulaire de France, avec de chétifs appointements. Rempli de zèle, d'intelligence, et de l'obligeance la plus parfaite, il est la providence des Européens que leurs affaires ou leur curiosité amènent dans ce pays.

Le gouverneur de la Syrie, qui réside à Damas, m'ayant fait complimenter, j'allai lui rendre visite. C'était alors Chérif-Pacha, compatriote et parent de Méhémet-Ali. Ce bon petit Turc, de mœurs douces, enjouées, et assez polies, me fit un obligeant accueil. Il m'offrit ses services, et me fit expédier tous les bouyourdis et les ordres que je lui demandai, pour faciliter mon voyage. Il m'assura que l'intérieur de la Syrie était rendu à la plus entière tranquillité, et que je pouvais la parcourir avec toute sécurité. Il me proposa de me faire voir les troupes qui étaient à Damas, et qui se composaient de deux régiments J'acceptai avec empressement : j'étais curieux de voir sous les armes ces troupes égytiennes qui ont battu les Turcs, et dont on raconte en Europe, depuis quelques années, beau-

coup de choses étonnantes. Ce que je voyais chaque jour ne correspondait pas trop à ce que j'avais entendu dire. J'avais été frappé de la mauvaise tenue de ces troupes, et de leur indiscipline, dont les habitants se plaignaient. Mais d'un autre côté, j'avais remarqué dans l'expression de physionomie de ces hommes une confiance qui est l'indice du courage, et qui distingue le vrai soldat de l'homme qui n'en a que l'habit. Le lendemain donc, de grand matin, je me rendis sur le terrain de manœuvre, où se trouvaient deux bataillons du dixième régiment. Ces troupes me parurent avoir peu d'instruction, et ne justifièrent que médiocrement l'idée que je m'en étais formée. J'indiquerai ailleurs la cause de ce qui leur manque, et je parlerai en détail de l'armée égyptienne dont j'ai été à même d'étudier les éléments. Dès aujourd'hui, elle est cependant très-supérieure aux ennemis qu'elle a à combattre, et elle l'a prouvé. Je la crois capable de devenir une très-bonne armée, dans l'acception même reçue pour les troupes de l'Europe.

Chérif-Pacha vint assister à cette revue, quoiqu'il ne se mêle pas de ce qui a trait au militaire. Il gouverne et administre ; c'est à ce titre que les troupes lui sont subordonnées. Il était accompagné, comme il est d'usage, d'un grand nombre de bâtonniers à pied, qui le précédaient et l'entouraient dans sa marche. J'avais remarqué que, toutes les fois qu'il

s'arrêtait, il plaçait sa main droite, le bras étendu sur la tête d'un de ses serviteurs : cette manière de se reposer me semblait devoir à la longue être une véritable fatigue. Je lui demandai pourquoi il s'imposait cette attitude ; il me répondit que « Méhémet-Ali agissait ainsi. » On voit que l'esprit de courtisannerie et d'imitation des grands est de tous les pays et de tous les temps.

Je trouvai plusieurs Européens employés dans les troupes égyptiennes : M. de Toron, qui avait servi dans le troisième régiment de la garde royale; MM. Boladin, ancien capitaine au soixante-quatrième régiment d'infanterie en France, et Chérubini, médecin du Pacha. Les deux premiers m'ont donné beaucoup de détails sur le régime de l'armée, et m'ont assuré, ce que d'autres m'avaient dit et ce qui m'a été répété depuis, que les Égyptiens avaient toutes les qualités premières qui font les excellents soldats : qu'il ne leur fallait que des officiers capables et une bonne législation militaire, pour devenir des troupes parfaites.

En effet, il paraît constant que l'Égyptien est sobre, bon marcheur, brave, susceptible d'enthousiasme et rempli d'amour-propre. Avec un peu de talent et de savoir-faire, il n'en faut pas davantage assurément pour tirer un grand parti du soldat. Une des causes qui avaient produit le relâchement existant alors dans la discipline, était une espèce

d'aberration libérale dont je suis autorisé à croire qu'aujourd'hui on est guéri complétement.

Dans cet Orient, où le pouvoir absolu est entré dans les habitudes et dans les mœurs, où les formes ne sont rien, où la volonté du maître est tout, on avait imaginé d'établir un mode d'élection parmi les troupes, et on avait mis le soldat en opposition continuelle avec ses clefs, en lui donnant les moyens de lutter contre leur autorité. Ainsi les soldats rassemblés nommaient à l'emploi de caporal, lorsqu'il s'en trouvait un vacant ; ils devaient naturellement choisir le soldat le moins sévère : les caporaux nommaient de même les sergents ; et ces soldats, si habitués au bâton, qui est la peine correctionnelle qu'on applique aux citoyens, en étaient affranchis ; ils ne pouvaient subir la plus légère punition pour faute contre la discipline, sans un jugement d'un divan, c'est-à-dire d'un tribunal organisé dans le régiment. Le colonel même ne pouvait pas les mettre en prison sans l'autorisation de ce conseil, dont le jugement devait être encore approuvé par Ibrahim-Pacha, qui se trouvait souvent à dix jours de distance du lieu du délit. Et encore le chef qui voulait punir devait-il comparaître préalablement devant le tribunal, et prouver le délit, contradictoirement avec l'accusé. On est revenu à des idées plus raisonnables ; mais on peut s'étonner que l'armée égyptienne ait résisté et survécu aux conséquences d'un système anarchi-

que qui. partout ailleurs, aurait causé un bouleversement complet et une entière désorganisation.

Puisque je suis arrivé ici sur le terrain des opérations de l'armée égyptienne, je vais entreprendre d'en faire le récit. Les militaires ne liront pas sans intérêt un précis des événements de cette campagne de 1832. Elle fut conduite avec talent, et ce début prouve ce que l'on peut, à l'avenir, attendre de cette armée.

Quelques milliers de paysans égyptiens, mécontents de leur sort, avaient abandonné leurs villages, et s'étaient réfugiés en Syrie. Abdallah, pacha d'Acre, gouvernait alors ce pays. Il avait de grandes obligations personnelles à Méhémet-Ali. Malgré ce puissant motif de reconnaissance, et les raisons qu'il avait de se maintenir dans de bons rapports avec lui, il n'hésita pas à se montrer contraire aux intérêts de son bienfaiteur, et à se dé-

clarer son ennemi. Repoussant toutes ses réclamations, il recueillit dans sa province les paysans qui étaient venus y demander un asile. Cette émigration pouvait être contagieuse et produire de funestes effets en Égypte. Méhémet-Ali résolut de se venger et de faire la guerre à l'ingrat et déloyal Abdallah.

Une autre raison l'excitait encore à s'emparer de la Syrie. Cette province possède et produit précisément les choses qui manquent à l'Égypte, d'ailleurs si richement dotée par la providence. Elle a des bois, des mines de fer et des houilles : sa population est considérable et belliqueuse : cette province fait en outre un grand commerce de transit avec l'intérieur de l'Asie. Le départ et le retour annuel de la caravane de la Mecque lui donnent une importance, tout à la fois réelle et d'opinion. L'acquisition de tous ces avantages devait encourager Méhémet-Ali à poursuivre, les armes à la main, celui dont il avait à se plaindre.

Il donna l'ordre à Ibrahim-Pacha, son fils, de se mettre à la tête de l'armée et de passer le désert. Abdallah-Pacha n'avait que peu de forces à lui opposer; en conséquence il n'essaya pas de défendre la Syrie. Toute la province se soumit: elle accueillit les troupes égyptiennes avec une sorte d'empressement, et Abdallah se retira dans Saint-Jean-d'Acre.

Ibrahim-Pacha vint mettre le siége devant la place. Son armée se composait de dix régiments d'infanterie, à quatre bataillons chacun ; de huit régiments de cavalerie et de trois à quatre mille Bédouins, qui faisaient le service de ses avant-postes; il avait une artillerie de campagne de soixante bouches à feu, et un équipage de siége suffisant. Ces forces réunies s'élevaient à trente-cinq ou quarante mille hommes. Une escadre de guerre, composée de cinq vaisseaux de ligne et de plusieurs frégates, sortit du port d'Alexandrie et se porta sur les côtes de Syrie et devant Saint-Jean-d'Acre, pour concourir aux opérations de l'armée de terre.

Le siége fut conduit sans habileté ; et, malgré une grande consommation de munitions, la défense durait depuis près de cinq mois, lorsqu'une armée turque se rassembla, et se mit en marche pour venir au secours de la place.

On apprit que dix-huit à vingt mille Turcs, réguliers ou irréguliers, étaient arrivés sur les bords de l'Oronte, à Homs, l'ancienne Emesse, tandis qu'une nombreuse armée ottomane, venant de l'Anatolie, s'avançait sous les ordres du célèbre Hussein-Pacha, connu par la destruction des janissaires. En même temps, un corps détaché, sous les ordres d'Osman-Pacha, se portait sur Tripoli. Ibrahim réduisit les troupes qui étaient employées

au siége, au nombre absolument nécessaire pour pouvoir le continuer. Il fit partir la masse de ses forces pour Balbek, sous les ordres d'Abbas-Pacha, tandis qu'à la tête d'un régiment d'infanterie, d'un de cavalerie, et de quelques Bédouins, il se portait directement sur Tripoli. A la nouvelle de sa marche, les Turcs se disposèrent à la retraite : ils l'effectuèrent à son arrivée, après un léger engagement, et se retirèrent sur Homs, où ils rejoignirent le gros de leur armée. Ibrahim-Pacha les poursuivit jusqu'à Kossir, et de là, revenant sur Balbek, il rejoignit le corps d'armée, qui s'y était rendu directement.

Ibrahim-Pacha resta à Balbek en observation. Cette position défensive était bien choisie. Il couvrait ainsi le siége, à une grande distance, et occupait la route directe et la plus courte, qui mène de Homs à Saint-Jean-d'Acre; il avait le double appui du Liban et de l'Anti-Liban, ce qui l'empêchait d'être facilement tourné; il ne pouvait être attaqué que de front, et il fallait nécessairement le battre pour pouvoir arriver à Saint-Jean-d'Acre. Si l'ennemi marchait à Damas, Ibrahim tombait sur son flanc droit; s'il marchait sur Tripoli, il tombait sur son flanc gauche. Dans toutes les hypothèses ce point de Balbek était donc parfaitement choisi pour attendre les événements. L'ennemi restant tranquille, Ibrahim-Pacha quitta

Balbek de sa personne, et revint devant Acre, pour en presser le siége. Une fois la place enlevée, il réunit toutes ses forces, et entra en operations contre les Turcs.

Un faible corps fut envoyé à Tripoli, sous les ordres de Hassan-bey-Monastirly. Ibrahim partit avec une partie de ses troupes, pour se porter à Damas, tandis que le reste conservait la position de Balbek.

A peine la colonne égyptienne fut-elle arrivée devant Damas, qu'Ali-Pacha, qui y commandait, évacua cette ville, et se mit en marche pour Homs avec ses troupes. Damas soumise, Ibrahim-Pacha donna l'ordre de concentration à son armée, mit en mouvement les trois colonnes dont elle était composée, et les dirigea toutes sur Kossir, où la réunion s'opéra le 8 sefer (6 juillet) au soir. L'armée turque n'était point encore réunie. Hussein-Pacha, son commandant, se trouvait à Antioche, avec une partie des troupes. Trente à trente-cinq mille hommes seulement, sous les ordres de Mehémet-Pacha, l'un des chefs de Nizzam, et favori du séraskier Cosrew, étaient campés en avant de Homs.

Le lendemain, toute l'armée égyptienne se mit en mouvement sur cette ville. Elle en était encore à quelque distance, à deux heures après-midi, lorsqu'elle prit son ordre de bataille, la gauche

appuyée au lac, et la droite dans le désert. L'armée turque sortit de sa position, et s'ébranla pour l'attaquer. Elle eût mieux fait d'opérer son mouvement offensif dès la veille, et de prendre position à Kossir, à la tête du lac; elle aurait alors rendu plus difficile la réunion des colonnes égyptiennes, et aurait eu de la chance de les combattre séparément.

L'armée égyptienne était forte de sept régiments d'infanterie, formant vingt-huit bataillons; six régiments de cavalerie, faisant vingt-quatre escadrons; sept batteries d'artillerie, et deux obusiers. Elle se forma sur trois lignes. La première ligne, déployée, était composée de douze bataillons; la deuxième, en colonne, par bataillon, à distance de déploiement, était également composée de trois régiments; la réserve ou la troisième ligne, d'un régiment, en colonne, par bataillon, à distance de déploiement. Les six régiments de cavalerie furent placés aux ailes des trois lignes: trois batteries en première ligne, au centre et aux ailes; quatre batteries et les obusiers, en réserve, en arrière de la seconde ligne, et les bagages entre la deuxième et la troisième ligne. Voilà certes des dispositions premières, habiles, complètes, et qui ne laissent rien à désirer.

L'armée turque était formée sur deux lignes déployées; la cavalerie sur les ailes, l'artillerie ré-

partie à raison d'une pièce par chaque bataillon. La comparaison de ces deux dispositions doit faire comprendre que l'issue de la bataille ne pouvait être autre que celle qui eut lieu.

Le régiment d'infanterie de la droite de la seconde ligne se porta à droite, et en avant, pour prendre, en se déployant, une position oblique avec la première ligne : un changement de direction du régiment de droite de la première ligne, et un mouvement à droite, le mit en ligne avec lui, tandis qu'il était remplacé, dans son ancienne position, par le deuxième régiment de la seconde ligne. Ainsi la ligne nouvelle se trouvait brisée; elle se composait de cinq régiments et prenait en flanc la gauche de l'armée turque.

Les trois régiments de cavalerie, qui étaient à l'aile droite, sur trois lignes, se réunirent pour seconder, appuyer et couvrir le mouvement, et prendre à revers l'armée turque; tandis que le régiment de gauche de la deuxième ligne se portait à gauche avec la cavalerie, pour faire une démonstration et menacer l'ennemi qui était sur ce point, et le contenir. La plus grande partie de l'artillerie de réserve se porta à droite, pour soutenir le mouvement. La partie droite de la ligne brisée se porta en avant, tandis que le centre de la ligne commençait à attaquer par un mouvement en échelon à droite, par bataillon. L'ennemi, attaqué par

son flanc gauche et par son centre, voulut faire un changement de front, en arrière; mais le désordre se mit chez lui, et bientôt après il augmenta, ainsi que la peur, par l'ensemble des attaques. Alors il opéra sa retraite précipitamment, après avoir laissé deux mille morts sur le champ de bataille, et perdu trois mille prisonniers et douze pièces de canon. Le général de l'armée turque avait encore compliqué sa situation, en plaçant une portion considérable de ses troupes, toute la droite, dans une île formée par l'Oronte et un canal, ce qui empêcha qu'elle pût venir au secours de celles qui étaient battues. On voit que cette bataille fut peu disputée, mais que ce succès facile fut dû tout entier aux bonnes dispositions premières qui avaient été faites, et à la précision avec laquelle les mouvements furent exécutés.

Le lendemain, dix sefer (8 juillet), à la pointe du jour, l'armée égyptienne marcha sur Homs que l'armée turque avait évacué; mais celle-ci avait laissé en arrière quinze cents hommes et quatorze pièces de canon, qui tombèrent au pouvoir des Égyptiens. Les débris de l'armée turque se retirèrent sur Alep et se réunirent à un corps d'armée qui s'y trouvait, commandé par Hussein-Pacha. Une tentative de résistance semblait devoir être faite aux environs d'Alep; mais, à l'approche des Égyptiens, l'armée turque opéra sa retraite, évacua la ville, et se dirigea sur

Beylan, en marchant sur deux colonnes; celle de droite passant par Kliss, et celle de gauche par Antioche.

L'armée égyptienne prit possession d'Alep; elle était alors en proie aux atteintes du choléra. Elle s'y reposa, répara son matériel, et se mit en état de continuer la campagne. Pendant le séjour qu'elle y fit, des partis furent envoyés jusqu'aux sources de l'Euphrate, pour éclairer toutes ces montagnes, et observer les débouchés qu'elles présentent. Enfin elle partit d'Alep pour joindre l'armée turque, que l'on savait être campée en avant du village de Beylan. Des troupes irrégulières furent dirigées par Antioche, afin d'éclairer et de balayer cette route; l'armée prit sa direction par Klif et arriva en présence de l'armée turque le deux rebi-el-awel (29 juillet), à trois heures après midi.

Le chemin qu'elle avait suivi arrive au pied d'une chaîne de montagnes; il la franchit ensuite, pour redescendre et conduire au village de Beylan, qui est au commencement du versant nord. L'armée turque était placée sur le versant du midi, et couverte par des redoutes construites à la hâte. La position qu'elle avait prise était peu au-dessous du point de partage des eaux, et elle appuyait sa gauche à la route de Beylan, qui était celle qu'elle devait suivre pour se retirer. Cette route était commandée en arrière par des hauteurs; et, du

point d'arrivée de l'armée égyptienne, on pouvait s'y rendre, et s'en emparer. Ibrahim-Pacha plaça en face de l'armée turque une partie de ses forces, pour la contenir et la menacer; tandis que l'autre partie gravissait la montagne de droite, et tournait la position. Aussitôt que ce mouvement fut exécuté, il ordonna l'attaque. Les Turcs, menacés sur leur front et sur leur point de retraite, se mirent en marche pour se replier. Les troupes de gauche se retirèrent par la route de Beylan; mais, obligées de défiler sous le feu de quatre bataillons égyptiens, elles éprouvèrent de grandes pertes, et finirent par se mettre en déroute. Tout le reste de l'armée, privé de chemin, fut obligé de faire sa retraite par les montagnes, et les hommes dispersés se dirigèrent sur Alexandrette. Cette attaque, bien conçue, fut bien exécutée; mais ce qui mérite particulièrement des louanges à Ibrahim-Pacha, c'est qu'il attaqua le jour même de son arrivée, quoique la journée fût déjà avancée. L'armée turque n'était pas toute rassemblée; s'il eût remis l'action au lendemain, il est probable qu'il aurait eu à combattre les troupes qui se trouvaient à Bayas et à Alexandrette.

Les Turcs, en se retirant, abandonnèrent sur le champ de bataille vingt-cinq pièces de canon à l'ennemi. Le lendemain, l'armée égyptienne occupa Alexandrette sans résistance, et y trouva

quatorze pièces de canon et des magasins de vivres immenses. La cavalerie ayant fait une pointe sur Bayas ramena dix-neuf cents prisonniers. C'est à peu de distance du champ de bataille d'Issus, où Alexandre battit l'armée des Perses, que cette action se passa. La conséquence de cette victoire fut pour l'armée égyptienne l'occupation d'Adana et de Tarsous. Les Turcs se retirèrent sur le mont Taurus et occupèrent ses défilés.

Mahmoud, informé des revers successifs qu'avait éprouvés son armée, se disposa à faire un grand effort, pour arrêter enfin les progrès d'un ennemi dont de nouveaux succès semblaient devoir menacer l'existence même de son trône. Le commandement en chef fut retiré à Hussein-Pacha et donné à Reschid-Pacha, grand-visir. Celui-ci était déjà célèbre par ses victoires en Albanie et en Bosnie, et la pacification de ces provinces. Doué des vertus primitives, qui brillent quelquefois d'un grand éclat dans une civilisation peu avancée, son caractère était noble et élevé, et son nom populaire. L'armée qui lui fut confiée dépassait cinquante mille hommes, munis d'une nombreuse artillerie. La majeure partie de ces forces se composait de troupes régulières; mais le nouveau général était peu au fait des grandes combinaisons de la guerre.

L'armée égyptienne se réunit à Adana, s'y re-

posa, et y séjourna jusqu'au treize octobre (17 djemar-el-awel). Pendant ce temps, Alep était occupée et des corps légers en observaient les avenues. Une brigade, aux ordres d'Ibrahim-Pacha, général de division, composée de deux régiments d'infanterie, et réunie à un corps de cavalerie irrégulière, alla prendre position à Orfa, afin de couvrir la route de Sivas et d'Erzerum, par le Diarbekir, et d'occuper aussi Marasch, afin d'être informé de ce qui se passait dans toute cette partie du Taurus. En même temps la communication principale et la plus habituelle, entre l'armée et l'Égypte, fut établie par mer.

L'armée remise de ses fatigues et en état de rentrer en campagne, une avant-garde, composée de troupes régulières et irrégulières, se mit en mouvement le dix-huit djemar-el-awel (14 octobre), pour reconnaître les défilés du Taurus. Elle marcha sur deux colonnes. La principale se porta sur Nemroud, tandis que les troupes irrégulières marchèrent sur Tscheskan, pour tourner la position. Ces dispositions suffirent pour faire évacuer ces défilés aux Turcs qui se retirèrent sur Érékli, qu'ils évacuèrent ensuite, et l'avant-garde égyptienne prit possession d'Érékli, le 22 octobre, s'y rassembla, et y resta jusqu'au dix-huit djemar-el-aker (11 novembre). Elle se mit en marche le lendemain, pourvue de vivres et de fourrages pour

six jours, en se dirigeant sur Koniéh, par la route directe; tandis qu'un corps irrégulier se portait sur cette ville, par Karaman. Le mouvement de l'armée s'opéra en marchant sur cinq colonnes parallèles; au centre était celle de l'artillerie, à droite et à gauche deux colonnes d'infanterie et extérieurement deux colonnes de cavalerie. Toutes ces troupes étaient placées à la distance nécessaire pour se déployer sur deux lignes.

Le 17 novembre au matin, l'armée partit de Karkan. En approchant de Koniéh elle apprit que l'ennemi avait évacué cette ville pendant la nuit. Un corps de cavalerie et douze pièces de canon marchèrent rapidement en avant, pour en prendre possession. Le 18, quatre régiments de cavalerie, les Bédouins et douze pièces de canon furent envoyés à la poursuite de l'ennemi sur la route d'Akeher. Après un engagement sans importance, cette troupe rentra avec quelques prisonniers. L'armée égyptienne s'installa à Koniéh, où elle avait trouvé un matériel d'artillerie considérable et des vivres en grande quantité.

Le dix-sept rejeb (9 décembre), Ibrahim-Pacha donna l'ordre à une brigade de cavalerie, réunie à quelques bataillons d'infanterie, et à une batterie qui se trouvait à Érékli, de partir sous les ordres de Mahmoud-bey, pour se rendre à Kaisariéh, afin de couvrir la droite de l'armée et de tenir en échec

le corps d'Osman-Pacha, qui se concentrait à Sivas, et menaçait de couper sa ligne d'opération.

Jusqu'au 19 décembre l'armée sortit plusieurs fois de Konièh, pour prendre son ordre de bataille sur le terrain où elle devait combattre, et qui avait été étudié avec soin. Le 18 décembre, les Arnautes vinrent attaquer Silé, village situé à deux heures, à l'ouest de Konièh. Ce village était occupé par deux mille Égyptiens, qui s'y étaient retranchés et l'avaient crénelé. Ibrahim-Pacha se porta sur ce point, avec quatre bataillons d'infanterie, un régiment de cavalerie et cinq cents cavaliers irréguliers : il battit les Arnautes, et leur prit cinq pièces de canon, cinq cents hommes et huit drapeaux.

Le 19 au matin, on apprit que toute l'armée turque avait quitté Akeher et que son avant-garde occupait un kan sur la route de Ladick, à trois heures de Konièh. L'armée égyptienne reçut aussitôt l'ordre de se préparer à prendre les armes. Ibrahim-Pacha partit au moment même avec un régiment d'infanterie, trois de cavalerie, et trois batteries. Il trouva les Turcs retranchés dans le kan. Après une légère fusillade, la garnison se rendit à discrétion. Elle était forte de quinze cents hommes. Le soir même, au moment où Ibrahim-Pacha rentrait à Konieh, cinq à six cents Arnautes vinrent se rendre et demander à prendre du service dans l'armée égyptienne.

Le 20 décembre, on apprit que l'armée turque, commandée par le grand-visir, était partie de Ladick, qui n'est distant de Koniéh que de huit heures, et s'avançait. On donna les ordres pour se préparer à la bataille du lendemain. La force de l'armée turque était triple de celle de l'armée égyptienne. Celle-ci ne se composait que de cinq régiments d'infanterie, formant vingt bataillons, et quatre régiments de cavalerie de seize escadrons, de six batteries, formant trente-six pièces de canon, et de Bédouins et troupes irrégulières.

Le 21 au matin, les reconnaissances annoncèrent que le grand-visir avait bivouaqué avec son armée au kan, qui deux jours auparavant avait été enlevé par Ibrahim : à onze heures et demie, les rapports furent faits que l'ennemi approchait. Aussitôt l'armée prit les armes, se rendit sur le terrain qui avait été reconnu et choisi, et prit son ordre de bataille, ainsi qu'il avait été déterminé d'avance, et de la manière suivante :

La première ligne, composée de deux régiments, et formant huit bataillons déployés.

La deuxième, également composée de huit bataillons, en colonne par bataillon, à distance de déploiement. Les deux bataillons, de droite et de gauche de cette seconde ligne, furent formés en carrés, et portés à quelque distance et un peu en

avant, pour couvrir les ailes de cette ligne et celles de la première.

Au centre on plaça en réserve, et en troisième ligne, le régiment de la garde, formé en colonne par bataillon, et, à sa droite et sa gauche, les deux brigades de cavalerie, formées en colonne. Trois batteries furent mises au centre et aux ailes de la première ligne, trois autres batteries en réserve.

Ces dispositions venaient d'être exécutées, au milieu d'un brouillard épais, lorsqu'une eclaircie fit voir toute l'armée turque à environ dix-huit cents toises, formée sur quatre lignes; la première déployée, et les trois autres en masse. En arrière, à droite et à gauche, il y avait des masses de cavalerie. La droite de l'armée turque était appuyée aux montagnes de Silé, et la gauche aux marais de Konièh. L'armée égyptienne, par la direction de ses lignes, refusait sa gauche, par deux raisons. Si l'ennemi se déployait perpendiculairement à la route, la gauche égyptienne, étant hors d'atteinte, devenait disponible en partie, pour soutenir l'attaque qui devait être faite à droite; si, au contraire, il prenait une position parallèle, ses ailes n'étaient plus appuyées aux hauteurs de Silé et au marais, et elles se trouvaient toutes les deux également en l'air. Il y avait un motif de plus, pour que l'armée égyptienne attaquât par sa droite :

c'est que de ce côté le terrain qu'elle avait devant elle était praticable et facile pour toutes les armes ; de manière qu'après avoir culbuté la gauche de l'ennemi, elle pouvait le poursuivre et se porter jusque sur la route de Ladick, tandis qu'à la gauche égyptienne le champ de bataille était restreint, et finissait par offrir aux Turcs, qui auraient été battus à leur droite, une hauteur qui devait leur donner le moyen de se rallier, et de pousser de nouvelles attaques.

L'armée turque s'avançait en assez bon ordre ; mais le brouillard l'empêchait de régler sa position à prendre, en raison de celle de l'armée qu'elle avait à combattre. Elle se déploya perpendiculairement à la route, sans calculer l'espace qu'elle devait occuper, de manière qu'il se trouva un grand vide entre la gauche de son infanterie et sa cavalerie.

L'armée turque, toujours enveloppée par un brouillard épais, arriva jusqu'à trois cents toises de l'armée égyptienne. Là elle fit son feu, qui fit connaître la position qu'elle avait prise. Son artillerie était disposée sur toute la ligne, à raison de deux pièces par bataillon. Une éclaircie ayant permis de voir l'ennemi, Ibrahim-Pacha remarqua l'espace vide, dont je viens de parler, qui séparait la cavalerie de la gauche de son infanterie ; il se décida à y pénétrer, en disposant à

cet effet de sa réserve, et de presque toute sa cavalerie.

Plusieurs mouvements successifs amenèrent ces troupes sur le terrain, où elle devait prendre l'ennemi en flanc. La cavalerie turque, culbutée par la cavalerie égyptienne, ou se rendit ou s'enfuit. Le grand-visir, voulant la rallier, tomba entre les mains des Bédouins de l'escorte d'Ibrahim-Pacha, qui le firent prisonnier. L'infanterie turque prise en flancs, attaquée tout à la fois par l'infanterie de la garde et la cavalerie, mit bas les armes.

Pendant ce temps, la droite des Turcs s'était avancée et enveloppait la gauche de l'armée égyptienne; mais, comme elle avait dû parcourir un grand espace, la gauche et le centre de l'armée turque étaient déjà détruits, avant que l'engagement à la droite fût devenu sérieux. La gauche égyptienne, renforcée d'une partie de l'artillerie de réserve, tint bon et résista à plusieurs attaques. Le bataillon, qui avait été formé en carré, fit feu de trois de ses faces, et repoussa constamment l'ennemi. Un corps de cavalerie turque, de deux mille cinq cents hommes, qui était au centre, en réserve, voulut tenter une dernière chance de fortune; il s'approcha de l'armée égyptienne, parlementa, et, se précipitant sur elle, la traversa, en passant dans les intervalles. Les troupes égyptiennes firent des feux obliques, puis des feux en arrière par le troi-

sième rang, et cette cavalerie entra dans Koniéh, qu'elle pilla. Bientôt la nouvelle de la prise du grand-visir et de la défaite de la gauche se répandit dans la partie de l'armée turque qui combattait encore, et elle se retira précipitamment.

Voilà quelle fut la bataille de Koniéh, qui aurait pu décider non-seulement du sort de l'empire ottoman, mais encore de tout l'Orient. L'effet moral en fut immense dans toute la péninsule de l'Asie. Il ne resta pas dix soldats turcs ensemble; tout se débanda et se dispersa. Les peuples mécontents voyaient des libérateurs dans les Égyptiens, dont la bonne discipline présentait un contraste frappant avec la conduite des troupes du grand-seigneur : les musulmans reconnaissaient en eux les vengeurs du ciel pour les infractions faites à la loi du Coran; dans Méhémet-Ali le protecteur de l'islamisme opprimé. Un mouvement d'opinion universel se déclarait. Il n'y avait plus de combat à livrer, plus de guerre à faire, il ne restait plus qu'à marcher de triomphe en triomphe et à prendre possession du pays.

Si, le lendemain de la bataille, Ibrahim-Pacha eût marché sur Constantinople, il serait arrivé facilement, vers le 3 ou 4 janvier, en face de cette ville. A cette époque le corps auxiliaire russe n'était point encore arrivé. L'apparition des Égyptiens à Scutari opérait une révolution à Constan-

tinople, le gouvernement turc s'écroulait, et le sultan se trouvait enseveli sous ses débris, ou destiné à servir d'instrument au pouvoir d'Ibrahim, comme Chach-Tamas à Thamas-Kouli-Kan ; le fanatisme musulman se réveillait, tous les Osmanlis, obéissant à la voix d'Ibrahim, prenaient les armes, et une entreprise de la part de la Russie, sur Constantinople, devenait d'un succès difficile, surtout si une escadre française et anglaise fût arrivée à son appui et son aide.

Alors peut-être s'élevait un nouvel empire musulman, dont la base, placée en Égypte, le mettait, par son éloignement, à l'abri des dangers extérieurs, et le garantissait des révolutions qu'amène ordinairement l'esprit turbulent des Turcs. La nation arabe faisait sa force, et il se trouvait, à son début, jouir d'une gloire éclatante et fixer les regards du monde. Cet empire naissait déjà associé aux institutions militaires de l'Europe, qui l'avaient fait triompher; son administration, forte et régulière, rendait à la Turquie d'Europe une partie de sa prépondérance : le temps eût fait le reste. Dans tous les cas il y avait du répit, les combinaisons de la politique reprenaient leur puissance. Mais on a suivi une marche différente; on a cru pouvoir conserver un état qu'un souffle suffit pour renverser, et on s'est donné une tâche peut-être impossible à remplir.

Au reste, ce qui était alors facile, probable, je dirai plus, certain pour Ibrahim, est devenu inexécutable aujourd'hui. Les circonstances favorables ont disparu : des difficultés insurmontables ont surgi, comme d'elles-mêmes, de toutes parts. La politique doit chercher une base nouvelle; les combinaisons que le hasard avait amenées ne peuvent plus renaître.

L'armée égyptienne resta à Koniéh jusqu'au 29 chaban (20 janvier), jour où elle se mit en marche pour le Bosphore. Le 1er février, elle était à Kutahieh, où l'intervention des puissances de l'Europe l'arrêta. Des négociations s'ouvrirent. Une division russe arriva dans le Bosphore et campa sur la côte d'Asie. Dès lors, le trône du sultan fut en sûreté contre Méhémet-Ali, et contre les Musulmans de Constantinople. Le traité de Rustaich mit fin à cette guerre.

La participation des puissances à ce traité a donné une position fixe à Méhémet-Ali; elle lui a fait prendre place dans le droit public de l'Europe, où il est compris comme grand feudataire de l'empire ottoman. A présent, il est en possession d'un pouvoir permanent, reconnu, que le sultan n'a plus le droit de lui ôter, et il en assure la conservation par la puissance réelle qu'il a créée et qu'il augmente chaque jour; appui plus solide que la bienveillance qu'on prétend lui porter à Constantinople.

Ibrahim-Pacha traita avec égard, générosité et respect, le grand-visir; il lui fit rendre tout ce que les Bédouins, qui l'avaient fait prisonnier, lui avaient enlevé. La renommée publiait la marche victorieuse des Égyptiens. De tous côtés les soumissions arrivaient au vainqueur; des bords de la mer Noire, comme de ceux de la mer Blanche, des députations venaient reconnaître son pouvoir, et la disposition des esprits lui était tellement favorable, que l'arrivé de quelques Bédouins, à Magnésie, suffit pour faire renvoyer de Smyrne le musselim qui gouvernait cette ville importante, dont les relations avec Constantinople sont si intimes et si fréquentes; une autorité nouvelle s'établit d'elle-même au nom de Méhémet-Ali.

Cette campagne de 1832 fait grand honneur à Ibrahim. Je pense que tous les militaires éclairés reconnaîtront, avec moi, qu'elle ne peut être l'objet d'aucune critique fondée; qu'elle fut conduite avec une sage méthode, avec beaucoup de prudence, et une grande énergie quand les circonstances la rendirent nécessaire; et que, si on peut reprocher à Ibrahim d'avoir, dans les trois batailles qu'il a livrées, disposé dès le commencement du combat de ses secondes lignes et de ses réserves, l'excuse s'en trouve dans la connaissance qu'il avait de la mauvaise qualité des troupes qu'il avait devant lui.

Nul doute qu'Ibrahim-Pacha ne soit né avec l'instinct et le génie de la guerre ; mais il doit se féliciter aussi d'avoir été bien secondé et d'avoir eu près de lui un homme d'une haute capacité, qui entend merveilleusement le mouvement des troupes. Soliman-Pacha, qui a rempli les fonctions de son chef d'état-major, sort de nos rangs ; il s'est formé dans nos armées, à notre grande époque, et, quoiqu'il n'y ait occupé que des grades d'officier subalterne, la nature l'a pourvu de si grandes facultés qu'il y a appris la grande guerre, comme s'il avait servi dans les grades les plus élevés. Une chose diminue cependant la gloire de l'armée égyptienne, c'est l'absence complète de talent chez les chefs ennemis, et la grande médiocrité des troupes qu'elle a combattues. Ce sont ces combinaisons qui donnent aux généraux habiles les moyens d'obtenir de grands succès. Supposez des talents égaux, des troupes d'une valeur semblable, et les avantages seront balancés, ou la victoire sans résultat. Si un des deux généraux doit nécessairement être vainqueur, celui qui est battu a prévu d'avance l'infidélité de la fortune, et il y a pourvu. Mais quand tous les talents et la valeur sont d'un seul côté, les résultats semblent gigantesques. On ne peut deviner toute leur importance, et ils augmentent à chaque occasion nouvelle ; car l'opinion qui s'établit double la force des uns, et décuple la faiblesse des autres.

Sans doute il fut commode pour Ibrahim d'avoir affaire à des gens qui ne manœuvrent pas, qui attendent qu'on vienne les chercher, ou qui attaquent sans art et sans combinaison. Mais on peut dire que l'armée égyptienne était aussi de nouvelle formation, et l'on doit ajouter que son chef a agi, exécuté ses marches et disposé ses colonnes avec le même esprit de combinaison et de prévoyance, qu'il aurait dû le faire s'il avait eu d'autres ennemis à combattre. Le succès qu'il a obtenu lui était donc doublement assuré.

DOCUMENTS HISTORIQUES

RELATIFS A

L'HISTOIRE POLITIQUE DE LA TURQUIE

EN 1807.

Voici les pièces que j'ai annoncées à la fin du chapitre qui a trait à mon séjour en Turquie : elles sont rapportées selon leur ordre chronologique.

Varsovie, le 29 janvier 1807.

AU GÉNÉRAL EN CHEF MARMONT.

Sa Majesté part cette nuit, général, pour rejoindre l'avant-garde de son armée. Un courrier, parti de Constantinople le 2 janvier, arrive à Varsovie. Le 30 décembre, la Porte avait déclaré solennellement la guerre à la Russie, et le 29 leur ambassadeur était parti avec cinq ou six cents personnes, Grecs et autres, attachées à la Russie. Il règne à Constantinople un grand enthousiasme pour cette guerre.

L'armée du général Michelson, forte de trente mille hommes, avait dix mille hommes à Bucharest. Les Turcs avaient quinze mille hommes. Il y a eu quelques escarmouches de peu d'importance. Vingt régiments de janissaires sont partis de Constantinople ; on annonce que vingt autres sont partis d'Asie pour passer en Europe. Déjà près de soixante mille hommes étaient réunis à Razof; Passewan-Oglou en a vingt mille. Le courrier dit que, dans toute le Turquie, on déploie la meilleure volonté. Vous connaissez, Général, les Turcs de l'Asie ; mais ceux d'Europe sont meilleurs ; ils sont plus accoutumés au genre de guerre européen, et ils ont souvent eu des succès. Il est possible que l'armée de Michelson arrive au Danube; mais le passera-t-elle ? on ne doit pas le croire.

L'intention de l'empereur, Général, est que vous envoyiez cinq officiers du génie et autant de l'artillerie à Constantinople. Vous écrirez au pacha de Bosnie, à celui de Scutari, afin qu'ils vous envoient des firmans. Envoyez des officiers d'état-major aux pachas de Bosnie et de Bucharest. Aidez-les de tous vos moyens, comme conseils, approvisionnements et munitions dont vous pourrez disposer. Il serait possible que la Porte demandât un corps de troupes, et ce corps ne peut avoir qu'un objet, celui de garnir le Danube. L'empereur n'est pas très-éloigné de vous envoyer avec vingt-cinq mille hommes sur Widdin, et alors vous rentreriez dans le système de la grande armée, puisque vous en feriez l'extrême droite; et vingt-cinq mille Français, qui soutiendraient soixante mille Turcs, obligeraient les Russes, non pas à laisser trente mille hommes comme ils l'ont fait, mais à y envoyer une armée du double, ce qui ferait une grande diversion pour la grande armée de l'empereur ; mais tout cela n'est qu'hypothétique. Ce que vous pouvez faire dans le moment, Général, c'est d'envoyer vingt ou trente officiers, si les pachas vous les demandent ; mais ne donnez point de troupes, à moins que ce ne soient quelques

détachements, jusqu'à six lieues des frontières, pour favoriser quelques expéditions.

Sa Majesté me charge de vous dire que vous pouvez compter sur les Turcs comme sur de véritables alliés, et vous êtes autorisé à leur fournir ce que vous pourrez en cartouches, poudre, canons, etc., s'ils vous le demandent.

Un ambassadeur de Perse et un de Constantinople se rendent à Varsovie, et, quand vous recevrez cette lettre, ils seront déjà arrivés à Vienne. Ces deux grands empires sont de cœur attachés à la France, parce que la France seule peut les soutenir contre les entreprises des Russes.

Dans cette grande circonstance, les Anglais hésitent et paraissent vouloir rester en paix avec la Porte. Cette dernière puissance s'est servie pour cela de la menace de transporter quarante mille hommes jusqu'aux portes d'Ispahan, et nos relations sont telles avec la Perse que nous pourrions nous porter sur l'Indus. Ce qui était chimérique autrefois deviendrait assez simple dans ce moment, ou l'empereur reçoit fréquemment des lettres des sultans : non des lettres d'emphase et trompeuses, mais dans ce véritable style de crainte contre la puissance des Russes, et portant une grande confiance dans la protection de l'empire français.

Vous devez publier que vous n'attendez que les firmans de la Porte, pour passer sur le Danube et marcher à la rencontre des Russes. Il est très-utile que cela se redise dans le pays.

Envoyez des officiers au général Sébastiani pour correspondre avec lui. L'éloignement de la Dalmatie à Varsovie est tel que vous devez beaucoup prendre sur vous, bien entendu que les détachements français ne s'éloigneraient jamais à plus de deux lieues au-delà des frontières.

L'empereur a ordonné au général Andréossi d'envoyer à Widdin un officier de son ambassade pour servir de corres-

pondance intermédiaire avec Constantinople ; mais cela n'empêche pas que vous aurez à envoyer de votre côté.

Il est bon que des officiers français parcourent les différentes provinces de la Turquie. Ils feront connaître tout le bien que l'empereur veut au grand-seigneur; cela servira à exalter les têtes, et vous en obtiendrez des renseignements utiles et que vous nous transmettrez.

En deux mots, Général, l'empereur est aujourd'hui ami sincère de la Turquie et ne désire que lui faire du bien : conduisez-vous donc en conséquence. L'empereur regarde comme l'événement le plus heureux dans notre position, celui de la déclaration de guerre des Turcs à la Russie ; car déjà des recrues destinées pour l'armée qui nous est opposée ont été envoyées à celle de Michelson. Le Bosphore est aujourd'hui fermé ; l'escadre de Corfou, par cela seul, cesse d'être redoutable.

Le major général,

Maréchal comte BERTHIER.

Ambassade de France près la Sublime-Porte.
Constantinople, le 31 mars.

MON GÉNÉRAL,

La Porte consent au passage des troupes, et j'en ai rendu compte au ministre des relations extérieures, depuis quinze jours : la seule différence qu'il y aura dans l'arrangement de cette affaire, c'est que la Sublime-Porte désire que la demande du passage des troupes lui soit faite par Sa Majesté, et qu'elle craint trop l'opinion de ses peuples pour la faire elle-même. Du reste, des ordres ont été donnés pour la formation des ma-

gasins de vivres, et j'ai mis tant de soins et de célérité dans cette négociation, que ma réponse pour le ministre est partie trois jours après l'arrivée du courrier qui m'avait été expédié pour cet objet. Si les pouvoirs nécessaires pour cette stipulation m'avaient été envoyés, tout serait déjà terminé. J'ai mandé au ministre qu'il pouvait m'envoyer un traité rédigé sur cette affaire, et que j'espérais qu'il ne souffrirait aucune difficulté. Le gouvernement ottoman se trouve aujourd'hui dans une position à désirer plus que jamais votre appui sur le Danube. La prise de l'île de Ténédos par les Russes, et les mouvements des Serviens, qui paraissent vouloir se joindre à l'armée de Michelson, donnent à la Porte les plus vives inquiétudes. Je viens d'expédier un courrier à M. le prince de Bénévent, pour lui faire connaître la position actuelle de cet empire et le besoin qu'il a d'être secouru promptement. Au reste ici tout est arrangé pour votre entrée, et tout dépend maintenant de notre cour, dont j'attends les ordres avec impatience.

Je vous enverrai Leclerc aussitôt que j'aurai reçu les pouvoirs nécessaires pour terminer l'affaire de l'entrée de vos troupes. Les pachas de Bosnie et de Scutari ont reçu ordre de vous seconder de tous leurs moyens, et même de se réunir à vous pour combattre les Monténégrins et Cattaro.

J'ai été fort content de votre docteur Drogman : il s'est conduit avec esprit et intelligence.

Je suis, etc.

HORACE SÉBASTIANI.

Finkenstein, le 3 avril 1807.

OU GÉNÉRAL MARMONT COMMANDANT L'ARMÉE DE DALMATIE.

Je m'empresse de vous faire connaître, Général, qu'une dépêche du 3 mars, de Constantinople, arrive à l'instant. L'empereur reçoit la nouvelle officielle que les Anglais ont été obligés d'évacuer le Bosphore, et qu'en six jours de temps cinq cents pièces de canon ont été mises en batterie devant le sérail. Un grand nombre de troupes s'est porté au détroit que les Anglais ont repassé ; mais une escadre turque, supérieure en nombre, s'est mise à leur poursuite ; ce qui est une mauvaise opération que le général Sébastiani ni le grand-seigneur même n'ont pu empêcher, tant est grande l'effervescence du peuple à Constantinople. Dans cette situation des choses, le sultan a demandé cinq cents canonniers français. Le général Sébastiani a dû vous écrire, et le firman doit vous être arrivé. L'ordre de l'empereur, Général, est que sur-le-champ vous fassiez partir tout ce qui vous reste d'officiers d'artillerie et d'officiers du génie, avec un corps de six cents hommes d'artillerie, sapeurs et ouvriers, bien complets, pour se rendre à Constantinople. Une partie de ce corps pourrait partir de Raguse.

Par votre dernier état de situation, vous avez quatre compagnies d'artillerie du deuxième régiment, une du huitième régiment, deux compagnies de sapeurs, ainsi que cinquante ouvriers.

L'intention de Sa Majesté est que, sur ces cinquante ouvriers, vous en fassiez partir vingt-cinq : que vous fassiez par-

tir les deux compagnies de sapeurs, qui feront environ cent soixante-dix hommes. Vous ferez partir de Raguse une compagnie du deuxième régiment complétée à cent vingt hommes, en choisissant dans l'infanterie des hommes beaux et forts. Vous ferez partir une compagnie d'artillerie de la Dalmatie que vous ferez également compléter à cent vingt hommes, de la même manière que ci-dessus. Vous ferez partir deux compagnies d'artillerie italienne que vous ferez compléter chacune à cent hommes par les troupes italiennes, en choisissant des hommes forts et beaux. Ces quatre compagnies formeront donc quatre cent quarante hommes, qui, joints aux cent soixante-dix sapeurs ou ouvriers, feront les six cents demandés par le grand-seigneur.

Vous y joindrez une douzaine d'officiers d'artillerie et de génie, français et italiens, ayant soin que, parmi les officiers d'ouvriers, il y en ait un habile, et de bons artificiers. Vous ferez armer de bons fusils et vous ferez bien équiper tous ces hommes. Vous ferez partir avec eux pour trois mois de solde et plus, si vous avez de l'argent. Vous ferez donner à chaque homme trois paires de souliers : il est à désirer que les ouvriers emportent avec eux les outils les plus précieux qu'on ne trouverait pas à Constantinople. Les officiers du génie et d'artillerie auront l'attention d'emporter autant qu'ils pourront les livres qui pourraient leur être utiles suivant les circonstances.

Vous ferez connaître à la Porte que, si elle veut d'autres troupes, vous lui en enverrez sur sa demande directe. Effectivement, Général, l'empereur vous autorise à envoyer jusqu'à la concurrence de quatre à cinq mille hommes, ainsi qu'à les mettre en mouvement et à les faire passer sans ordre ultérieur de Sa Majesté. Mais cependant pour cela il faut que vous ayez réquisition fort en règle signée du général Sébastiani, et que le pacha, sur le territoire duquel vous ferez passer ces troupes, ait un firman bien en règle de la Porte.

Il vous restera en Dalmatie ainsi qu'à Raguse assez d'artillerie. Vous ferez compléter les compagnies qui vous resteront à cent vingt hommes, en prenant des hommes dans l'infanterie. Je donne d'ailleurs des ordres pour que le vice-roi d'Italie fasse passer sur-le-champ en Dalmatie douze officiers d'artillerie et douze officiers du génie. Ainsi n'épargnez pas les officiers du génie et d'artillerie pour les envoyer à Constantinople, où il ne saurait trop y en avoir. Avec la direction de nos officiers tous les soldats français sont artilleurs.

Si vous avez de l'argent, Général, l'empereur ordonne que vous fassiez passer par les troupes que vous envoyez à Constantinople deux cent mille francs en or, au général Sébastiani, qui seront employés aux besoins des troupes, l'intention de Sa Majesté n'étant point qu'elles soient en aucune manière à charge à la Porte. Si vous n'avez pas d'argent, faites-le moi connaître afin que je prenne des mesures en conséquence. L'intention de l'empereur est, Général, que tout ce que je viens de vous ordonner parte vingt-quatre heures après la réception de cet ordre.

Vous pouvez envoyer trois à quatre officiers d'état-major si vous en avez que vous croyiez pouvoir être utiles dans ce pays. Si vous aviez un bon général de brigade qui désirerait aller à Constantinople, envoyez-le avec les six cents hommes.

J'observe que, sur le dernier état de situation de votre armée, vous avez plus d'officiers d'artillerie, du génie et d'état-major qu'il ne vous en faut. Vous pouvez donc envoyer, si vous le jugez convenable, tout ce qui n'est point strictemen nécessaire.

Le major général,

Maréchal comte Berthier.

Constantinople, le 8 mai 1807.

Mon général,

Il y a cinq jours que je suis de retour des Dardanelles. J'ai trouvé ici les lettres que vous avez eu la bonté de remettre pour moi aux officiers qui y sont arrivés successivement.

Jusqu'à présent j'ai été en Turquie, comme n'y étant pas; aussi isolé aux Dardanelles de tout être pensant, qu'au sommet du Prolog, je n'ai rien vu, presque rien eu à observer. Je vais m'occuper de recueillir les renseignements que vous me demandez; je verrai Constantinople et le Bosphore, et, lorsque le courrier que vous a expédié l'ambassadeur après le départ de l'escadre anglaise, sera de retour et m'aura apporté vos derniers ordres, je me mettrai en route pour retourner en Dalmatie.

L'offre qu'on avait faite à la Porte d'envoyer un corps d'armée sur le Niester, pour combattre les Russes, n'a point été acceptée. Le grand-seigneur y aurait probablement consenti, si le passage de ce corps à travers les États ottomans eût pu s'exécuter avec assez de rapidité pour ne pas donner des inquiétudes à ses peuples. Le bruit de sa marche s'étant repandu de toutes parts, l'imagination en a grossi le nombre, la malveillance l'a peint comme dangereux. On a fait craindre au grand-seigneur que ses propres amis ne voulussent l'opprimer, quand ils seraient au cœur de ses États. Peut-être même les janissaires, qui se sont opposés l'année dernière, avec tant d'obstination, à l'organisation de l'armée régulière, ont-ils redouté que ces troupes ne fussent employées contre eux-mêmes. Les

soupçons se sont éveillés de toutes parts; et comme l'intention de l'empereur est de maintenir l'intégrité de l'empire ottoman, de rétablir sa puissance, et qu'il faut éviter au milieu de la guerre de l'affaiblir par des divisions intestines, l'ambassadeur s'est empressé de déclarer que c'était à titre de service que la France offrait ce secours; que l'empereur croyait en cela faire un sacrifice à ses alliés; qu'il y serait toujours disposé quand ils le désireraient, mais que ses troupes n'entreraient chez eux que quand ils le demanderaient eux-mêmes avec instance.

M. Bontemps part demain pour la Perse, avec une lettre de l'empereur. Je ne sais trop comment on emploiera tous les officiers d'artillerie qu'on nous annonce. On se trouve, pour ainsi dire, déjà embarrassé de ceux qui sont ici. Ils ne peuvent servir à l'instruction des canonniers turcs, qui se prétendent plus habiles que nous.

Je vous prie, mon général, etc.

LECLERC,

Chef de bataillon (1).

Constantinople, 4 juin 1807.

Mon général,

Le colonel Sorbier m'a remis la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire.

Je ne vous ai pas écrit par le courrier que vous a expédié

(1) Un des officiers d'artillerie que j'avais envoyés à Constantinople, et qui était attaché à mon état-major particulier.

le général, parce que je me trouvais en course dans le canal de la mer Noire, et que la lettre du général étant sa réponse à une dépêche de vous, elle fut expédiée avant mon retour.

Le général vous instruit de la révolution qui vient de s'opérer; je craindrais de vous fatiguer par la répétition du même récit; le secrétaire du colonel Sorbier vous donnera de vive voix le détail que vous pouvez désirer.

Ce grand événement paraît avoir été uniquement le résultat de la haine profonde qu'ont eue dans tous les temps les janissaires pour les troupes du Nizzam-Gedyd, qu'ils croyaient destinées à les remplacer dans l'État. L'insurrection a été dirigée par le corps redoutable des ulémas, qui ne pouvaient pardonner à Sultan Sélim des innovations dangereuses pour eux-mêmes. Rien ne peut faire soupçonner l'action d'une influence étrangère; on a frappé également tous ceux qui avaient eu part à la confiance intime du prince détrôné, soient qu'ils fussent partisans des Français ou des Russes.

La sentence de déposition de Sultan Sélim porte sur trois points, sa stérilité, l'interruption du pèlerinage de la Mecque, la création d'un nouveau corps de troupes, et de plusieurs impôts.

Le prince qui le remplace est âgé de vingt-huit ans : comme il en a passé dix-huit dans sa prison, rien ne peut faire juger de son caractère personnel, et du changement qui doit en résulter dans les affaires politiques. Il passe en général pour zélé musulman et pour avoir sucé avec le lait une haine irréconciliable pour les Russes, au milieu des calamités dont ils frappèrent le règne de son père, Sultan Abdul-Hamid. S'il se déterminait à suivre de bonne foi l'alliance de son prédécesseur avec la France, on ne peut douter qu'il ne pût agir d'une manière plus puissante contre l'ennemi commun, parce que, jouissant d'une popularité qui manquait à Sultan Sélim, il pourrait déployer des moyens bien plus grands. Le passage

même d'une armée française qui présentait, sous le dernier règne, des difficultés qui ne pouvaient s'apprécier qu'ici, en aurait beaucoup moins sous celui-ci, puisque Sultan Mustapha étant dans ce moment l'idole des janissaires, on ne pourrait leur faire craindre qu'il voulût faire servir contre eux une armée destinée à combattre les Russes, et à reconquérir la partie de ses États envahie par eux dans les dernières guerres. Le contre-ordre donné aux canonniers était une mesure nécessitée par les circonstances; il n'y a rien à en inférer pour ou contre les événements à venir.

C'est lundi prochain que se fera le couronnement du nouvel empereur; jusque-là il sera difficile de rien préjuger sur le nouveau système que les ulémas, qui le dirigent en ce moment, feront adopter à la Sublime-Porte.

MM. Sorbier et Haxo sont ici jusqu'à ce que le système politique de la Porte soit fixé, et qu'on sache s'ils peuvent y être utiles. Trois officiers d'artillerie sont maintenant aux Dardanelles, et il en reste deux ici.

L'armée du grand-visir marche à grandes journées vers le Danube; Boutin mande qu'elle part régulièrement à quatre heures du matin, et fait depuis quatre jusqu'à cinq lieues par jour, quand on marche dans la plaine.

Je suis, etc.

LECLERC,

Chef de bataillon.

Constantinople, le 2 juin 1807.

A. S. E. MONSIEUR LE GÉNÉRAL EN CHEF MARMONT.

Excellence,

Si l'apparition de l'escadre anglaise devant Constantinople a produit une grande sensation en Europe, le détrônement du sultan Sélim en causera certainement une plus grande, attendu les importantes conséquences qui vont en résulter. Quoique les gazettes et les rapports officiels ne manquent pas de vous donner une relation détaillée des changements survenus, je prends la liberté de vous transmettre encore la mienne. Elle ne vous sera pas désagréable, je l'espère, vu que j'ai été le témoin oculaire de l'événement, et même un peu initié à ce qui s'est passé derrière le rideau. Je commence donc par vous en exposer les principaux motifs, savoir :

1° La formation de divers corps de troupes réglées à la manière européenne, tel a été le premier et le principal brandon de la révolution qui a éclaté.

Le fanatisme religieux qui règne dans le corps des janissaires, joint à la jalousie d'en voir placer d'autres avant eux, dans les bonnes grâces du souverain ; comme aussi la crainte de perdre leur influence dans l'État, et peut-être celle de leur destruction totale, exaspéra leurs esprits et les poussa à la révolte.

2° Le sultan, qui après sept ans de règne n'a pas eu d'enfants, doit descendre du trône ; la loi et la religion le prescrivent.

Le sultan Sélim, à l'époque où il était encore enfermé dans

le sérail, fut empoisonné par ordre de la sultane Validé, mère du sultan actuel (Mustapha), afin que son fils montât sur le trône à la mort de son père Abdul-Hamid. Bien que Sélim se fût aperçu sur-le-champ du poison qu'on lui avait donné, et qu'il eût promptement recouru aux antidotes les plus efficaces, l'effet, cependant, en fut tel qu'il détruisit en lui toute faculté prolifique. Il monta donc sur le trône avec la funeste certitude de ne pas avoir d'enfants, et par suite de courir le risque d'être déposé après sept ans de règne.

La mère de Sélim, instruite de l'impuissance physique de son fils, et doublement intéressée à le maintenir sur le trône et à s'y maintenir elle-même, imagina, nouvelle Messaline, de confier les rênes de l'empire à son amant, Jussuf-Aga-Validi-Kiajassi. Celui-ci, d'après des insinuations venues du dehors, proposa d'organiser un corps de troupes réglées, sur lesquelles on pût compter en cas de sédition de la part des janissaires. On leur construisit dans ce but de somptueuses casernes ; on les paya et nourrit magnifiquement, et on les répandit par quartiers dans les environs de la capitale.

L'ambition effrénée de la Validé, et les détestables suggestions de son perfide *Séjan*, forcèrent le sultan à accepter un divan composé de douze membres, avec voix active, dont la décision réglait la marche du gouvernement. Le président de ce conseil était Jussuf-Aga, et tous ensemble ils trafiquaient des intérêts publics et privés.

La Russie commença à corrompre l'âme vile et vénale du nouveau Séjan, et elle n'eut pas beaucoup de peine à se faire des serviteurs dévoués de tous les membres du divan. Le divan, ainsi gagné, ferma les yeux, et prêta même secrètement la main aux révoltés de la Romélie. Sous le prétexte de les apaiser, il augmenta le nombre des soldats du Nizzam-Gedyd (c'est-à-dire du nouveau règlement), il accrut les impositions, permit aux Russes et aux Anglais l'extraction des

denrées de première nécessité, affama la capitale, émancipa la moitié presque des Grecs ; en un mot, il rendit, en quelque sorte, l'envoyé de Russie à Constantinople le véritable souverain de la capitale et de la Turquie entière ; de façon qu'au moyen de son or et de la vénalité du divan, la Russie gagna plus sur les Turcs, que si ceux-ci eussent perdu vingt batailles.

La mort de la Validé, qui est arrivée il y a dix-huit mois, permit à quelques Turcs d'un haut rang de faire comprendre au sultan que l'empire était sur le bord de l'abîme, et que, sans un prompt remède, il n'y avait plus moyen de le sauver; que la France seule pouvait lui offrir un secours puissant, et que pour cela il n'y avait pas de temps à perdre.

Sélim ouvrit les yeux et comprit sa position critique. Il exila sur-le-champ Jussuf-Aga, déposa quelques-uns de ses ministres, offrit le pardon aux rebelles de la Romélie, et augmenta le corps du Nizzam-Gedyd. En voyant de tels changements, la Russie prévit aussitôt que, sans l'intervention de l'Angleterre, Sélim était prêt à se jeter entre les bras de Napoléon. Ils firent donc de concert tous les efforts possibles pour empêcher une telle alliance.

Les victoires des Français contre l'Autriche avaient réveillé chez les Turcs leur ancienne estime, leur ancienne amitié; la défaite des Prussiens acheva de déterminer le sultan à être tout Français, et sourd aux menaces des ministres anglo-russes. De ce moment, ces puissances, prévoyant l'inutilité de leurs efforts, tramèrent la perte du sultan, espérant par là détruire son étroite alliance avec la France et trouver un am dans son successeur.

Ils ordonnèrent à leurs émissaires et à leurs ministres à gages d'aigrir autant qu'ils le pourraient les janissaires contre les soldats du nouveau règlement, et de discréditer en même temps le sultan, en le dépeignant comme un *infidèle*. Cette

manœuvre eut un tel succès que, sans l'apparition de la flotte anglaise, la révolte aurait éclaté plus tôt. On en était si certain que l'on alla jusqu'à en fixer l'époque d'avance.

Je reçois une gazette allemande intitulée : *Le royaume des morts*. Au mois de février, on y lisait l'article suivant : « Un « professeur d'astronomie à Londres a observé dans les astres « la révolte des janissaires de Constantinople et la mort du « souverain. Qu'il se sauve, s'il peut ! » Je portai la gazette à l'ambassadeur de France, afin qu'il avertît le sultan. Il se moqua de moi et du journaliste, en me recommandant le plus rigoureux silence. L'époque de la révolte était fixée pour la fin de la lune d'avril. J'attendis avec impatience l'événement, qui ne s'est que trop réalisé.

Je me réserve dans une autre lettre de vous donner des détails ultérieurs. Pour le moment, je me contenterai de vous dire que Mustapha semble ne pas vouloir se détacher de la France, en dépit des ressorts que font jouer les agents anglo-russes restés à Péra. Je crois qu'ils se repentiront d'avoir fait détrôner le sultan Sélim, et que l'extrême joie qu'ils ont fait paraître à l'occasion de ce changement, se changera en deuil profond. Sous le nouveau sultan, les Turcs ne sont plus divisés, et leur enthousiasme pour Mustapha les fera agir d'une manière plus énergique : d'ailleurs les Anglo-russes ont perdu dans les grands personnages, qui ont été massacrés par les janissaires, leurs principaux soutiens. On compte 200,000,000 de piastres trouvées dans le trésor de ces victimes.

J'ai l'honneur, etc.

VERNAZZA (1).

(1) M. Vernazza était un drogman de la république de Raguse, que cet état tenait alors à Constantinople, pour y acquérir l'instruction nécessaire à ses fonctions.

Constantinople, 3 juin 1807.

A S. E MONSIEUR LE GÉNÉRAL EN CHEF MARMONT.

Excellence,

Vous aurez vu, par ma précédente lettre quels furent les principaux motifs du détrônement de l'infortuné Sultan Sélim. Je vais maintenant vous donner les détails de cette catastrophe, certainement unique dans les fastes ottomans, et modèle de révolution parmi celles qui ont eu lieu jusqu'ici.

Après l'apparition de la flotte anglaise, le sultan, obligé de veiller en personne aux travaux des batteries, eut l'occasion de voir journellement le général Sébastiani, de s'aboucher avec lui, de le prendre en grande affection, et de lui donner des témoignages de bienveillance fort naturels aux yeux d'un Européen, mais qui ne le sont pas autant à ceux des Turcs fanatiques, qui regardent tout Franc, quel qu'il soit, comme un *Ghiaour* (un infidèle).

Dans l'intérieur du sérail se trouvait une colonne d'un seul bloc de marbre blanc, d'une hauteur considérable et d'une grande beauté, qu'aucun voyageur n'avait vue ni décrite. Sélim, pour faire plaisir au général Sébastiani, en permit l'entrée, non-seulement à lui, mais à tous les Français, voulant qu'ils la vissent, qu'ils en copiassent les inscriptions et qu'ils la dessinassent. Cette complaisance ne manqua pas de servir de mèche incendiaire aux ennemis de la France, et à irriter les janissaires.

Il existait dans les bibliothèques turques divers parchemins et manuscrits greco-latins; Sélim en fit présent au général

Sébastiani : nouvelles clameurs de la part des Turcs. On croit que, parmi les manuscrits dont je viens de parler, se trouve celui de Tite-Live, tant regretté par les savants.

Le dernier vendredi de mai, Sélim voulut se rendre à la mosquée, escorté, non plus par les janissaires seuls, mais par moitié de ceux-ci, et par moitié des troupes du Nizzam-Gedyd. Cette démarche mit le comble à la mesure. La mine était prête à éclater, il ne manquait plus qu'une petite étincelle.

Et cette étincelle fut bien vite trouvée.

Il y avait un corps de janissaires, d'environ trois mille hommes, campé à Buyukdéré, et auprès des châteaux qui défendent l'embouchure de la mer Noire. Les ministres, vendus à l'Angleterre et à la Russie, conseillèrent au sultan de profiter de l'absence de l'armée pour les forcer à devenir *troupes réglées*. A cet effet, on expédia Mahmoud-Effendi, ex-ambassadeur à Londres, et véritable Anglais dans l'âme, muni d'un firman, et des nouveaux uniformes pour la troupe. Arrivé à Buyukdéré, il intima aux janissaires l'ordre de se conformer aux volontés du souverain, et de se transformer en troupes réglées. Ceux-ci, indignés d'une telle proposition, se mutinèrent, et finirent par se décider à massacrer l'envoyé du sultan. Un des chefs s'avança, et dit à Mahmoud : « Au nom de Dieu, « et pour Dieu, j'immole, non Mahmoud le musulman, mais « Mahmoud l'Anglais » ; et, lui ayant déchargé son fusil dans la poitrine, il l'étendit mort. Cette nouvelle étant parvenue au sultan, il dépêcha aussitôt le Bostangi-Bachi, avec beaucoup d'argent et l'ordre de dire aux révoltés qu'ils avaient très-bien agi en mettant à mort le perfide Mahmoud, qui s'était permis une telle démarche sans y être autorisé. Cette imprudente condescendance de Sélim, jointe à la scélératesse du Bostangi-Bachi qui, au lieu de répandre l'argent, le mit dans sa poche, et laissa la révolte se propager parmi tous les trois mille janissaires, porta le dernier coup à l'infortuné sultan.

De retour de sa mission, le Bostangi-Bachi rapporta à Sélim que tout s'était calmé, et qu'il n'y avait plus rien à craindre. Sécurité fatale!

A deux heures de la nuit, cette troupe de révoltés, qui s'était grossie dans sa marche, arriva à Tophana, c'est-à-dire au quartier principal des canonniers. On fit venir le commandant, et, au moyen de belles paroles, ils se rendirent maîtres des batteries, et voulurent que trois régiments des canonniers marchassent avec eux; cela fait, ils se portèrent sur les batteries du sérail, s'en emparèrent, et retournèrent à Tophana.

C'était le jour de la Fête-Dieu, et je me rendais de grand matin à Constantinople. Voyant s'enfuir tout le monde dans la grande rue de Péra, je m'arrête, et j'aperçois un détachement de rebelles, qui, arrivés aux quatre rues, s'arrêtent, désarment et licencient les soldats de garde, et crient à haute voix : « Que tous les Francs et Rayas n'aient aucune crainte « et fassent leurs affaires comme à l'ordinaire : nous respecte« rons leurs femmes, leurs enfants et leurs biens; nous enga« geons au contraire tous les vrais Musulmans à se joindre à « nous. » Encouragé par ces paroles, je me rendis sur-le-champ à Tophana : là je trouvai un camp de quinze mille hommes tous armés, tranquillement assis par terre et fumant la pipe. Ils avaient planté en terre leurs enseignes au milieu de la place, et à côté d'elles étaient leurs marmites, la chose pour eux la plus sacrée. Ils choisirent pendant ce temps-là pour chef un chaudronnier de Constantinople, qui, avant d'accepter cette charge, voulut que tous les janissaires prêtassent le serment suivant :

1° De respecter les personnes et les propriétés de tout Franc, Raya ou Turc, quel qu'il fût, sous peine d'être mis à mort;

2° De ne faire aucune démarche qui n'eût été auparavant approuvée par le Muphti et par les gens de loi;

3o De se rendre tous à l'At-Meidan, et là, réunis en assemblée générale, de former les demandes à présenter à la Porte.

Un sabre nu fut placé à terre, tous passèrent dessus : c'est ainsi qu'ils prêtèrent serment.

Cela fait, ils se mirent en marche pour l'At-Meidan, observant un ordre et un silence merveilleux. Un janissaire, tourmenté peut-être par la soif (il faisait une chaleur à en mourir), prit trois cerises à la corbeille d'un fruitier, et comme celui-ci s'en plaignit de manière à être entendu par les autres janissaires, on arrêta aussitôt le délinquant, et il fut massacré. Ils firent subir la même punition, dans le jour même, à deux autres janissaires : à l'un pour avoir dérobé une couple de pains, et au second pour avoir pris une paire de chaussure.

Arrivés à l'At-Meidan, ils firent venir le Muphti et les deux Cadileskieri, et ils installèrent là le tribunal. Les juges interrogés sur la peine que méritaient les douze membres composant le divan, et organisateurs du corps du Nizzam-Gedyd, répondirent que, d'après l'Alcoran, ils méritaient la mort pour avoir introduit parmi les Musulmans des coutumes des *infidèles*, et négligé les janissaires, vrais défenseurs de la loi et du prophète. En vertu de cette sentence, ils dépêchèrent une députation à la Porte, réclamant les douze dont je viens de parler. Selim, effrayé des entreprises des rebelles, et espérant peut-être se maintenir encore sur le trône, commença par faire trancher la tête au Bostangi-Bachi, et la leur envoya ; après celle-ci, il envoya encore celles de deux autres de ses ministres ; mais ce sacrifice ne produisit aucun effet en sa faveur. Quatre autres ministres tombèrent ce jour-là entre les mains des révoltés, ils furent hachés en mille morceaux. La fureur des janissaires contre ces réformateurs était si grande, qu'ils allèrent jusqu'à boire de leur sang. Deux des proscrits, voyant que leur perte était inévitable, hasardèrent

de se présenter devant le rassemblement tumultueux ; ils alléguèrent, pour se disculper, qu'ils avaient été contraints par le sultan d'accepter leurs charges, qu'ils ne les avaient exercées que contre leur gré. Qui le croirait? cela suffit pour les sauver, et ils sont tous deux aujourd'hui de nouveau en charge. *Leur mort n'était pas écrite.*

Vendredi, à la pointe du jour, la troupe commença à demander un autre sultan : la loi se trouvant d'accord avec leurs désirs, le Muphti proclama le Fetva, ou décret sacré, et on décida qu'une députation composée du Muphti, du Janissaire-Aga et des Cadileskieri, porterait à Sélim la volonté du peuple, qu'il descendît du trône. Cependant celui-ci, informé de la députation qui devait se rendre auprès de lui, une heure avant qu'elle n'arrivât, alla ouvrir les portes de la prison à son neveu Mustapha, et l'ayant pris par la main le conduisit dans la salle du trône et l'y fit monter ; il lui adressa un discours fort pathétique, l'avertissant de ne se fier à aucun ministre, de ne pas faire de paix avec ses ennemis, de conserver l'amitié de Napoléon, et enfin lui souhaita un règne plus heureux que le sien. Ayant fini de parler, il se fit apporter une tasse de sorbet, dans laquelle il avait fait mettre du poison ; mais au moment où il allait le boire, Sultan Mustapha lui arracha la tasse des mains, la jeta par terre, *en jurant que jamais il ne ferait attenter à ses jours*, et disant qu'il voulait au contraire qu'il vécût pour être son ami. Après cet entretien, Sélim se rendit de lui-même à sa prison ; et lorsque la députation arriva au sérail, elle demeura fort stupéfaite de trouver sur le trône le nouveau sultan.

La nouvelle que Mustapha IV était leur souverain étant parvenue aux janissaires, ils voulurent d'abord le voir aller à la mosquée ; puis, sans causer le moindre désordre, chacun d'eux retourna chez soi, et c'est ainsi que se termina cette révolution de trente-six heures.

Le sultan fit proclamer hier que, d'après les sages avis qu'il avait reçus de son oncle Sélim, il était décidé à continuer la guerre contre les Russes et les Anglais, et qu'en conséquence tous les janissaires se tinssent prêts à marcher. La joie, qui brillait sur le visage des ennemis de la France, pendant le soulèvement, est tout à fait évanouie, et fait place à la crainte de voir le sultan déployer des mesures plus énergiques que son prédécesseur. La France, au contraire, débarrassée de tant de ministres ses ennemis déclarés, peut espérer de se voir plus efficacement secondée.

Le corps du Nizzam-Gedyd est détruit; mais on croit que le corps d'artillerie sera porté à quarante mille hommes.

Je suis, etc.

VERNAZZA

Tilsit, le 8 juillet 1807.

AU GÉNÉRAL EN CHEF MARMONT.

Je vous expédie un courrier, général, pour vous faire connaître que la paix est faite entre la France et la Russie, et que cette dernière puissance va remettre en notre pouvoir Cattaro. Vous devez en conséquence faire vos dispositions pour prendre possession de cette place aussitôt que les ordres seront parvenus. Vous ne devez pas, général, attaquer les Monténégrins, mais au contraire tâcher d'avoir avec eux des intelligences et de les ramener à nous, pour les ranger sous la protection de l'empereur; mais vous sentez que cette démarche doit être faite avec toute la dextérité convenable.

Aussitôt que le mois d'août sera passé, c'est-à-dire les chaleurs, les ordres sont envoyés pour que les troisièmes bataillons des régiments de votre armée complètent ceux que vous avez en Dalmatie, de manière à porter chaque compagnie à cent quarante hommes et chaque bataillon à douze cent soixante.

Raguse doit définitivement rester réuni à la Dalmatie. Vous devez donc faire continuer les fortifications et les mettre dans le meilleur état.

Occupez-vous essentiellement à obtenir des renseignements, soit par des officiers que vous enverrez, soit de toute autre manière, que vous enverrez directement à l'empereur pour lui faire connaître par des officiers sûrs :

1° Géographiquement et administrativement ce que vous pourrez obtenir sur la Bosnie, la Macédoine, la Thrace, l'Albanie et la Grèce ;

2° Quelle population turque, quelle population grecque, quelles ressources ces pays offriraient en habillements, vivres, argent, pour une puissance européenne qui posséderait ce pays ; enfin, quel revenu on pourrait tirer de suite au moment de l'occupation, car les rêves des améliorations sont sans base.

Le second mémoire sera un mémoire militaire. Si deux armées européennes entraient à la fois, une par Cattaro et la Dalmatie, dans la Bosnie, l'autre par Corfou dans la Grèce, quelle devrait être la force de toute arme, pour être sûr de la réussite? Quelle espèce d'arme est la plus avantageuse? Comment passerait l'artillerie? Comment pourrait-on la remonter? Comment se recruterait-on? quel serait le meilleur temps pour agir? Tout ceci, général, ne doit être regardé que comme calcul hypothétique. Tous ces rapports doivent être envoyés par des hommes de confiance qui puissent arriver à bon port.

La Russie a accepté la médiation de la France pour faire sa paix avec la Porte. Tenez-vous toujours dans la meilleure amitié avec le pacha de Bosnie, auquel vous ferez part de ce

qui se passe ; mais néanmoins vous resterez dans une situation plus froide et plus circonspecte que ci-devant.

Envoyez des officiers, faites tout ce qui sera possible pour bien connaître le pays.

Le major-général, prince de Neufchâtel,

Maréchal comte BERTHIER.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE SOMMAIRE

DU DEUXIÈME VOLUME.

ASIE-MINEURE. — SYRIE.

FIN DE LA TABLE.

